



Le Châtiment des flèches

Fabien Clavel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FABIEN
CLAVEL
**LE CHÂTIMENT
DES FLÈCHES**



Pygmalion
fantasy

FABIEN CLAVEL

LE CHÂTIMENT DES FLÈCHES

roman

Pygmalion

Fabien Clavel

Le Châtiment des flèches

Pygmalion

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion.
Dépôt légal : septembre 2010

ISBN numérique : 978-2-7564-0462-2
N° d'édition numérique : N.01EUCN000175.N001

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-7564-0298-7
N° d'édition : L.01EUCN000309.N001

116 462 mots

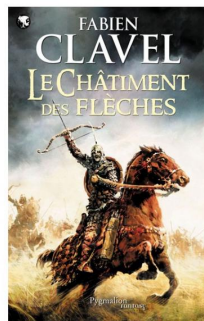
Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur :

En l'an mil, la Hongrie est le théâtre d'une révolution qui oppose les anciennes tribus féodales à une nouvelle élite qui entend, avec l'appui du Vatican, ériger le pays en une seule et même bannière, et convertir ses habitants à la religion chrétienne. Mais la puszta, la lande qui constitue le territoire, appartient aux esprits et aux pouvoirs magiques des chamanes. Intrigues politiques de grande envergure, magie, héros, réinvente l'histoire de l'Europe médiévale en fantasy.

Création Studio Flammarion

Illustration Alain Brion © Flammarion.



que qui
Celui-ci
e seule
éligion.
ité du
ales et

ques à
flèches
de la

Né en 1978, Fabien Clavel enseigne le français et le latin à Budapest. Il est l'auteur de nombreux romans pour les adultes (L'Antilégende, Homo Vampiris...) et pour la jeunesse (dont, entre autres, Les Gorgonautes, couronné par le Prix des Imaginales 2009).

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Cités des Anciens

par Robin Hobb

DRAGONS ET SERPENTS (t. 1)

•

Le Soldat chamane

par Robin Hobb

LA DÉCHIRURE (t. 1)

LE CAVALIER RÊVEUR (t. 2)

LE FILS REJETÉ (t. 3)

LA MAGIE DE LA PEUR (t. 4)

LE CHOIX DU SOLDAT (t. 5)

LE RENÉGAT (t. 6)

DANSE DE TERREUR (t. 7)

RACINES (t. 8)

•

L'Assassin royal

par Robin Hobb

L'APPRENTI ASSASSIN (t. 1)

L'ASSASSIN DU ROI (t. 2)

LA NEF DU CRÉPUSCULE (t. 3)

LE POISON DE LA VENGEANCE (t. 4)

LA VOIE MAGIQUE (t. 5)

LA REINE SOLITAIRE (t. 6)

LE PROPHÈTE BLANC (t. 7)

LA SECTE MAUDITE (t. 8)

LES SECRETS DE CASTELCERF (t. 9)

SERMENTS ET DEUILS (t. 10)

LE DRAGON DES GLACES (t. 11)

L'HOMME NOIR (t. 12)

ADIEUX ET RETROUVAILLES (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :

LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****

•

Les Aventuriers de la Mer

par Robin Hobb

LE VAISSEAU MAGIQUE (t. 1)

LE NAVIRE AUX ESCLAVES (t. 2)

LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ (t. 3)

BRUMES ET TEMPÊTES (t. 4)

PRISONS D'EAU ET DE BOIS (t. 5)

L'ÉVEIL DES EAUX DORMANTES (t. 6)

LE SEIGNEUR DES TROIS RÈGNES (t. 7)

OMBRES ET FLAMMES (t. 8)

LES MARCHES DU TRÔNE (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :

L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***

•

Retour au pays

par Robin Hobb

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Rois-dragons

par Stephen Deas

LE PALAIS ADAMANTIN (t. 1)

•

Le Langage des pierres

par Pamela Freeman

LE DIT DU SANG (t. 1)

LE DIT DE L'EAU (t. 2)

•

Légendes du pays

par Steve Cockayne

VAGABONDS ET INSULAIRES (t. 1)

LES CHÂÎNES ET LES FERS (t. 2)

L'ENVOL DES ÉGARÉES (t. 3)

•

Les Îles glorieuses

par Glenda Larke

CLAIRVOYANTE (t. 1)

GUÉRISSEUR (t. 2)

CORROMPUE (t. 3)

•

Le Royaume de Tobin

par Lynn Flewelling

LES JUMEAUX (t. 1)

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE (t. 2)

L'ÉVEIL DU SANG (t. 3)

LA RÉVÉLATION (t. 4)

LA TROISIÈME ORÈSKA (t. 5)

LA REINE DE L'ORACLE (t. 6)

•

Le Trône de Fer

par George R.R. Martin

LE TRÔNE DE FER (t. 1)

Prix Locus 1997

LE DONJON ROUGE (t. 2)

LA BATAILLE DES ROIS (t. 3)

L'OMBRE MALÉFIQUE (t. 4)

L'INVINCIBLE FORTERESSE (t. 5)

LES BRIGANDS (t. 6)

L'ÉPÉE DE FEU (t. 7)

LES NOCES POURPRES (t. 8)

LA LOI DU RÉGICIDE (t. 9)

LE CHAOS (t. 10)

LES SABLES DE DORNE (t. 11)

UN FESTIN POUR LES CORBEAUX (t. 12)

•

Le Chevalier errant-L'Épée lige

par George R.R. Martin

LE CHÂTIMENT DES FLÈCHES

À ceux de Budapest.

pour anna



Le royaume Magyar

Prologue

De sagittis Hungarorum libera nos domine* !

Preces Mutinenses

D epuis plus de dix jours, il fuyait dans la plaine.

La steppe souveraine étirait devant lui ses immensités rases, à peine interrompues d'une végétation sauvage. Il n'en voyait rien, il fuyait, effaré, se retournant sans cesse sur son cheval au galop.

Les montures, le poitrail blanc d'écume, s'épuisaient. Elles ne portaient pas seulement le poids de leur cavalier mais aussi celui de la malédiction qui pesait sur le roi déchu. Ce dernier, replié sur lui-même, tressaillait au moindre bruit et rentrait chaque fois un peu plus la tête entre ses épaules. Ce n'était pas une course mais une chute effrénée, un précipice ouvert.

Soudain le cheval trébucha, anéanti. Le souverain roula à terre. Étonné, il cria : « Dieu ! ne m'abandonne pas ! » et se redressa aussitôt. La monture s'allongea, refusa de repartir. Exhalant un dernier râle, elle mourut.

Alors le roi continua à pied. Hébété, il courut dans l'espace clos par le seul horizon.

On était parti à douze chevaliers, avançant le jour, se reposant la nuit. Chaque soir, pour éloigner les bêtes sauvages et distinguer l'ennemi qui les poursuivait, des feux éclatants s'allumaient, qui jetaient au loin des lueurs vives, et ne s'éteignaient qu'au matin. Les guerriers vivaient

dans une éternelle clarté mais ils n'apercevaient jamais personne.

Et pourtant, à peine une sentinelle détournait-elle les yeux qu'une flèche jaillie des ténèbres sifflait horriblement et venait se planter dans un défaut de la cuirasse. Les traits ne manquaient jamais leur cible. Ils leur enlevaient un homme par nuit, chaque blessure étant fatale.

Hagard, le roi ne dormait plus. Il passait son temps dans un demi-sommeil qui voisinait avec la folie. Depuis quelques jours déjà, il rêvait en pleine journée. La veille, il avait entendu la voix de sa mère qui le plaignait, voulait l'attirer à lui pour le consoler. Elle ressemblait à la Sainte Marie et son sourire triste annonçait une mort prochaine. « Mère, je suis là ! », avait-il crié. L'image s'était évanouie.

Il tomba.

« Malédiction ! jura-t-il. Vous m'accompagnerez en enfer, j'en fais le serment ! » Il cracha ces derniers mots.

Un homme vint et le releva. Ce chevalier s'appelait Simon. Il était si jeune encore qu'il avait une voix et des mains douces de femme. Le soir, nul autre que lui n'avait le droit d'essuyer le royal visage avec un linge propre. Car, avant qu'il ne s'échappât de sa prison de fortune à Zámoly, on avait crevé les yeux du souverain. Depuis, une sanie épaisse se formait continuellement sous les paupières et des larmes jaunâtres lui coulaient sur les joues.

Si ses hommes vivaient dans une éternelle clarté, entre les brasiers et le soleil ardent, le roi habitait une nuit sans fin. L'ombre vide l'entourait et ce n'était que par réflexe qu'il tournait ses orbites creuses pour surprendre un ennemi doublement invisible. Il guettait vainement le gouffre horrible, espérant chaque fois discerner une étincelle de lumière.

Ses jambes le trahirent de nouveau. Il tomba encore. Cette fois, pourtant, personne ne vint à lui. « J'ai soif », avoua-t-il. Quelques pleurs lui répondirent. Cela résonnait comme un chagrin d'enfant.

« Mon roi, je meurs ! lança Simon.

— *Alors, tout est fini. »*

Des douze hommes qui avaient suivi le souverain échappé, il ne restait que Simon. Lui mort, l'aveugle demeurait seul et sans défense.

« *Dieu, je m'en remets à toi ! »*

Il se releva dans un élan désespéré. Sous ses pieds, la steppe jeta encore du sable gris. Il ne s'arrêta pas. La boue des marécages le fit chuter pour la troisième fois. Alors, en tentant de s'extirper du piège fangeux, sa main rencontra la surface tourmentée d'une écorce. Un arbre, un bois, une forêt peut-être !

Le roi se mit à couvert. La fraîcheur de l'ombre lui fit l'effet d'un baume sur son front en feu. Sa bouche était sèche. Il sentait les pleurs de sang dégoutter sur ses joues.

Soudain un timbre, aussi sourd que la terre, s'éleva, comme jailli des entrailles du monde.

« *Où crois-tu aller ?*

— *Il n'y a plus que toi, fit une seconde voix à peine plus humaine.*

— *La course était belle, murmura la troisième.*

— *Mais elle s'arrête ici, ajouta une quatrième.*

— *Tu ne saurais échapper à la malédiction, usurpateur.*

— *Tu savais ce que le destin réservait au roi des Magyars. Nul besoin de jouer les étonnés. Voyez les regards qu'il nous lance !*

— *L'heure est venue pour toi de subir le châtimement des flèches. »*

Quand résonna cette septième et dernière voix, l'aveugle tressaillit.

« *Vous ? dit-il dans un souffle.*

— *Qui d'autre ? » répondit-on.*

*La traduction de toutes les citations latines figure à la fin du présent ouvrage.

Première partie

Dux

Le roi, assailli de frissons, voulut s'enfuir encore. Il courut vers l'est, sentant la chaleur du couchant dans son dos.

Une première flèche se planta devant lui en faisant vibrer le sol. Animal effrayé, l'aveugle se détourna vers le sud. Il espérait y trouver des alliés : Le tsar des Bulgares, le doge de Venise ou l'empereur de Byzance sauraient peut-être l'écouter.

Une deuxième flèche l'arrêta dans sa course.

« Tu dois nous rendre la lance dorée, murmurèrent les voix.

— Je l'ai déjà donnée à l'empereur germanique en signe de soumission ! lança-t-il au hasard. Qui vous envoie ?

— Cherche et tu trouveras...

— Sont-ce les fils de Vatha qui réclament ma mort ? »

Et l'ombre lui répondit : « Non. »

Chapitre 1

Printemps 997

Stephani erat pater erat Deuux nomine, admodum crudelis et multos ob subitum furorem suum occidens. Qui cum christianus efficeretur, ad corroborandam hanc fidem contra reluctantes subditos seuit antiquum facinus zelo ei exestuans abluit.

Thietmar de Merseburg, *Chronicon*

Géza se mourait. Il en avait acquis la conviction depuis longtemps, pourtant l'idée le surprenait encore. Jamais il n'aurait pensé finir ainsi dans son lit.

Quelques mois auparavant, la maladie avait commencé à le ronger de l'intérieur, à dévorer ses muscles puissants de cavalier, à creuser sa large poitrine, le réduisant à un squelette vivant. Le courage lui manquait quand il devait regarder ses propres bras, longs os recouverts d'un cuir jaunâtre. La mort était partout sur lui comme une marque.

À présent, il attendait la fin comme une délivrance. Sa mâchoire serrée étouffait les gémissements mais la douleur était atroce. Elle l'élançait dans tout l'abdomen, comme si une main de géant lui empoignait les entrailles et tirait. Il en sentait la poigne jusque dans sa gorge et son bas-ventre.

Parfois, dans un sursaut, il redressait son torse grêle et criait à qui voulait l'entendre : « Je suis le prince des

Magyars ! »

Sa voix n'était plus qu'un murmure et il retombait sur le dos, où sa peau se collait aux draps dans un flot de sueur rance.

Dux Hungarorum. C'était son titre. Il l'avait conquis à force de combats et de traités. Il s'était montré fougueux, rusé, cruel, impitoyable même. À l'heure du crépuscule, il n'avait aucun regret, aucun remords. Chacune de ses actions avait été guidée par l'intérêt du pays.

Un pays ? Le mot était excessif : une mosaïque de peuples, de langues, de tribus et de clans, oui. Un pays, pas encore.

Géza soupira. Peut-être lui restait-il encore un parfum d'inachevé, ce goût amer au fond de sa bouche. Malgré ses efforts, son oeuvre demeurerait imparfaite. L'héritage que laissait derrière lui le prince recélait des pièges, des ennemis.

Alors il retombait dans une rêverie profonde, une morne songerie qui noircissait ses derniers instants. À quoi bon tout cela ? Le travail n'était jamais terminé. À chaque fois, de nouvelles épreuves se présentaient, effaçant les succès de la veille, changeant la victoire éclatante en une sombre défaite.

« J'ai fait ce que j'ai pu ! »

Voilà ce qu'il marmonnait dans ces moments de doute. Nul ne devait l'entendre, nul ne devait prêter l'oreille aux componctions d'un vieillard de cinquante ans, cacochyme et moribond.

Soudain, il sut. L'agonie avait commencé, on pouvait le percevoir à cette dernière contraction de tout le corps, tendu pour son passage dans l'autre monde. L'ultime combat.

Il n'était pas seul dans sa chambre aux murs de pierre. Des silhouettes se dressaient autour du lit mortuaire, pâles et fantomatiques. La lumière qui s'éteignait dans ses yeux lui permit d'en compter six dont il ne

distinguait pas les traits. Muettes, les figures semblaient flotter.

« Approchez donc ! Je veux vous voir... »

Comme si elle obéissait à son ordre, une première figure s'avança. C'était un jeune homme au corps frêle qui faisait à peine ses quinze ans. Jamais il n'atteindrait la haute taille des Slaves ou des Germains, leurs voisins. Son teint était blafard, ses yeux ronds, son nez droit. Cependant le sang couman de sa grand-mère coulait encore dans ses veines et affleurait parfois sur ses traits, ajoutant un peu de relief aux pommettes, un léger étirement aux paupières, une coloration mate sous la pâleur. Ses cheveux témoignaient de ce métissage : mi-longs, noirs et raides à la racine et devenant bruns et ondulés vers les pointes.

Géza regardait son fils et son coeur s'emplissait de fierté.

« Père, dit alors le jeune homme, c'est moi, István. »

Il parlait d'un ton doux, celui que l'on emploie pour les vieillards séniles, les animaux domestiques ou les très jeunes enfants. Géza n'en conçut aucune amertume. Il se sentait centenaire, aussi faible qu'un nourrisson, aussi soumis qu'un chien.

« Père, vous m'avez enseigné tout ce que doit connaître le fils d'un souverain. Vous vous êtes préoccupé de la santé de mon corps en m'entraînant à la chasse et au maniement des armes. Mieux, vous avez voulu que mon esprit soit également formé à la science de la grammaire latine. Enfin, votre préoccupation s'est étendue jusqu'à mon âme en me faisant baptiser et me donnant une instruction religieuse. Pour toutes ces raisons, je vous remercie, Père, du soin apporté à mon éducation. »

La gorge du prince se serra. Il aurait voulu dire que le temps lui avait manqué, qu'il aurait souhaité que son fils participât à un véritable engagement militaire. Mais déjà István reculait dans l'ombre.

Une deuxième figure s'avança.

« Je suis votre bru. »

Et Géza reconnut Gisela von Bayern. Si les chevaliers germaniques possédaient une haute taille, la princesse bavaroise s'avérait minuscule, une poupée en habits de femme. Elle n'avait pas douze ans, en paraissait dix, et son visage, d'une blancheur laiteuse, n'était pas sorti de l'enfance.

« Je suis venue vous remercier d'être venu me chercher en Bavière pour épouser votre fils. Ainsi nos deux pays vivront dans la paix, comme le voulait mon père, le duc Henri. Je ne suis pas arrivée seule à votre cour : des prêtres et des chevaliers sont là pour vous servir. Les prêtres plieront les âmes et les chevaliers contraindront les corps pour le bien des Magyars. Je serai à jamais aux côtés de mon époux. »

Elle se retira en s'inclinant respectueusement. Sa modestie, sa joliesse juvénile firent un instant oublier au mourant les affres de la vieillesse. Il se rappelait les tractations interminables avec le duc de Bavière qui jadis avait tenté d'affaiblir son rival Otto en vue d'obtenir la couronne impériale. Les liens noués à cette occasion avaient abouti, dix ans plus tard, à l'alliance matrimoniale entre les deux dynasties. Il était temps car Henri le Querelleur était mort quelques semaines avant le mariage, dans la plus ancienne forteresse des Wittelsbach.

Géza soupira, satisfait. Il vit venir à lui une silhouette qu'il reconnut immédiatement à sa démarche énergique.

« Sarolta », voulut-il murmurer.

Un reste de tendresse demeurait entre ces deux êtres. Il avait épousé en secondes noces cette princesse nomade, fille du Gyula de Transylvanie.

« Géza », répondit-elle, n'ayant jamais appelé autrement son mari, « toutes ces années, je t'ai donné des enfants, des fils et des filles. Je me suis impliquée dans tes affaires. J'ai tenu le pays entier en mon pouvoir d'une main d'homme. Je pense avoir été pour toi une bonne

épouse. De ton côté, tu m'as toujours associée à tes entreprises malgré ma jeunesse. Tu ne m'as jamais battue car tu savais que je t'égorgerais dans ton sommeil. Je peux dire que tu as été un bon époux pour moi. »

Et ses yeux noirs brillaient d'un inflexible flamboiement. Le prince se rappelait sa jeunesse avec la fille de la steppe qui n'avait jamais accepté de voiler ses cheveux sombres mais arborait une coiffure nouée de lourdes tresses. Elle était belle encore et, si elle ne montait plus à cheval comme un soldat, il lui arrivait encore parfois de boire outre mesure. Indomptable, elle n'avait rien perdu de sa fierté nomade.

De tels mots dans sa bouche résonnaient comme des serments d'amour. Géza l'avait aimée comme on aime le feu ; on admire ses flammes, on vient s'y réchauffer mais on n'y met pas la main de peur de se brûler.

Le prince appréciait qu'on vînt lui rendre hommage avant la fin. Il y avait là quelque chose de rassurant, sans doute davantage que les rituels obscurs des prêtres. Justement, l'un de ces hommes sombres et austères se montrait à présent devant Géza. Ce dernier, surpris, reconnut Adalbert de Prague à son visage émacié, fiévreux, qui contrastait avec ses yeux sereins et bleus. L'ascétique prélat n'avait-il pas quitté la Cour depuis plusieurs années ?

« Je suis venu te voir, pécheur, pour t'enduire d'huile sainte et chasser les démons qui pourraient rôder en quête de ton âme. Ils sont nombreux aujourd'hui à te guetter au seuil de la mort. Lors de ma visite, il y a deux ans, j'ai trouvé en toi une oreille attentive. Je fuyais les massacres qui déchiraient la Bohême. Je vous ai convertis et baptisés, toi et ton fils. Tous deux, vous avez pris le nom chrétien de Stephanus. Même ta païenne d'épouse a renoncé au rite des Grecs pour se tourner vers Rome. »

Géza n'avait jamais aimé la liberté de ton que le moine se permettait avec lui. Mais il avait besoin des souverains chrétiens pour achever son oeuvre. Aussi avait-il supporté ces insolences comme on feint de ne

pas entendre les provocations d'un enfant en bas âge. Aujourd'hui la force lui manquait pour rétorquer à Adalbert. Après tout, l'homme lui avait été bien utile.

« Je sais ce que tu penses, prince des Magyars. Je vois clair dans ton âme. Pas un seul instant, je n'ai ignoré que ta bouche prononçait des mots que ton cœur ne ressentait pas. Ta conversion a été une hypocrisie, tout comme ton zèle religieux. Au fond, tu n'as jamais abandonné tes superstitions barbares. Le calcul politique a guidé tes actions, et non la foi. Tu hésites encore à abandonner les oripeaux de tes croyances païennes. Car *“je connais tes oeuvres et, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche”* a dit le Seigneur. »

Le moribond s'agita sur son lit de douleur, troublé. Il était d'autant plus bouleversé que le moine avait raison. Jamais le prince n'avait accepté la conversion que du bout des lèvres. Il ne comprenait pas ce Dieu unique et triple à la fois, cet homme qui était en même temps le fils et le père, humain et divin tout ensemble. Cela demeurait un mystère à ses yeux. Sa conscience fruste ne s'embarrassait pas de telles subtilités théologiques. Le masque de la piété n'était à ses yeux qu'une grimace.

« Le mal qui te ronge, poursuivait Adalbert, est une punition de Dieu. Il a dit : *“Je sonde les reins et les coeurs et je rends à chacun selon ses oeuvres.”* Moi-même j'ai souffert d'une longue et grave maladie. La Vierge Marie a regardé en dedans de mon âme et a décidé de me sauver. Elle m'a même annoncé mon martyre prochain. Je savais en partant pour la Prusse que j'y trouverais la mort. Quand les infidèles m'ont tranché la tête, à l'embouchure de la Vistule, j'étais en extase. Qu'en est-il de toi ? »

Le prince scruta attentivement son interlocuteur et il crut apercevoir, sur son cou, comme une ligne rouge. Mais, déjà, le prélat disparaissait dans les ténèbres avant que Géza ait pu répondre. Une autre silhouette avait pris sa place.

Alors le moribond trembla.

« Tu es mort ! dit-il à l'ombre.

— Tu te souviens donc de moi ? répondit le fantôme. On m'appelait Tonuzoba. J'étais le chef des tribus petchenègues que ton père avait accueilli dans les hautes vallées de la rivière Tisza. Je devais surveiller la marche orientale du bassin des Carpates. J'étais l'ami du prince alors. Mais toi, au nom de cette religion que tu as faite tienne, tu as voulu que je me convertisse. Lorsque j'ai refusé de devenir chrétien, tes hommes m'ont enterré vivant avec mon épouse, dans le lit même de l'Abád. Tu disais en riant qu'ainsi tu accomplissais d'un même coup les rites païen et chrétien. C'est là que repose ton crime. Tu n'as pas choisi ! »

Géza serra les dents. Il tenta de se redresser et de défier une dernière fois le guerrier, mais celui-ci s'était déjà évaporé comme un rêve. Le prince fit jouer ses vieux muscles fondus. Il voulait affronter ses adversaires debout, le sabre en main, comme il l'avait toujours fait. Mais attaque-t-on des spectres avec une arme ?

Il scruta les ténèbres. Il ne restait plus qu'une ombre et son calvaire serait achevé.

« Approche ! cria-t-il. Je n'ai pas peur ! Viens et finissons-en !

— Me voilà. »

Le prince se figea. Son propre père se tenait devant lui avec sa longue moustache tombante. En apercevant cet homme, disparu depuis un quart de siècle, Géza se sentit redevenir un petit garçon. Les parents ont ce pouvoir sur leur progéniture de toujours savoir la renvoyer, par leur simple présence, aux premiers âges de l'enfance.

Quelque chose avait pourtant changé chez ce fier guerrier au visage raviné comme les monts des Carpates. Sur son front avaient poussé des bois aux andouillers superbes et sa voix résonnait comme le roulement des eaux du fleuve, comme le galop des chevaux dans la plaine.

« Je suis la plaine et la montagne, je suis la forêt, je suis les marécages, l'arbre qui monte jusqu'au ciel, la harde des chevaux sauvages et le troupeau d'aurochs, la lumière du matin et l'ombre du soir : je suis le Dieu-Ancêtre. Les guerriers tombés au combat galopent derrière moi. »

Bouleversé, Géza gardait les lèvres closes. Une étrange émotion, que jamais les prêtres de Rome ne lui avaient communiquée, agitait sa poitrine lasse. Il comprenait enfin.

« Tu m'as trahi, Géza. Moi, le descendant d'Árpád, j'ai connu la grande époque des pillages, quand notre simple nom faisait trembler la Lombardie et les Pouilles, la Saxe et la Bavière, la Gaule et la Catalogne ! Plus tard, j'ai connu la défaite à Riade, à Augsbourg, à Arkadiupolis. Sentant se refermer sur nous la terrible tenaille, au nord, de l'empire des Germains et, au sud, de l'empire de Byzance, je me suis ouvert sur l'Orient. J'ai pris ma femme parmi les Coumans, j'ai fait venir des Kalizes et des Petchenègues sur mes terres... Tu m'as trahi parce que, mon corps à peine refroidi, tu t'es jeté dans les bras de Rome ! Tu as accueilli des prêtres de Prague, tu as fait mettre à mort mon ami Tonuzoba. Tu as tourné le dos aux croyances de tes ancêtres, tu as renié ton passé, tu m'as désavoué ! »

L'ombre se tut un moment et le prince sentit passer un air froid dans la pièce. Il attendait les dernières paroles qui règleraient son destin.

« Pour toutes ces raisons, je te maudis, Géza, et je maudis ta descendance ! Ton esprit rejoindra les terres de tes ancêtres. Bientôt un cheval blanc t'emmènera chasser dans la Plaine des morts. Mais toujours, tu auras sous les yeux le résultat de ton échec. Tu verras tes enfants souffrir et mourir par ta faute. Le pays que tu auras voulu construire n'existera jamais ! J'ai dit. »

Le Dieu-Ancêtre s'évanouit, laissant le moribond fébrile et tourmenté. Déjà le prince entendait sa monture piaffer et frapper du sabot sur la terre des Magyars. Il n'y avait plus personne. Non seulement les ombres

s'effaçaient peu à peu, le laissant seul, mais les murs de pierre disparaissaient à leur tour.

La puszta* était là, traversée de rivières superbes. Le vent se levait, courbant les herbes vers le Levant. Il fallait partir.

Alors cessant de s'entretenir avec les fantômes de son passé, le prince Géza expira.

*Pusztá : littéralement, le mot signifie : « nu, vide ». Il désigne la steppe hongroise. Un lexique de mots hongrois figure à la fin du présent ouvrage.

Chapitre 2

Postquam primum gradum adulescentie transcendit, conuocatis pater suus Ungarie primatibus per communis consilium colloqui filium suum Stephanum post se regnaturum populo prefecit.

Legenda maior sancti regis Stephani

Un fils qui regarde mourir son père assiste en réalité à deux événements distincts.

D'abord, il voit la disparition de l'homme qui l'a porté entre ses bras puissants dans sa petite enfance, qui l'a soulevé quand son corps de nourrisson pesait moins qu'une plume, celui dont la voix sévère le faisait trembler quand elle tonnait, en colère, et sourire quand elle devenait chaude et rassurante. Il surprend la fin d'une force qu'il croyait éternelle, la chute d'un géant, la retraite d'un héros.

Ensuite, le fils contemple sa propre mort. Il distingue, dans les traits fatigués de son père, l'homme qu'il deviendra et qui mourra quand le temps sera venu. Déjà il se prépare à n'être plus rien.

Voilà ce que voyait István en regardant Géza. Son coeur se serrait de ce double chagrin.

La Duna au-dehors semblait rouler pour lui ses eaux énormes.

Depuis quelques instants, le prince ne gémissait plus. Pendant un moment il avait semblé se battre contre

des songes, ses poings s'étaient crispés sur les couvertures de laine et ses traits avaient pris la dureté de la pierre. À présent, le corps se relâchait doucement et s'abandonnait au trépas, apaisé.

À cette seconde éphémère et très belle où l'homme passe de la contraction suprême de ses fibres vaincues à la rigidité ignoble du cadavre, ce qui se passa alors sur le visage du moribond acheva de convaincre l'adolescent qu'un Dieu bienveillant protégeait le destin cette âme farouche. István y lut un soulagement des peines, un renoncement serein au monde, l'ouverture à une plénitude autre, inaccessible aux vivants.

Il remercia l'Éternel et pria en silence.

La rumeur du fleuve venait troubler son recueillement. En ce mois de mai de l'an 997 de Notre-Seigneur, la fonte des neiges gonflait le lit de la Duna qui devenait sauvage et tumultueuse. Même du haut du promontoire dominant la ville d'Esztergom, on entendait gronder les flots, à la confluence du Garam et de la Duna. Le murmure grimpait sur la colline escarpée, s'insinuait entre les murs épais, pénétrait par les fenêtres étroites, se cognait aux voûtes basses et finissait en rampant dans les vastes salles.

István refusait de penser à l'avenir. Il revoyait la réunion des vezér, deux mois auparavant. Ils étaient tous là, ceux qui régnaient sur la Grande Plaine : Koppány, Gyula, Sámuel Aba, Vatha et Ajtony. C'étaient de fiers meneurs d'hommes à une époque où l'on était davantage guerrier que roi, et plus brigand que guerrier. Le jeune héritier n'avait pu contempler sans frémir ces visages féroces ou madrés qui le détaillaient en silence.

Géza avait annoncé devant tous qu'il comptait faire de son fils le nouveau prince suprême, que les Magyars nomment *fejedelem*. La maladie n'avait pas encore atteint son visage et il conservait encore cet ascendant terrible qui faisait plier les volontés. Ses yeux noirs imposaient le respect et l'obéissance dès les premiers instants car on savait avoir affaire à un homme inflexible.

C'est pourquoi tous les chefs magyars rassemblés avaient accepté, même à contrecœur, de prêter serment : ils respecteraient les volontés de Géza et suivraient les ordres d'István, leur nouveau prince.

Un frôlement tira le jeune homme de ses mornes pensées. Gisela était là, petite figure blanche et silencieuse. Le voile noir de sa coiffe faisait ressortir la pâleur laiteuse de son visage. Elle s'inclina.

« Mon époux.

— Ma femme », répondit István.

Ce n'étaient que quatre mots mais une oreille attentive y aurait décelé des nuances de respect et d'admiration réciproques, l'ébauche d'un attachement sublime. Deux âmes venaient de se rencontrer, unies par la sainteté du mariage, et se rapprochaient peu à peu l'une de l'autre, attirées par un éclat extraordinaire qu'elles seules distinguaient.

Comme il l'aimait déjà ! Et pourtant, il ne la connaissait que depuis un an à peine. On avait célébré leurs noces dans les premières éclosions du printemps dernier, comme pour signaler un nouvel âge, au moment où les tiges étaient lourdes de bourgeons qui allaient bientôt éclore.

Gisela étant encore impubère, ils attendaient de partager la même couche. D'elle, il n'avait entrevu que ses joues mignonnes et ses yeux dont le bleu prenait la couleur des rivières de montagne. La teinte même de ses cheveux lui demeurait inconnue. Il patientait, avide de découvrir si elle était brune ou blonde.

Désirer à ce point sa propre épouse, n'était-ce pas péché ?

La petite princesse rougit et détourna le regard car toute la conversation s'était déroulée entre ces deux phrases, à mots muets, tel le feu qui couve sous la cendre. L'échange s'était fait dans la langue des Magyars, Gisela ayant mis un point d'honneur à l'apprendre dès son arrivée. Elle avait progressé avec l'aisance merveilleuse des enfants qui découvrent un nouveau

monde. En une année, elle parlait assez pour soutenir une longue conversation.

« Le mois dernier, Adalbert est mort, reprit lugubrement István. Aujourd'hui, Géza. J'ai perdu mes deux pères, le spirituel et le temporel. Je suis deux fois orphelin.

— Moi aussi, fit-elle en s'approchant, j'ai dû pleurer à quelques mois d'intervalle mon père, le duc Henri, et mon confesseur, Wolfgang de Ratisbonne. Et Adalbert était un cousin issu de germain. Je partage votre deuil.

— Est-ce pour cela que vous portez toujours ces robes noires ? »

Elle acquiesça doucement.

« Je ne suis pas encore guérie de mon chagrin mais je suis prête à le partager avec vous, mon époux. La foi nous consolera. Notre Père n'oublie jamais ses enfants. »

István se tourna vers la fenêtre. Il ne voulait pas que l'on vît l'humidité qui faisait briller ses yeux.

« Je vous remercie d'être venue me trouver en ces heures pénibles. Ma mère n'est-elle point avec vous ?

— Elle est restée à Veszprém. Des affaires urgentes la retiennent là-bas.

— Elle doit se préoccuper de ma succession, mettre en place la régence qu'elle dirigera d'une main de fer, soupira le prince. C'est pour cette raison qu'elle est venue dire adieu à mon père une semaine plus tôt. J'étais là. Ils ne se sont presque rien dit. Je ne sais même pas si...

— Ils s'aimaient, compléta la jeune fille. Sans doute pas d'une manière ordinaire. Mais j'ai vu le regard de Sarolta avant qu'elle parte retrouver Géza. Il y avait du désarroi, une fêlure dans cette femme de pierre. J'y ai retrouvé ce même éclat sombre quand je me suis mise en route à mon tour pour venir auprès de vous. N'en doutez pas : ils se sont aimés. »

Les époux se turent un instant. Le vrombissement du fleuve reprit possession de l'espace. On aurait dit que la place forte vibrât au rythme implacable des flots, qui s'attaquaient à la colline pour l'éroder.

« Je devrais l'enterrer au bord de la Duna.

— Comment ? tressaillit Gisela. N'est-ce pas le propre des païens que d'ensevelir leurs morts auprès d'un cours d'eau ? Ne comptez-vous pas donner à votre père une sépulture chrétienne ?

— Je ne sais pas ce qui serait le mieux...

— Géza s'était converti, il a été baptisé en même temps que vous.

— Je le sais bien. Mais je dois compter aussi avec les peuples sur lesquels je régnerai bientôt. Ils risquent de se détourner de moi si jamais je donne l'impression d'aller contre leurs croyances.

— Entendez-vous ce que vous dites ? fit Gisela en se plantant devant lui. Vous voulez étouffer ce que vous murmure votre cœur ? Vous voudriez priver votre père d'une sépulture qui lui assurera la vie éternelle auprès de Notre-Seigneur ? La ville de Fehérvár est la plus indiquée : Géza y a fondé une église et le lac de Velence en est tout proche.

— Nous en reparlerons plus tard. »

István coupa court à la conversation. L'âme candide de son épouse ne voyait pas toutes les implications d'un tel geste. C'était mépriser toutes les traditions, défier tous les vœux demeurés intouchés par la grâce divine. Bien des Magyars restaient sourds à la bonne parole, fermaient leurs cœurs à l'amour de Jésus-Christ. Heurter leurs convictions ne servirait à rien, se soumettre à leurs superstitions non plus. Déjà le jeune souverain goûtait aux affres de l'indécision.

« Prince. »

Un chevalier était entré. Dans l'ombre, on entendait cliqueter les pièces de sa cotte de mailles. Sa voix

grave effaçà le ronflement des eaux.

« Votre cousin Koppány est là, qui demande à vous voir.

— Est-il accompagné ?

— Une escorte de trois hommes seulement. »

Ce n'était donc pas une attaque, ni même un piège. István réfléchit un moment avant de se tourner vers le soldat.

« Faites-le entrer. » Puis à son épouse : « Laissez-nous. »

Les deux se retirèrent, laissant l'adolescent en proie à ses sombres pensées. Soudain, il avait la tentation d'abandonner tout le pouvoir aux mains de sa mère. Sarolta saurait comment traiter avec les revendications des tribus et des clans. Elle n'attendait que d'exercer enfin son autorité sans entraves.

Le prince revient à la réalité quand il vit entrer Koppány dans la pièce. Ou plutôt il le sentit d'abord : le cavalier exhalait une écoeurante odeur de cheval et de crottin qui envahit aussitôt la pièce.

« Salut à vous, mon cousin.

— Salut à toi, Vajk. »

Vajk était le nom païen d'István. Seul Koppány n'avait pas renoncé à l'appeler ainsi, par un mélange d'affection et d'insolence.

« Laissez-moi vous faire servir à boire. Désirez-vous du vin ?

— Je te remercie. Ce n'est pas la peine.

— Peut-être voulez-vous voir le corps de mon père ?

— Je sais déjà à quoi ressemble un cadavre. En outre, c'est à toi que je souhaitais parler. Ce ne sera pas long. »

Le prince se rembrunit. Le sans-gêne de son cousin l'irritait.

Puis il se souvint que les païens craignaient souvent d'approcher des morts récents, de peur d'être poursuivis par leur esprit en colère. D'interminables ruses avaient pour fonction de vous éviter l'indésirable attention d'un défunt : on lançait sur le corps des graines de millet afin de le retarder, on desserrait son pantalon pour l'entraver dans sa poursuite, puis on fuyait par la fenêtre ou un trou dans le mur. Certaines fois, on en venait même à trancher les membres du trépassé ou à le cribler de flèches.

István désigna un lourd fauteuil de bois à son invité et l'invita à y prendre place. Une fois de plus, Koppány déclina poliment.

C'était un homme de la steppe, d'une taille moyenne, aux jambes courtes et arquées. Sur son bassin étroit était planté un poitrail formidable, si totalement démesuré que ses cuisses en paraissaient grêles. Puis venait la tête ronde comme une calebasse dans laquelle on aurait taillé au couteau une fente pour la bouche et deux autres pour les yeux.

Il existe, dans la langue magyare, une expression : *faarc*, face de bois. Elle désigne un homme qui masque totalement ses émotions et sait rester parfaitement impassible en toute circonstance. Il semblait que ce terme avait été forgé pour Koppány. On ne pouvait rien lire, rien deviner sur ses traits absents, comme effacés.

« Je vous écoute, reprit István.

— Tu es encore jeune ; j'aimerais te rappeler ce qui s'est passé voilà un siècle. Notre ancêtre Árpád a mené les sept tribus sur ces nouvelles terres. À sa mort, il a laissé quatre fils qui devaient se partager le pouvoir. Chacune des branches devait assurer la fonction de prince suprême des Magyars en nommant l'aîné de la famille comme successeur.

— Je connais cette histoire.

— Vint le temps de Taksony. Il fut prince. Le pouvoir devait revenir ensuite à mon propre père, Szerénd le

Chauve. Taksony, sentant sa fin prochaine, l'a fait mander et l'a adjuré d'accepter la nomination de son fils Géza. Szerénd n'a pas dit non. Aujourd'hui... »

Koppány laissa passer un silence qui mit son interlocuteur au supplice. La suite promettait un avenir de guerres fratricides.

« Aujourd'hui, répéta le visiteur, c'est moi qui suis en position d'hériter du titre parce que mon père a bien voulu attendre un quart de siècle avant que le pouvoir revienne dans notre branche de la famille ; en outre, je suis l'aîné des Árpádiens. Tu sais tout cela, Vajk. La loi est de mon côté.

— Sans doute, murmura le prince en retour. Votre âge est le double du mien et nos pères ont négocié ce à quoi vous faites allusion. Vous avez cependant oublié que, en échange de son retrait, Szerénd a reçu le pouvoir sans partage sur la région de Somogy et sa citadelle. Si je m'efface, me rendrez-vous le territoire et sa ville ? »

Koppány ne répondit pas.

« Vous m'affirmez que la loi est de votre côté. Pourquoi n'avez-vous rien dit quand mon père m'a attribué le duché de Nyitra, que l'on confie, selon la coutume, au futur fejedelem ? Pourquoi êtes-vous resté muet quand Géza a rassemblés les vezér et leur a demandé de prêter serment de fidélité à mon égard ? Quelle force vous a retenu ?

— Ainsi, tu comptes outrepasser les règles de la tradition ?

— Seulement si vous m'y obligez, cousin. Je suis même prêt à vous céder ma place. À une condition...

— Laquelle ?

— Nous savons que les ennemis qui nous entourent sont tous convertis à la religion chrétienne. Si nous persistons dans le paganisme, ils y trouveront une merveilleuse excuse pour nous envahir et nous dominer. Accepterez-vous de vous convertir et de

poursuivre l'évangélisation du pays ? »

István se tut et attendit la réponse de son cousin. Les traits de son interlocuteur ne frémissaient pas.

« Écoute-moi, Vajk. Je ne veux pas te tuer. Abandonne tes prétentions de fejedelem. Tu n'y as pas droit. Tu n'es même pas assez âgé pour assumer le pouvoir toi-même. Rejette aussi cette croix que tu portes à ton cou. Ce n'est pas une religion pour les Magyars. Géza a tenté de se compromettre avec nos ennemis et il n'a rien obtenu. Il est temps de changer de stratégie, d'en revenir à nos alliances de jadis, quand le monde entier tremblait devant nos cavaliers et nos flèches ! Accompane-moi, cousin, sois à mes côtés quand nous détruirons des royaumes, quand nous renverserons des empires !

— Je ne puis faire cela. Seule la vraie foi sauvera l'âme et le corps de ce pays.

— Alors nous nous battons !

— Nous nous battons », confirma István avec accablement.

Koppány ne vit pas la nécessité d'ajouter quoi que ce fût. Il tourna les talons après avoir expédié un vague salut. Son sillage fleurait toujours le parfum rude des chevaux.

Ainsi la paix chèrement acquise par Géza ne lui avait-elle pas survécu plus de quelques heures.

Le chevalier revint.

« Votre cousin s'en va, prince. Allez-vous le laisser partir ?

— Pourquoi pas ?

— Il va s'empresse de réunir des troupes pour vous attaquer.

— Auriez-vous espionné notre conversation ?

— L'honneur me le défend, prince. Mais il n'était pas difficile de deviner ce que Koppány venait chercher. À la façon dont il est monté sur son cheval, j'ai compris qu'il n'avait pas obtenu satisfaction. »

István observa longuement le soldat. C'était un homme de haute taille, au regard fier, aux épaules bien découpées. Il parlait avec l'accent des Bavares qui avaient accompagné Gisela jusqu'au pays magyar.

« Quel est votre nom ?

— Wezsellin de Wassebourg, prince. Je viens des bords de l'Inn.

— Que suggérez-vous au sujet de mon cousin ?

— Une lance, une flèche... »

L'adolescent s'abîma dans une rapide réflexion. Sa poitrine tremblait. Puis il releva la tête, sa décision prise.

Son père serait enterré à Fehérvár.

Chapitre 3

Erat autem Cupan filius Calui Zyrind, qui etiam uiuente Geycha duce, patre Sancti Stephani regis ducatum tenebat. Mortuo autem Geycha duce Cupan uoluit Sanctum Stephanum occidere.

Chronica Hungarorum

Koppány sortit du palais sans accorder le moindre regard aux chevaliers bavares qui pointaient çà et là derrière leurs longs boucliers. Il rejoignit les trois gardes du corps qui l'attendaient. Pas un seul n'avait pris la peine de mettre pied à terre.

Tous trois étaient des bâtards de Szerénd, nés de mères différentes. Cependant les traits du Chauve ressortaient dans ces visages sauvages au point que l'on aurait cru à trois copies inégales d'un même portrait. Sous leurs toques de fourrure coniques, ils avaient le crâne rasé comme les hommes de la steppe. Ils s'appelaient Súr, Zsolt et le troisième n'avait pas de nom.

Koppány approcha de sa monture et, tout à coup, bondit soudainement en sautant par-dessus la croupe. Il n'avait pas eu l'air de fournir le plus léger effort. Aussitôt ses jambes parurent reprendre leur place sur le flanc de l'animal.

L'homme ressemblait à son cheval. Tous deux avaient le corps rond et robuste, les membres secs et forts, la taille petite, le crin alezan. Ensemble, ils n'étaient plus monture et cavalier, ils devenaient centaure.

D'un mouvement du bassin, le Magyar lança le trot. Les quatre cavaliers dépassèrent les hauts murs de pierre au profil irrégulier et arqué, puis quittèrent la place forte. Ils descendirent lentement le relief escarpé.

« Le petit prince boit encore du lait mais il est courageux, marmonna Koppány. Que se passe-t-il dans la citadelle ?

— Des archers ont pris place sur les remparts, lui répondit Súr.

— Combien ?

— J'en ai vu trois.

— Ils sont cinq à présent », corrigea celui qui fermait la marche.

Même si aucun d'eux ne se retournait, ils savaient ce qui se tramait dans leur dos. Les guerriers arrivèrent devant la ville basse qu'ils longèrent par le nord, cherchant le point de franchissement du fleuve.

« Ont-ils encoché ?

— Deux d'entre eux. J'ai entendu leurs arcs craquer.

— Penses-tu qu'ils vont tirer ? »

Il n'y avait aucune peur dans la question de Zsolt. On discutait de stratégie, voilà tout. Les chevaux parvinrent au bord du fleuve, à l'endroit où un gué était encore praticable. On entra dans l'eau froide en frémissant.

« Vajk sait bien que je vais l'affronter. Il ne peut pas me laisser partir vivant. Pourtant, s'il m'abat d'une flèche dans le dos au vu et su de chacun, il sera déshonoré.

— Peut-être attendra-t-il que nous soyons sur l'autre rive. Le rempart est noir de monde...

— Quand nous atteindrons le milieu du fleuve, la distance de tir sera optimale, reprit Koppány. Qui pourrait témoigner que nous ne sommes pas bêtement

tombés dans les flots ? On nous croira noyés.

— L'héritier de Géza serait donc le fils de son père ? »

Les montures suffoquaient dans le courant glacé. À cet endroit, le lit, se partageant en de multiples bras, devenait extrêmement large et la profondeur négligeable. Pourtant l'eau leur arrivait à l'encolure.

Les cavaliers avançaient toujours sous l'oeil des gens du château. Un rapace noir passa dans le ciel encore blanc en poussant un grand cri. L'onde gonflée par les neiges fondues devenait laiteuse et verte. Plus rien d'autre ne bougeait, la ville semblait morte.

« Nous avons dépassé le milieu, avertit Súr. István ne tirera plus.

— L'un de ses hommes peut encore s'en charger à sa place, murmura Koppány. Je pencherais pour ce chevalier de Bavière qui m'a fait entrer. Son regard m'a déplu.

— On ne devrait pas accepter ces étrangers sur notre sol ! »

Zsolt cracha dans le fleuve, méprisant, et l'écume de sa salive flotta un moment au gré du courant avant de se dissoudre.

« Il y a un siècle, *nous* étions les étrangers ici », rétorqua Koppány.

Personne n'eut le coeur de répliquer.

À présent les sabots foulaient les rives fangeuses de la Grande Plaine. Aucune flèche n'avait encore fendu l'air immobile. Le temps était doux, humide. Au lieu de lancer les chevaux au galop, Koppány continua de les faire trotter lentement.

« On dirait que tu cherches à le provoquer...

— Si je dois affronter un homme, j'aime savoir ce qu'il a dans le ventre.

— Nous serons bientôt hors de portée.

— J'attends. »

Ils avancèrent dans la plaine rase dans laquelle se dessinaient, au loin, des collines arrondies. À mesure qu'ils approchaient de la limite, la tension augmentait. Les yeux de Koppány semblaient presque fermés.

Une dizaine de pas, puis encore autant. Rien ne se passa.

« Nous sommes trop loin, annonça celui qui allait derrière.

— Un bon archer peut encore envoyer son trait à une telle distance.

— Il n'aurait aucune chance de toucher au but...

— Moi, c'est maintenant que je tirerais », susurra Koppány.

Puis un petit bourdonnement s'éleva lentement dans le silence. Et Koppány sourit. C'était une chose étrange que de voir un masque s'animer. À mesure que le sifflement se précisait, son rictus s'élargissait. Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents carnassières. En cet instant, sa face était celle d'un prédateur qui vient de repérer sa proie.

La flèche unique arriva sur eux. Vibrante, elle frôla la monture du duc de Somogy avant de se ficher profondément dans le sol.

Le cheval fit un écart en arrière et s'ébroua. La pointe avait tracé un sillon de feu rouge dans la robe de l'alezan.

« C'est une chance qu'ils aient manqué leur coup ! grinça Súr.

— Le tir était parfait », corrigea Koppány.

Il éclata d'un rire terrible. À présent, il savait quelle sorte d'adversaire il allait combattre. Alors, seulement, les quatre cavaliers partirent au galop.

Ils descendirent le long de la Duna qui formait un long coude. Au soir, ils arrivèrent quand la lumière du couchant embrasait la dorsale des monts Mátra. Le massif imposant dominait la plaine. C'était là que commençait le domaine de Sámuel Aba.

Un cavalier de profil, au-dessus des hêtraies, observait la steppe et regardait dans leur direction. Koppány se tourna vers lui et hurla : « Viens ! »

Sa voix résonna. Un moment après le guetteur disparaissait derrière la montagne. Sans attendre, la troupe repartit de plus belle.

À la nuit tombée, ils s'arrêtèrent pour faire reposer les chevaux et repartirent au matin, tandis que les corps des montures laissaient des empreintes sombres dans l'herbe couverte d'une pâle rosée.

À midi, l'un des demi-frères observa le soleil d'un air soupçonneux.

« Quelqu'un nous suit, murmura-t-il après un reniflement.

— Un homme de Sámuel Aba ?

— Non. Faut-il le tuer ?

— Nous n'avons pas le temps. Continuons. »

Ils poursuivirent leur route et dépassèrent les ruines de l'antique cité d'Aquincum. Quand le soleil commença à allonger leurs ombres sur la plaine rase, sans plus rencontrer aucun obstacle, ils aperçurent à l'est un cavalier qui se tenait dans la lumière tremblante des marécages.

Les mains en porte-voix, Koppány lui cria : « Suis-moi ! »

L'inconnu détala dans un soulèvement de poussière grise qui sembla l'engloutir. Quand les nuages retombèrent, il n'y avait plus personne.

« Il va trouver Vatha. C'est lui qui tient le pays de la rivière Körös, entre la Tisza au nord et le Maros au

sud. Allons-y. »

Les chevaux reprirent leur galop. Comme le soir arrivait, ils campèrent de nouveau. Quand Súr voulut allumer le feu, Koppány le retint d'un geste.

« L'inconnu ?

— Il est toujours là.

— Ce sera quelque espion bavarois. István veut savoir ce que nous allons faire. »

Le duc de Somogy songea un instant dans l'obscurité noire. Puis il ajouta : « Allume donc le feu. Demain, nous tenterons de le distancer. »

La flamme brûla toute la nuit et finit par s'éteindre. Ils reprirent la route avant l'aurore, quand même les oiseaux des marais dormaient encore. Dès qu'on eut parcouru une certaine distance, on lança les chevaux au triple galop. Koppány aimait sentir le vent soulever la crinière de son alezan et lui fouetter le visage.

Les paysages défilèrent, monotones. La Duna prenait tantôt ses aises, tantôt se resserrait. Vers la fin de la journée, ils rencontrèrent des troupeaux gigantesques de boeufs et de chevaux qui semblaient recouvrir la puszta. Leur masse démesurée embrassait tout l'horizon.

« Nous devons être au pays d'Ajtony... », fit Koppány.

Il avisa un bouvier dans le lointain et l'interpella de sa voix de stentor.

« Va lui dire que nous sommes passés ! »

L'homme acquiesça imperceptiblement et ne bougea pas. Le fils de Szerénd n'était pas inquiet : malgré cette indolence apparente, son message serait délivré avant la nuit.

Les quatre cavaliers repartirent aussitôt et galopèrent jusqu'au coucher du soleil. Alors ils mirent pied à terre et Koppány demanda : « Vous ne voyez plus rien ?

— Je vois cet homme encore, répondit l'un des frères.

— Voilà qui est étrange pour un Germain...

— Il monte comme un Magyar. »

Koppány devint pensif.

« Alors il ne nous suit pas, il nous précède. Et l'affaire est grave. Il faudra le tuer. Zsolt, demain, tu resteras un peu en arrière et tu l'attaqueras par surprise.

— Comme tu voudras. »

Il en fut ainsi. Dans les premières lueurs de l'aube, trois montures seulement s'élancèrent vers le sud, suivant le cours de la Duna. On chevaucha tout le jour durant jusqu'à rencontrer un messenger qui les attendait sur le bord de la piste.

« Je viens de la part de Gyula, dit l'homme.

— Dis-lui que je l'invite à Somogy ; j'y serai demain. Pour trouver l'endroit, il te suffira de traverser le fleuve à ce niveau et de continuer en direction de l'ouest.

— Nous arriverons avant le soir. »

Le cavalier salua et partit.

« Pourquoi attendre demain ? s'enquit Súr. Tous les vezér sont prévenus. Nous pourrions atteindre Somogy dans la journée.

— Il me reste une visite encore. »

Koppány n'en dit pas davantage. À la nuit, Zsolt finit par les rejoindre.

« Je n'ai pas pu l'avoir.

— Comment ? Quelqu'un a tenu en échec le grand Zsolt ?

— Ce n'est pas un homme, c'est une ombre ! À chaque fois que je croyais le tenir au bout d'une flèche, il

disparaissait. Je n'ai même pas pu le surprendre un seul instant.

— Ce n'est rien, éluda Koppány. Nous nous en occuperons demain. Dès que j'en aurai fini avec ce voyage. »

Son visage s'était assombri en prononçant ces mots. Il rabattit sa toque sur les yeux et s'endormit aussitôt dans le craquement des branches consumées.

À la pointe du jour, ils se levèrent.

« Traversons le fleuve », ordonna le duc de Somogy d'un air las.

À cet endroit la Duna se découpait en nombreuses ramifications et laissait la place à de multiples îles qui rendaient le passage plus aisé. Sur les bords inondables et sans cesse inondés, une forêt de saules et de peupliers s'était développée. Les eaux abondaient en poissons et les sous-bois en cerfs, sangliers et hérons.

Quand les jambes des chevaux dérangèrent la tranquillité de ces lieux ombragés, des centaines de papillons aux rayures bleu-violet s'envolèrent des arbres. Les cavaliers progressèrent entre les écorces blanchâtres et le piétinement du gibier sur la mousse.

Dans d'autres circonstances, Koppány se serait arrêté pour jouir un moment du spectacle de la nature printanière. Mais son esprit était chargé de trop lourdes pensées. Il passa devant le paysage qu'il aimait sans le voir.

On était revenu dans la Transdanubie, la région au-delà de la Duna. Ils pénétrèrent à l'intérieur des terres, laissant le fleuve derrière eux. Le voyage prenait fin. Après une ou deux heures de galop effréné, le descendant d'Árpád s'arrêta brusquement à l'orée d'un nouveau marécage compliqué d'une étrange futaie.

« Attendez-moi ici.

— Et si l'inconnu s'approche ?

— Il n'approchera pas car vous l'aurez tué auparavant. Vous me retrouverez au château de Somogy ; je partirai par la route du nord. »

Les trois demi-frères acquiescèrent. Dès qu'il fut seul, Koppány sentit un poids nouveau peser sur ses épaules. Il inspira profondément.

Plus loin, il passa devant une colonie d'échassiers au long cou. Une cigogne avalait une grenouille coincée dans son bec. Alors, le guerrier mit pied à terre et, sombre, s'avança parmi les joncs.

Il dut repousser un buisson pour dégager le chemin. Là, il découvrit un tableau étonnant. Une sorte de clairière sèche, étrangement obscure, se dégageait encore les arbres et les marais. Elle était occupée à son extrémité par une jurta défraîchie. La structure s'avérait extrêmement basse, comme effondrée, et l'on apercevait le cadre conique de branches à travers les peaux et le feutre troués.

Mais ce ne fut pas la tente qui retint l'attention de Koppány. On le regardait en silence. Ce qu'il avait pris pour une végétation très sombre était en fait un tapis de corbeaux. Énormes et noirs, ils s'étaient posés partout : sur le sol, les branches, les buissons et même au sommet de la jurta. Ils recouvraient tout, telle une neige ténébreuse et leurs yeux intelligents fixaient l'arrivant.

Koppány n'était pas homme à trembler, ni à reculer devant un adversaire. Pourtant, un court instant, il hésita à avancer. Il suffisait d'un rien pour que cette armée de becs obscurs ne le déchirât entièrement.

Soudain, un chemin pâle se dessina dans le gazon de plumes. Les corbeaux s'écartaient pour le laisser passer. Alors le duc de Somogy marcha d'un pas lent et tranquille suivi de centaines d'yeux foncés. Leurs robes, quand il se déplaçait, s'irisaient de reflets bleus et violets.

Les oiseaux massifs ne bronchèrent pas. Quant à l'homme, il passa sous le crâne de cerf qui surmontait

la porte et pénétra dans la tente.

Chapitre 4

Quibus et ab errore suo mutatis umbram christianitatis impressit. Qua duce erat christianitas coepta, set immiscebatur cum paganismo polluta religio.

Bruno de Querfurt, *Vita Sancti Adalberti*

Le désordre qui régnait à l'intérieur atteignait les dimensions épiques d'un capharnaüm. Il n'y avait pas un endroit où poser le pied.

Ici, c'étaient des fragments de squelettes blancs à demi enfouis dans le sable, certains os plus imposants portant encore à leurs extrémités des morceaux de tendons, voire de chair. Là, on butait dans des outres de lait de jument à tous les stades de sa fermentation : fromage liquide, solide, ou bien kumisz, l'alcool de la steppe. Plus loin s'enchevêtraient des nattes de laine et des rembourrages de feutre, si vieux qu'ils étaient presque tous éventrés et tachés. Seul un vieux coffre en bois, gravé de motifs sicules, apportait un semblant d'ordre, mais l'oeil devinait qu'il ne valait mieux pas toucher à sa surface aussi collante que de la résine.

L'odeur qui s'élevait de ces amas, mélange de charogne, de sueur et d'excrément, était épouvantable jusqu'à la suffocation. Elle aurait suffi à faire fuir un vieux sanglier.

De la botte, Koppány balaya une petite surface de terre et s'assit.

Face à lui, à l'abri du feu qui brûlait dans l'âtre, la tête

penchée au-dessus de la fumée, se tenait une créature humaine. On remarquait d'abord un ébouriffement brun de cheveux devenus crins à force de saleté. L'espèce de hérissément s'ornait de déchets divers, végétaux ou animaux sans que l'on pût décider si c'étaient là des parures ou une nouvelle marque d'abandon.

Un long moment passa.

La personne ne semblait pas avoir remarqué la présence du visiteur. On l'entendait renifler les émanations des flammes. Le bois qui brûlait était encore vert et, en se consumant, irritait les yeux.

Koppány avait dû s'exhorter à la patience car il ne dit rien et attendit. Son regard embrassa le triste décor. Le trou pratiqué dans le toit remplissait bien mal sa fonction car il empêchait les gaz de sortir et la lumière de rentrer. Tout était sombre. Des touffes de poils et de plumes recouvraient les parois. On distinguait mal les détails dans cette atmosphère sombre et enfumée.

Parfois, un peu de vent frais rentrait et apportait un air respirable. Alors, les ornements des murs prenaient vie et ondulaient horriblement.

Soudain, l'être vivant dans ce terrier que même les bêtes auraient refusé releva la tête. On s'aperçut que, sous la crinière, il y avait des yeux et que, dans ces prunelles fauves, brillait un éclat d'intelligence.

On se dévisagea longuement en silence. Koppány demeurait impassible et la face de l'autre se dissimulait derrière sa toison. Deux masques se faisaient face, l'un de chair, l'autre de poils.

Alors une main maigre et sale, à la forme étrangement large, lança une outre en direction du guerrier qui l'attrapa au vol. Un temps passa encore.

Finalement, le duc décida de porter à sa bouche le liquide qu'on lui offrait. Il grimaça à peine en goûtant au kumisz. La boisson fermentée se conservait une quinzaine de jours avant de devenir imbuvable et celle-ci avait depuis longtemps dépassé ce stade.

Le pauvre hère reprit la peau et avala quelques gorgées à son tour. Une bouche se dessinait dans la masse de cheveux. Elle exhala un long grognement qui pouvait traduire le contentement comme le dégoût. Le reste du lait fut renversé sur le sol.

La paroi bougea de nouveau. Koppány comprit que des corbeaux avaient également élu domicile à l'intérieur de la jurta et qu'ils se tenaient agrippés sur les poutres, les supports de bois et les sangles de cuir. Ils gardaient leurs ailes ouvertes, comme pour boucher les trous dans le feutre.

« J'ai besoin de toi », murmura le duc de Somogy.

Sa phrase ne provoqua aucune réaction. Il poursuivit néanmoins : « Géza, le fejedelem, vient de mourir. Il a désigné son fils comme successeur, alors que je suis l'héritier légitime des Árpádiens. Je veux faire valoir mes droits car la loi des anciens est de mon côté. Tu dois t'assurer que les esprits des ancêtres ne s'opposeront pas à mon entreprise. »

La créature gronda en retour. Elle fouillait à présent dans la cendre, usant de ses doigts pour tracer des runes grises sur le sol.

« J'ai besoin de savoir ce que pensent les íz, esprits ancestraux, maîtres de la terre, de l'herbe et de l'arbre. Me soutiendront-ils ? »

Il n'obtint qu'un gloussement pour toute réponse.

« Celui qui est à présent prince suprême s'appelle Vajk dans notre langue. C'est un jeune garçon encore. Il faut que tu le maudisses, que son bras s'affaiblisse, que son épée s'effrite, que sa race s'éteigne. Je sais que tu peux le faire. »

Cette fois ce fut un rire qui ponctua sa phrase. La tête hérissée se releva, dévoilant, pour la première fois le corps qui s'effaçait derrière. Les vêtements usés ne suffisaient plus à voiler entièrement une poitrine mate dont la naissance délicate indiquait que cette personne défaite était une femme, et même une fille.

Koppány fit un effort pour se maîtriser.

« Je sais que je ne suis pas venu souvent, reprit-il d'une voix sourde. Ma dernière visite remonte à des années peut-être. Mais je t'ai protégée, j'ai pris soin de toi quand Géza est devenu fou et qu'il a voulu abattre tous les táltos. As-tu entendu ce qu'il leur faisait subir ? »

Il laissa passer une pause. Un oeil le fixa, attentif, entre les rideaux de mèches noires.

« Ceux que le fejedelem soupçonnait, il les faisait mettre nus et détaillait leurs membres. S'il découvrait des os surnuméraires, alors on leur retranchait le surplus sur-le-champ. J'ai vu un homme qui avait une bosse sur la tête et qu'on disait être un táltos. En réalité, c'était un guerrier, jadis blessé au cours d'une attaque. Les chamanes l'avaient soigné en lui posant un morceau d'or, là où le crâne avait été troué. Géza n'a rien voulu savoir. Il a fait ôter la plaque de métal à l'homme d'un coup de hache et le malheureux en est mort. Son cerveau s'est écoulé en une flaque violacée. »

D'un geste vif, il saisit une main de la jeune femme. On pouvait compter, après l'auriculaire, un sixième doigt qui prolongeait la paume.

« Avec ceci, tu n'aurais pas survécu. Les troupes de Géza t'auraient emmenée et tuée. Au nom de leur nouveau dieu, ils massacrent notre peuple. Tu as sans doute appris ce qui est arrivé à Tonuzoba, le chef petchenègue qui tenait la marche de l'Est. Comme il refusait de se convertir, on l'a enterré vivant. Moi-même, j'ai dû adopter le rite des Grecs pour échapper à la vindicte de Géza. »

Elle détourna la tête. Le duc de Somogy força son interlocutrice à le regarder en face.

« Écoute-moi, táltos ! Même en t'amputant moi-même, je n'aurais pu te protéger. Je n'avais d'autre choix que de te cacher au plus profond de mon territoire, là où personne ne viendrait te dénicher. Avant chaque hiver, je t'ai fait apporter de nouvelles peaux et de la viande séchée. Tu n'as pas été abandonnée. Tu vis grâce à

moi ! »

Il relâcha la main comme s'il jetait un détritrus.

« Tu as une dette envers moi, táltos, et je suis venu la toucher. Ton devoir est de m'aider. Tu n'as pas eu de maître pour t'initier au métier de chamane. Pourtant les íz te parlent. Tu as été nourrie de lait jusqu'à ta septième année et l'on t'a laissé le temps de dormir. Pendant ton sommeil, les esprits t'ont dépecée et compté les os. Ils ont goûté ta chair et ton sang avant de te reconstituer. Tu t'es éveillée en ayant acquis la science des chamanes. Tu sais interpréter les rêves, parler aux arbres, choisir les plantes qui guérissent. Les formules, les envoûtements, les colères des esprits ancestraux ne sont plus un secret pour toi... »

Koppány se tut. Il regarda la tête qui tremblait, secouée de sanglots. Deux fois six doigts, crochus comme des serres, se mirent à griffer la terre, à rassembler des objets épars. Certains furent arrachés d'un tambour dont la peau était crevée. Plumes, poils, osselets s'amassèrent ainsi. La táltos portait les os à ses lèvres et les suçait, sans doute pour les identifier plus sûrement. Finalement, l'ensemble fut réuni et enfermé dans un petit sac de feutre dont le cordon était assez long pour qu'on puisse le passer autour du cou.

On appelait cela un ongun, ce qui signifie dans la langue des Magyars : qui-apporte-le-succès. Habituellement, on n'accrochait au vêtement qu'une partie de l'animal-abri qui veillait sur le clan : patte de lièvre pour la vitesse, dent de l'ours pour la vigueur. Cependant, en cette occasion particulière, la chamane avait mêlé dans son talisman les qualités de nombreuses bêtes.

Koppány apprécia l'attention et s'empara de l'amulette qu'il enfila aussitôt, sans regarder le motif dessiné sur le feutre : un Turul aux ailes déployées. Il se leva, foudroya les corbeaux du regard et sortit. Sur le pas de la porte, il s'arrêta et, se tournant à demi : « Si je réussis, tu pourras de nouveau vivre au grand jour, táltos. »

La tenture de l'entrée commença à retomber mais il

suspendit de nouveau son geste.

« Tu entendras sans doute un peu de bruit dans quelque temps. Un homme me suit et mes frères vont lui tendre une embuscade. Tu n'auras qu'à attendre que tout soit fini. »

Cette fois, il disparut pour de bon.

La femme écouta le murmure des corbeaux qui laissaient partir le visiteur.

Quels sentiments pouvaient se bousculer dans son cœur en cet instant précis ? Quel passé liait ces deux êtres dissemblables qui ne paraissaient unis que par une haine et un dégoût réciproques ? Eux seuls partageaient ce secret. Les volatiles noirs qui semaient les alentours avaient dû en avoir vent.

« Táltos, un autre cavalier vient. »

Elle se redressa, guettant le silence. Personne n'avait parlé. Un homme ordinaire n'aurait rien entendu, mais la chamane percevait les paroles des bêtes qui s'adressaient à elle dans la langue des hommes.

La voix croissante s'éleva de nouveau : « Il passe sans s'arrêter. »

La femme se leva. Une fois debout, elle ressemblait davantage à un être humain. D'un pas encore titubant, elle sortit de son antre. Le parterre d'oiseaux l'accueillit, impavide.

Dehors, il régnait un soleil éclatant. Les nuages et les pluies printanières s'étaient soudain dissous dans le ciel bleu. Éblouie, la chamane plaça son bras devant ses prunelles. Dans la lumière nouvelle, le monde semblait frappé de blancheur.

« Ami corbeau, prête-moi tes yeux », murmura-t-elle.

Déjà son front devenait douloureux. Elle sentait la transpiration couler sur sa peau. En même temps l'air frais lui donnait la chair de poule.

Le plus gros de ces charognards battit de ses ailes noires et s'éleva dans les airs. Il monta en flèche avant de planer au-dessus des terres. Rapidement, la corneille aperçut un cavalier solitaire qui escaladait le dos d'une colline. De ce côté-ci du fleuve, le paysage se révélait bien plus accidenté. De petits vaux remplis de halliers, des monticules, tantôt ras, tantôt envahis d'arbustes, composaient le décor de la Transdanubie.

Une sorte de chemin se poursuivait, serpentant à travers les creux et les bosses, sans aller droit ni éviter les obstacles. La logique de son tracé échappait au regard. Plus loin, se tenaient trois hommes que la chamane reconnut aussitôt.

C'étaient bien les trois demi-frères de Koppány. Celui-là s'appelait Zsolt, celui-ci Súr ; quant au dernier, on ignorait son nom. Leur réputation en faisait des tueurs froids et efficaces. Ils n'avaient nulle haine, aucun ressentiment. Déteste-t-on le gibier que l'on chasse ? On ordonnait, ils exécutaient.

Leurs gestes étaient ceux des reptiles. Ils se coulaient tels des lézards sur les pierres chaudes, indolents, et soudain vous étiez mort. Koppány recourait à leurs services pour les basses besognes, quand il voulait l'affaire entendue. Qui voyait apparaître le sombre trio savait sa mort prochaine. Leur ombre avait la valeur des présages funestes. Bien souvent d'ailleurs, on n'avait même pas le temps de remarquer leur présence. À eux trois, ils valaient trente hommes.

Le regard de l'oiseau revint sur le cavalier, à quelques jets de flèches de là.

Il avançait sans se douter de l'embuscade qui l'attendait. Son cheval était celui des guerriers de la steppe, petit et robuste. Rien ne semblait le rattacher à un clan quelconque. Sa ceinture à la mode bulgare indiquait qu'il s'agissait d'un combattant libre. Pourtant, de nombreuses ferrures d'argent manquaient dans la décoration du cuir, ce qui signifiait soit un rang inférieur, soit que la lanière était très ancienne.

L'inconnu portait au flanc gauche un étui d'arc bandé du

même acabit. De nombreuses pièces qui en ornaient la surface étaient tombées, au point qu'on ne distinguait plus les motifs en losange ou le disque solaire. Plus étonnant encore, l'homme ne possédait pas de sabre.

Sa toque conique de cuir à bord de fourrure n'avait plus pour fonction de le protéger du froid, mais de l'abriter du soleil. Le tour de poils s'avérait assez épais pour former une visière qui dissimulait ses yeux. Quant à son visage, on n'en saisissait que le nez assez épaté et, sous une ombre de moustache, la bouche étirée en un éternel demi-sourire.

À l'arrière, la plaque métallique de sa sabretache ne cessait de claquer au moindre sursaut, comme pour mieux signaler sa présence à ses ennemis.

De leur côté, les tueurs se préparaient. Deux d'entre eux avaient mis pied à terre et étaient partis se dissimuler, l'un dans un arbre touffu, l'autre derrière un rocher qui bordaient le chemin en contrebas. Le troisième attendait au milieu de la route, l'arc en main.

Les corbeaux devenaient nerveux. La chamane les sentait s'agiter autour d'elle. Des croassements rauques montaient dans leurs gorges. Ils auraient voulu avertir le cavalier.

Poursuivant sa route, ce dernier avançait de son trot calme, presque lent. Il mâchait en permanence des brins d'herbes dont les tiges dépassaient de la commissure relevée de ses lèvres. Le soleil paraissait grandir dans le ciel de seconde en seconde.

On n'entendait plus que les criquets qui stridulaient dans la chaleur revenue. Leur chant se mêlait au rythme des sabots frappant le sol, au chœur des corbeaux qui émettaient des vocalisations basses et cavernueuses. Cette musique nonchalante et funèbre semblait conduire l'homme à sa mort.

Soudain les criquets se turent, les corbeaux s'imposèrent le silence. Le cheval s'arrêta.

Le cavalier faisait face au premier tueur. Une trentaine de pas seulement les séparait. Ils se dévisagèrent

longuement.

Zsolt fronçait les sourcils sous le rayonnement intense du soleil. Une goutte de sueur coula devant son oreille, se frayant un chemin entre les poils de barbe drus. Une crispation du visage relevait ses lèvres sur un côté seulement, indiquant une forme de suffisance.

Cependant, l'inconnu ne montrait aucun changement dans son attitude. Patient, il semblait attendre qu'on dégage son chemin, ne remarquant même pas la flèche encochée de l'archer.

La femme, malgré la distance, ressentait la tension qui montait entre les deux hommes. Elle serrait les poings et les corbeaux, bien que muets, frottaient nerveusement leurs plumes.

Devant l'indifférence de sa victime, Zsolt commençait à éprouver une certaine inquiétude. On le vit lancer de brefs regards à gauche et à droite, comme pour vérifier que ses complices étaient toujours là. Le cavalier ne réagit pas.

Alors, un vague souffle de vent, à peine une brise, souleva un nuage de poussière. Ce fut le déclenchement.

Zsolt redressa son arme et lâcha son trait qui s'envola en sifflant. L'inconnu bascula sur le côté droit sans pourtant tomber de cheval. Tout se passa alors si vite que la chamane ne comprit que plus tard la suite des événements.

Trois cris de douleur déchirèrent le silence.

Le premier était celui de Súr, précipité de son arbre.

Le second avait été poussé par le bâtard sans nom dont le corps s'effondra contre le roc.

Quant au dernier, il trahit la surprise de Zsolt, touché d'une flèche en plein coeur. La violence de l'impact le fit pivoter sur lui-même avant de s'abattre dans la terre sèche.

Le calme revint presque aussitôt sur le paysage à présent écrasé de chaleur. Trois cadavres gisaient, le ventre hérissé d'un empennage sombre. Le trait avait pénétré si profondément dans l'abdomen que la pointe était ressortie dans le dos. Les tueurs, trop sûr d'eux, avaient omis de passer leurs armures de cuir.

Très lentement, le cavalier se redressa sur son cheval. Son expression désinvolte n'avait pas changé et, pourtant, il faisait désormais songer à un lion.

Quand Zsolt avait tiré, l'inconnu avait versé pour éviter le coup qui n'avait fait que ricocher sur l'étui de cuir, emportant une poignée de ferrures. Avec des gestes incroyablement souples et rapides, il avait dégainé son arc de la main gauche et saisi, de la main droite, trois flèches. Il avait enchaîné les trois tirs, visant d'abord les deux assassins retranchés, car le tueur qui se trouvait devant lui devait prendre le temps de recharger son arme.

On aurait dit que les trois flèches étaient parties en même temps.

Émue, la chamane regarda partir cet archer d'exception qui, lui tournant le dos, partit vers le nord, en direction de Somogy. Bientôt la poussière soulevée et le tremblement de l'air chaud avalèrent sa silhouette.

Chapitre 5

Été 997

Quidam uero nobilium, quibus luxus et desidia cordis inerat, uidentes, quod assueta coacti reliquissent, diabolico instinctu iudicia regis contempserunt et ad priores voluptatis sue usus animum reducentes.

Legenda minor sancti regis Stephani

Aux alentours de Somogy, on avait monté un camp à la hâte. Koppány n'avait pas voulu accueillir dans son fortin tous les hommes qui venaient le retrouver. Par manque de place, sans doute ; afin de ne pas les compromettre, sûrement. Il arrivait des guerriers de toutes les régions de la Grande Plaine, chacun affichant de légères variations dans le costume, les armes ou les chevaux pour demeurer reconnaissables. Presque toutes les tribus magyares étaient ainsi représentées.

On avait bâti des jurta imposantes pour les vezér, des enclos pour les chevaux, des foyers pour les feux. En cet instant, malgré la chaleur estivale, le camp, tapi entre deux forêts et un marécage, vivait dans une continuelle fumée qui éloignait les insectes, faisait bouillir les soupes de viandes et de poissons dans les marmites, offrait aux forgerons de quoi travailler le métal et préparer les armes en vue du combat.

Depuis plusieurs jours, les cavaliers affluaient de partout.

On en voyait arriver, sombres et las, avec cet éclat de

colère au coin des yeux. Ils s'installaient parmi les autres, agrandissant la masse toujours plus menaçante des soldats. Ces faces bronzées, marmoréennes, couturées de cicatrices, se taisaient. Et leur silence était plus effrayant encore que tous les cris de guerre.

À présent, ils étaient plusieurs centaines, voire des milliers.

Koppány observait cela d'un oeil tranquille. Il les voyait, ces Magyars du Levant, du Midi et du Septentrion, unis par la haine de Géza et de son rejeton. Tout se déroulait selon ses plans. Il y avait quelques semaines qu'il avait défié Vajk et ses éclaireurs autour d'Esztergom ne signalaient aucun mouvement de troupes.

Son regard s'attarda sur les chefs qui étaient venus à sa rencontre.

D'abord, sur sa gauche, se dressait Sámuel Aba. Célèbre pour ses plaisirs et ses raffinements, il passait ses nuits à boire et ses journées à dormir. Cependant, aucun débauché ne pouvait prétendre à plus d'intelligence. Son visage laid, amaigri par l'alcool et soufflé autour des yeux, exprimait une sorte de perspicacité presque surnaturelle. Il avait pris l'allure grise et escarpée de ses montagnes Matra. Son esprit comme ses traits avaient quelque chose de vertigineux, d'érodé pour devenir plus tranchant. Il ne restait plus que le minéral le plus solide. Parmi tous, il dénotait par ses iris d'un bleu de ciel d'été reflété sur le tranchant d'un poignard. Il était plus lame qu'homme.

Sur la droite, on trouvait un autre vezér, gras et lourd comme les prairies autour de la rivière Maros. Son ventre débordait de sa ceinture et ses joues retombaient sur sa moustache. Quand il soufflait, on croyait percevoir l'ébrouement des chevaux. Quand il riait, on entendait les troupeaux déferler dans la plaine et faire trembler la terre. Les bijoux d'or et d'argent qui pesaient sur sa poitrine cliquetaient en permanence. Il possédait tant de têtes de bétail qu'on aurait pu les faire défiler pendant un mois entier sans en avoir fini. On racontait aussi qu'il avait sept femmes et que,

chaque nuit, il les honorait toutes, parfois à plusieurs reprises. Au premier abord, sa bonhomie vous le faisait mépriser. Puis, quand on songeait à la fortune qu'il avait accumulée, on l'admirait. Enfin, se souvenant des alliés qu'il possédait du côté de Byzance grâce à sa conversion au rite chrétien oriental, on commençait à le craindre et sa rondeur devenait effrayante. Ajtony était son nom.

Au fond, un peu à l'écart, se tenait assis, attentif, Bolya. Son père, Gyula, devenait trop vieux pour se déplacer de la lointaine Transylvanie. Du moins était-ce le prétexte qu'il avait avancé. En réalité, Gyula se trouvait être le frère de Sarolta. Il ne voulait pas se montrer ouvertement hostile envers son neveu István. Si l'on doit juger un homme à son fils, alors ce chef indépendant devait posséder un visage mince, un maintien fier, un regard altier. Quand il marchait, il semblait s'élever au-dessus des choses et ses yeux recherchaient à l'horizon un point que nul autre ne pouvait voir. En cet instant, Bolya regardait vers le soleil du matin qui se reflétait dans ses prunelles sombres où le vert le disputait au noir.

Koppány observait ses alliés avec le sentiment du devoir accompli. Depuis combien d'années les descendants des sept tribus n'avaient-ils pas été, même partiellement, réunis ? Ce jour serait le commencement d'un nouvel âge.

Seul manquait encore Vatha.

Le duc de Somogy ne cessait de guetter les hauteurs aux alentours, croyant voir surgir le vezér à chaque instant au sommet d'une éminence. Parfois, il songeait à ses trois demi-frères, disparus depuis des jours. Eux aussi auraient dû revenir.

Soudain, alors qu'on ne l'attendait plus, la silhouette de Vatha apparut au dos de la colline, montée sur un hongre gris pommelé. L'homme s'arrêta un instant avant de descendre la pente.

Comme il s'approchait, Koppány reconnut sa crinière bai brun, son front taché de poils blancs, ses naseaux

énormes, ses dents jaunes et dérangées. L'homme portait une longue moustache qui devenait poivre et sel. Contrairement aux visages fermés des autres chefs, il avait la mine ouverte et une bonté profonde se lisait dans ses traits fatigués.

Il sauta à terre avec une souplesse de jeune homme et avança vers son ami.

« Koppány, tu m'as manqué.

— Vatha, nous ne nous sommes jamais quittés. »

Ces deux-là s'aimaient d'une longue tendresse. S'ils n'avaient été si dissemblables, on aurait pu les croire frères.

Puisque on n'attendait plus personne, la réunion commença.

En ce temps, les chefs ne se dissimulaient pas quand ils devaient négocier au nom de leur peuple. Les tractations avaient lieu en plein air, au vu et su de chacun. Le clan se plaçait en groupe derrière son meneur, montrant par son importance le rapport des forces.

Koppány eut donc face à lui les quatre vezér, et autant de parterres de guerriers silencieux mais attentifs. Il entama son discours d'une voix forte, indignée.

« Mes amis, vous avez répondu à mon appel car je suis victime d'une injustice. István, fils de Géza, veut me spolier de mon héritage légitime ! Parmi les descendants mâles d'Árpád, je suis l'aîné ! Le titre de fejedelem doit me revenir selon nos lois, celles édictées par nos ancêtres eux-mêmes quand ils ont pris possession de ces terres !

« Vous savez que Taksony, le père de Géza, avait déjà obtenu pour son fils une entorse à notre tradition. Je ne vous le cacherai pas, c'est ainsi que mon propre père a obtenu la région de Somogy. Mais aujourd'hui, István veut de nouveau me priver de ce qui me revient de droit.

« Vous auriez tort de penser que cela ne concerne que moi. Car leur objectif est clair à présent : Taksony et ses descendants veulent mettre en place une dynastie et, pourquoi pas, devenir des rois ! Vous savez que des ambassadeurs de Géza sont jadis allés à Rome pour réclamer une couronne ! »

La révélation passa sur la foule comme un souffle sur l'herbe. Ce fut un frémissement.

« Savez-vous ce qui arrivera si István obtient gain de cause ? Car il n'aura de cesse de poursuivre la politique de son père. Il deviendra roi, il deviendra tyran ! La voix des clans et celle des tribus sera étouffée, étranglée. Au lieu d'égaux, il vous fera sujets. Il régènera tout, dirigera vos vies et c'en sera fini de notre liberté ! »

Un nouveau frisson agita la multitude coite. Koppány, soufflant sur les braises, reprit de plus belle : « Savez-vous comment ils nomment ceux qui ne croient dans les mêmes divinités ? Des *païens* ! Il faut entendre le mépris qu'ils mettent dans ce terme. Car ils n'acceptent qu'un seul dieu, le leur ! Les autres sont qualifiés de fausses idoles. Toi, Vatha, tu crois aux esprits de tes ancêtres. Toi, Ajtony, tu t'es converti au rite oriental. Bientôt on vous dira que vous devez changer. Vous soumettre ou mourir. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Tonuzoba ! Bientôt, si nous n'y prenons pas garde, nous serons tous des Tonuzoba !

« Je vous le demande, mes amis, avons-nous besoin d'un dieu unique, d'un dieu qui sacrifie son fils, d'un dieu pour qui le monde est chargé de péchés, d'un dieu qui ne propose qu'un avenir de souffrance, qui ne parle même pas la langue des Magyars ? »

La voix du duc de Somogy était montée, tonnante. Elle redescendit pour ne devenir qu'un murmure qui obligeait les hommes à se pencher pour entendre la confidence.

« Savez-vous de quel nom ils vous affublent dans leur citadelle d'Esztergom ? Non ? Je vais donc vous le dire. Ils vous appellent les *Magyars Noirs*. Pourquoi

noirs ? Parce qu'ils n'aiment pas la couleur mate de ceux qui arpentent la Grande Plaine et que le soleil, la pluie, le vent ont tannés comme du vieux cuir.

« Eux, ils se gargarisent du titre de *Magyars Blancs*. Ils renient leur passé, notre passé. Ils s'enferment dans leurs châteaux où la lumière n'entre plus. J'ai rencontré István. Son visage a la couleur de ces légumes qui croissent au sein de la terre et dont la chair est si pâle qu'on la dirait morte. Voilà ce qu'ils veulent pour vous !

« Et ne pensez pas être épargnés ! Ils nomment ainsi tous ceux qui ne rentrent pas dans le rang. Toi, Sámuel Aba, on te reprochera d'être le prince des Tatars. Toi, Vatha, on te crachera au visage tes ancêtres petchenègues. Toi, Ajtony, on te traitera de sale Bulgare. Déjà, quand on évoque ton nom, on ne dit plus que « le prince des Magyars Noirs » et l'on rit avec mépris. À leurs yeux, nous sommes tous des Magyars Noirs !

« István ne respecte pas nos lois, nos dieux, ni nos peuples. Il n'y a pas d'autre issue : nous sommes condamnés à nous battre si nous voulons survivre et retrouver la grandeur de nos ancêtres, dont le simple nom chuchoté faisait frémir les empires ! »

Il se rassit tandis qu'un murmure d'approbation courait dans les rangs. C'était au tour des autres chefs de parler. Les quatre se levèrent dans un même élan.

« Je méprise István, comme je méprise tous les tyrans, dit Sámuel Aba.

— Je le hais, fit Vatha, car il veut nous empêcher de croire comme nous l'entendons.

— Il m'indiffère, ajouta Ajtony, mais je suis avec vous. »

On se tourna alors vers l'aîné de Gyula qui n'avait pas parlé. Celui-ci, grave, conclut : « S'il est bien le fils de Géza et de Sarolta, alors il faut le craindre. »

Il y eut des hochements de tête. Ces deux noms aux légendes terribles faisaient encore reculer bien des

coeurs pourtant courageux.

Koppány sentit qu'il était temps d'intervenir. Il se leva de nouveau.

« Mes amis, vous devez vous décider. Si István est déjà redoutable, il le sera bien davantage dans quelques mois, dans quelques années. Ensemble, nous pouvons le vaincre. Désunis, nous succomberons. Que choisissiez-vous ?

— Je te suivrai, déclara fièrement Vatha, et je mènerai mes troupes au combat !

— Je n'en doutais pas. Et toi, Ajtony ? »

On l'interrogeait en premier car ses troupes étaient les plus nombreuses. Le gros homme réfléchit un moment et sa bouche se plissa comme celle d'un crapaud. Tout reposait sur lui. En cas de refus, les guerriers des montagnes de Matra ou de Transylvanie, plus rudes mais plus rares, se retireraient.

« Il y a bien longtemps que je n'ai pas combattu moi-même, dit doucement Ajtony. Avec le temps, je suis devenu un marchand qui n'aspire qu'à la prospérité. Je ne pense pas, comme Koppány, que le jeune prince s'attaquera aux chrétiens qui suivent le rite de Byzance. J'ai fondé un monastère avec mon or pour ne plus être ennuyé par ces histoires de religions.

« István est loin de chez moi. Géza l'était déjà ; il n'est jamais venu jusqu'à mes terres. Nous assurons la paix pour les Magyars en nous entendant avec les différents peuples. Gyula tient la marche de l'Est, je négocie avec les Bulgares. Sans nous, les empires fondraient sur la Grande Plaine et balaieraient ce petit ambitieux. Il le comprendra bien assez vite et abandonnera alors toute idée d'hégémonie sur les sept tribus.

— Tu ne nous accompagneras donc pas, gronda Koppány. Tu sembles oublier que ces empires considéraient déjà Géza comme un roi, qu'István a épousé une Bavaroise de la famille impériale...

— Je n'ai pas dit cela, tempéra l'obèse. Tu es trop

impatient, Koppány. Écoute-moi un instant. Je te propose un compromis qui arrangera tout le monde. Les hommes qui sont venus avec moi, je te les laisse. Ils combattront le prince à tes côtés.

— Et toi ?

— Moi, je retournerai sur les bords du Maros sans faire de bruit. Je te serais inutile sur un champ de bataille. Je suis d'accord avec toi pour dire qu'il faut effrayer István en lui envoyant une armée, mais je ne veux pas courir le risque que mon nom soit évoqué dans cette histoire. Si ta réclamation est légitime, la mienne ne le serait pas.

« J'ai trop à perdre ici, Koppány. Ce n'est pas ma guerre. Mais je sais que ton intervention empêchera le prince de prendre ses aises avec nous. Ainsi, les empires nous laisseront en paix et y verront une simple affaire interne. »

Koppány savait qu'Ajtony avait peur et aurait trouvé n'importe quel prétexte pour ne pas participer à l'assaut. Cependant, l'arrangement était suffisant si les autres suivaient.

« Sámuel ? Bolya ? Votre décision ?

— La proposition est bonne, répondit le premier. Je te confie une partie de mes cavaliers. Ils t'obéiront comme à moi-même.

— Il en ira de même pour les hommes de mon père, ajouta le fils de Gyula. István est mon cousin et je ne veux pas l'affronter en personne. »

Koppány plissa les yeux. La phrase lui était directement adressée car il partageait avec le prince les mêmes liens de parenté. Pourtant l'heure était aux pourparlers et il ne releva pas l'allusion.

« Soit, dit-il enfin, je combattrai en mon nom pour retrouver mon titre. Une fois que je serai devenu prince suprême, je saurai me souvenir de ceux qui m'auront aidé...

— Je n'ai pas changé d'avis, fit Vatha. Je ne suis pas de ceux qui calculent avant d'agir. L'honneur me guide. Où tu iras, j'irai. »

Le duc de Somogy le remercia d'un hochement de tête.

Ce fut le signe du départ. Les trois vezér s'en furent, accompagnés de leurs escortes conséquentes. Pendant une heure peut-être, il y eut des mouvements de troupes, des paquetages rangés, des tentes démontées, des chevaux sellés, des feux éteints.

Quand la poussière des montures fut retombée, il ne restait plus que deux milliers d'hommes, divisés en cinq groupes hétéroclites qui se regardaient de façon peu amène.

« Il va falloir faire une armée de ces bandes de pillards, songea Vatha tout haut.

— Cela sera ton travail. Tu seras mon bras droit.

— Et toi, Koppány, que feras-tu ?

— Je suis de ceux qui calculent avant d'agir. J'ai un plan pour circonvenir le petit prince. Nous partons demain. »

Les deux hommes échangèrent un regard entendu. Puis, comme il le faisait chaque jour, le duc de Somogy scruta les collines.

Il crut un instant apercevoir la silhouette de Zsolt et son coeur se réjouit. Mais c'était celle d'un cavalier inconnu. Alors une brise froide passa dans le dos de Koppány.

Chapitre 6

Otto imperator regnum ei liberrime habere permisit, dans ei licentiam ferre lanceam sacram ubique, sicut ipsi imperatori mos est, et reliquias ex clavis Domini et lancea sancti Mauricii ei concessit in propria lancea.

Ademar de Chabannes,
Historia pontificum et comitum Engolismensium

Depuis la salle du conseil, István regardait le paysage à la fenêtre.

Un mois avait suffi pour passer du printemps à l'été et les premiers jours d'août s'annonçaient torrides. De vertes, les longues prairies de la puszta étaient devenues jaunes. Le soleil avait repoussé les nuages et, rageur, déversait sur Esztergom une chaleur étouffante que les nuits même ne parvenaient pas à rafraîchir. Il n'était plus question d'allumer le moindre feu. L'air était si sec qu'une étincelle aurait suffi à embraser le pays tout entier.

Le même changement était intervenu sur le jeune homme. Son visage perdait les dernières courbes de l'enfance, consumées par une fièvre intérieure qui ne le quittait plus. Son teint pâle devenait blafard, son regard trahissait une tension inquiète. Un réseau de rides s'était formé sur son front jadis serein. Il n'avait pas mûri, il avait vieilli. Sous le masque de l'homme naissant se dissimulait toujours un garçon soucieux.

Soudain, dans le ciel vide et immensément bleu, une ombre apparut, minuscule tache noire. On

reconnaissait le vol d'un oiseau de proie, un aigle, un faucon sans doute. La masse s'approcha, s'agrandit. Le rapace glapit et son cri envahit l'espace à la manière d'une menace de mort. Peut-être était-ce un charognard après tout.

István retira précipitamment sa main du rebord de la fenêtre. La pierre, chauffée à blanc, lui avait brûlé la paume alors qu'il n'y prenait pas garde. Retenant une exclamation de douleur, il se retira de son poste d'observation et se retourna vers la tiédeur de la salle.

Ses hommes de confiance étaient réunis là.

Il y avait deux Magyars qui avaient déjà servi sous Géza. Le premier s'appelait Zoltán et l'autre Doboka. Deux Bavarois siégeaient également à la grande table : Hermann et Wezellin. Sur l'instigation douce et terrible de Gisela, ils avaient appris la langue locale qu'ils parlaient avec un fort accent. Tous possédaient en partage l'air morne et silencieux des gens de guerre.

« Doboka, fit István, quelles sont les nouvelles de Fehérvár ?

— L'enterrement de Géza est achevé. Votre mère s'y est montrée avant de rentrer à Veszprém comme vous le lui aviez demandé. Le peuple a acclamé votre père. Certains n'ont pas compris que vous soyez absent aux funérailles. Ils y voient un signe de faiblesse. »

Le fejedelem se mordit les lèvres. Son front était baigné de sueur. Refusant de répondre, il se tourna vers Zoltán.

« Que disent nos espions de Somogy ?

— Nous savons que Koppány a convoqué les principaux vezér pour les convaincre de se soulever contre vous. Le détail des discussions nous est inconnu, mais il semble qu'il n'ait pas obtenu gain de cause car les chefs sont repartis dans leurs territoires avec leurs escortes. Un seul est demeuré : Vatha. Il est l'âme damnée de votre cousin et des centaines de cavaliers l'accompagnent. Au cours des dernières semaines, c'est lui qui a entraîné les troupes tandis qu'elles remontent

vers le nord.

— À combien se monte leur nombre ?

— Nous pouvons nous attendre à plusieurs milliers.

— Ce n'est pas beaucoup...

— Ces hommes sont des cavaliers aguerris. Ils en valent aisément le double ou le triple. Leurs chevaux sont rapides et leurs flèches redoutables. »

Le prince songea un instant avant d'interroger Hermann.

« Où en est le recrutement de nos propres troupes ?

— Les nobles de Győr et de Nyitra ont envoyé des hommes à cheval, auxquels nous pouvons ajouter des Souabes et des Bulgares d'Esztergom, installés au temps de votre père. Les Bavares de votre épouse sont prêts à vous suivre. Je parle ici en leur nom.

— Qu'est-ce que cela donne en totalité ?

— Additionnés, les soldats sont cinq milliers, parmi lesquels on compte aussi bien des fantassins armés de piques que des chevaliers équipés de pied en cap. Les forces sont équilibrées de part et d'autre.

— J'aurais préféré une majorité écrasante de notre côté, murmura István.

— Cela est encore possible, intervint Wezellin. Vous pouvez vous tourner vers votre beau-père Otto afin qu'il vous envoie des troupes supplémentaires.

Le fils de Géza sombra de nouveau dans une longue rêverie. Dans ces moments, ses traits se détendaient et il paraissait abîmé dans ses prières. Peut-être l'était-il réellement. Son regard revint sur ses conseillers.

« Messieurs, où se trouve l'ennemi ?

— Il est tout proche, fit Wezellin.

— Il est à nos frontières, corrigea Zoltán. Ne craignez-vous pas les Byzantins... ?

— Les Orientaux sont aux prises avec les Bulgares. Ils ne s'intéressent guère à nous.

— Les Bulgares alors...

— La soeur de notre prince a épousé le leur l'an dernier ! Nous sommes en paix avec eux.

— Les Germaniques ? Les Polonais ?

— Mariage et encore mariage. La soeur d'Otto III est la femme d'István. La soeur d'István est la femme du duc de Pologne.

— Les Petchenègues ?

— Ils sont tenus en respect par Gyula sur la marche d'Orient. »

Zoltán, vaincu, se tut.

« L'ennemi est donc intérieur, conclut István. Pourtant, je ne ferai pas appel à Otto III. Il y a déjà suffisamment d'étrangers dans nos troupes. Je ne veux pas que le peuple dise que je dois ma victoire à des forces extérieures.

— Voilà qui est sage, prince », intervint Doboka.

À cet instant, on frappa à la porte. Les hommes, surpris, se dévisagèrent. La petite Gisela entra, rendue plus frêle encore par leurs hautes statures. Fraîche et blanche, elle se glissa entre leurs habits sombres et rouillés. C'était comme un rayon de soleil dans la nuit, une colombe au milieu des corbeaux. Les guerriers se levèrent d'un même mouvement, frappés par cette apparition.

La princesse alla jusqu'à István, non sans un sourire gracieux à l'assemblée.

« Ma dame », dit-il, ému, sans rien pouvoir ajouter.

« On m'a laissé entendre que vous réunissiez un conseil, mon époux. »

Elle avait une manière à la fois si innocente et si

impudique de dire « mon époux » que ces guerriers blanchis sous le harnais rougirent en baissant le front. En hommes rudes, ils n'étaient guère habitués à de telles démonstrations de tendresse.

« Hermann a dû vous dire, poursuivit-elle, que mon escorte de chevaliers était à votre disposition.

— Il l'a fait, ma dame.

— A-t-il ajouté que j'avais d'autres armes encore à vous confier ?

— Certes non », fit István, surpris.

« Puis-je les faire entrer ? »

Le prince acquiesça. Une autre que la petite Bavaroise aurait été sèchement congédiée de la salle mais, ce qu'on refusait à une femme, on le pardonnait à une enfant. Un homme fut introduit, qui portait la bure et la tonsure des moines. On reconnut quelqu'un de la compagnie d'Adalbert de Prague.

« Voici Astric, présenta Gisela, il fut le disciple d'Adalbert. Parmi tous ses élèves, il est le plus ancien. Il pense que sa vie exemplaire, son zèle au service de Notre-Seigneur, son martyre, lui vaudront la sainteté. »

L'ecclésiastique s'inclina respectueusement. Il tenait dans ses mains un objet allongé recouvert d'une gaine de laine à la facture ordinaire.

« Je vous connais, dit le prince. Que nous apportez-vous ?

— Un cadeau oublié, seigneur, que votre père reçut en son temps. »

István reçut la chose et entreprit de la sortir de son étui. On vit alors apparaître une lance entièrement faite d'or et dont l'éclat couvrit les murs gris de reflets fauves.

« L'empereur germanique en a fait don à votre père au moment de son baptême, expliqua Astric. Il s'agit de la Lance de saint Maurice. Elle fut forgée avec un des

clous enfoncés dans la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans sa hampe se trouvent des fragments de la Vraie Croix. Si vous l'emportez avec vous, prince, Dieu vous viendra en aide. »

István soupesait l'arme avec vénération. Un feu nouveau brillait dans son regard fébrile. Il observa l'assemblée et dit d'un ton exalté :

« Ma dame, vous avez eu raison de me rappeler à mes devoirs. J'ai failli oublier que je dois tout à Dieu ! Vous pouvez vous retirer contente. Astric, veuillez rester avec nous. Prenez un siège. »

L'épouse sortit, radieuse, et le moine prit place à l'autre bout de la table. Gisela partie, il demeura un peu de sa lumière.

« Je vous écoute. Car vous avez parlé d'armes au pluriel. La sainte Lance symbolise ma foi dans le Christ. Dites-moi de quoi dois-je encore m'équiper ?

— La Lance vous permettra de vaincre à l'attaque, mais il faudra un casque pour votre défense. Je veux dire : une couronne.

— Je deviendrais roi ? » fit le prince, pâlisant davantage.

« Les ennemis du Christ sont partout et leurs menées diaboliques prennent parfois des formes inattendues. Un diadème vous protégera contre leurs sorts maléfiques. En outre, il fera de vous un souverain à l'égal des autres.

« Dans les faits, vous êtes déjà roi : Taksony et Géza étaient nommés *rex* par l'administration impériale de Germanie. Votre autorité est déjà affirmée sur les vôtres et vous réglez sans partage sur une région qui va de Győr à Nyitra et Fehérvár.

— Alors pourquoi réclamer une couronne ?

— À ce jour, votre légitimité s'appuie sur des emblèmes entachés de paganisme. Vous êtes le descendant d'Álmos né d'un ancêtre animal, le Turul, l'oiseau

fabuleux. Pour l'heure, cela suffit, mais je parle pour dans dix siècles ! Vous devez à présent vous munir de nouveaux symboles proprement chrétiens. Montrez qu'une nouvelle ère s'est ouverte pour les Magyars ! »

Le prince regardait ses compagnons, transporté. Il ressemblait à un enfant incrédule qui n'ose se réjouir d'une nouvelle attendue depuis trop longtemps.

« Pourtant, il n'est pas encore temps d'effectuer des démarches, tempéra Astric. Trois hommes peuvent influencer sur cette décision : l'empereur de Germanie, le souverain pontife et l'empereur de Byzance. Le premier vous est favorable ; mais le deuxième est farouchement hostile à toute forme de contrôle germanique sur la papauté ; le troisième étend ses troupes du côté des Carpates et ne supporterait sans doute pas un rapprochement avec Rome. Quand ces deux derniers obstacles auront été levés, alors il sera l'heure de réclamer une couronne. »

István se rencogna dans son fauteuil de bois, pensif. Les autres respectèrent le long silence qu'il leur imposa. Ils savaient que le jeune souverain alternait entre des périodes de mouvements passionnés et d'autres de grand calme.

« Astric a raison, lâcha-t-il finalement. Nous patienterons le temps nécessaire. Cependant, cela ne nous empêche pas de nous préparer à la royauté dans nos coeurs comme dans nos coutumes. Sur les recommandations de mon père et d'Adalbert, j'ai lu bien des récits sur les cours occidentales. Afin de ne pas sombrer dans la tyrannie, le roi s'entoure de conseillers ecclésiastiques et laïcs, des hommes mûrs, de haute naissance. Mon père avait déjà commencé à oeuvrer dans ce sens. Je vais poursuivre la route qu'il a tracée. Vous qui êtes là, Zoltán, Doboka, Hermann, Wezellin et Astric...

« Doboka, je vous nomme comte palatin. Vous serez mon plus proche conseiller, chargé de gérer nos ressources, d'assurer le commandement militaire de nos soldats, de juger le personnel de la Cour.

« Wezellin, vous serez notre grand camérier. Vous

contrôlerez la levée et l'acheminement de nos revenus. Vous aurez sous vos ordres les douaniers, monnayeurs et percepteurs. Bientôt, nous battons monnaie.

« Le poste de palefrenier suprême revient à Zoltán. Vous prendrez soin de nos écuries et de nos troupeaux de chevaux. L'efficacité de notre cavalerie dépendra de vous.

« Quant à vous, Hermann, en tant qu'officier de bouche, vous vous occuperez d'approvisionner notre table et nos armées.

« Astric, je vous confie la tâche d'abbé du monastère Saint-Martin de Pannonhalma. Vous serez chargé de veiller à ce que nous soyons toujours sous le regard de Dieu. Retournez là-bas et commencez à chanter des grâces, priez pour notre salut et celui du pays.

« Messieurs, à partir de ce jour, vous formez le conseil princier ! »

Les hommes se levèrent de nouveau et rendirent hommage à leur souverain. István, à les voir pénétrés de ses paroles, comprenait que la puissance du ciel était en lui. Guidé par sa foi, il deviendrait la main du Seigneur et saurait ensevelir ces légions de païens sous le feu céleste.

Solennellement, il brandit la lance d'or aux scintillements éblouissants.

Au même moment, on entendit une cavalcade dans la cour. Un cheval hennit et les cavaliers reconnurent dans ce cri une fatigue extrême. Puis ce fut le bruit de deux pieds touchant terre, courant sur la terre battue, montant les escaliers. On parla un moment avant d'entrer dans le palais.

Les conseillers tendaient l'oreille, conscients que des nouvelles importantes venaient d'arriver. On ne crevait pas sa monture pour un message ordinaire. Nul ne bougeait dans la salle du conseil.

Il y eut une nouvelle course dans les escaliers puis un autre échange chuchoté, à bout de souffle. Enfin l'on

frappa à la porte qui s'ouvrit en grinçant.

Un homme couvert d'une terre sèche et poudreuse
avança d'un pas incertain.

« Le prince », murmura-t-il, à bout de force.

Doboka le lui désigna..

« Je suis porteur d'une information... de la plus haute
importance...

— Parlez, fit István sans bouger. Votre souverain vous
écoute. »

L'homme ressemblait davantage à un spectre qu'à un
vivant. À chaque mouvement, il paraissait prêt à
tomber en poussière dont des particules se soulevaient
dans l'air lumineux.

« Prince... le renégat Koppány... il a mis le siège...
devant Veszprém... »

Sur ces derniers mots, le messager s'effondra.

« Mère ! » grimaça István.

Sa face était crispée en un masque de haine. Il se tourna
vers Doboka.

« Comte, faites emmener et soigner cet homme. Quand il
sera reposé, j'irai le voir. »

Sans attendre de réponse, le prince retourna vers la
fenêtre. Bouleversé, il se rendit compte que l'air était si
plein de volatiles noirs, tournant à la manière des
prédateurs, qu'ils en obscurcissaient le ciel.

Chapitre 7

Mortuo autem Geycha duce Cupan uoluit matrem Sancti
Stephani regis sibi per
incestuosum copulare connubium.

Chronica Hungarorum

Koppány n'avait certes pas prévu que l'été étouffant arriverait si vite, mais cela faisait son affaire. Le manque d'eau n'en viendrait que plus rapidement.

Il ne fallait pas songer prendre Veszprém par la force. Ses hautes murailles de pierre la défendaient contre toute attaque. En outre, on ne possédait pas d'armes de siège dans l'armée païenne. Les cavaliers de la steppe n'aimaient pas l'immobilité et l'idée de demeurer en place pendant des jours, voire des mois, demeurerait difficile à accepter.

Néanmoins Koppány s'en tenait à son plan. Veszprém se trouvait à distance égale entre Somogyvár et Esztergom. Le temps qu'István arrive avec ses chevaliers bavares, la cité serait déjà tombée.

Le duc relut les dépêches de ses éclaireurs. Toutes les routes, toutes les issues étaient coupées. On avait empêché tout ravitaillement et les puits avaient été empoisonnés. Ainsi, la fière citadelle ne pouvait plus compter que sur ses réserves d'eau potable. La reddition interviendrait dans quelques jours. Il ne pouvait en être autrement.

L'homme s'éloigna de la table et tourna dans le grand

espace vide de sa jurta. La chaleur au-dehors était à peine supportable. Le soleil souverain pesait de tous ses rayons d'or. Des guerriers racontaient qu'ils avaient vu des pierres éclater dans la fournaise. Par chance, un petit bois s'étendait aux environs du château. C'étaient les bras de la forêt de Bakony qui parvenaient jusqu'à eux pour leur apporter un peu d'ombre et de fraîcheur.

Vatha disait que ces arbres abritaient un monastère, un peu plus loin, dans le val. Il tenait à aller le piller avant toute chose. Koppány s'y était opposé. Il connaissait l'existence de l'édifice religieux. C'était l'une des raisons qui l'avaient poussé à s'attaquer à Veszprém. Ainsi, il s'en prenait au coeur du christianisme naissant, il écrasait la bête encore jeune, foulait au pied ce serpent pernicieux.

Jamais il n'avait compris l'attrait de cette religion qui exaltait la faiblesse et prenait pour dieu un homme condamné à une peine ignominieuse. Surtout, il y reniflait des ferments de tyrannie. Lorsqu'on déclare qu'il n'y a qu'un seul dieu, on a vite fait d'affirmer qu'il n'y a qu'un seul maître.

La principale raison de sa venue, cependant, demeurait à l'intérieur de ces murs.

Tout à coup, il releva la tête. On s'agitait à l'extérieur. Ce n'était pas un bruit d'entraînement. Des armes cliquetaient, des hommes se pressaient. Leurs souffles rauques s'exaspéraient. On lutta et le son sifflant de plusieurs flèches s'éleva. Puis des gémissements de douleur, des corps qui s'effondrent, et enfin le silence.

Un soldat pénétra dans la tente, la poitrine percée d'un trait. Il tituba, tentant de désigner du doigt ce qui venait dans son dos. Il tomba à genoux, toujours muet d'épouvante, et s'effondra.

Koppány avait déjà son sabre recourbée en main quand le cavalier entra à son tour.

Il ne l'avait jamais vu de près mais il était certain de le reconnaître. Son attitude nonchalante ne permettait pas la confusion. L'inconnu portait son arc d'une façon

étrange. Au lieu de le tenir verticalement devant lui, il le plaçait à l'horizontale, au niveau du ventre.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement.

Dehors, la chaleur faisait trembler l'air. De temps à autre, une très légère brise, échappée des sous-bois, venait soulever des pans de la jurta.

Aucun des deux ne bronchait.

Koppány savait qu'il n'aurait pas le dessus. Cinq pas les séparaient. C'était trop long pour attaquer avec une arme de poing, trop court pour ne pas craindre une flèche. Même avec son armure de cuir, la pointe pouvait se frayer un chemin jusqu'à ses organes internes.

Négocier ? Le cavalier ne semblait pas disposé à la conversation. Son air éternellement ébloui, ses traits crispés en un demi-sourire lui donnaient une allure implacable. Son nez charnu, à l'arête enfoncée dans le visage, le faisait ressembler à un loup. Non, l'homme ne négocierait pas.

À cet instant, quatre archers surgirent dans la tente, tenant l'intrus en joue. Ce dernier ne parut pas remarquer leur présence. Bientôt, il fut entouré de lames pointées sur lui.

« Pourquoi n'as-tu pas tiré ? » s'étonna Koppány.

L'homme ne répondit pas. Il se contenta de désigner l'ongun qui pendait sur la poitrine du duc. Le dessin du Turul s'y étalait, visible pour tous. En cet instant, on aurait dit que l'oiseau ancestral prenait vie et se préparait à battre des ailes.

La main qui pinçait la corde se relâcha et remisa la flèche dans son carquois, tandis que l'autre rangeait l'arc dans son étui.

« Baissez vos armes, ordonna le vezér. Et laissez-nous. »

Ravalant leurs questions, les guerriers obtempérèrent, refluant hors de la jurta comme une vague de métal et

de cuir. De nouveau, Koppány observa l'inconnu dont les yeux pétillaient de malice.

« Tu es venu te joindre à nous, n'est-ce pas ? »

L'autre acquiesça légèrement.

« Tu as un nom ? »

Il haussa les épaules avec indifférence.

« Tu es muet ? »

Il se contenta de le regarder sans répondre.

« Je vais t'appeler Farkas, *le loup* en langue magyare, jusqu'à ce que tu me dises ton nom. »

Koppány remarqua qu'une manche de la tunique du cavalier était trouée de part en part.

« J'imagine que tu as tué mes trois demi-frères. Si tu t'en es sorti avec cette simple blessure, c'est que tu dois être un guerrier d'exception. Tu avais la possibilité de me tuer tout à l'heure et tu ne l'as pas fait. Cela ne me suffit pas pour t'accorder ma confiance. Tu dois me prouver que tu es utile. Suis-moi. Mon ami a le don de lire dans les coeurs. »

Ils quittèrent tous deux l'abri de la tente. Quand ils passèrent devant les corps étendus des gardes, une voix étrange, feutrée, s'éleva : « Je n'ai pas touché de points vitaux. Ils vivront. »

Koppány se tourna. Farkas avait parlé pour la première fois mais nul n'avait vu les mots se former dans sa bouche.

On traversa le camp baigné d'une lumière crue, blanche, veloutée en certains endroits. En attendant la fin du siège, les hommes s'entraînaient sous le regard de Vatha. Celui-ci était placé au centre, sur son cheval, et surveillait à la fois les archers, les combattants au sabre et les cavaliers. Il regarda passer le duc, désapprobateur.

« Vatha, fit Koppány en s'approchant, j'aimerais que tu considères cet homme. Peut-on se fier à lui ? »

Le chef des tribus du Körös planta ses yeux dans ceux de Farkas. L'examen se prolongea longtemps car aucun ne voulait détourner le regard. Finalement, Vatha observa l'équipement du cavalier.

« Tu es un sans-tribu. Mercenaire, tu rôdes en te vendant au plus offrant. Pourtant, seul l'honneur te guide.

— Attends-moi plus loin, lui ordonna Koppány avant de s'adresser à son ami. Es-tu assuré de tes conclusions ?

— Il y a des hommes sans loi qui s'avèrent parfois étonnamment loyaux. J'ai vu son étui d'arc. Presque tous les motifs en sont effacés ou détruits. Le seul qu'on ait pris le soin de réparer et d'entretenir est celui du Turul. Tant que tu porteras le même dessin sur ton ongun, cet étranger te suivra.

— Je te remercie ; cela confirme mon impression. Où en sont les recrues ?

— Elles seront prêtes. »

Les deux amis se saluèrent. Koppány revint vers Farkas qui contemplait les murailles de Veszprém.

« Ce que je désire est derrière cette enceinte, expliqua le duc. Sarolta y réside. Si je parviens à l'épouser, plus personne ne pourra s'opposer à ma succession. Selon la loi antique de notre peuple, le pouvoir se transmet par la femme. Si un homme épouse la veuve d'un souverain, alors il devient souverain à son tour. »

Il soupira.

« Sarolta est tout ce dont un homme de la steppe peut rêver. Vive, fière, intelligente. Elle a épaulé Géza tout au long de son règne. À sa mort, elle n'a pas versé une larme. Tout son être est tendu vers le pouvoir. En ce moment, c'est elle la régente de ce pays. Son fils est trop jeune et indécis. Si je parviens à la convaincre, la partie est gagnée. »

Il soupira de nouveau.

« Pourtant, je suis face à un problème. J'ai déjà envoyé deux messagers auprès d'elle. Vois dans quel état ils me sont revenus. »

Il montra deux corps décapités qui gisaient un peu plus loin en attendant d'être ensevelis. Les entailles au cou étaient laides. Elles avaient été pratiquées par une lame courte qui avait fait de cette exécution un supplice particulièrement abominable.

« Ma fiancée jouit d'un caractère emporté », fit Koppány, fataliste.

« Quand veux-tu que ce message soit délivré ? »

Dominant sa surprise, le duc observa le soleil dont la courbe descendante annonçait le soir.

« Le plus tôt sera le mieux. Je n'ai pas envie que son fils vienne interrompre ma cour auprès de Sarolta. Arrange-toi pour qu'elle lise mon message. On dit qu'elle est belle encore. Quand tu la verras, retiens tous les détails et rapporte-les-moi. »

Farkas acquiesça. D'un pas tranquille, il alla jusqu'aux cadavres décapités que la chaleur cuisait. Il retira des mains du second un rouleau de parchemin dont les bords avaient bu le sang vermeil. À présent, une corolle brune en marquait l'extrémité.

Cela fait, l'homme alla s'asseoir à l'écart, en pleine lumière, avec pour seule protection sa toque de cuir couronnée de fourrure. Ainsi ses yeux demeuraient dans l'ombre. Les jambes repliées, il ne bougea plus tandis que l'ombre des murailles s'allongeait sur les collines alentour.

Les guerriers passaient et s'étonnaient de son immobilité. Qui était donc cet individu qui ne faisait rien ? D'autre connaissaient déjà son histoire et maugréaient contre lui parce qu'il avait tué Zsolt et Súr. Ils parlaient assez fort pour qu'il les entendît mais Farkas se contentait de porter de temps en temps une gourde à ses lèvres.

Au loin, on entendait les aboiements rauques de Vatha qui entraînait ses troupes à grands renforts d'insultes et de moqueries ; pourtant, nul ne songeait à contester l'autorité du vieux chef, car il savait toujours voir l'erreur, corrigeant une position sur le cheval, redressant un bras dans une parade, rectifiant la posture des jambes avant le tir.

Le soleil n'en finissait pas de descendre sur le camp des rebelles. Peu à peu, une partie de la chaleur s'envola avec les dernières lueurs.

Juste avant que la nuit fût tombée, à cette heure grise entre chien et loup, Farkas se leva. Placide, il effectua le tour de la muraille à bonne distance. Quelques gardes de Veszprém tentèrent bien de l'abattre mais leurs flèches se plantèrent à quelques coudées de ses bottes.

À cette heure, l'objet de sa mission avait filtré parmi les guerriers de Koppány. Aussi quand ce dernier s'était retiré dans sa jurta pour profiter de ses trois épouses, on avait commencé à murmurer. Le sang-froid de l'étranger était étonnant, sinon effrayant. Certains murmuraient qu'il était fou, d'autres qu'il n'atteindrait jamais l'intérieur des murailles.

Quand Farkas eut achevé sa ronde autour de l'enceinte, on avait déjà allumé des flambeaux pour la nuit, afin de repérer les éventuels fuyards ou bien les tentatives de ravitaillement clandestin. Plusieurs fois, on avait surpris des marchands qui tentaient de faire passer de l'eau et de la nourriture à l'insu des assiégeants. On les avait pris, dépouillés et torturés d'horrible façon afin de décourager les autres.

Dès que la nuit fut entièrement tombée, le guerrier dépassa le cercle de charrois qui protégeait le campement et s'approcha des murs.

L'obscurité était si épaisse que, si l'on s'éloignait de plus de trois pas d'un brandon, on était avalé par les ténèbres. La lune pleine était cachée derrière les arbres et seules les étoiles laissaient tomber une clarté timide.

Farkas était devenu invisible. Personne ne le vit atteindre le pied des fortifications. On ne remarqua pas non plus qu'il fouillait dans son carquois à la recherche de traits d'un genre particulier. Un chasseur nocturne aurait aperçu des pointes de formes inhabituelles. Certaines avaient été taillées pour produire des sons stridents qui imitaient le cri des rapaces et plongeaient l'ennemi dans l'effroi. D'autres possédaient un bout arrondi pour assommer l'adversaire sans le tuer. D'autres se terminaient en croissant afin de mieux trancher des liens.

Il en choisit trois qui filaient sans émettre le moindre bruit et y attacha un cordage. Puis il attendit.

Bientôt, un garde de faction passa au-dessus de lui et, se penchant par-dessus les remparts, observa le paysage obscur. L'oeil du loup ne manqua pas la partie de peau découverte qui brillait d'un l'éclat blanchâtre entre le casque et la cuirasse.

Les traits partirent et frappèrent le soldat à la gorge. Étranglé, l'homme tomba en arrière. Farkas saisit la corde et se laissa hisser par la carcasse qui pendait dans le vide, à l'intérieur des murailles. S'aidant de ses bras, il se hissa rapidement en haut du mur.

L'étranger mit le pied sur le chemin de ronde, aussi silencieux qu'un félin.

Le cadavre de sa victime gisait déjà au bas du mur, impossible à distinguer dans l'ombre. Farkas laissa choir la corde à la suite. Vérifiant que le message était toujours à sa ceinture, il avança sur le côté. Sous ses pas, la pierre rendait la chaleur accumulée durant le jour.

Au centre de l'enceinte se dressait une sorte de palais dont une fenêtre était encore éclairée. Le cavalier se pressa pour atteindre les escaliers et descendit les degrés à une allure vertigineuse. Il ne pouvait s'attarder.

La cour de l'édifice était vide et sombre, tous les regards étant braqués sur l'adversaire au-dehors. Les assiégés

voyaient l'obscurité comme une alliée plutôt qu'une ennemie ; ils avaient tort.

Farkas ne rencontra personne sur sa route. Il n'eut même pas besoin de faire usage de son poignard. Prudemment, il le laissait dans son fourreau afin qu'aucun reflet ne le trahisse.

L'homme finit par arriver à la verticale de la fenêtre, le dos au mur blanc. Il n'y avait pas à douter qu'il s'agissait de la chambre de Sarolta au-dessus. Si elle correspondait au portrait que Koppány lui en avait fait, et dont les détails saillants correspondaient aux rumeurs les plus folles qui couraient sur son compte, la veuve ne devait pas se permettre la moindre minute de sommeil.

Par chance, les pierres étaient grosses, renflées, et procuraient de nombreuses prises pour le grimpeur. Farkas n'eut aucun mal à escalader la paroi jusqu'à l'étage et à s'agripper au rebord de la fenêtre.

Il se hissa doucement et, ne voyant personne, glissa dans la pièce. Alors une lame froide lui caressa le cou et une voix féminine lui murmura : « Qui es-tu ? »

Chapitre 8

Adierunt etiam istis diebus Hunt et Paznan, qui Sanctum Stephanum regem in flumine Goron gladio Theutonico more accinxerunt.

Chronica Hungarorum

Le soleil cognait si fort que le paysage en devenait blanc. Le fleuve lui-même s'était transformé en une myriade de reflets scintillants, un lit de diamants. À l'endroit où le Garam se jetait dans la Duna, des tourbillons d'étincelles moirées se perdaient en infinis méandres, comme si toute la lumière avait été rassemblée là : une rivière de feu pâle.

Le prince s'avança, vêtu d'une chemise immaculée. Lentement, il entra dans l'eau comme si elle était semée de pétales opalins. Sur la rive, on attendait en silence, accablé de chaleur et de solennité. Le miroitement du soleil irradiait le visage d'István et le nimбай d'une lueur irréalée.

Il allait sans arme, presque nu.

Les flots mouillèrent le bas de son vêtement et montèrent au niveau de ses hanches. Les yeux fermés, il pria à voix basse et les mots sur ses lèvres s'envolaient comme un souffle dans l'air immobile.

Du bord, on sentait la fraîcheur du fleuve qui se répandait agréablement sous la fournaise. La cité d'Esztergom au loin semblait figée, arrêtée dans le temps. Pas un bruit ne montait de ses quartiers bas et

la citadelle flamboyait sur la butte.

Alors une paire de chevaliers se détacha de la suite qui attendait sur la rive. Ils se nommaient Hunt et Patzmann et avaient été choisis parmi les plus preux. Selon la coutume bavaroise, le chef de guerre devait subir un rite d'initiation avant de pouvoir mener les soldats.

Les deux combattants tenaient en leurs mains, l'un une épée, l'autre une ceinture. Ils marchaient, droits et fiers, frappés par la splendeur de la scène. Le rayonnement était intense au point que la berge disparaissait dans un poudroisement de phosphorescences troubles.

Ils se placèrent chacun d'un côté du souverain.

« C'est vous qui devriez nous armer », murmura Patzmann d'un ton empreint de respect.

István ne répondit que par un doux sourire. Il n'avait pas ouvert les yeux. Ses deux bras se levèrent lentement pour dégager sa taille. Hunt lui passa la ceinture et la boucla avec d'innombrables précautions, puis Patzmann lui remit l'épée.

C'était un sabre superbe à la lame d'acier et de cuivre doré. Le fourreau était fait en peau de poisson décorée d'argent et de pierres précieuses. Quand le prince eut rengainé son arme, on vit la poignée de cuir ouvragé d'or.

« La tradition rapporte que Charles le Grand a arraché cette dépouille aux Avars il y a deux siècles, précisa Hunt. Aujourd'hui nous vous la remettons car vous serez aussi grand que lui.

— Cette journée est si belle, dit doucement István. J'aurais préféré apporter au monde autre chose qu'une épée... »

On ne trouva rien à lui répondre.

Sur le rivage, la princesse Gisela se tenait au milieu des soldats. Leurs visages burinés contrastaient avec la

blancheur virginale de ses traits, mais on lisait dans tous les regards la même ferveur.

Un oiseau, venu de nulle part, passa dans le ciel et lança un cri qui résonna comme une approbation. L'abbé Astric, qui avait retardé son départ de quelques jours pour assister à la cérémonie, s'exclama que le ciel s'était ouvert pour reconnaître le souverain.

Puis, plus que lents, en une interminable procession, l'on s'en retourna vers la place forte sous le soleil ardent.

Le midi même, István fit ses adieux à Gisela.

La princesse demeura longtemps sur les remparts d'Esztergom à regarder son prince partir en guerre, accompagné de cinq mille cavaliers en route vers le sud. On vit la silhouette pâle et immobile, guettant depuis le chemin de ronde la poussière du chemin que soulevaient les chevaux.

L'armée progressa jusqu'au soir et reprit sa marche dès le lendemain. Il ne fallait pas perdre un instant si l'on voulait surprendre Koppány. Selon les membres du conseil princier, il valait mieux ne pas laisser au rebelle le temps de lever de nouvelles troupes. De même, Veszprém pouvait soutenir un long siège, mais si l'on voulait compter sur les hommes du château, il était préférable de ne pas les trouver trop affaiblis par les privations et les veilles.

La nuit, le prince ne dormait pas. Il s'entretenait avec ceux de son proche entourage. Parmi eux, seul Astric, en route pour Pannonhalma, manquait à l'appel. Son absence faisait cruellement défaut au jeune István. Il aurait eu besoin d'une aide spirituelle en ces moments de troubles qui venaient inquiéter son sommeil.

« Je ne veux pas être le premier à verser du sang magyar, disait-il.

— Celui des défenseurs de Veszprém a déjà coulé, répondait Hermann.

— Je ne veux pas tuer Koppány.

- Vous auriez dû le faire abattre quand il s'est présenté au château, rétorquait Wezellin.
- Je ne veux pas qu'on dise que ma victoire est due à des troupes étrangères.
- Cela vaut mieux que de rejeter la défaite sur vos cavaliers magyars », répliquait Zoltán.

Malgré ces raisons, les nuits passaient à se tourner et se retourner sur sa couche, les joues en feu, le front en sueur, le corps et l'esprit agités par des pensées contradictoires.

Deux jours durant, il ne dormit pas.

Ses traits se creusaient et des cernes noirs soulignaient ses yeux. Les conseillers s'émouvaient de son changement d'apparence. Peut-être était-il finalement trop jeune pour supporter le poids d'une telle guerre. Il était mince, il devint maigre. Qui passait devant sa tente l'entendait prier à toute heure. Jamais pourtant il ne semblait trouver de réconfort dans la parole céleste. Il avait emporté avec lui un grimoire de la sainte Bible qu'il consultait fréquemment.

Plus les heures passaient, plus il se changeait en spectre. Pâle, fébrile, le prince tenait à peine sur sa monture et des soldats étaient chargés de le surveiller en permanence. Le troisième jour de cette effrayante métamorphose, on commença à craindre pour sa vie car il paraissait plus mort que vif.

Le conseil unanime l'envoya se reposer.

« Nous devrions arriver demain en vue de Veszprém, dit Doboka. Allez donc vous allonger, mon prince. Autrement, vous ne serez pas en mesure de mener les troupes.

— Dormez, insista Zoltán.

— Nous vous en prions. »

Ce fut ce mot de Hermann où vibrait une réelle appréhension qui acheva de décider István à se

consacrer au sommeil. Aussi alla-t-il s'étendre. À sa grande surprise, le fils de Géza sentit qu'il glissait doucement dans un profond assoupissement.

Presque dans le même temps, il se mit à rêver.

Autour de lui s'étendait un grand désert qui ressemblait aux paysages désolés qu'on avait traversés dans la journée. La nature desséchée, brûlée, prenait des teintes jaunâtres et poussiéreuses.

Au loin, quelques arbres semblables à des pierres se dressaient dans la lumière obscure. István marchait d'un pas traînant et la cendre souillait ses bottes. Il tenait un arc à la main.

« Ce doit être une battue », songea-t-il.

Des animaux sauvages passaient devant lui : un lion, un cheval, puis un loup, un ours et un aigle. Un sanglier s'arrêta un instant pour le fixer de ses petits yeux menaçants et repartit en trotinant. Le chasseur s'en désintéressa. Il était en quête d'une autre proie.

Soudain, un grand cerf apparut parmi les branches. Il était nimbé de lumière et une croix flamboyait entre ses andouillers.

Suis-moi, semblait dire son regard.

« Attends ! » cria István.

Il avait reconnu le Cerf miraculeux qui avait mené son peuple à conquérir jadis la Grande Plaine. Pourtant, jamais l'animal sacré ne s'était présenté avec un tel ornement. C'était là un symbole païen qu'il fallait rejeter. À moins que ce ne fût Dieu qui, sous des aspects accessibles à ceux qui n'avaient pas encore reçu la bonne nouvelle, s'était manifesté pour guider les sept tribus vers leur nouveau foyer.

Il n'y avait pas grande différence entre la parole sainte et la parole tentatrice. Fallait-il croire à ce rêve ? Venait-il de Dieu ou de Satan ? Une nouvelle fois, le prince fut plongé dans des abîmes.

Néanmoins, il suivit l'apparition. La piste l'emmena dans un bois sombre où il perdit son chemin. Ses mains étaient vides, comme si son arc avait disparu à son tour.

Il arriva devant un grand arbre où deux fentes figuraient des yeux. Le tronc était noueux, à feuilles crénelées et alourdies d'organes allongés, jaune orangé, à la peau brillante, qui ressemblaient à des figues. Quand István s'approcha, les fruits se flétrirent et tombèrent en cendres.

« Cet arbre est stérile, dit une voix. Tu dois l'abattre.

— Je veux attendre encore un peu...

— Jésus lui-même a maudit le figuier qui ne pouvait apaiser sa faim.

— Je refuse. Peut-être donnera-t-il des fruits si je lui consacre assez de temps !

— Coupe-le, il n'y a pas d'autre issue !

— Non ! »

Alors les yeux de l'arbre s'ouvrirent et István reconnut Koppány.

Il sentit qu'on lui secouait l'épaule pour le tirer du sommeil. Des hommes l'entouraient, guettant dans l'ombre.

« Prince, vous gémissiez, fit Zoltán.

— Ce n'est rien. Qu'y a-t-il ?

— Nous avons capturé un intrus qui nous espionnait.

— Eh bien ?

— Vous en jugerez par vous-même. »

D'un signe, le conseiller ordonna aux gardes de faire entrer une personne attachée qui se débattait. Aussitôt une odeur infâme monta dans la tente et István ne put

s'empêcher de se couvrir le nez. On jeta la créature sur le sol où elle tomba en gémissant.

Alors seulement, le prince reconnut sous la masse de cheveux emmêlés le visage d'une femme qui lançait des regards haineux aux hommes qui la maintenaient prisonnière.

« Expliquez-moi...

— Elle rôdait autour du campement quand nous l'avons capturée.

— Comment savez-vous que c'est une espionne ?

— Regardez-la ! s'exclama Doboka. Elle porte sur elle de petits ossements, des plumes et des touffes de poils cousus dans ses vêtements. Observez ses mains. »

Il montra la dextre de la jeune femme qui arborait six doigts.

« C'est un signe, insista le comte palatin, qu'elle exerce le métier de táltos.

— Une chamane ! cracha Zoltán avec mépris. Si elle n'espionnait pas, elle tentait de vous attaquer avec ses sortilèges ! »

Il tira l'épée mais le prince leva la main. Dominant sa répulsion, il se pencha sur l'infortunée et entreprit de l'interroger.

« Ce qu'on me dit est-il vrai ? Es-tu réellement une táltos ? »

Comme elle ne répondait pas, il changea de question.

« Est-ce toi qui m'a envoyé ce songe ? »

La femme ne dit pas non. Son allure relevait davantage de l'animal que de l'être humain, mais il y avait de la profondeur dans son regard.

« Tuons-la ! dit Wezellin.

— Non, s'opposa István. Relâchez-la.

— C'est une chamane !

— C'est une innocente.

— Géza faisait égorger tous les jeteurs de sorts, argumenta Hermann.

— Je ne suis pas mon père ! » tonna le fejedelem.

Sa voix emplit toute la tente. Les hommes se turent, frappés par cet accès soudain. Tout le camp avait dû entendre le cri rauque et caverneux du souverain.

« Si je règne, ce sera par la miséricorde et non par la violence. Relâchez-la », répéta-t-il plus bas.

On exécuta ses ordres. Quand la tente fut ouverte, un peu d'air frais entra et évacua la puanteur laissée par la jeune femme. Il pénétra également quelques rayons de lune. Nul n'osait plus parler.

« Préparez-vous. Nous repartons au plus tôt. Je veux arriver avant la fin de la nuit. »

Les conseillers ravalèrent leurs protestations. En moins d'une heure, le camp fut levé et l'armée se remit en marche. La pleine lune dans le ciel vide de nuages permettait de se repérer.

On avança longtemps dans un silence pesant.

L'astre blond poursuivit sa course descendante, allant s'accrocher aux cimes des arbres. Avant qu'elle ne s'effaçât tout à fait derrière les frondaisons, des éclaireurs revinrent au galop.

« Veszprém est tout proche, prince. Nous avons aperçu les feux des hommes de Koppány. Comme d'habitude, ils ont placé les chariots en protection autour de leur campement. Certaines des sentinelles se sont endormies.

— C'est l'occasion, gronda Doboka. Attaquons-les de nuit. Nous ferons des ravages dans leur camp et ils seront plus dociles au grand jour.

— Ma victoire ne s'obtiendra pas par la ruse, rétorqua István. Faites avancer le convoi.

— Mais...

— La réponse est non. »

Le comte palatin tourna la bride pour transmettre les ordres. En partant, il bougonna, assez fort pour être entendu : « Il serait temps que le petit prince apprenne un autre mot... »

István ne releva pas. Il amena son armée aux abords de Veszprém. Là on monta un nouveau camp en urgence. Des gardes furent postés aux points stratégiques. Des espions furent envoyés dans les rangs de Koppány afin de rendre compte de la situation de l'ennemi. Quand on fut certain que le rebelle n'avait pas remarqué l'arrivée du fejedelem, le fils de Géza déclara : « Allumez les feux. Je veux que mon cousin sache que je suis là. »

Plus personne n'émit la moindre protestation et des dizaines de brandons s'enflammèrent dans la nuit. Malgré la lumière fauve que jetaient les torches sur le visage du prince, aucun soldat ne fut capable de déchiffrer l'expression de ses traits.

Chapitre 9

Supra modum bibebat et in equo more militis iter agens,
quendam virum iracundiae nimio feruore ocidit.
Manus haec polluta fustum melius tangeret et mentem
vesanam patientia refrenaret.

Thietmar de Merseburg, *Chronicon*

La lame s'appuyait sur la gorge, froide et tranchante. Le couple demeurait immobile dans l'obscurité.

La clarté de la lune entrait par la fenêtre, comme pour s'inviter dans la chambre. Dehors, le monde recommençait à vivre. On entendait les hommes qui marchaient sur le chemin de ronde en faisant résonner leurs bottes sur les planches de bois, ou claquer le manche de leurs piques. Les sentinelles s'échangeaient des considérations à voix basse. Malgré les circonstances, un étrange calme s'élevait de la nuit.

« Comment es-tu entré ? » répéta la femme.

Farkas ne répondit pas. Il n'était pas homme à s'appesantir sur la situation ; il en attendait le dénouement, veillant à ce que le fil du poignard ne lui entaillât pas la gorge.

« Ces imbéciles ont dû penser que la pleine lune leur montrerait tout. Au contraire, elle apporte une fausse quiétude, créant des ombres là où il n'y a rien et effaçant l'ennemi qui s'y dissimule. »

Elle soupira sans relâcher sa pression sur le cou du

guerrier. Son corps tendu et élastique ne laissait aucun espace à Farkas pour se dégager. Il sentait la poitrine ferme qui s'appuyait contre son dos.

« Mes hommes ont oublié qu'ils venaient de la steppe. Il ne leur a pas fallu longtemps pour se civiliser... »

L'archer solitaire avait constaté à de nombreuses reprises que son mutisme encourageait la parole autour de lui. Bien souvent, on ne supportait pas son silence et on le remplissait de paroles jusqu'au moment où l'on finissait par se croire seul.

C'était dans ces moments qu'il intervenait. Pour l'instant, la nuit était encore jeune.

« Moi, je n'ai pas oublié. Dès que tu as mis le pied dans ma citadelle, je l'ai su. Un homme déplace les sons autour de lui, tout comme il dérange la lumière. Les yeux fermés, on peut deviner qu'un ennemi approche. Je t'ai suivi depuis les remparts jusqu'à ma fenêtre. Je t'attendais. Maintenant, tu vas mourir... »

Alors Farkas frémit car la voix de la femme ne tremblait pas. Elle disait la vérité pure et sans fard ; sa décision était prise et son geste allait suivre. Déjà la lame glissait, creusant dans la peau burinée un sillon qui s'élargissait peu à peu.

Cependant, alors que l'homme se résignait à mourir ici, la main hésita une seconde, un éphémère et volatil instant.

« Dommage, fit la femme en humant l'air, tu sentais encore le parfum de la steppe... »

Elle s'était penchée un peu pour lui respirer l'épaule et, ce faisant, son ventre ne collait plus aux hanches de son prisonnier. Farkas exécuta alors un double geste. Sa main gauche vola vers le poignet qui le menaçait, tandis que son coude droit venait frapper l'inconnue à l'estomac.

Il eut l'impression de cogner une peau de tambour. Pourtant, la femme se ploya en deux et il put repousser la lame menaçante. D'un mouvement de

torsion, il fit basculer son assaillante par-dessus ses reins, la projetant lourdement sur le tapis.

Elle roula, féline, et se redressa presque aussitôt, le poignard levé comme un dard.

Enfin, Farkas put l'observer à loisir. L'inconnue était une femme de quarante ans, encore belle. Son visage anguleux ne trahissait rien de ses cinq grossesses, pas plus que sa morphologie nerveuse, à la manière des herbes brûlées de la plaine. Contrairement aux nobles, elle ne portait aucun voile et ses cheveux pendaient en grosses tresses noires et brillantes que décoraient des disques d'argent dorés. Les pendants précieux de son collier, ses boucles d'oreilles de perles enfilées, les ornements en losanges de son col de chemise, tout cela traduisait la Magyare de haute naissance. Pour s'en convaincre définitivement, il suffisait d'admirer le feu sauvage qui brûlait dans ses yeux fendus. Ainsi, elle ressemblait aux scorpions du désert.

Pendant tout le temps où l'homme regarda la femme, la femme regarda l'homme.

Il y avait entre eux cette sorte de connivence de la steppe, mélange de parfums, d'attitudes, de coloration de la peau sous le soleil et des iris délavés, quelque chose de rêche et sec en apparence. La puszta modelait les âmes et les corps, les transformant à jamais. Elle imprimait en eux une marque indélébile que les initiés remarquaient au premier coup d'oeil.

Ces deux êtres se reconnurent.

Ils ne désarmèrent pas pour autant. La femme tourna autour de sa proie. Farkas avait renoncé à dégainer son propre poignard. Il souriait sans joie. C'était le lion contre la tigresse.

Les deux fauves humains s'observaient donc en silence. Puis la femme attaqua, poignard en avant. Farkas avait tiré le message de sa ceinture et, avec une extraordinaire vivacité, il capta la lame étincelante dans le rouleau de parchemin. Le tranchant, emprisonné dans ce fourreau improvisé, perdit toute

sa dangerosité. Alors, d'une torsion du poignet, l'archer obligea son adversaire à lâcher son arme. Puis il plongea sur elle, l'agrippant à la taille.

Les combattants roulèrent à terre, le cavalier pesant de tout son poids sur la femme qui se tortillait tel un silure fraîchement sorti de l'eau. Finalement, il posa sa main en guise de bâillon sur la bouche de la femme dont les yeux flamboyèrent. On aurait dit qu'elle était insultée qu'on pût même la soupçonner de vouloir appeler à l'aide.

À cet instant, on frappa à la porte et une voix traversa le lourd panneau de bois.

« Princesse ? »

D'une main vigoureuse, elle ôta la paume qui la muselait.

« Sarolta ? s'inquiéta la voix. Tout va bien ?

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Une sentinelle a été tuée. Quelqu'un a pu s'introduire dans la citadelle.

— Faites doubler la garde et retrouvez-moi cet intrus. Qui était chargé de la surveillance ? »

On lui dit un nom.

« Si jamais un homme a pénétré dans le château, je veux leurs deux têtes demain matin à la première heure.

— Bien, princesse. »

Des pas résonnèrent sous les voûtes et s'éloignèrent dans le couloir. Farkas et Sarolta se dévisagèrent longuement dans le silence retrouvé.

« Que veux-tu ? » demanda-t-elle enfin.

Pour toute réponse, l'homme lui tendit la lettre. Elle prit le parchemin quand il se retira et tous deux s'assirent en tailleur sur le tapis, à la manière des nomades. La princesse prit le temps de lire chaque mot de l'épître

qu'on lui avait apportée. Le temps s'écoula lentement jusqu'au moment où ses yeux parcoururent la dernière ligne. Alors, elle rejeta le rouleau sur le côté.

« Je connais ces propositions. J'ai déjà tué les deux premiers messagers. Pourquoi en irait-il différemment avec toi ?

— Ils sont entrés par la porte et moi par la fenêtre...

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Tu aurais pu m'égorger mais je vis toujours...

— Ce n'est qu'un sursis !

— Cette fois, tu as lu le message, nous conversons... »

Le visage aride de la femme se plissa en un air de souverain mépris.

« Ta suffisance me déplaît.

— Tu m'apprécies, au contraire. Sans quoi ma tête aurait déjà décollé de mes épaules. »

Le regard de Sarolta lorgna fugacement du côté du poignard avant de revenir sur Farkas.

« Je n'épouserai pas Koppány. Feu mon époux, mon fils et moi-même, nous nous sommes convertis à la nouvelle religion. Nous ne dépendons plus des lois anciennes qui veulent que la veuve du vezér se marie avec son successeur.

— Pourtant, il ne s'agit pas d'une coutume dénuée de fondement, dit doucement Farkas. Ainsi les biens et les enfants demeurent sous la tutelle de la même famille. Koppány et toi appartenez au clan d'Árpád.

— Ne t'y trompe pas, inconnu. Je ne rejette pas les lois de mes ancêtres, mais je sais que le pays a besoin d'une nouvelle manière de gouverner. Les tribus ont fait leur temps.

— Ce n'est pas vrai. »

Les poings de Sarolta se crispèrent.

« Nul ne m'a jamais accusée de mensonge...

— Tu te mens à toi-même, princesse. Tu as peur.

— Une autre insulte et tu es mort », lâcha froidement la nomade.

Un silence glacé passa dans la pièce. Farkas se tut, sans cesser de sourire.

« Je refuse de livrer mon fils à Koppány, reprit-elle. Nous avons déjà vu par le passé comment toute une branche de la famille était massacrée pour éviter la vengeance. On arrachait même les plus jeunes racines. En demeurant régente, je protège István... et je conserve le pouvoir.

— Tu oublies que Koppány est du côté de la loi. Il revendique légitimement le titre de fejedelem. Ainsi, nul besoin pour lui de faire assassiner ton fils. Tout comme il n'est pour rien dans la mort de Géza. Quant au pouvoir... le duc de Somogy connaît l'ouvrage que tu as abattu pendant toutes ces années. Il te demandera de l'assister comme tu as épaulé Géza.

— Mon mari disait que la nouvelle foi devait sauver le pays, objecta la femme plus faiblement. István pense la même chose. Les rois chrétiens ne nous laisseront jamais en paix si nous ne cédon pas sur ce point. »

Farkas se leva, comme s'il était prêt à partir. Il toisa la princesse de toute sa hauteur.

« Écoute-toi. Tu reprends les paroles d'un mort et celles d'un enfant. Ta bouche prononce les mots mais ton coeur ne les ressent pas. Nous n'avons pas besoin des empereurs ni des rois ! Nous sommes les Magyars ! Nos cavaliers opéraient depuis le califat de Cordoue jusqu'à la péninsule danoise !

« Mais l'or nous a affaiblis. Nous étouffons sous les bijoux, les soieries et la vaisselle précieuse ! Nous nous sommes amollis. Nous avons oublié le goût de la poussière et l'amertume de la sueur. Toi, tu t'en

souviens encore. Tu connais la sensation d'une monture entre les cuisses, le rythme lancinant des chevauchées, l'ivresse de la conquête.

« Avec Koppány, nous retrouverons tout cela et même plus. Notre ancienne splendeur reviendra. Tu me diras que nous avons été écrasés à Augsburg par les Germains, puis à Arkadiupolis par les Byzantins. Mais nous nous en sommes relevés. S'il le faut nous retournerons vers la steppe et nous disparaîtrons vers l'Orient, à l'endroit d'où sont partis nos ancêtres. Au moins, nous serons restés des Magyars ! »

Sarolta eut un regard triste en désignant les vêtements élimés du messager.

« Tu parles de nos coutumes ancestrales mais tu es un sans-tribu. Tu parles de splendeur mais tu vêtus comme un mendiant. Est-ce cela que tu veux pour ton pays ?

— Ce que je sais, c'est qu'on ne bâtit pas un pays sur le mensonge et la spoliation. »

Ce dernier coup fit osciller la nomade. Elle se leva à son tour, le regard brillant. Quelque chose vacilla dans ses yeux noirs, entre ses paupières bridées. Avec ses pommettes saillantes, la princesse semblait surgir du fond de la puszta. Le paysage défilait dans son esprit, immense, indomptable, avec sa beauté sauvage.

Sa bouche s'ouvrit et allait émettre un mot quand on cogna de nouveau à l'huis.

« Princesse !

— À moins qu'on ait trouvé l'espion, je ne veux plus être dérangée !

— C'est que... nous n'avons pas mis la main sur l'intrus mais nous possédons des nouvelles. Le fejedelem...

— Eh bien ?

— Des brandons ont été allumés à l'écart du camp de Koppány. Nous pensons qu'il s'agit de l'armée de votre fils qui vient à notre secours. »

Farkas observa Sarolta. Il lut dans ses prunelles une variété d'idées et d'émotions qui se succédaient à un rythme si effréné qu'il en eut le vertige. La veuve, la mère, la princesse, la chrétienne, la nomade, la femme, la régente, la païenne se disputaient son âme en cet instant. Mille voix résonnaient dans ce crâne inquiet. Des conversations entières se déroulaient en l'espace d'un instant, des débats se nouaient, des arguments s'échangeaient, des disputes éclataient. Un peuple entier discourait et se déchirait.

« Princesse ? »

Au troisième appel, ses yeux se détournèrent.

« Tu devrais partir, messenger », dit-elle d'une voix d'outre-tombe.

Dehors les hommes se troublaient. Après quelques cris d'appel, on commença à frapper à coups redoublés sur la porte, non plus du poing, mais de l'épaule.

Sarolta s'était dirigée vers la table sur laquelle on avait posé un carafon de vin. Elle s'en versa une coupe généreuse et la but comme on avale un poison.

Les gonds grincèrent sous la pression cumulée de plusieurs hommes et Farkas comprit qu'il était temps de partir. Laissant son message sur le sol, il bondit sur l'appui de la fenêtre et sauta dans le vide.

Il roula doucement sur la terre battue, se releva aussitôt et, après un regard alentour, courut jusqu'au mur d'enceinte. Les escaliers étaient maintenant encombrés de soldats aux aguets.

Sans hésiter, le cavalier entreprit d'escalader le rempart.

La lune s'était levée de derrière les nuages à présent. Il fallait faire vite car Farkas faisait une cible idéale avec ses habits sombres sur la pierre blanchâtre. Les reflets trompeurs et les ombres créaient des prises là où il n'y en avait pas. Pressé par les cris qui se multipliaient dans son dos, l'homme tâta de la main pour enfourer ses doigts dans les interstices de la muraille.

Il gardait son calme mais un frisson lui parcourut l'échine. Son dos était entièrement exposé à l'ennemi ; partout des torches s'allumaient et des soldats se déployaient dans la forteresse.

Où donc était cette prise ? Les maçons avaient trop bien travaillé et les moellons coïncidaient si parfaitement qu'on ne pouvait y glisser même un ongle. Farkas sentit un filet de sueur couler le long de sa tempe. Redescendre pour trouver une autre voie était inenvisageable.

Soudain, un trait vola.

Il en perçut le sifflement dans l'air. Étant dans l'incapacité de se mettre à l'abri sous peine de tomber au bas du mur, il se cramponna et se força à l'immobilité.

Le poignard vint se planter pile entre deux rocs. Malgré l'obscurité, on pouvait sans peine reconnaître la lame étincelante de Sarolta.

Le cavalier profita de l'aubaine et, prenant appui sur le manche, se hissa jusqu'au chemin de ronde. Là, il se retourna vers la fenêtre de la princesse mais il n'y avait plus personne dans l'encadrement.

Alors, vif et agile comme une ombre, Farkas se laissa tomber du haut de la citadelle.

Chapitre 10

Matri eius pregnantis per sompnum apparuit diuina uisio in forma asturis, que quasi ueniens eam grauidauit. Et innotuit ei quod de utero eius egrederetur torrens, et de lumbis eius reges gloriosi propagarentur, sed non in sua multiplicarentur terra. Quia ergo sompnum in lingua hungarica dicitur almu, et illius ortus per sompnum fuit pronosticatum, ideo ipse uocatus est Almus.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

Koppány ne dormait pas.

Un rayon de lune tombait du trou dans le toit de la tente, jetant sur l'intérieur une lumière spectrale, et le regard aigu du duc perceait le reste des ténèbres. Contemplant la vaste et mouvante obscurité, il songeait.

Certes, ce guerrier n'avait jamais été de ces esprits profonds, de ces penseurs subtils qui se consacrent à l'étude. Perspicace, intuitif, rusé, précis, il lui manquait cette sorte d'inquiétude qui distingue les grandes âmes. Sans doute István était-il de celles-là. Koppány, lui, avait depuis toujours incarné son pays. Il était dans la terre, dans les arbres, la plaine et les montagnes, dans les chevaux. Ses veines charriaient des fleuves, de la sève et du lait de jument. Il possédait l'assurance tranquille des éternels paysages.

Depuis sa naissance, l'oiseau des descendants d'Álmos, le fabuleux Turul, l'habitait. On disait de ce rapace légendaire qu'il avait fécondé la mère de la lignée,

Emese. Il lui était apparu à travers un rêve et on avait nommé son fils Celui-qui-vient-du-rêve, Álmos en langue magyare. Koppány sentait l'immense autour prendre son essor dans sa poitrine ; d'ailleurs plus d'une femme lui avait dit que la pilosité de son torse rappelait la forme d'un oiseau aux ailes déployées.

La táltos ne s'y était d'ailleurs pas trompée en lui confiant un ongun décoré du même motif. Ce Turul, Vajk semblait l'avoir oublié alors qu'il était à l'origine de toute la lignée des princes magyars.

Ayant passé son armure de cuir, Koppány explorait la nuit de ses yeux acérés, tentant de reconnaître dans les ombres tremblantes des images de l'avenir. Si seulement la chamane avait été auprès de lui ! Elle aurait pu l'aider à déchiffrer cette opacité trouble.

Le duc de Somogy se leva de sa natte de laine et une femme grogna. Brave Enikő, elle avait toujours eu le sommeil plus léger. D'une main rugueuse, il caressa sa croupe dont il appréciait par-dessus tout la superbe opulence.

« Rendors-toi », ordonna-t-il.

Certains guerriers pensaient que l'on devait se priver du commerce des femmes la veille d'un combat afin de ne pas gâcher sa vigueur. Koppány ne l'entendait pas de cette oreille. Pour lui, chevaucher une femme ou un cheval était une seule et même chose. De même, il ne comprenait pas la haine dont les prédicateurs chrétiens poursuivaient les corps, en particuliers féminins. Devant leurs courbes délicieuses, ils ne voyaient que des tas de vers, des sacs d'excréments. Ils haïssaient la vie et glorifiaient la mort. Dans leurs bouches, le désir devenait luxure, la nourriture devenait débauche, la pensée même se faisait péché. On aurait dit des esprits maléfiques détruisant tout ce qu'ils touchaient.

Le regard de Koppány retomba sur la couche où s'étendaient ses trois épouses. Picur, l'aînée, et Boglárka, la plus jeune, dormaient paisiblement ; quelques gouttes de sueur achevaient de sécher entre

leurs seins.

Un vague chagrin le prit à l'idée de les quitter. Toutes, il les avait aimées, à sa manière rude. Le matin serait bientôt là et il faudrait attendre le soir pour les revoir. Le guerrier frissonna et tout le camp frémit avec lui.

Un murmure étouffé se propagea autour de sa tente. Quelque chose arrivait.

Une silhouette se profila dans l'entrée, rapide et glissante. Koppány mit aussitôt la main sur son arme. Son instinct lui disait que Vajk n'était pourtant pas du genre à envoyer des assassins.

« C'est moi », chuchota l'ombre.

Et Koppány reconnut Farkas. Le rayon de lune caressa le visage du cavalier, révélant ses traits durs. On ne distinguait même pas ses yeux tant ils étaient enfoncés, comme en embuscade derrière les paupières.

« As-tu vu Sarolta ? »

L'autre acquiesça.

« Lui as-tu donné le message ? »

Nouveau hochement de tête.

« L'a-t-elle lu ? »

— Oui.

— Je savais qu'elle n'écouterait pas un homme ordinaire. Sa réponse ?

— Elle semblait presque convaincue. La steppe lui manque.

— La steppe nous manque tous, soupira Koppány. Nous y avons laissé notre enfance et elle nous attend toujours là-bas. Eh bien ? »

Le campement s'éveillait peu à peu. Pourtant le soleil n'était pas encore levé.

« Nous avons aperçu les flambeaux du camp d'István », lâcha Farkas.

Il n'ajouta rien, Koppány avait compris. Ses traits se durcirent.

« Ce sera donc la guerre. Magyars contre Magyars. Frères contre frères.

— Cousin contre cousin, ajouta le cavalier.

— La nuit s'achève, fit le duc en observant le ciel au-dessus de la jurta. C'est bien. Je n'aurais pas voulu attendre davantage. »

Soudain, un cri se fit entendre. Une sorte de figure échevelée fit irruption dans la tente, un poignard levé dont la lame refléta un instant la rondeur de la lune. Surpris, Koppány eut néanmoins le réflexe de tirer son sabre. Mais Farkas avait été plus rapide encore. S'interposant, il évita le premier coup, attrapa le bras armé et tordit le poignet.

Il y eut un gémissement de douleur, puis une chute. Farkas maintint son assaillant au sol d'un pied sur la poitrine. Il tenait dans sa main le poignard qui le visait.

« Je n'ai guère de succès avec les femmes ce soir », dit-il doucement.

Il leva son arme pour achever l'assassin mais Koppány l'arrêta d'un geste.

« Ne la tue pas.

— Pourquoi ? fit le cavalier avec une réelle curiosité.

— Il y a deux raisons à cela. La première est que cette femme est une chamane... »

Farkas ôta sa jambe comme s'il avait marché sur un serpent.

« La seconde, poursuivit Koppány, c'est que cette femme est ma fille. »

Pour la première fois, le duc lut un début d'étonnement dans le regard de Farkas. Bien vite, cependant, son éternel sourire reprit le dessus. Il ne posa pas de question.

La táltos se releva. La broussaille de ses cheveux empêchait de distinguer le moindre trait de son visage. Une odeur nauséabonde se propageait dans la tente et Koppány renifla en grimaçant.

« Pourquoi m'as-tu suivi ?

— Cet homme, répondit la femme en grognant. C'est lui que je suivais.

— Nous nous sommes mal compris. Farkas souhaitait se mettre à mon service. La mort de mes demi-frères a éclairci ce malentendu. Dorénavant, c'est lui qui me protégera.

— Tu le connais à peine !

— Toi-même, tu me connais à peine mais tu es venue jusqu'ici pour me sauver, rétorqua Koppány.

— Tu es mon père !

— Je n'oublierai pas ton geste. »

Il disait vrai. La vue de sa fille, sortie de son antre malodorant, lui avait retourné le coeur. Une émotion inconnue s'était emparée de lui. Décidément, il vieillissait. Oubliait-il la steppe à son tour ?

Ses trois épouses s'étaient réveillées. Il leur montra la táltos et ses habits de peau.

« Femmes, voici ma fille. Baignez-la, dénouez ses cheveux, lavez ses vêtements. Je veux qu'elle retrouve figure humaine. »

La chamane regimba lorsqu'on posa la main sur elle.

« Ne me touchez pas ! Je dois rester auprès de mon père ! Je suis allée dans le camp de ton ennemi. Il est puissant. J'ai voulu retourner ses rêves contre lui mais

il m'a résisté !

— Tu as assez fait pour moi. Tu m'as donné l'ongun. Par cette amulette, je vaincrai.

— Je viens avec toi ! »

D'un signe de tête, Koppány ordonna à ses épouses de se saisir de la táltos. Trois lames brillèrent dans l'obscurité.

« Elles te tueront si tu tentes de t'enfuir. »

La menace était claire. Puis, le duc reprit plus doucement : « Nous nous retrouverons après la bataille... Quand je t'ai abandonnée, je ne t'ai pas donné de nom afin que les esprits ne te retrouvent pas. Depuis ce temps, t'es-tu choisi un nom ? »

La chamane le foudroya du regard, le souffle court.

« Duna, répondit-elle finalement.

— Comme le fleuve ? fit Koppány avec un tremblement.

— Comme le fleuve. »

Le duc se détourna. Au moment de quitter la jurta, il s'arrêta un instant.

« Au revoir, Duna. »

Il sortit, Farkas sur ses talons. Les premières lueurs de l'aube avaient achevé de réveiller les hommes. Tous regardèrent leur chef, attendant ses ordres. Koppány les ignora. Il repensait à ce prénom : Duna. Par quel prodige était-il parvenu aux oreilles de sa fille ?

Il se rappelait son premier amour, qu'il nommait ainsi. C'était une jeune femme à la peau mate et aux cheveux de jais. Elle était morte en couches à quinze ans. Il avait voulu garder l'enfant en souvenir d'elle mais la vue des six doigts l'avait effrayé, au moment où Géza venait de faire tuer Tonuzoba.

L'homme comprenait à présent qu'il avait craint, non pas la colère de Géza, mais le visage de sa fille qui lui

aurait rappelé à chaque heure du jour celui de Duna. Il avait tout oublié d'elle, jusqu'à son vrai prénom. Peut-être était-il temps de la retrouver à travers sa fille ?

« Tu sembles troublé, duc. Ce n'est pas bon pour l'ardeur de tes guerriers. »

Koppány se tourna vers Farkas.

« Tu es un homme étrange. Je ne comprends pas ce qui te pousse à combattre à mes côtés.

— Je te l'ai dit : je vais où va le Turul. Il est avec toi, je suis avec toi.

— Et s'il m'abandonnait ?

— Tu connais la réponse. »

Les deux hommes se turent. Ils étaient parvenus au milieu du camp. Là, Vatha les attendait, la moustache frémissante. Derrière lui, les cavaliers se positionnaient peu à peu, avec cette discipline silencieuse des gens de la plaine. Il tendit à Koppány les rênes de son cheval favori.

« Nous t'attendions, duc. »

Koppány salua son vieux compagnon et enfourcha la monture qui piaffait d'impatience. Puis il leva son regard brûlant sur les cavaliers, les toisant longuement en silence. On attendit que les derniers fussent en place.

Près de deux mille chevaux couvraient l'étendue plate, débordant même sur les collines qui flanquaient le camp. On les aurait crus jaillis de la terre même. Tous n'avaient d'yeux que pour Koppány.

Quand ils furent tous là, le duc fit avancer lentement son alezan et défila devant les cavaliers alignés. Parfois un ébrouement se faisait entendre dans le lointain. Alors il parla.

« Magyars, écoutez-moi ! Vous savez tous pourquoi vous êtes venus ici. Le pays doit avoir un nouveau

fejedelem et nos lois sacrées m'accordent cet honneur. J'ai tout tenté pour obtenir pacifiquement ce titre. Je suis même venu jusqu'à Veszprém réclamer la main de Sarolta.

« Mais Vajk, ou plutôt István comme il aime désormais à s'appeler, n'a pas voulu d'une résolution pacifique. Il a accouru d'Esztergom avec une armée pour prendre par la force ce que la loi lui dénie. Sa cause est si peu honorable qu'il n'a pas réussi à réunir assez de Magyars pour le soutenir. Ses troupes sont composées pour moitié de nobles bavarois et de Saxons !

« Vous savez ce qui arrivera avec Vajk au pouvoir. Il vous forcera à changer de croyance, de mode de vie, de langue peut-être. Vous devrez renvoyer vos femmes, subir le baptême, prendre un nouveau nom. Tout ce que vous êtes, il l'abolira.

« Sacrilège, belliqueux, tyrannique : est-ce d'un tel prince que vous voulez ?

« Moi, je ne te demande pas où ta mère t'a mis au monde, je ne demande pas qui était ton père. Je ne veux pas savoir à quelles divinités tu rends hommage, ni combien d'épouses tu nourris dans ta tente. Je n'aurai qu'une question : voulez-vous être libres ou enchaînés ? »

Une immense clameur lui répondit. Vatha n'était pas le dernier à hurler son accord. Quant à Farkas, il se taisait toujours, comme indifférent. Alors la colonne se mit en route sous le soleil levant qui commençait à chauffer les dos.

Le camp d'István ne se trouvait pas très loin. Les éclaireurs avaient repéré un espace dégagé où la bataille pourrait avoir lieu, un peu à l'écart de Veszprém. Il ne s'agissait pas d'être attaqué à revers par les assiégés.

Tandis qu'ils avançaient dans le cliquetis des armes, des selles et de leurs ornements, Koppány se tourna vers Vatha.

« Mon vieil ami, je vais te confier une mission

d'importance. Tu vas rester en retrait...

— Comment ? » s'exclama le vezér, outré.

« Laisse-moi finir. J'ai besoin de toi pour couvrir nos arrières. Je ne voudrais pas que les troupes de Veszprém aient l'idée d'effectuer une sortie. En outre, il y a une tâche que je ne peux confier qu'à toi. J'ai laissé dans ma jurta une personne à qui je tiens.

— Tes épouses ? Mais ce sont des Magyares. Elles sauront se défendre !

— Ce n'est pas cela. Il y a ma fille, Duna... »

Plusieurs expressions se succédèrent sur le visage de Vatha. Jamais Koppány ne lui avait confié son passé, mais le fidèle compagnon avait compris tout seul quel chagrin le tenaillait.

« J'irai, dit-il. À bientôt, mon ami. »

Il fit tourner bride à sa monture et repartit en queue de colonne avec seulement quelques hommes, laissant derrière lui un peu de poussière.

Alors, Koppány se tourna vers Farkas.

« Es-tu prêt à suivre le Turul ? »

L'homme acquiesça et ses yeux brillèrent. Le duc de Somogy sortit de son sein l'ongun à l'image de l'oiseau et le laissa pendre sur son poitrail. Puis, dans un cri, il lança son cheval au galop. Deux mille cavaliers l'imitèrent et les sabots firent trembler la terre.

Chapitre 11

Sanctus autem Stephanus conuocatis proceribus suis per interuentum beatissimi Martini confessoris diuine misericordie implorauit auxilium.

Chronica Hungarorum

Le prince n'avait toujours pas dormi. À chaque pas de son cheval, sa tête dodelinait, exsangue. Il laissa ses conseillers disposer l'armée en ordre de bataille.

Des éclaireurs avaient repéré un espace dégagé à quelque distance des deux camps. Ainsi, on se rapprochait du monastère de la vallée. István y avait envoyé un messenger pour implorer l'aide de Martin dont on célébrait la fête ce jour même. Des chants retentiraient pour leur attirer la miséricorde divine. La foi emplirait les coeurs des soldats au moment du combat.

Un second coursier avait pris la route de Veszprém afin de s'assurer que les assiégés ne tenteraient pas une sortie. Si jamais Sarolta, qui ne manquerait pas de galoper à la tête de ses troupes, était prise par l'ennemi, la situation deviendrait désespérée.

Le lieu choisi pour l'affrontement était une plaine d'herbes rases, au sol poussiéreux. La vue portait loin et seul un rideau d'arbres venait cacher l'horizon. Les hommes pourraient y manoeuvrer sans peine.

Déjà le soleil faisait peser sa chaleur écrasante sur la terre aride. On sentait l'odeur du métal chauffé qui

montait dans l'air tremblant, comme un parfum de mort. On attendait.

Soudain, à l'autre extrémité du champ de bataille, au sommet d'une colline, les premiers cavaliers apparurent, comme surgis du sol. C'étaient des silhouettes noires, trapues, qui se répandaient à une allure étonnante. Bientôt, l'éminence fut hérissée de soldats.

« Nous aurons le soleil dans les yeux », murmura Doboka.

Ils repérèrent les étendards qui pendaient aux hampes des lances, tentant de reconnaître les couleurs des clans.

« Il n'y a pas que les hommes de Koppány, remarqua Zoltán. Comme nous le pensions, Gyula, Sámuel Aba et Ajtony lui ont fourni des détachements. Ils sont très nombreux.

— Combien ? souffla le fejedelem.

— Autant que nous.

— C'est bien.

— C'est terrible, car chacun de ces guerriers en vaut deux des nôtres. Il est à la fois cavalier et archer.

— Balivernes ! s'exclama Wezellin. Vous n'observez que l'ennemi. Tournez donc un peu vos regards vers nos propres troupes ! »

István s'exécuta. Il fut alors frappé par la puissance qui se dégageait de ses lourds chevaliers bavarois. Armés de pied en cap, ils étaient couverts d'une épaisse cotte de maille et protégés par leurs boucliers en forme de goutte d'eau retournée. Les visages encadrés par les camails semblaient de pierre. Les chevaux mêmes portaient des chanfreins de cuir bouilli, de métal pour certains.

En face, les montures magyares et leurs cavaliers n'avaient pour toute armure que des protections de

cuir, de petits boucliers ronds, des sabres d'apparence fragile.

« Est-il vrai qu'ils boivent du sang avant le combat ? »
s'enquit Hermann.

Il y avait dans sa question une simple curiosité.

« Je n'ai jamais avalé que du lait de jument fermenté
avant de me battre, répondit Zoltán.

— En Bavière, nous jeûnons la veille d'un affrontement,
fit Wezellin, réprobateur.

— Peut-être est-ce pour cela que vous manquez de coeur
au ventre...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous éprouvez le besoin de vous retrancher derrière
des armures de fer comme si vous craigniez les
blessures.

— Au moins, nous n'allons pas chercher le courage dans
les vapeurs de l'alcool. »

Zoltán partit d'un grand rire. La joute verbale était pour
lui un préambule à la bataille.

Au même moment, Koppány leva devant lui son poing
fermé, criant quelques mots que l'on n'entendit pas.
Aussitôt, les Magyars poussèrent un cri qui se
répercuta dans toute la plaine et dévalèrent la colline
au grand galop.

István sentit son coeur se serrer. Il balbutia une prière,
mêlant dans ses pensées le portait de Gisela et celui de
la Vierge Marie.

Les chevaliers attendaient en rangs impeccables.

Le fils de Géza voulut parler mais la vision de ces
milliers de cavaliers hurlant et cavalant vers lui le
rendait muet. Il sentit les dernières gouttes de sang
désserter son visage et ses mains. Le cri de guerre des
rebelles l'emplissait d'une frayeur profonde. Ce

n'étaient plus des hommes, c'étaient des démons crachés des enfers, des gueules monstrueuses et diaboliques.

« Haj ! »

Pétrifié, István luttait contre la panique qui le gagnait. Malgré la chaleur, il tremblait dans sa cotte de maille. Le soleil l'éblouissait de sa lueur odieuse. Soudain, une gigantesque silhouette se déploya dans le ciel. Dans la clarté aveuglante, on n'en distinguait pas les contours exacts mais cela ressemblait à un rapace.

Fébrile, le prince baissa les yeux. Il aperçut l'ombre qui glissait sur les herbes. C'était bien le dessin d'un Turul, aux ailes larges et arrondies. Son envergure atteignait toute la largeur de l'armée de Koppány comme si son vol lui donnait de l'élan. À moins que ce ne fût une illusion d'optique due à la disposition particulière des cavaliers.

« Prince, lancez l'assaut ! » le supplia Doboka.

La gorge serrée d'István ne put émettre un son.

« Haj ! Haj ! »

Le cri de guerre des guerriers ressemblait au glatissement des aigles. Finalement, Wezellin n'attendit plus le signal. Il s'écria :

« En avant ! »

D'une calotte sur la croupe, il lança le cheval du prince au galop. István manqua vider les étriers sous le choc. Alors les chevaliers s'élancèrent à leur tour dans un grondement sépulcral.

Les deux lignes de combattants se précipitèrent l'une contre l'autre. C'étaient les hauberts de mailles contre les armures de cuir, les casques de métal contre les casaques de feutre, les épées longues contre les sabres courbes, les longs écus contre les petits boucliers, les destriers géants contre les cavales naines.

Pourtant, il fallait une longue distance aux chevaliers

pour atteindre la pleine puissance de leur charge. Le retard de l'assaut leur conférait un désavantage certain. Aussi, quand les deux armées se rencontrèrent, le rapport des forces s'inversa. István vit les Magyars se glisser entre les hautes statures des Bavaois, distribuant à tout vent des flèches qui s'immisçaient presque magiquement dans les défauts des cuirasses. Dans le même temps, ils évitaient les grands coups d'épée des chevaliers qui en venaient parfois à toucher leurs compagnons, emporté par leur élan. Leur propre force se retournait contre eux.

« Haj ! Haj ! Haj ! »

Cela se déroulait comme dans la fable d'Ésope qu'Adalbert de Prague lui avait enseignée : un moustique venait défier le lion et le poussait à la défaite en le piquant au museau, là où son pelage ne le protégeait pas. Le fauve ne parvenait qu'à se lacérer de ses propres griffes.

Beaucoup de chevaliers tombèrent tandis que les cavaliers de la steppe ne subissaient que des pertes mineures. Après un moment, les Magyars se retirèrent, triomphants.

István n'avait même pas atteint le coeur de la mêlée. Ses gardes avaient défendu leur prince au péril de leur vie. Trois d'entre eux étaient tombés, criblés de flèches. Wezellin arriva auprès de son souverain.

« Prince, vous auriez dû donner l'assaut plus tôt ! Nous avons perdu cet affrontement et la confiance des hommes est entamée. »

Doboka revint vers eux, le visage déformé par la colère. Il avait saisi les derniers mots du Bavaois.

« Qui êtes-vous pour parler sur ce ton au prince suprême des Magyars ? Qui vous a demandé d'ordonner la charge ? Pensez-vous que nous l'emporterons si l'on sait que c'est un Germain qui commande ? Voilà ce qui a miné nos soldats !

— Sans moi, cet assaut aurait été un désastre ! »

István ne les écouta pas se disputer. Le sang commençait à revenir peu à peu dans ses veines. Une épreuve, le seigneur lui envoyait une épreuve. Il devait s'en montrer digne. La ferveur de sa foi était testée.

Il songea à saint Martin, à Marie, aux enseignements d'Adalbert, à la ténacité d'Astric, à la conviction de Gisela. La prière l'aiderait, lui donnerait les ailes qui lui manquaient. Tendant l'oreille, il pouvait presque entendre les chants religieux monter du lointain monastère. Un peu de chaleur emplit sa poitrine.

« Ce n'était qu'une escarmouche », dit-il doucement.

Cela suffit à faire taire Doboka et Wezellin. Tous ne regardèrent plus que le prince pâle qui parlait.

« À la bataille d'Augsburg, l'empereur Otto le Grand a affronté les Magyars qui faisaient le siège de la ville. Une première escarmouche l'a laissé défait mais il a remporté la bataille suivante.

— Je m'en souviens, fit Hermann. Il a disposé ses huit unités de cavalerie pour un assaut frontal.

— Nous ferons de même. N'oublions pas que le moustique a fini empêtré dans une toile d'araignée... »

Nul ne sembla comprendre ce que le prince disait, mais on n'osa pas l'interroger. Les quatre conseillers transmirent les nouveaux ordres et s'occupèrent de faire ranger les troupes en une nouvelle ligne de bataille, plus resserrée. Les casques étincelèrent sous le soleil. De l'autre côté, les Magyars étaient déjà prêts. À contre-jour, on ne distinguait que des faces noires.

« Chargez ! » hurla István d'une voix plus assurée.

Son cri fut repris par ses quatre conseillers et tous les chevaliers qui s'élancèrent dans un même mouvement. Cette fois, leur attaque semblait invincible. Ils traversèrent la plaine, d'abord au trot, puis au galop, soulevant derrière eux des mottes de terre et des tourbillons de poussière.

Le Turul, ou son ombre, reparut au-dessus des Magyars.

Le prince ressentit de nouveau cette froidure. On aurait dit que l'on essayait de pénétrer dans son esprit. Des serres glacées se refermaient sur son crâne. Alors il pria à voix haute et son invocation se transforma en un rugissement. L'étreinte des griffes se relâcha. La chaleur de la foi l'envahit, comme si saint Martin l'habitait.

Quand les deux cavaleries se rencontrèrent, il ne broncha pas. Le choc fut d'une brutalité inouïe. On entendit le fer s'écraser, les os se fracasser sourdement. La terre parut se fendre en deux. Puis les nuages pulvérulents rejoignirent les combattants et plongèrent le paysage dans une brume sèche et brillante.

Le désordre devint indescriptible. Il n'y avait plus que des spectres se battant contre des fantômes. On se perdait dans l'air sale et tremblant. Des cris montaient, mêlant les gémissements des hommes aux hennissements des chevaux.

Des cavaliers tombaient à terre, des montures s'écroulaient. Les armes s'entrechoquaient. Et puis des flèches volaient en tous sens. L'odeur du sang se mêlait à celle des herbes sèches.

Le cheval d'István tournait sur lui-même en se cabrant, effrayé par les ombres qui le cernaient en une danse macabre. De temps à autre, ils étaient brièvement plongés dans le noir, sans doute lorsque l'oiseau diabolique passait au-dessus d'eux.

Alors le prince ressentit de nouveau la poigne brûlante qui se resserrait sur son cerveau. Il geignit, accroché aux rênes et à sa selle pour ne pas tomber. Des taches noires éclatèrent au fond de ses yeux clos. Il reconnut des corbeaux.

« La sorcière... »

C'était elle qui cherchait à l'atteindre, à le déstabiliser. Grâce à ses pratiques impies, elle avait pu influencer ses rêves ; mais son pouvoir ne s'arrêtait pas là. La boszorkány avait la capacité d'assaillir son esprit même en plein jour.

Il regrettait en ce moment de l'avoir relâchée. Sa bonté l'avait mis en danger. Si l'occasion se représentait, il ne la laisserait pas passer.

Non, c'était la peur qui parlait. Seule sa foi le sauverait. Dieu était plus fort que Satan. Tuer la sorcière aurait été une preuve de faiblesse. La force résidait dans la bonté et le pardon.

Des lances volèrent dans la nuée poudreuse où quelques rayons lumineux se perdaient. Deux de ses gardes tombèrent. Où Doboka, Wezellin, Hermann et Zoltán se trouvaient-ils donc ? Le prince les avait perdus de vue et, à présent, il était seul dans cette tempête de cendres.

Tout à coup un oeil apparut, parfaitement clair au milieu des tourbillons. La pupille qui le fixait appartenait à un guerrier magyar. L'archer le visait. Il tenait son arme horizontalement devant lui, à hauteur du visage. Son regard était celui d'un lion. Il souriait sans joie.

István sentit sa dernière heure arrivée. Un tel homme ne manquerait pas son coup.

Au moment où la flèche allait partir, un chevalier passa dans la ligne de mire. Le cheval du tireur fit un écart qui l'obligea à se repositionner. Le jeune prince, tétanisé, ne parvenait pas à fuir. Il attendait la mort. Parfois, quand le vent tournait, on croyait entendre des bribes de chants sacrés.

István sut soudain pourquoi il ne partait pas. Sa vie n'était pas en danger. Le manteau de saint Martin le protégerait contre les assauts du mal.

De nouveau l'archer le tenait en joue. Cette fois encore, il ne put achever son tir car une bourrasque lui emplit les yeux de poussière. Il se frotta les paupières, s'éloigna au galop. S'il restait en place, il devenait lui-même une cible.

L'homme revint pour la troisième fois, au moment où le Turul passait au-dessus d'eux. Le prince et le guerrier se dévisagèrent. L'un impassible et muet, l'autre frémissant et murmurant des prières.

Alors que les doigts se relâchaient sur la corde tendue de l'arc, un cri retentit.

« Retraite ! »

On souffla dans les trompes de corne qui figèrent l'air un court instant. Puis tout reflua, les hommes et les cendres. István vit les cavaliers se retirer. Quand il regarda du côté de son archer, il ne le retrouva plus.

« Prince, vous voici ! »

C'était Doboka qui revenait à bride abattue.

« Nous les avons mis en fuite ! Leurs pertes sont sérieuses. »

Peu à peu les nuages retombaient, balayés par une brise bienvenue. Comme il pouvait de nouveau voir au loin, István contempla le champ de bataille semé de morts et hérissé de traits.

Tout cela était laid, sanglant, atroce. Une vision d'enfer.

Au loin, on apercevait les Magyars qui détalaient, les bras levés. Une troupe les prenait en chasse. Doboka se renfroigna.

« Qui a décidé de les poursuivre ? »

Deux chevaux arrivèrent, la bouche écumante. Ils étaient montés par Zoltán et Hermann, tous les deux blessés mais vivants.

« Wezellin, gronda Doboka. Le fou !

— Otto le Grand a pourtant assuré sa victoire en harcelant les fuyards, répliqua Hermann.

— C'est un piège, répondit Zoltán. Ils cherchent à nous diviser. Dès que cela sera fait, ils contre-attaqueront. Wezellin court à sa perte.

— Non, fit István. Il a raison. Dieu est avec nous. Il nous faut terminer ce combat. »

Hermann gratta ses joues râpeuses.

« De toute façon, si nous ne prêtons pas main-forte à Wezellin, il se fera massacrer. Nous n'avons plus le choix... »

Chapitre 12

Commisso itaque prelio inter utrumque diu et fortiter est dimicatum.

Chronica Hungarorum

Farkas galopait au milieu des lignes ennemies. Les tourbillons de poussière le rendaient presque invisible. Afin de se faire plus discret encore, il se tenait basculé sur le flanc de son cheval, donnant l'impression que la monture avait pris le mors aux dents et fuyait sans cavalier. De temps à autre, il se hissait pour décocher une flèche à un chevalier trop curieux avant de reprendre sa posture.

Il n'errait pas au hasard, il avait un but. Certes, Koppány lui avait dit de ne pas tuer son cousin, mais le cavalier solitaire savait que de nombreuses guerres s'arrêtaient à la mort des chefs. Il se préparait à désobéir sans remords.

Après avoir dépassé le premier rang de chevaliers, Farkas avait tenté de gagner l'arrière de la mêlée, là où se trouverait le petit prince. Il finit par le repérer, entouré d'un rideau de gardes.

Alors, le cavalier commença à tourner en cercle. Tour à tour, il abattit un, puis deux, puis trois hommes, clairsemant la défense d'István. Il découvrit enfin le visage de sa cible : un jeune homme blafard à la bouche tremblante. Seule la rigidité de sa cotte de mailles le maintenait encore droit sur sa selle.

Un garçonnet. Farkas cracha de dépit et de colère. Il n'aimait guère s'attaquer aux enfants et aux femmes. Sauf quand il y était forcé.

Très lentement, il arma son arc et, écoutant la corde craquer, visa l'adolescent avec précaution. Avant de tirer, il crut remarquer un phénomène étrange : la poussière semblait épargner le prince. Elle virevoltait à quelque distance de son cheval sans vraiment l'atteindre.

À cet instant, István le regarda. Leurs yeux se rencontrèrent. Un trouble inconnu s'empara de l'archer qui dut réassurer sa prise sur la flèche.

Cette seconde d'hésitation permit à un garde de s'interposer et Farkas perdit le bon angle de tir. Grondant, il fit avancer son cheval qui se cabra légèrement. La bête s'effrayait des ombres qui dansaient dans la poussière.

Le cavalier retrouva rapidement une nouvelle position. Il tendit de nouveau la corde de son arme. Le camail du prince avait légèrement glissé et laissait une partie de sa gorge découverte. Un trait suffirait à le tuer.

Farkas allait tirer quand une bourrasque se souleva, lui jetant des cendres dans les yeux. Il se détourna trop tard et sentit les grains se glisser sous ses paupières. Un cri de rage lui échappa. Les éléments se liguaient contre lui. D'abondantes larmes coulèrent aussitôt, creusant des sillons noirs dans la crasse de ses joues.

Il se plaça à bonne distance du prince pour la troisième fois. Il ne manquerait pas cette occasion. István l'observa, toujours plus pâle, déjà mort peut-être. Ses lèvres qui s'agitaient fébrilement semblaient exhaler des malédictions.

Les doigts du tireur commencèrent à laisser filer la corde quand un cri s'éleva, suivi du hurlement des cornes.

« Retraite ! »

Une impulsion s'empara des hommes qui, soudain, s'enfoncèrent dans la poussière. Farkas fut obligé de

suivre le mouvement. Il galopa plus vite que les autres et finit par se sortir de l'étouffant nuage.

Le soleil rouge et souverain l'éblouit. Devant lui, des cavaliers fuyaient vers les hauteurs. Il repéra Koppány qui levait les bras au ciel, comme pour attirer l'attention sur lui.

Cette manoeuvre des Magyars était toujours la même : après une attaque fulgurante, ils feignaient la fuite afin de provoquer la poursuite des adversaires. Ils portaient alors leur bouclier dans le dos afin de ne pas être criblés de flèches. Lorsque les ennemis avaient rompu leur cohésion, les cavaliers faisaient volte-face et déclenchaient un carnage.

Farkas tiqua. Avec le temps, la ruse avait pu être éventée. Il accéléra l'allure et arriva au niveau de Koppány alors que celui-ci atteignait le sommet de la colline. Le duc se tourna vers lui en souriant largement :

« Où étais-tu ?

— Auprès de ton cousin.

— Pour quelle raison ? sourcilla le guerrier.

— Je voulais savoir qui j'affrontais...

— Ne t'avise pas de le tuer. Je n'ai pas besoin qu'il meure ! »

Farkas acquiesça. Les deux hommes chevauchaient de conserve. De l'autre côté des collines s'étendait une plaine nue.

« Où allons-nous ?

— Il y a un lieu nommé Sóly. C'est assez loin pour que l'armée d'István soit éparpillée. Je contre-attaquerai à cet endroit. Nos archers n'ont pas encore donné toute leur mesure.

— Nous avons perdu beaucoup d'hommes dans ce deuxième assaut. Crois-tu toujours pouvoir

l'emporter ?

— Bien sûr ! ricana Koppány. Le Turul est avec nous ! »

Dans ce cas, pourquoi Farkas n'avait-il pas réussi à abattre le prince alors que l'oiseau fabuleux passait justement à la verticale du champ de bataille ? Le duc de Somogy ne lui laissa pas le temps de réfléchir plus avant.

« J'ai une autre idée pour nous assurer la victoire, reprit-il. Tu vas retourner au campement et dire à Vatha d'attaquer István à revers avec ses hommes. Pris entre deux feux, il sera forcé de se rendre. »

Koppány partit d'un grand rire. Ses bras ouverts semblaient prêts à étreindre le paysage tout entier et ses dents mordaient le ciel.

« Nous sommes des géants, Farkas ! »

Il partit au triple galop, laissant le sans-tribu sur place. Après un instant, ce dernier tourna bride et obliqua vers le campement.

Jamais le soleil ne lui parut aussi violent. Malgré la protection de sa casaque, et celle de son armure, il sentait les rayons lui frapper la tête et le dos à coups redoublés. La plaine était noyée de lumière crue, au point que les lignes s'effaçaient, tremblantes.

Farkas avançait, étourdi par la chaleur et les battements de son coeur dans ses tempes, les narines et les yeux irrités par la poussière. Il ne sentait plus rien. À part une vague odeur de brûlé dont l'âcreté l'indisposait.

Le cantonnement n'était plus très loin quand il comprit ce que ce parfum signifiait. Des charrois bâchés avaient été disposés en protection autour du camp. Le tissu qui les couvrait se consumait encore à demi mais on avait eu soin d'éteindre les flammes pour que les fumées ne trahissent pas ce qui s'était passé ici.

Le cheval de Farkas bondit par-dessus un chariot renversé.

L'endroit était dévasté. Partout des corps, du sang, des débris. Tout ce qui vivait, hommes, femmes, chevaux, avait été passé au fil de l'épée. On n'avait même pas pris le temps d'entasser les cadavres.

Le cavalier mit pied à terre, étonné. Qui avait pu se rendre coupable d'un tel massacre ? La réponse était si évidente qu'il se la formula immédiatement après la question. Il n'y avait qu'une personne qui disposait de troupes encore fraîches. Il l'imaginait ordonnant d'exécuter tous les prisonniers et repartant, sitôt son forfait accompli, porter secours au prince.

Les relents de chair grillée étaient écoeurants et témoignaient des tortures qui avaient sévi. Quelques carcasses demeuraient, les pieds rongés par le feu, les orteils réduits en cendres noires.

Au centre de ce champ de ruines, la jurta de Koppány se dressait toujours, étonnamment indemne. Poussé par la curiosité, Farkas y pénétra. Une puanteur obscène d'entrailles mises à nu l'accueillit.

Il compta trois corps étendus, ceux des épouses du duc. Elles s'étaient poignardées, sans doute mal, sans doute trop tard. Ou alors, dans leur rage de ne pouvoir les capturer vivantes, peut-être les soldats s'étaient-ils acharnés sur leurs ventres et leurs poitrines.

En revanche, il n'y avait pas trace de la chamane. De même, errant dans le camp, Farkas fut incapable de retrouver le cadavre de Vatha.

Sóly.

Il fallait partir.

Prévenir le duc de Somogy.

Ravalant la nausée qui lui montait à la gorge, Farkas remonta sur son cheval et quitta ces lieux de désolation. Après quelque distance, il mit sa monture au galop et se lança sur la piste des tueurs.

Les traces étaient encore fraîches, il n'eut aucun mal à la suivre malgré les exhalaisons qui lui piquaient encore

les yeux. Le cavalier traversa une nouvelle vallée recuite par le soleil. Les herbes jaunissaient et se desséchaient à vue d'oeil.

Sous ses cuisses, la cavale épuisée crachait des filets d'écume qui se collaient à son poitrail. Un souffle rauque et sifflant s'échappait de ses naseaux. Un peu de sang même colorait de rouge la mousse blanchâtre.

Farkas ne ralentit pas. Lui-même ressentait une immense fatigue. Où était le Turul ? Le ciel bleuté demeurait désespérément vide.

La cavalcade le mena à travers des halliers et des arbustes. Plus il approchait, plus le décor se couvrait d'une grisaille uniforme. Le vent s'était levé, effaçant les empreintes des chevaux. La nature tout entière se dressait contre la progression du cavalier.

Il luttait toujours, chaque pas devenant plus difficile que le précédent.

Enfin, il arriva devant une nouvelle colline derrière laquelle montaient des bruits de combat. Ce fut alors qu'il entendit les chants que la brise apportait. C'étaient des chœurs, sans accompagnement musical. Les voix chantaient à l'unisson, récitant des paroles qu'il ne comprenait pas. La mélodie, infiniment monotone, planait doucement, s'amenuisait avant de revenir, plus forte, plus marquée. Il y avait quelque chose de mortifère dans cette musique.

Farkas parvint au faîte sans apercevoir le moindre chanteur. En revanche, il vit les deux armées mélangées dans un inexprimable chaos. Les troupes tournoyaient, à pied ou en selle, tandis qu'une sorte de tumulus s'élevait au centre de la plaine, amas de terre, d'armes et de chevaux morts.

Koppány s'y tenait, ses courtes jambes arquées par l'effort. Son sabre faisait rendre gorge à quiconque approchait. Son alezan gisait mort à quelques pas de lui. Il hurlait toujours le même mot :

« István ! »

Et frappait de nouveau.

Au loin, Farkas aperçut Sarolta qui donnait des ordres pour encercler le duc dont les troupes avaient été décimées par son attaque inattendue. La régente avait le visage couvert de suie où ressortaient ses yeux brillants et sa bouche écarlate, ses tresses noires battant dans son dos. Elle avait fait payer le prix fort de son hésitation aux hommes de Koppány. Un tel acharnement ne pouvait s'expliquer que par une volonté de prouver sa fidélité à son fils.

Ce fut alors que le cheval du cavalier s'effondra sous lui, mort d'épuisement. Farkas roula à terre et dévala la pente. Il avait à peine eu le réflexe de saisir son arc et trois flèches.

Quand il se redressa, étourdi, il remarqua que Sarolta fixait le milieu du champ de bataille, éperdue. Il suivit son regard et avisa un chevalier qui s'approchait au trot de Koppány. L'homme portait une lance dorée qui étincelait et jetait des reflets d'incendie aux alentours.

István.

Celui-ci descendit de cheval au pied de l'éminence et rejoignit son cousin au sommet. Les deux hommes se tinrent un long moment face à face tandis que, peu à peu, les soldats cessaient de se battre pour les observer.

L'ombre du Turul passa au-dessus d'eux et on l'entendit pousser son cri perçant :

« Haj ! »

Au même instant, les chœurs reprirent. Chants et glatissements s'affrontèrent pour occuper l'espace.

Koppány était blessé de toutes parts. Il observa son cousin, son rival et, hurlant, se précipita sur lui. Avec une vivacité inattendue, István para l'attaque de sa lance d'or. Le duc, emporté par son élan, dépassa son adversaire.

Le prince en profita pour instaurer une distance entre

eux, faisant volte-face et reculant. Il saisit l'extrémité de la hampe, allongea la pointe devant lui et força Koppány à s'arrêter alors qu'il revenait au contact. Attaquant d'estoc, István le poussa à exécuter une série d'esquives qui achevèrent d'ouvrir ses plaies.

« Rends-toi, cousin. Tu t'es bien battu. Je ne souhaite pas ta mort.

— Le Turul est avec moi ! »

Pour preuve, le duc montra l'ongun tâché de sang sur lequel on ne distinguait plus le moindre oiseau.

Pendant cet échange, Farkas avait commencé à avancer vers le lieu du duel. Il remarqua une silhouette qui progressait lentement en direction de Koppány. Le cavalier ne parvint pas à voir de qui il s'agissait car l'homme demeurait caché par la masse du duc.

« Bats-toi ! dit ce dernier. Laisse-moi mourir comme un guerrier ! Je ne veux pas de ta pitié ! Je suis le fils de Szerénd le Chauve, descendant d'Árpád !

— Je ne régnerai pas par le meurtre », répondit doucement István.

Farkas finit par apercevoir le chevalier qui s'approchait dans le dos de Koppány, un Bavarois au visage marmoréen. Il se mit à courir. L'angle qui lui aurait permis d'abattre le traître lui demeurait fermé.

L'homme se dressa en silence derrière le duc de Somogy et, sans une once d'hésitation, lui planta son épée dans les reins. Un hurlement déchira la gorge de Farkas. Il vit qu'István avait crié lui aussi.

Koppány se retourna lentement, eut un sourire triste et sanglant, puis s'abattit comme un chêne déraciné. Dans le ciel, le Turul siffla.

Farkas courait toujours, il encocha une première flèche et mit le prince en joue. Les chants sacrés étaient revenus, plus entêtants que jamais. István, comme averti de son arrivée, tourna son visage blême et tendit vers l'archer son bras, non pour une menace, mais

comme on offre sa main à un ami.

« Je te pardonne ! » tonna-t-il.

Farkas tira. Jamais il n'avait manqué sa cible. Pourtant le trait siffla dans l'air et ne fit que frôler la joue du jeune prince. Il encocha la deuxième flèche.

« Je te pardonne », répéta István à voix haute.

Le coup partit et passa plus loin. Refusant de songer à cet échec inouï, Farkas attendit de se trouver à quelques pas du fils de Géza pour tirer une dernière fois.

« Je te pardonne. »

La voix de l'adolescent n'était plus qu'un murmure. La troisième flèche ne parvint même pas jusqu'à lui ; elle se planta dans le sol, à ses pieds. Bouleversé, Farkas cessa de courir et tomba à genoux.

Alors l'ombre du Turul qui s'était éloigné en direction du soleil passa fugacement sur la poitrine du prince, marquant la tunique claire qui couvrait sa cote de mailles. Terrassé, le cavalier balbutia : « C'est toi ! »

La lumière du zénith nimbait István d'un éclat mordoré. Farkas, à demi assommé, devina, plus qu'il ne le vit, que tous les hommes autour de lui mettaient un genou en terre.

La suite se passa dans un brouillard étrange. Le cavalier entendit les voix de Sarolta et de son fils.

« Wezellan a désobéi à mes ordres, disait le prince.

— Il a suivi les miens. Les traîtres ne doivent pas survivre. Je suis encore la régente.

— C'est fini. À partir de ce jour, j'exercerai le pouvoir moi-même. Et tu ne t'opposeras plus à mes décisions. Sous peine de mort. Aujourd'hui, tu peux être contente de m'avoir permis de remporter la bataille, sans quoi je t'aurais fait exécuter. Suis-je clair ?

— Oui, prince », répondit Sarolta, dépitée.

Un silence passa. La mère et le fils s'étaient rapprochés du cadavre de Koppány.

« Il faut faire un exemple, prince.

— Pourquoi donc ?

— Il s'est rebellé contre toi. Je vois, ici et là, des étendards appartenant aux tribus de Sámuel Aba, de Vatha, d'Ajtony...

— Et de ton frère Gyula.

— C'est vrai. Mon frère aussi doit être averti qu'on ne peut ignorer ton pouvoir désormais. »

Un instant passa.

« Il y a autre chose, mon fils.

— Quoi donc ?

— Tu dois démembrer le cadavre de Koppány si tu ne veux pas que son esprit te hante à jamais...

— Superstitions ! dit le prince d'un ton peu convaincu.

— Il existe des magiciens capables de faire revenir une âme dans un corps. Tu le sais bien. Épargne-toi ce souci. Une carcasse dépecée ne saurait te menacer. Et tes ennemis trembleront. »

István réfléchit un moment. Quand il parla de nouveau, son ton était redevenu fiévreux.

« Il y a peut-être moyen de nous arranger utilement de ce procédé barbare... »

Le sourire de sa mère était si large qu'on l'entendit s'étirer sur ses lèvres. Puis Farkas sentit qu'on le désignait.

« Que faisons-nous de celui-là ? fit Sarolta.

— Il ne constitue plus un danger. Ce cavalier est notre

allié désormais. »

Le ton du prince était sans réplique.

Il s'éloigna tandis que la hache de Wezellan s'élevait lentement dans le ciel pur, reflétant un instant le soleil, avant de s'abattre dans un bruit sourd.

Chapitre 13

Ipsum uero Cupan Beatus Stephanus in quatuor partes fecit mactari: primam partem misit in portam Strigoniensem, secundam in Vespimiensem, tertiam in Jauriensem, quartam autem in Erdel.

Chronica Hungarorum

Duna se sentit entraînée par les trois épouses. Les poignards continuaient de briller de temps à autre pour l'avertir qu'elle n'avait pas le choix. Elle se laissa donc faire quand on la déshabilla puis quand on la fit asseoir dans une bassine de bois.

La chamane siffla comme un chat lorsqu'on lui versa de l'eau bouillante sur la tête. Elle se débattit mais les poignes des femmes la maintinrent en place. Le pire était à venir. On lui frotta chaque parcelle de peau jusqu'à la faire saigner. Le liquide dans lequel elle trempait devint noir et fut changé à plusieurs reprises.

Le moment de démêler ses cheveux fut une torture. Les peignes ne cessaient de se prendre dans les noeuds et de s'y casser les dents. Les épouses juraient à voix basse. Sans les ordres de Koppány, elles auraient abandonné depuis longtemps ou bien auraient tondu l'épaisse toison.

Après de longues heures de travail, les peignes finirent par glisser sans obstacle dans les mèches noires. Duna crut que le traitement allait s'arrêter là mais les femmes continuèrent longtemps à passer et repasser ses cheveux pour les lisser comme de la soie. La jeune

femme en avait le crâne en feu. Tout son corps la brûlait.

Enfin, elle dut s'allonger sur une natte pour être couverte d'huiles odoriférantes. Puis on la frictionna lentement pour faire pénétrer les onguents dans la peau. Les mains des épouses n'étaient pas douces, elles malaxaient les muscles, pétrissaient les chairs, remplaçaient les articulations qui craquaient sous la puissance du traitement. Ce n'était plus un simple massage. Duna devenait entre leurs doigts une argile molle qu'on façonnait pour la rendre à sa nature d'être humain.

Son dos, qu'elle tenait courbé comme une bête traquée, fut redressé à force de manipulations. Ses épaules voûtées retrouvèrent leur posture. Même son bassin bascula. Elle finit par y trouver du plaisir et son esprit vagabonda tandis que les femmes s'échinaient à la transformer.

Elle se vit survolant des armées d'hommes qui s'affrontaient dans des nuages de poussière. Des chevaux couraient, aussi petits que des araignées. Tout un tumulte s'élevait.

Elle était le Turul qui dominait le monde.

En bas, des troupes se déplaçaient en mouvements d'ensemble qui rappelaient des danses frénétiques. Au milieu de cette noire marée humaine, il y avait un trou clair. Un cavalier pâle s'y tenait, effrayé.

Les yeux perçants de la chamane reconnurent le petit prince. Il ne devait pas être plus âgé qu'elle. Ses gardes tournaient autour de lui pour le défendre, formant un cercle infranchissable.

Le Turul poussa un cri retentissant qui se propagea à toute la vallée. Que ses adversaires tremblent ! Elle descendit en piqué sur l'adolescent.

« Duna... »

Elle refusa de sortir de sa transe. Il fallait tuer István, au moins détourner son attention car un cavalier galopait

vers lui, l'arc bandé.

« Duna ! »

Une main rude lui pressa l'épaule et la tira de sa torpeur.

« Tu t'étais endormie, dit doucement Picur.

— Nous en avons terminé avec toi, ajouta Boglárka.

— Regarde », ordonna Enikő en lui tendant un miroir.

Ce n'était qu'une plaque de métal imparfaite, mais elle fut suffisante pour noter la différence. D'ailleurs, Duna hésita à se reconnaître. Jusqu'à ce jour, elle n'avait eu pour tout reflet que les eaux des fleuves. La couche de crasse qui la couvrait habituellement était si épaisse qu'elle ne laissait voir que ses yeux sombres. Là, on distinguait sans peine des traits fins, réguliers, une peau pâle.

« Oui, tu es belle », murmura Picur.

On avait coupé et tressé ses cheveux en broussaille. Même ainsi, ils lui descendaient encore jusqu'à la taille en nattes épaisses et brillantes. Sur ses jambes, sa peau avait été poncée si brutalement que tous les poils avaient été arrachés. Elle se sentait nue.

« Enfile ceci en attendant que tes vêtements soient secs. »

Enikő lui donna une tunique claire qu'elle l'aida à enfiler. Le lin apaisa son derme irrité. Les trois épouses lasses, réunies en cercle autour d'elle, admiraient le fruit de leur travail en silence.

« Il ne reste plus qu'à te maquiller, fit Boglárka.

— Je veux être digne de mon père. »

La voix de Duna n'était qu'un souffle. Son cœur cognait dans sa poitrine.

Soudain on entendit des cris dans le campement. Des sabots martelaient le sol et des lames s'entrechoquaient. Les épouses se resserrèrent autour de la chamane et leurs poignards réapparurent

aussitôt.

Les quatre femmes dressèrent l'oreille. Mais elles ne perçurent que des cavalcades, des sifflements de flèches, le craquètement des flammes. Des relents de sang et de poussière pénétraient par l'ouverture du toit.

Alors, des pas résonnèrent devant la jurta. Des armes cliquetaient à chaque enjambée. On se rapprochait. Un sabre souleva le pan de feutre qui formait l'entrée de la tente.

Une moustache grise et hérissée se présenta d'abord. Soulagée, Duna reconnut le vezér qui servait de bras droit à son père.

« Où est-elle ? » s'enquit Vatha.

Il avait été touché, sans gravité cependant.

« Où est la fille de Koppány ? répéta-t-il, pressant.

— Mais elle se trouve devant toi », répondit Picur.

L'homme eut un regard incrédule en remettant la sauvageonne aperçue quelques heures plus tôt. Cela ne dura qu'un instant.

« Il faut partir. Je prends Duna avec moi. Je ne puis vous emmener. »

Les trois épouses acquiescèrent sans une question. Elles se contentèrent de tenir leurs armes devant elles, indiquant qu'elles ne tomberaient pas vivantes aux mains de l'ennemi.

« Suis-moi ! »

Vatha fit volte-face et quitta la jurta. La chamane lui emboîta le pas.

« Attends, fit Boglárka. Tes amulettes. »

Elle lui mit en main un sac de feutre qui contenait tous ses fétiches. Duna hocha la tête en signe de remerciement et sortit à son tour.

Dehors, les clameurs du combat devenaient assourdissantes, tout comme les odeurs se faisaient insoutenables. Il n'y avait pas de réel affrontement mais une sorte de carnage. Une femme aux cris enragés dirigeait la manoeuvre, dressée sur ses étriers, et poussait ses hommes à la cruauté. Elle avait un air de ressemblance avec le prince István.

Il n'était pas difficile de reconstituer les événements. Les assiégés impatients avaient, contre toute attente, décidé d'effectuer une sortie qui avait pris les Magyars totalement au dépourvu. Les charrois disposés en cercle n'avaient pas réussi à protéger le campement contre la charge furieuse des hommes de la régente.

Vatha avait déjà enfourché son cheval. Il galopa vers elle et, passant à côté, lui attrapa le bras. Sa poigne de fer la propulsa derrière lui, sur la croupe, sans marquer d'arrêt.

D'un cri, il fit accélérer sa monture pour gagner le couvert des bois. Derrière eux, des soldats avaient repéré leur fuite et les prenaient en chasse.

« Cramponne-toi ! »

Vatha dirigeait son hongre comme lui-même. Il s'enfonça sous les frondaisons basses des saules car les marécages n'étaient pas loin. Le gris pommelée souleva des gerbes blanches en traversant des flaques d'eau chaude.

« Tourne-toi et dis-moi combien d'hommes sont après nous ! »

Duna regarda en arrière. Elle repéra trois ennemis qui les avaient pris en chasse.

« Bien, tu vas prendre les rênes et continuer tout droit ! »

La chamane fit ce qu'on lui disait. Elle n'avait jamais monté mais le cheval la comprenait. Sans ralentir, le chef de clan se mit debout, un pied sur le garrot de l'animal, l'autre sur ses reins. Quand ils passèrent sous un peuplier tortueux, Vatha s'accrocha à la branche la plus basse et se hissa avec une agilité de jeune homme.

Le hongre, quoique troublé par l'absence de son cavalier, poursuivait sa course.

« C'est bien », lui murmura-t-elle à l'oreille.

Ils coururent encore longtemps. Duna, sentant dans son dos le galop sourd de ses poursuivants, n'osait pourtant regarder derrière elle de peur de se cogner à un arbre. Elle savait seulement que cette course la menait vers le grand fleuve dont les eaux s'écoulaient bien plus à l'est.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et semblait vouloir enflammer les feuilles pour faire table rase du pays.

Enfin, elle déboucha sur une plaine dégagée. La griserie de la vitesse infusait son ventre de sensations inconnues, à moins que ce ne fût la peur. Cette fois, elle put se retourner.

Un seul cavalier était encore à ses trousses. Il galopait si vite qu'il se rapprochait à chaque foulée, dévorant l'espace qui les séparait.

« Accélère donc ! »

Le hongre ne parut pas l'entendre. Au contraire, il ralentit l'allure, jusqu'à revenir au rythme sautillant du trot. Alors, Duna entendit que l'homme criait. En se retournant, elle aperçut la moustache broussailleuse.

« C'est moi », dit Vatha simplement.

Un peu de sang, pas le sien, tachait le revers de son kaftán.

« Que faisons-nous à présent ? interrogea la jeune femme.

— Koppány avait évoqué une retraite vers Sóly. Nous pourrions sans doute le rejoindre là-bas. À deux chevaux, nous irons plus vite. »

Ils échangèrent leurs montures car il tenait à son hongre. Duna caressa l'encolure de l'alezan quand ils repartirent, laissant le soleil derrière eux. Elle préféra

bientôt lâcher les rênes et s'agripper à la crinière de l'animal pour mieux le guider.

Une sourde inquiétude montait en elle. Si l'attaque des hommes de Veszprém était imprévue, ne risquait-elle pas de déstabiliser les plans de son père ? Vatha avait déjà dû songer à tout cela car ses traits marqués trahissaient l'anxiété.

La chamane revint vers le Turul. Depuis toujours, elle entretenait avec l'oiseau fabuleux un rapport privilégié. Le rapace acceptait toujours la présence de son esprit auprès de lui.

Cette fois ne fit pas exception. Elle se détacha de son corps, s'envola par-dessus les cimes des arbres, par-dessus le faite des montagnes lointaines, et rejoignit son Turul.

Ce dernier tournoyait à la verticale d'un nouveau champ de bataille, une sorte de cuvette cerclée de collines. Au centre trônait un modeste tumulus. Koppány se trouvait là, amoindri mais toujours vaillant. Du haut de son cheval, il repoussait plusieurs ennemis à la fois, frappant d'estoc et de taille, trouvant la faille dans les cottes de mailles. Il laissait autour de lui un sillage de sang.

Les hommes de la régente arrivaient par le sud et déferlaient dans le bassin. Ils provoquèrent une trouée dans l'armée magyare. Les lourds chevaliers reprenaient l'initiative et pressaient leurs adversaires sous une masse de fer. C'était comme un poing gigantesque qui aurait broyé la cavalerie de Koppány.

Le duc de Somogy, voyant arriver les renforts, crut reconnaître les siens. Il s'écria : « Vatha ! »

Puis son sourire s'éteignit quand il aperçut Sarolta. Une lance abattit son cheval sous lui. Il continua à se battre à pied.

Duna voulut s'approcher pour le protéger mais d'horribles chants flottaient dans l'air et créaient une sorte de mur invisible qu'elle ne parvenait pas à franchir. Elle s'éloigna pour reprendre son élan, mais

les chœurs hideux la repoussèrent encore. On aurait dit la psalmodie des morts. Le silence se fit quand un homme armé d'une lance en or s'approcha de Koppány.

Tout à coup, la chamane perdit de vue la bataille et vit le sol s'approcher à vive allure. Arrachée à sa transe, elle roula brutalement sur le sol.

Il lui fallut un instant pour comprendre ce qui se passait.

Le soleil empoussiéré l'éblouissait et jetait dans ses yeux le sel de la sueur. Vatha était aux prises avec deux hommes. Un troisième s'était attaqué à elle et avait réussi à lui faire vider les étriers.

Sur ses gardes, Duna se redressa, attendant le prochain assaut. Le cheval se précipita sur elle, énorme. La jeune femme se jeta sur le côté pour l'éviter. Les jambes de l'animal la frôlèrent.

Le cavalier redressa sa course et se retourna. Cette fois, il saisit une pique avant de s'élancer vers elle. La chamane vit sa mort arriver. Il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Même si elle esquivait la charge, la lance la clouerait au sol.

Une silhouette alors se jeta entre elle et son ennemi. C'était Vatha. Ayant tué ses deux adversaires, il n'avait trouvé d'autre solution pour la sauver que de se ruer dans les jambes de l'animal.

Le cheval se cabra en hennissant. Il surprit son cavalier qui ne parvint pas à conserver son assiette et chuta sur le dos. Quand la monture retomba, les jambes en avant, il écrasa le bras droit de Vatha dans un atroce bruit d'os disloqué.

Luttant contre la panique, Duna mit à profit ce délai pour courir au-devant de l'ennemi. L'homme, le souffle coupé par le choc, ne parvenait pas à reprendre sa respiration et demeurait étendu. La jeune femme prit la lance qui avait roulé sur le côté et, l'enserrant fermement dans ses mains, la planta de toutes ses forces dans le ventre du cavalier. Les lamelles de cuir cédèrent et la pointe transperça l'armure, la chair puis

la terre.

Duna revint vers le guerrier blessé. Vatha était pâle comme un linge mais il ne gémit pas quand elle l'aida à se relever puis à se remettre en selle.

« Il y a des soldats d'István partout, gronda-t-il entre ses dents. Nous devons nous mettre à l'abri et attendre. »

La chamane opina.

« Des hommes de ma tribu attendent dans un petit bois. Si nous les rejoignons, nous serons en sécurité. »

Ils s'élancèrent de nouveau, errant dans la plaine ouverte comme des prisonniers entre les murs d'un château. La plupart des issues leur étaient interdites. Partout, ils entendaient crier les chevaliers. La langue bavaroise, râpeuse, résonnait dans les halliers.

Ils durent se cacher pour fuir.

À mesure qu'ils s'éloignaient, Duna prenait conscience qu'elle ne reverrait plus son père. La magie déclenchée par le prince avait été bien plus puissante que prévue et la chamane n'était pas prête à l'affronter.

Ils chevauchèrent jusqu'au soir, fugitifs, tressaillant au moindre bruit, couvant la végétation de regards traqués quand le vent faisait frémir les branches.

Vatha blêmissait d'heure en heure. Même ses lèvres blanchissaient de façon effrayante.

Enfin, le soleil cessa de darder sur eux ses rayons aigus. Il retomba vers le couchant et rougit l'horizon au-dessus d'un bosquet d'arbres.

« Arrêtons-nous, souffla le guerrier dès qu'ils furent à l'abri des bois. Cet endroit est sûr. »

À peine ces mots dits, il tomba de cheval, évanoui. Duna mit pied à terre et se précipita vers lui pour examiner sa blessure. Le bras avait été fracassé, des esquilles perçaient la peau en plusieurs endroits. Jamais l'os ne se ressouderait. Les plaies multiples allaient s'infecter

et ce serait la gangrène. Peut-être était-il déjà trop tard.

Un regard suffit à la chamane pour prendre sa décision. Elle adossa son sauveur contre un tronc et partit chercher du bois.

Quand elle revint, les bras chargés d'un lourd fagot, la nuit était presque tombée. Les dernières lueurs du jour lui permirent de préparer un feu. Elle produisit des étincelles en percutant un morceau de fer contre le tranchant d'un silex. Cela suffit à enflammer l'amadou qu'elle avait arraché aux arbres.

Bientôt un brasier flamba. Vatha remua, délirant. Elle lui ouvrit la bouche pour y glisser quelques baies qu'il avala à contrecœur. Cela l'apaisa un instant car il souffrait beaucoup.

La chamane sortit de son fourreau le sabre du cavalier. Puis, elle attrapa la sabretache qui pendait sur le flanc du cheval. Elle en arracha la plaque composée d'une lame d'argent et d'une autre de cuivre et la jeta au feu.

Cela fait, la jeune femme installa Vatha confortablement contre le tronc et l'attacha au moyen de lanières de cuir récupérées sur la selle. Quand il fut bien entravé, elle alla vérifier que la plaque était brûlante.

Alors, déglutissant, la gorge sèche, elle leva le sabre au-dessus du bras disloqué et frappa, juste en dessous de l'épaule. Le Magyar eut un sursaut mais il ne se réveilla pas. Le premier coup n'avait pas suffi à trancher correctement l'os. Duna frappa encore, ravalant sa nausée.

Cette fois, le membre mort glissa sur les racines. Un peu de sang gicla, aussitôt retenu par la compression des veines.

Duna marcha jusqu'au feu, entoura ses mains de tissu et s'empara de la plaque chauffée à blanc. Agissant lentement pour ne pas commettre d'erreur, elle revint vers le blessé et appliqua le métal ardent sur la chair à vif. Dans un sifflement, la brûlure cautérisa la plaie. Les motifs de la lame s'imprimèrent profondément

dans la viande.

Vatha poussa un hurlement et retomba évanoui.

Essuyant son front qui était soudain baigné d'un flot de sueur, la chamane le détacha et le laissa reposer sur le dos. L'homme était sauvé. Cela lui avait coûté le bras qui tenait l'épée.

Duna se laissa choir devant le feu, épuisée. Ce fut alors qu'elle aperçut l'homme qui se réchauffait à la lueur des flammes.

La jeune femme retint un cri et observa l'intrus. Il s'agissait d'un Magyar qui grimaçait comme s'il était constamment ébloui. Mince jusqu'à la maigreur, il portait une barbe de trois jours sur son visage émacié et ses cheveux, longs et noirs, pendaient librement dans son dos.

« Êtes-vous un homme de Vatha ?

— Nous ne sommes à personne. »

Le guerrier regardait le feu, hypnotisé. Les flammèches dansaient dans ses yeux.

« Koppány est mort. »

Cette fois, Duna n'interrogeait pas. Elle savait. L'homme cracha dans le feu qui grésilla.

« Ils ont découpé son corps en quatre morceaux, dit-il d'une voix voilée, presque éteinte. Un par ennemi. Le premier, a dit István, sera cloué à la porte d'Esztergom pour avertir Sámuel Aba. Le deuxième ornera celle de Veszprém pour mettre Ajtony en garde. Le troisième, à la porte de Győr, est pour le vezér Vatha. Quant à la dernière partie, ils l'ont envoyée en Transylvanie à l'attention de Gyula. »

Le ton était froid et cela aida la jeune femme à mieux supporter la nouvelle. Elle ne pouvait imaginer le sort effroyable subi par son père. La rage monta dans sa poitrine. Ce maudit prince allait payer ! Tant qu'il lui resterait un souffle de vie, elle le poursuivrait de ses

représailles car le lien qui l'unissait à son père était sacré.

Elle ne le tuerait pas immédiatement. Elle ferait disparaître peu à peu tous ceux qu'il aimait, l'anéantirait de l'intérieur, puis elle lui crèverait les yeux et le laisserait errer à jamais comme un fantôme.

Après tout, la puissance des chamanes coulait dans ses veines, le Turul même écoutait ses paroles.

« Je veux me venger d'István, déclara-t-elle posément. Je sais que Vatha, même diminué, restera à mes côtés. M'aiderez-vous ? »

L'homme ne répondit pas, comme si cela allait de soi. Cependant, quelques instants plus tard, cinq visages burinés émergeaient lentement de l'obscurité. Duna sourit : elle n'était pas seule.

Deuxième partie

Rex

« Rends-nous la couronne, murmurèrent les voix dans l'ombre.

— Je ne l'ai plus ! gémit le roi aveugle. Je l'ai aussi rendue à l'empereur !

— Tu mens. »

Le souverain chercha de nouveau à fuir comme un cerf aux abois. Il courut vers le nord mais une troisième flèche siffla devant son visage. Il obliqua vers l'ouest, sous la caresse froide du soleil descendant. C'était là-bas que se trouvaient les Russes, les Polonais, les Germains. Un quatrième trait mit fin à ses espoirs en le faisant trébucher.

Dans sa chute, il laissa tomber l'objet enveloppé de tissu qu'il tenait en main. Cela roula devant lui avec un bruit métallique. Il tâtonna pour retrouver le diadème et, jalousement, l'emballa de nouveau, le serrant contre lui.

« Je suis encore le roi ! cria-t-il.

— Tu n'es plus rien, chuchota la nuit.

— Est-ce Gyula qui vous envoie ? Ou bien les fils d'Ajtony ? »

Seul le silence lui répondit.

Chapitre 14

Été 1003

Quinto post patris obitum annon, benedictionis apostolice litteris allatis, presulibus cum clero, comitibus cum populo laudes congruas acclamantibus, dilectus deo Stephanus rex appellatur et unctione crismali perunctus, diademate regalis dignitatis feliciter coronatur.

Legenda maior sancti regis Stephani

Le denier était flambant neuf et le moindre rayon éclatait sur sa tranche en myriades de reflets. Sur l'avvers, on apercevait la main de Dieu qui tenait une lance portant l'étendard pontifical. Du pouce, István fit sauter la pièce qui tournoya en l'air.

Il revoyait le corps démembré de son cousin, les scintillements du soleil sur la cognée qui ne cessait de s'élever et de s'abattre. Quatre fois, cinq fois peut-être, la hache avait tranché dans la chair encore chaude. Le sang avait coulé, très lentement, avant d'être aspiré par la terre poussiéreuse.

Le jeune homme éprouva comme un remords cuisant. Ce n'était pas digne d'un souverain chrétien. Il avait cédé à la peur, à l'impulsion de l'instant. À quoi bon l'emporter sur ses rivaux pour se montrer aussi sanguinaire qu'eux ?

La monnaie retombait en pivotant. Quand elle heurta la

table de toute sa masse d'argent, il y eut un bruit sourd et plein. Sur l'envers, le denier s'ornait d'une couronne et des initiales « S. R. », *Stephanus Rex*.

Le diadème était pointu au sommet, rappelant vaguement la forme d'une mitre épiscopale, symbolisant son pouvoir spirituel. Elle était surmontée de trois fleurs de lys qui rappelaient sa puissance temporelle. L'objet s'ornait également de perles et de pierres précieuses afin d'en rehausser l'éclat.

Malgré lui, il songea à son couronnement deux années auparavant, en août de l'an 1001. Les acclamations des comtes et des prélats résonnaient encore à ses oreilles.

« Longue vie au roi István !

— Amen ! »

Puis Astric lui avait prodigué l'onction royale par le chrême avant de lui remettre les insignes de son pouvoir royal : un anneau, la lance dorée qui portait à présent les couleurs de la papauté et, bien sûr, la couronne.

Il avait juré enfin de conserver la paix pour l'Église et pour le peuple, de sanctionner vols et abus, de maintenir la justice et la miséricorde. Lourds fardeaux pour de si jeunes épaules.

István avait changé depuis la victoire sur Koppány. Il s'était laissé pousser une courte barbe qui, quoique encore peu fournie, le vieillissait. À force de chevauchées en plein air, sa peau avait pris un teint plus mat.

Il observa le conseil royal qui attendait son avis, en particulier le chevalier Hunt devenu grand camérier en lieu et place de Wezellin.

« La monnaie est frappée à Esztergom même, fit le Bavaois. Ainsi nous pouvons concurrencer les sous d'or byzantins et les dirhams arabes.

— C'est bien, dit le roi.

— Les premiers impôts royaux commencent à rentrer dans nos caisses : les taxes sur les marchandises, les péages aux gués, aux ponts, aux frontières, les amendes judiciaires. Nous exploitons de nouveau les mines d'or et de sel de Transylvanie. Par contre, certaines peuplades persistent à contribuer en peaux brutes.

— Ce n'est rien. Le troc finira par leur passer. »

Le souverain se tourna vers Doboka, son comte palatin.

« Eh bien ?

— La nouvelle administration territoriale se met en place depuis que vous avez créé le comitat de Somogy et placé Wezellin à sa tête. Le nom d'ispán que vous avez choisi pour les comtes semble accepté par les populations. Le pouvoir sera exercé à partir des forteresses. Comme vous pouvez l'entendre, nous donnons plus d'ampleur à celle d'Esztergom. »

Il aurait fallu être sourd pour ignorer les travaux qui se poursuivaient, malgré les premières chaleurs de l'été. Les ouvriers avaient pour tâche de rehausser les murs, d'agrandir les bâtiments palatiaux. Une chapelle était en cours de construction.

Cette fois, Zoltán prit la parole.

« Sire, vous avez pu constater l'efficacité de notre cavalerie lourde contre les hommes de Koppány. Même si nous sommes en paix avec nos voisins, il faudrait équiper de nouveaux chevaliers, ne serait-ce que pour assurer votre protection rapprochée.

— Quel en est le prix ?

— Quarante sous d'or pour un armement complet.

— C'est trop, rétorqua Hunt. Nous épuiserions le Trésor.

— Nous aurions plus d'argent si l'on en dépensait moins pour l'Église ! » s'emporta Zoltán.

Mis en cause, Astric se leva. Depuis le sacre d'István, le

nombre d'ecclésiastiques avait considérablement augmenté à la table du conseil royal.

« Je me permets d'intervenir, dit le moine, puisque l'on m'attaque. D'abord, je tiens à remercier le roi pour sa générosité sans faille et son zèle insatiable pour répandre la sainte parole de Dieu. L'adoption du latin comme langue et écriture officielle nous permettra à la longue de balayer les pratiques païennes qui usent de runes pour transcrire leurs maléfices. À présent, vos sujets doivent se rendre à la messe chaque dimanche. Pour dix villages, on construit une église... »

István inclina la tête. C'était dans ces moments qu'il aimait être roi, quand il sentait les impulsions données depuis sa forteresse d'Esztergom s'étendre à tout le royaume. Les disputes entre l'abbé et le palefrenier suprême revenaient constamment et apportaient toujours un peu de divertissement dans la solennité pesante des réunions. Cette fois, pourtant, le conflit ne se dénoua pas après quelques passes d'armes.

« L'argent du roi m'a servi à envoyer des missions d'évangélisation chez les Magyars Noirs. Le moine Bruno de Querfurt, qui dirige cette expédition, m'envoie des rapports réguliers. Selon lui, le christianisme n'est guère développé de l'autre côté de la Duna. Les vezér sont des païens, ou bien des convertis de façade au rite des Grecs. Ajtony a fondé un monastère et se croit quitte envers Dieu. Sámuel Aba et Gyula se moquent de nous. Si j'en crois Bruno, il y a des régions où vos soldats sont obligés de crever les yeux aux païens qui refusent de se convertir !

— Astric a raison, sire, reprit Zoltán. Vous dominez toute la région de Transdanubie et les Magyars Blancs, mais les Magyars Noirs résistent encore. Vous ne serez jamais roi du pays tout entier tant que des chefs de tribus pourront vous mépriser. »

István, surpris de la tournure de la conversation, sut que le moment qu'il redoutait était arrivé. Il se cala dans son fauteuil, plissant les yeux pour mieux réfléchir. Les coups de marteau à l'extérieur lui vrillaient le crâne. Personne n'avait encore évoqué Vatha mais le nom

était dans tous les esprits.

« Vous avez averti vos ennemis, déclara Hermann, mais ils continuent de se rire de vous. Il faut prendre l'initiative.

— Et qui attaqueriez-vous ?

— Je fais mon affaire d'Ajtony, affirma Doboka. J'ai envoyé un espion chez lui.

— Sámuel Aba semble prêt à négocier », renchérit Hunt.

Zoltán semblait soucieux.

« Vatha s'est replié dans ses terres de Körös mais il empêche nos hommes, prêtres ou soldats, d'y pénétrer. C'est lui qu'il conviendrait d'abattre en premier. Mais il a avec lui des guerriers, moins d'une dizaine, qui sèment la terreur. L'attaquer dans la Grande Plaine, sur son terrain, serait une erreur. Il faudrait l'encercler.

— En outre, il n'a noué aucune alliance avec des souverains étrangers. Nous pouvons attendre avant de le tuer.

— Et Gyula ? s'enquit le roi.

— Il a refusé de percevoir la dîme ecclésiastique sur ses terres, sous prétexte que des Bulgares le harcèlent », gronda Astric.

Hunt insista.

« Les prélèvements qu'il effectue sur le sel et l'or de ses mines sont bien trop importants. Il en détourne la plus grande part.

— S'il est réellement inquiet par les Bulgares, c'est qu'il est en situation de faiblesse. Nous devrions l'attaquer. Songez, sire, à l'effet de surprise. On s'attend à ce que vous étendiez votre pouvoir sur les régions proches. Pas à ce que vous traversiez la Grande Plaine pour débusquer votre oncle en Transylvanie ! »

Doboka avait pris un ton passionné. István se caressa la barbe. Il devait réfléchir. La situation lui permettait de ne pas avoir à faire la guerre à ses voisins byzantins, germaniques ou polonais. Il n'avait aucune intention d'agrandir son territoire. Dieu lui avait confié un pays à bâtir. La tâche était suffisante pour un seul règne.

D'un geste, il congédia tous ses conseillers.

Quand tous furent sortis de la salle, le roi se tourna vers la fenêtre. Les ouvriers se lançaient des outils en criant, retaillaient les pierres, aiguisaient des lames. Cela causait un vacarme épouvantable. À chaque coup de marteau, István entendait la hache frapper. N'aurait-il jamais la paix ?

La couronne qui lui enserrait le crâne était si lourde à porter... La chaleur ambiante la rendait brûlante. István ouvrit les bras comme le Crucifié, laissant la lumière du soleil s'écouler sur son visage, sa poitrine. Il portait son diadème de fer comme Notre-Seigneur avait arboré la couronne d'épines.

À cette époque, on se rendait en foule à Jérusalem pour visiter le Saint-Sépulcre. Les pèlerins provenaient d'Italie, de Gaule, de Germanie, et se dirigeaient vers la Terre sainte par voie maritime, affrontant tempêtes et pirates. Passer par voie terrestre demeurait périlleux. L'année du couronnement d'István, des pèlerins avaient été capturés près de la Save par des païens. Pourtant, l'avènement d'un roi chrétien en pays magyar incita peu à peu les voyageurs à traverser la Pannonie. C'était un déchirement pour le jeune souverain de savoir que l'on commençait à transiter par son royaume alors que lui-même ne pouvait effectuer semblable pèlerinage.

Au moment où il pensait enfin pouvoir se permettre quelques mois de recueillement, on lui disait qu'il fallait attaquer, après son cousin, son propre oncle. Son règne allait se résumer à une série de campagnes militaires. Pourtant, il savait que ses conseillers avaient raison. Ses ennemis n'avaient eu que trop de temps pour se préparer. Les espions royaux lui rapportaient que Vatha ne cessait de démarcher les

autres vezér pour les rallier à sa cause. Il n'avait pas encore obtenu gain de cause mais le guerrier manchot ne désarmerait pas. Il aimait trop Koppány.

On frappa à la porte et István baissa les bras, irrité d'avoir été interrompu. Pourtant, quand il vit la reine entrer, son masque de sérieux fut effacé par un sourire.

« Pardonnez-moi, ma dame, je vous fais venir de Veszprém et je vous néglige. Il y a trop longtemps que nous n'avons pas été ensemble.

— Je n'ai pas cette impression, mon roi. Je ne vous quitte jamais car vous occupez mes pensées à chaque instant. »

Gisela fit quelques pas maladroits. Avec elle, des parfums frais de fleurs pénétrèrent dans la pièce. Deux grossesses n'avaient pas réussi à lui faire perdre son air juvénile. Même avec le ventre bombé, à quelques jours de l'accouchement, elle ressemblait toujours à la petite fille qu'il avait épousée jadis.

« Je réclamaï la paix et vous voici, fit István en l'aidant à s'asseoir. Comment vous portez-vous ?

— Votre enfant ne cesse de se débattre. Ce sera encore un garçon cette fois, j'en suis certaine. »

Elle rougit légèrement avant de poursuivre : « J'aimerais lui donner le nom de feu mon oncle : Otto. »

István acquiesça en riant, tous soucis envolés.

« Cela sera un signe de bonne entente avec l'empereur germanique. Agóta et István réclament-ils un petit frère ?

— Ils sont encore très jeunes, sire, pour comprendre ce qui se passe. »

Le roi était heureux qu'un second héritier mâle arrive enfin. À chaque naissance, il craignait de perdre sa précieuse épouse et, si les moments qu'ils avaient partagés dans le lit conjugal demeuraient parmi ses

plus doux souvenirs, il préférerait ne plus faire l'amour avec sa femme plutôt que de la voir mourir en couches.

Un instant, il songea qu'elle pourrait disparaître et un froid atroce lui mordit le coeur. Malgré la chaleur, il frissonna.

« Nous n'avons parlé que de moi, seigneur », reprit doucement Gisela.

Elle s'interrompit en le voyant si pâle.

« Que vous arrive-t-il ?

— Ce n'est rien, ma dame. Un étourdissement dû à la canicule, sans doute.

— Vous me mentez pour me rassurer. C'est à cause de cette couronne, n'est-ce pas ? Vous devriez l'ôter, rien qu'un instant.

— Vous savez bien que je ne le puis ! »

La bouche sèche, le roi s'appuya à la table.

« Dès que je l'enlève, ces horribles visions reviennent. Des champs entiers de corbeaux noirs comme de l'encre, et qui me fixent de leurs yeux mauvais. Des voix ténébreuses qui envahissent ma tête. Sans ce diadème consacré, je deviendrais fou.

— Vous n'en avez parlé qu'à moi et j'en suis flattée, mais ne devriez-vous pas en faire part à l'abbé Astric ? Il saurait vous aider. Car ce sont bien des sorcières qui tentent de vous ensorceler ?

— Je n'en sais rien. Il se peut qu'une chamane exerce ses charmes contre moi mais je ne possède aucune preuve.

— Pourquoi ne faites-vous pas exécuter toutes les sorcières de votre royaume ?

— La loi est déjà terrible. Celle que l'on prend pour la deuxième fois à faire usage de la magie est marquée d'une croix au fer rouge sur la poitrine, le front et

entre les épaules. Cela suffit à annuler ses pouvoirs. Mon père les faisait tuer mais cela n'a rien donné. Je les convaincrai par l'amour ! »

La petite reine se précipita dans les bras de son mari.

« Je ne saurais vous contredire. Jésus lui-même a été tenté dans le désert. Mais vous devriez vous assurer que cette femme ne puisse vous nuire davantage.

— J'ai envoyé un espion pour s'occuper de ce problème. »

Un garde entra dans la pièce et les époux se séparèrent doucement, à contrecœur.

« Sire, il y là un certain Farkas qui demande à vous voir.

— Farkas ? répéta Gisela qui tremblait à son tour. Je n'aime pas cet homme.

— Il faudra vous y habituer, ma dame. C'est justement lui que j'ai chargé de cette affaire... »

Chapitre 15

Beatus enim Stephanus dux uotum, quod tunc uouerat,
Deo fideliter reddidit, nam uniuersum populum in
prouincia Cupan ducis degentem, decimas liberorum,
frugum ac pecorum suorum cenobio Sancti Martini
dare perpetuo iure decreuit.

Chronica Hungarorum

Torda fabriquait des cuirasses depuis son enfance, son père ayant exercé le métier avant lui. Il prenait des bandes de cuir bouilli qu'il liait ensemble. À présent, les guerriers n'avaient d'yeux que pour les armures de métal que portaient les chevaliers bavarois. Pourtant, la peau conservait l'avantage de la souplesse et de la légèreté, ce qui assurait à l'ouvrier suffisamment de commandes pour garantir son quotidien.

C'était le prince Géza qui avait fait venir sa famille du pays bulgare jusqu'à la ville d'Esztergom. Le père s'était installé au pied de la colline et y avait bâti une modeste échoppe qui servait d'atelier encore aujourd'hui. Il était très fier de son métier d'estregin et ne cessait de répéter qu'il était à l'origine du nom de la ville, appelée Strigonium à l'époque.

Le matin, la demeure restait dans l'ombre de la citadelle, surtout depuis que le nouveau souverain s'était mis en tête d'en rehausser les murailles. Mais, l'après-midi, le soleil éclatant balayait la devanture et Torda s'y installait pour lacer les lamelles de peau. Il écoutait le cuir craquer quand il le tordait et aimait en sentir l'odeur sur ses mains calleuses.

Ce jour-là, l'été avait déjà commencé et plongeait la cité désormais royale dans une chaleur presque étouffante. Cela ne gênait pas l'artisan dont le visage était aussi tanné que le chagrin qu'il travaillait.

Soudain, un vent froid passa sur lui. Le soleil avait disparu.

Levant les yeux, l'estregin aperçut une silhouette à cheval qui projetait sur lui son ombre immense. Torda reconnut l'homme et frémit.

Il faut savoir que, depuis quelques années, une nouvelle légende se formait à l'ouest du fleuve. On racontait qu'un cavalier et son cheval fauve erraient en Transdanubie comme des âmes en peine et frappaient parfois comme l'éclair avant de disparaître. Ils avaient la furtivité du loup, la puissance de l'ours, le regard de l'aigle : un lion monté sur un taureau. Lorsqu'on les craignait, ils s'évanouissaient dans les bois et les marécages. Quand on les oubliait, ils surgissaient sans bruit, tout près de vous. Leur apparition signifiait que votre mort était décidée.

C'était Farkas. Le peuple cependant ne le désignait pas sous ce nom. Comme il était apparu en même temps que le roi István, on l'appelait la Justice du roi, ou l'Ombre royale. Parfois, on le baptisait simplement íz. À en croire les récits, sa face s'ornait d'un continuels rictus qui lui découvrait les dents et le rendait plus effrayant encore.

Il avait été aperçu récemment à Győr. Les vieilles femmes rapportaient qu'il avait en personne emmené Koppány sur les terrains de chasse de ses ancêtres et en était revenu. Un parfum de mystère enveloppait l'homme de la Grande Plaine.

On comprend pourquoi Torda trembla quand son regard rencontra celui du cavalier.

Ne sachant quoi faire d'autre, il ne cessa pas son labeur. Le fil s'enfonça dans l'épaisse couche de cuir. Farkas l'observait en silence. À contre-jour, on ne distinguait que ses yeux clairs.

« Tu es bien Torda, l'estregin ? »

L'artisan opina, heureux d'avoir encore de l'ouvrage.
Quand il travaillait, ses mains ne tremblaient jamais.

« C'est au prince Géza que tu dois ta présence ici. J'en déduis que ta loyauté envers le roi István est complète. »

Il disait vrai. Torda vouait un véritable culte au jeune souverain depuis qu'il l'avait aperçu, un matin, au sommet des remparts. La lumière de l'aube se reflétait sur le métal de sa couronne et le nimбай d'une auréole de clarté. Il avait cru voir apparaître le Dieu-Ancêtre lui-même. Depuis, un mot de la bouche royale aurait suffi à le rendre heureux jusqu'à sa mort.

« À ton air, je vois que tu as entendu les récits qui courent sur mon compte », reprit le cavalier de sa voix grave.

Incapable de parler, l'estregin hocha de nouveau la tête.

« Moi aussi, j'en ai entendu d'étranges à ton sujet. On dit que tu n'es pas converti à la religion nouvelle et que tu honores toujours les divinités de tes aïeux. »

Torda se mordit la lèvre. Il venait de se planter l'aiguille dans le doigt pour la première fois en trente ans. Une goutte de sang vermeil perla.

« On dit, poursuivit imperturbablement Farkas, que tu as enterré ton père selon les rites ancestraux. Tu aurais fait de même avec ta femme et ton fils mort-né. »

Avalant difficilement sa salive, l'artisan acquiesça encore. Il suçā sa blessure, grimaçant en sentant le goût métallique sur sa langue. Seul un íz pouvait connaître autant de choses sur lui car il avait, chaque fois, offert des funérailles chrétiennes aux membres de sa famille. Il était ensuite revenu la nuit pour leur assurer une sépulture païenne, appropriée à ses croyances. Il espérait ainsi se conformer aux règles en vigueur dans le pays et aussi à celles qu'il suivait en son for intérieur.

« Je pense que tu les as ensevelis auprès de la Duna pour qu'il puissent suivre l'eau et rejoindre plus facilement leurs ancêtres.

— Oui, croassa l'estregin.

— Tu vas m'indiquer l'endroit exact et nous nous retrouverons là-bas. N'essaye pas de t'enfuir, tu ne réussirais qu'à me mettre en colère. »

Balbutiant, Torda indiqua un grand saule dont les branches trempaient dans les flots de la rivière. À peine eut-il terminé qu'il sentit de nouveau la chaleur du soleil sur son visage. C'était bon. Il demeura en place quelques instants, solitaire, profitant du simple fait de vivre.

Puis, il rentra ses outils et son matériel. Veuf, sans enfant, ses parents morts, il n'avait personne à qui confier son atelier. Il rangea rapidement son foyer qui était toujours propre. Quand il partit, l'artisan laissa la porte ouverte derrière lui.

La ville, étourdie de chaleur, sommeillait. Même les soldats dodelinaient de la tête sous le poids de leur casque, hébétés. L'air était lourd et immobile. Les seuls bruits qu'on entendait provenaient des travaux de la citadelle. Il ne croisa personne sur sa route.

Ses pas le conduisirent auprès du fleuve dont les eaux n'étaient même plus assez froides pour rafraîchir les rives. Il s'arrêta auprès du saule qui avait poussé horizontalement. Les feuilles vertes et mates, retournées parfois par le vent, montraient alors leur ventre cendré. Torda écouta un instant le souffle de la brise dans les branchages qui faisait comme une musique.

De nouveau l'ombre fut sur lui et le silence revint.

L'estregin se retourna pour apercevoir le sombre cavalier qui attendait, muet. Torda désigna trois modestes monticules de terre que les dernières crues de la Duna avaient presque fait disparaître.

« C'est là. J'y ai enseveli côte à côté mes parents, ma

femme et mon fils. Je ne pensais pas à mal...

— Et ici ? Qui as-tu enterré à cet endroit ? »

Farkas désignait un quatrième renflement sur la gauche, au plus près du lit du fleuve. Le coeur de l'artisan se serra. Ainsi, même ce dernier secret avait été éventé. Il ne répondit pas car l'íz connaissait déjà la réponse.

« Creuse », ordonna ce dernier.

Torda regarda autour de lui à la recherche d'un outil. L'idée de regimber ne lui était même pas venue à l'esprit. Quand il ne trouva aucun instrument, il leva un oeil interrogateur vers le cavalier.

« C'est du limon. Tes mains y suffiront », s'entendit-il rétorquer.

L'íz avait raison. Quand les ongles de l'estregin s'enfoncèrent dans le sol, ils soulevèrent sans effort des masses de terre sablonneuse. Une odeur de vase le prit à la gorge, comme un avant-goût de la tombe.

Pendant près d'une heure, il creusa en silence, sentant le soleil tourner au-dessus de lui dans son dos. Ce fut son seul réconfort pendant qu'il peinait. Le cavalier ne bougeait pas. Ni le temps ni les éléments ne semblaient avoir prise sur lui.

Les mains de Torda étaient accoutumées aux tâches longues et épuisantes. Il travailla donc sans répit, stupide, les pieds dans la boue brûlante. Il fouilla la terre si profondément que les eaux du fleuve remontèrent peu à peu entre ses orteils poisseux de tourbe.

Pataugeant dans les sédiments bourbeux, l'homme comprit enfin qu'il n'exhumerait rien. Surpris, il se tourna vers son tourmenteur qui restait impassible.

« Dis-moi ce qu'il y avait dans cette tombe. Je veux l'entendre de ta bouche. »

Torda soupira. Il se rappelait la dépouille clouée à la porte d'Esztergom à la manière d'un animal maléfique.

La carcasse avait pourri, s'était décomposée des mois durant avant de se dessécher. Au bout d'un an, on apercevait encore les os soudés les uns aux autres, accrochés par un reste de rouille au lourd montant de bois.

C'était plus que l'ouvrier ne pouvait en supporter. Une nuit, il avait détaché les ossements et, les ayant fourrés dans une sacoche, les avait enterrés auprès de la rivière, à côté de sa famille. Personne ne devait être privé du repos éternel.

« C'était le torse du prince Koppány, avoua-t-il finalement. Je ne voulais pas qu'il erre à jamais.

— Tu as bien fait. »

La voix du cavalier était songeuse. Torda, la main en visière, regarda le soleil qui commençait déjà à redescendre vers l'horizon. Oui, il avait bien fait. Les rayons brûlants lui caressèrent le visage une dernière fois. Il sentit à peine la flèche qui lui transperça l'arrière du crâne avant de ressortir par l'orbite gauche.

Farkas regarda l'homme s'affaïsser. Il attendit un moment avant de ranger son arc dans son étui. Puis il ôta son armure de cuir et la jeta dans le trou. Son cheval pivota doucement sur lui-même et, de ses jambes arrière, repoussa le tas de terre pour combler la fosse. Quand il en eut fini, le corps était entièrement recouvert. L'humidité ambiante effacerait bien vite la tombe remuée.

Farkas n'aimait pas laisser de traces derrière lui. Il tourna bride et se dirigea vers la ville haute. Son cheval escalada la colline, ses sabots martelant les cailloux du chemin

Les gardes ne posèrent pas de question quand il franchit la porte de la citadelle. Ils ne l'interrogèrent pas non plus quand il demanda à voir le roi. Un domestique partit en courant dans les profondeurs du palais. Il n'en revint qu'un long moment après avec un signe d'assentiment.

Alors seulement, le cavalier mit pied à terre.

Il n'aimait guère marcher, cela ne lui semblait pas naturel. Le sol était dur comme de la pierre, inconfortable, hostile. Farkas avança sous les arcades, baissant la tête pour ne pas se cogner aux voûtes basses. La fraîcheur des salles le prit aussitôt. Comment pouvait-on se laisser enfermer dans ces tombeaux glacés quand le soleil brillait au-dehors ? Il n'y avait que dans la Grande Plaine qu'on se sentait vivant, gîflé de lumière et de vent.

Malgré son ralliement qui remontait désormais à plusieurs années, l'homme sentait encore sur lui des regards de défiance. Qu'il eût toujours refusé de se convertir contribuait à le rendre suspect. En outre, on savait qu'il exécutait les basses besognes du roi. À Esztergom, il n'était qu'un intrus. Aussi avait-il hâte de repartir.

L'impression ne s'arrangea pas quand il pénétra dans la salle du conseil. Le roi l'y attendait, accompagné de la reine. La petite Gisela l'observa, l'oeil arrondi par la crainte et la répulsion. Sa narine frissonna en percevant son odeur chevaline.

Farkas renifla à son tour. Les pierres sentaient la pourriture et la mort. Il cracha sous le regard horrifié de la jeune épouse. Il remarqua pour la première fois qu'elle était enceinte. Son allure enfantine ne semblait pas devoir disparaître avec les années.

« Sire, salua-t-il. Ma dame. »

Le roi lui fit signe d'avancer. Sa barbe lui allait bien ; la couronne achevait de lui conférer un air digne et adulte. Le cavalier désigna la souveraine du menton.

« Vous pouvez parler en présence de ma femme », l'assura paisiblement István.

Son ton avait le don de mettre l'archer à l'aise. Farkas demeura cependant debout pour raconter son histoire.

« Tu m'as chargé de poursuivre la chamane qui était dans l'entourage de Koppány. J'ai appris qu'elle avait été

prise sous la protection de Vatha. Lui-même est entouré de guerriers d'élite qui se nomment la Meute. Ils ont réussi à m'échapper en se déplaçant chaque jour en Transdanubie. Même le meilleur pisteur serait incapable de les suivre. On dirait que les sabots de leurs chevaux ne touchent pas le sol.

— Vous êtes donc venu nous annoncer votre échec ?
intervint Gisela.

— Oui. Pendant toutes ces années, la Meute m'a pris en défaut. Puis, j'ai songé que tu avais asservi toutes les populations de Somogy avant de les offrir à l'abbaye de Pannonhalma. Je me suis rendu là-bas pour interroger les esclaves. J'avais raison. En me montrant assez convaincant, j'ai pu faire parler des personnes qui avaient connu Koppány. Selon eux, la táltos est dotée de grands pouvoirs et elle a juré de se venger de toi.

— Continuez », fit István, un peu pâle.

« J'ai eu la confirmation que Vatha a prêté le même serment. Il a mis la Meute à disposition de cette femme. Je l'ai rencontrée au moment de la bataille de Veszprém. Koppány la présentait comme sa fille. Elle répond au nom de Duna. D'après mes renseignements, Vatha est retourné au coeur de ses terres pour préparer des attaques contre tes troupes.

— Ces informations sont précieuses. Je vous remercie. Souhaitez-vous boire ?

— Je n'ai pas fini... »

Farkas sentait le froid des pierres qui se communiquait lentement à ses os. Sans demander la permission, il s'approcha de la fenêtre, là où la chaude lumière coulait à flots. La reine, se méprenant sur ses intentions, eut un mouvement pour protéger son mari. Le cavalier prit dans sa sacoche quelques grandes feuilles vert sombre et se mit à les mâchonner avant de reprendre : « Un vieil homme m'a parlé d'une rumeur qui courait parmi les partisans de Koppány. Il disait que la chamane cherchait à récupérer les parties du

cadavre de son père afin de donner à ses restes de dignes funérailles.

— C'est sordide, murmura Gisela. Et grotesque.

— Chez les païens, il est très important que le corps soit entier pour reposer en paix, expliqua son époux. C'est pour cette raison que je me suis résolu à faire subir cette horrible mutilation... »

Il ne put poursuivre. D'un geste, il fit signe à Farkas de continuer son récit.

« J'ai suivi la seule piste qui me restait. Je me suis rendu à Veszprém, à Győr. Il a fallu enquêter car les membres avaient disparu depuis longtemps. Des hommes attachés aux rites ancestraux avaient récupéré les os blanchis pour les ensevelir. Je les ai retrouvés un par un. J'ai fait ouvrir les tombes. À Veszprém, les jambes manquaient, et quelqu'un avait exhumé les bras à Győr. Ce matin même, j'ai pu constater que le tronc avait également disparu d'Esztergom.

— La táltos serait ici ? s'inquiéta Gisela.

— Je ne le crois pas. Maintenant qu'elle a réussi à réunir tous les fragments du cadavre qui se trouvaient en Transdanubie, elle va se mettre en quête du dernier morceau...

— Celui que j'ai fait envoyer à Gyula, acheva István d'une voix blanche. »

Il se tut, perdu dans des abîmes de réflexion. Ni la reine ni le cavalier ne se hasardèrent à l'interrompre. Farkas savait quelle décision serait la meilleure. Quand le roi posa les yeux sur lui, il lui répondit, muet.

« Très bien, murmura finalement le souverain. Ma dame, faites rappeler les membres du conseil royal. S'ils vous interrogent, dites-leur que nous devons mettre en oeuvre une expédition pour la Transylvanie ! »

Chapitre 16

Terram ultra siluanam posteritas Tuhutum usque ad tempus sancti regis Stephani habuerunt. Et diucius habuissent, si minor Gyla cum duobus filiis suis Biuia et Bucna christiani esse, uoluissent et semper contrarie sancto regni non fecissent, ut in sequentibus dicetur.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

«Je n'en peux plus ! »

Duna tournait dans ses appartements comme un fauve en cage. Elle foulait les beaux tapis venus d'Orient sans les regarder. Les tentures ne l'intéressaient pas non plus. La vue superbe que l'on découvrait par la fenêtre n'attira pas davantage son attention.

« Trois mois ! s'exclama-t-elle. Trois mois qu'il nous fait attendre ! »

La táltos fulminait. Tout semblait se liguer contre ses plans depuis quelque temps. Si elle n'avait pas eu besoin du vieux Gyula à ce point, elle serait partie depuis des semaines.

Quand les restes de son père étaient arrivés en sa possession, après des années de quête et d'enquête, Duna avait cru la partie gagnée. Le fameux envoyé d'István, celui qu'on appelait l'íz, n'avait jamais réussi à la rattraper. La jeune femme avait pris son temps, agi en toute discrétion, s'entourant des précautions nécessaires.

Bien sûr, tout cela n'aurait jamais été possible sans l'aide de la Meute. Ces guerriers, dont une partie demeurait toujours dans l'ombre, avaient veillé sur elle. Ils connaissaient les ruses et les routes, traversant les forêts et les marécages sans montrer le moindre effort.

Après toutes ces années passées ensemble, la chamane n'était toujours pas sûre de les connaître tous. Ces hommes rudes, presque animaux, parlaient peu et les mots qu'ils avaient échangés auraient tenu en quelques phrases. Elle ne s'en rendait compte que maintenant. Ayant vécu seule pendant des années, le silence des bêtes lui était familier.

En cet instant, deux membres de la Meute se tenaient non loin d'elle. Aucun d'eux n'était Rostó, celui qu'elle avait rencontré après la mort de Koppány.

Le premier s'appelait sans doute Piaca. Si grand que ses jambes dépassaient sous le ventre de son cheval et qu'il devait les replier, il incarnait la permanence. Quand il ne chevauchait pas, sa démarche s'avérait lente et majestueuse. Il traînait ses larges épaules avec une virile élégance que bien des nobles lui auraient enviée. Personne ne pouvait lui attribuer d'âge. Il avait été jeune, il avait été beau, mais un jour, Piaca avait décidé de ne plus jamais être ni jeune ni beau. Ses muscles s'étaient fait de pierre, son visage de marbre. Depuis, il prenait des allures de monolithe.

Sa dureté minérale contrastait avec le dégingandement de celui dont le nom était peut-être Szármanya, sorte de longue liane efflanquée. Quelque chose semblait avoir brisé l'épine dorsale de cet être disloqué, qui s'affalait comme une poupée sous les coups. Chaque fois, on le croyait mort, chaque fois, il se relevait. Son visage un peu mou souriait rarement. Quand il parlait, fait inhabituel, sa voix était éraillée, balbutiante. Nul comme lui n'était pourtant capable d'exprimer dans son regard mobile des éclats de haine si fulgurants qu'ils faisaient reculer ses compagnons. Cette féroce acrimonie paraissait la seule force susceptible de contenir l'éparpillement qui le menaçait de toutes parts.

Les deux cavaliers attendaient, impavides, dans un recoin de la pièce. Les autres devaient chevaucher dans la montagne, chassant leur subsistance, ou bien surveillant les alentours.

Cette Meute était une chose étrange. Tribu dans la tribu, elle se confondait dans une unité sourde qui effaçait les individus. Qu'on coupât une tête, l'hydre vivait toujours. On ignorait jusqu'à leur nombre. Certains avançaient le chiffre de dix, de douze ou de cent huit. Patients, interchangeables, ces cavaliers étaient doués d'une vie farouche, extraite du pays même, tour à tour plantes, rochers, animaux. Effrayants, ils semblaient faits de la brume ténébreuse des rêves.

Voilà pourquoi Duna n'était plus certaine de les avoir tous entrevus.

Cela lui convenait. La proximité d'hommes civilisés lui aurait déplu. Certes, depuis que Koppány était venu la chercher au fond de sa jurta infâme, la chamane avait changé. Aujourd'hui, on n'aurait pas reconnu dans cette belle jeune femme aux longs cheveux noirs, dont les traits gracieux accusaient l'hérédité paternelle, la sauvageonne malpropre qui vivait à l'écart du monde.

En retrouvant son humanité, la táltos avait perdu un père et sa tranquillité. Pendant ces dernières années, elle avait cherché à nuire à István par tous les moyens. Chaque nuit, elle lui envoyait des cauchemars toujours plus horribles qui l'éveillaient en sursaut. Elle l'avait poursuivi la journée également, au risque de se perdre elle-même.

Pourtant, depuis presque deux ans, elle ne parvenait plus à l'atteindre. Une force inconnue s'opposait à son pouvoir. Ses songes épouvantables lui revenaient, comme réfléchis dans un miroir. L'esprit du roi lui était désormais fermé.

Alors, elle avait décidé de partir. Accompagnée de la Meute, la jeune femme avait traversé la Grande Plaine, affronté son désert, pour s'enfoncer dans les gorges déchiquetées des Carpates et lever les yeux vers leurs crêtes crénelées.

Après plusieurs mois, les voyageurs avaient abouti à Sarmizegetusa, ancienne forteresse dace tapie dans la montagne. Gyula y avait établi l'une de ses résidences car la place permettait de surveiller l'accès méridional de la Transylvanie. Son plus jeune fils, Bonyha, dirigeait la garnison. Il avait promis à Duna que son père était averti et se mettait en route depuis l'autre côté des Apucènes. L'homme étant désormais âgé, il ne se déplaçait plus que très lentement, ce qui expliquait ce retard considérable.

La chamane ne décolérait pas. Un tel délai allait permettre à István de prendre des mesures. Peut-être même l'íz allait-il finalement retrouver la trace de la Meute.

« C'est insupportable ! » s'écria-t-elle encore.

Au même moment, on frappa à la porte qui s'ouvrit presque aussitôt. Bonyha fit son entrée. Toujours courtois, il s'inclina.

« Fille de Koppány, mon père vient d'arriver. Il tient à te recevoir immédiatement pour se faire pardonner cette longue attente qu'il t'a infligée. Les hasards de la route l'ont ralenti... mais il t'expliquera cela bien mieux que je ne saurais le faire. Suis-moi. »

La jeune femme lui emboîta le pas. Piaca et Szármanya suivirent comme deux ombres. Ils traversèrent les ruines de la citadelle dace. On apercevait çà et là des reliefs de sanctuaires, de temples circulaires, de fortifications abattues. Tout avait été bâti en pierres noires volcaniques que le soleil éclatant paraissait calciner.

Ils marchèrent jusqu'à une ancienne terrasse où se dressaient encore des murs. Les hommes de Gyula avaient mis à profit les vestiges pour tendre des toits de feutre et s'y installer confortablement.

Duna pénétra dans l'édifice de pierre et de peau. Elle y trouva le vezér assis dans un large fauteuil. Gyula était vieux. Il ressemblait à un astre couchant, toujours majestueux mais rougi, épaissi. Ses deux fils se

tenaient à ses côtés et leur rayonnement solaire en ressortait d'autant plus.

« Approche, fille de Koppány.

— Salut à toi, maître de la Transylvanie.

— Sois la bienvenue sur mes terres. »

La jeune femme voulut parler mais Gyula leva une main sereine.

« Je sais ce que tu es venue chercher ici. J'ai déjà assisté ton père par le passé, m'opposant à mon propre neveu. Le duc de Somogy est mort, ses biens sont dispersés, son unique enfant est en fuite. Pourquoi devrais-je t'aider une fois encore ? »

La chamane se mordit les lèvres. Ce vieux madré voulait-il qu'elle le suppliât à genoux ? Elle sentait en lui une profonde hésitation qu'il fallait exploiter.

« Gyula, ce que je suis venue te demander n'a rien à voir avec les services que tu as rendus à feu mon père. Il te demandait des troupes pour défendre la liberté et l'indépendance des Magyars Noirs. Tu n'as devant toi qu'une fille éplorée qui te prie de lui confier les restes de son parent pour qu'il puisse reposer selon son rang.

— Allons ! Nous savons tous ce qu'une táltos avec tes pouvoirs est capable de réaliser avec les cendres d'un défunt ! Qu'ai-je à gagner à m'opposer directement au roi István ? »

Ainsi Gyula réclamait des garanties avant de s'engager. Il était donc encore possible de le rallier à ses vues. Duna espérait seulement qu'il ne faudrait pas de longs discours pour mener à bien ces négociations. Depuis qu'elle avait rejoint la communauté des hommes, la jeune femme avait appris la valeur des mots, des titres, des flatteries et des mensonges. Si elle en avait acquis une pratique élémentaire, elle n'en avait pas pris le goût.

« J'irai droit au but. Si tu me confies le morceau qui me manque du cadavre de mon père, je mettrai toutes mes

forces de ton côté. Cela inclut mes pouvoirs de chamane et la tribu de Vatha.

— Les hommes de la Meute combattraient dans mon camp ?

— S'ils l'acceptent. Je ne peux répondre en leur nom. »

Duna se tourna vers Piaca qui acquiesça avec la raideur d'une statue. La táltos était prête à tout accorder. Gyula soupira avant d'incliner la tête.

« Bien. Je vais te rendre la tête de ton père et, en échange, toi et tes hommes m'épaulerez. »

Le vieillard fit un signe de la main et un esclave apporta presque aussitôt un pot de terre dont le couvercle était scellé à la cire. La chamane le prit entre ses mains tremblantes.

« Je l'avais conservée pour toi, fille de Koppány. À présent, si tu veux lui prodiguer des funérailles, ne perds pas de temps.

— Pour quelle raison ?

— On m'a appris que le roi préparait une armée importante. Mes espions pensent qu'il se dirige vers la Transylvanie. Il doit être déjà en route au moment où nous parlons. »

Duna comprit enfin le tour que Gyula lui avait joué. Le vieux chef avait attendu d'être sûr qu'István l'attaquerait pour apporter son aide à la jeune femme. S'étant assuré le soutien de Vatha, il pouvait désormais attendre le souverain de pied ferme.

« Quand sera-t-il ici ?

— Demain, nous célébrerons le solstice d'été. Mon royal neveu devrait arriver d'ici un mois.

— C'est bien court.

— Il doit être pressé de m'abattre... »

Gyula eut un nouveau mouvement du bras et son fils

aîné s'avança.

« Mon père est fatigué. Il vous prie de lui pardonner mais nous devons interrompre ici cet entretien. Je vous raccompagne à vos quartiers.

— Nous connaissons le chemin. »

Duna sortit dans la lumière aveuglante du soleil. L'enchaînement des événements l'avait étourdie. Elle serra le pot de terre contre sa poitrine. Enfin, la tête paternelle était en sa possession. Rien ne pouvait plus contrecarrer ses plans, pas même István et son armée. Son regard erra sur la forteresse dévastée et s'arrêta sur les ruines arrondies du temple. Cela ferait l'affaire.

« Szármanya, Piaca, je vais avoir besoin de toute la Meute. Ce soir, je m'installerai entre ces colonnades, là-bas. Vous ne laisserez personne approcher. Quoi qu'il arrive. Est-ce clair ?

— Oui, dit Piaca.

— Combien de temps y resteras-tu ? demanda Szármanya.

— Je ne sais pas. La cérémonie peut être très longue... »

Les deux hommes hochèrent la tête d'un air entendu. La chamane leva les yeux vers le ciel d'un bleu immaculé. Il lui resterait peu de temps jusqu'au soir pour tout installer.

Elle laissa la tête sous bonne garde et s'enfonça dans la forêt environnante pour y récolter les herbes nécessaires. Elle ramassa aussi du bois mort, recueillit de l'eau pure à la source la plus proche. Jamais la táltos n'avait exercé ses talents à une telle altitude : le rayonnement lumineux était bien plus agressif et l'air lui manquait parfois.

La fin de la journée passa à toute allure. Duna ne ressentait aucune fatigue, elle bondissait, furetait, hâtait ses préparatifs. Quand le soleil se coucha, elle était prête.

Le sol avait été gratté superficiellement sur une surface rectangulaire propre à accueillir le corps d'un homme. Tout autour, on avait creusé un sillon. Un foyer de pierres accueillait des branchages qui n'attendaient plus que la flamme pour s'embraser.

La chamane versa l'eau de source dans la rigole circulaire, puis mit le feu au bois. Elle déposa sur les braises un bol de terre cuite rempli de baies, de fruits et de feuilles.

Alors, la jeune femme disposa patiemment les os dans l'espèce de tombe. Elle plaça d'abord la cage thoracique au centre puis, les sortant d'un sac de peau, arrangea les deux bras et les deux jambes. Enfin, la chamane ouvrit le pot de terre et extirpa la tête desséchée. Son père était méconnaissable.

Afin de lui redonner son identité, elle plaqua un masque d'argent sur le crâne grimaçant. La face de métal avait été moulée sur le propre visage de Duna car le travail n'avait pu être réalisé sur celui du défunt.

Il faisait nuit désormais. La tálto se lacéra les joues avec ses ongles. Elle sentait les regards braqués sur son dos, mais n'en avait cure. Sa gorge émit un chant rauque qui tenait davantage du cri.

Un chien répondit dans le lointain par un aboiement.

« Viens ! » lui ordonna Duna.

Bientôt, deux molosses s'approchaient de la lueur des flammes, hésitants.

« Avancez ! »

Quand ils furent à sa portée, la chamane tira un poignard de sa tunique et égorgea les bêtes l'une après l'autre. Le sang éclaboussa les ossements. Elle en recueillit un peu dans le bol où macéraient les plantes. Levant le récipient à hauteur de sa bouche, elle en avala le contenu à longs traits.

Le feu vivant pénétra dans son corps.

« Koppány ! hurla-t-elle. J'ai sacrifié ces chiens pour toi. »

Lentement, de sa petite lame, Duna entreprit de découper les cadavres en deux. Pendant ce temps, le délire prophétique montait en elle, l'agitant de spasmes incontrôlables.

Il fallut scier les os. Le tranchant effilé finit par venir à bout des colonnes vertébrales et la moelle se répandit, encore chaude.

« Koppány ! J'ai coupé ces chiens en deux pour venger ton meurtre ! Tes assassins seront châtiés. Ils ne connaîtront plus le repos ! »

Les torches dansaient devant ses yeux, traçant des filaments de lumière dans l'obscurité. La chamane se tordit en deux, puis elle se leva, titubante, et dansa. Le tambourin qu'elle avait préparé arriva dans sa main, suivi de sa baguette. Elle frappa des coups sourds qui firent trembler la terre. Derrière son voile d'obscurité, le monde invisible apparaissait lentement, surgissait du néant.

Le véritable voyage de la tálto commençait.

Chapitre 17

Stephanus rex Vngaricus super auunculum suum regem Iulum cum exercitu uenit.

Annales Hildesheimenses

István quitta Esztergom, accompagné de Hermann et Doboka, à qui il confia la direction de l'armée. Les hommes longèrent la Duna jusqu'à la hauteur de Somogy, puis ils traversèrent le fleuve, à l'endroit même où Koppány l'avait passé en sens inverse quelques années auparavant. Sans le savoir, le roi mit les pas de son cheval dans ceux du comte, que le temps avait déjà effacés.

La troupe pénétra dans la Grande Plaine. Les gigantesques troupeaux de boeufs gris paissaient, faisant osciller leurs immenses cornes, suivant d'un oeil tranquille le défilement des cavaliers et des oriflammes. La robe du bétail était de la même couleur que la puszta et la poussière soulevée recouvrait tout le paysage et sa faune du même gris uniforme.

Quelques semaines plus tard, ils atteignirent les bords de la Tisza qu'ils franchirent aussitôt. À partir de ce moment, ils remontèrent le cours du Maros, rivière qui marquait la limite nord des terres d'Ajtony. Hommes et bêtes s'abreuverent dans des éclaboussements que le soleil transformait en scintillements adamantins. Il était temps de trouver un point d'eau car une chaleur sèche écrasait la Grande Plaine.

La progression fut lente et précautionneuse. On tremblait

en fixant le nord, craignant toujours une attaque de Vatha. On observait le sud avec inquiétude, ne sachant quelle serait la réaction d'Ajtony en voyant passer des troupes sur son sol. Partout le monde était hostile. Les veilles s'enchaînaient, mornes, et ceux qui dormaient ne fermaient qu'une paupière. Le reste du temps, on scrutait l'horizon, pour y capter dans les rayons du Levant les formes effilées des Carpates.

Au-devant de ses troupes allait István. Morne, il ne parlait pas. Tout son être semblait tendu vers l'affrontement prochain. L'homme remuait dans son coeur des pensées effrayantes. Après avoir combattu son cousin, il s'attaquait à son oncle. C'était chose logique car eux seuls pouvaient réclamer la couronne. C'était chose terrible car ils demeuraient sa famille. Allait-il imiter ces princes de jadis qui, pour s'assurer un règne serein, massacraient jusqu'au dernier membre une lignée concurrente ? Et pourtant, quand il avait laissé partir la fille de Koppány, le souverain s'était créé son ennemi le plus redoutable. Une telle erreur ne devait plus être commise, plus jamais.

On s'était habitué à ce que le roi portât la couronne à toute heure du jour et de la nuit. Les premiers temps, les hommes avaient murmuré contre ce qui leur paraissait un signe de démesure. Pourtant, l'attitude cordiale du souverain, la douceur ferme de sa voix, avaient fini par leur faire oublier cette excentricité.

Chaque soir, l'armée s'arrêtait et l'on disposait les charrois en cercle, à la manière des anciens nomades. Les yeux guettaient le lointain à la recherche du moindre nuage de poussière, de la première flèche qui sifflerait dans le ciel. Cette conquête prenait des allures de retraite.

Quoique ses hommes s'épuisassent à demeurer sans cesse sur le qui-vive, István refusait de forcer l'allure. Il prenait, disait-on, la mesure de son royaume, projetait de futures campagnes. Ses proches, tel Doboka, savaient qu'il n'en était rien mais laissaient courir ces rumeurs qui redonnaient de la vaillance aux chevaliers.

« On serait allé aussi vite en menant des troupeaux de boeufs », murmurait Hunt qui s'impatiait.

Le Bavarois se déplaçait toujours avec une raideur de statue. Même au repos, il paraissait porter une lourde armure sur ses épaules et son visage glabre et pâle semblait fait de métal

Hunt n'était pas pressé d'en découdre mais redoutait que Gyula mette à profit ce délai pour organiser des défenses infranchissables. Nombre de Bavarois partageaient ses craintes, à commencer par Hermann qui s'assombrissait chaque jour davantage. Doboka, lui, n'était pas de cet avis. Il avait en son roi une confiance inébranlable.

« Il vaincra », répétait-il.

Enfin, l'armée fut en vue des monts Apucènes à main gauche et des Carpates occidentales à main droite. István s'arrêta un moment pour contempler les pentes qui entouraient la vallée du Maros. Sa barbe, rendue grise par le sable de la puszta, lui donnait l'air d'un prophète guidant son peuple dans les montagnes.

La troupe repartit entre les parois encaissées, et une autre fatigue commença. La roche dessinait des sculptures étranges et grotesques. Les plus las y voyaient des visages de femmes souriantes, les plus timorés n'y distinguaient que des faces grimaçantes. Ces figures fantastiques qui jaillissaient de la pierre en ailes, crocs, griffes, les accompagnèrent tout au long du chemin.

Il n'y avait aucun moyen d'échapper à la brûlure du soleil qui, aux heures chaudes du jour, dardait ses rayons meurtriers. Malgré la lenteur de l'allure, plusieurs chevaux et boeufs de trait tombèrent morts. Les eaux du Maros prenaient des teintes blanchâtres comme si elles étaient prêtes à bouillir. Pourtant, quand on y trempait la main, les flots se révélaient glacés.

La nuit, la chaleur s'envolait et un froid s'abattait sur les hommes. On faisait des feux dont les lueurs et les

craquements se reflétaient sur les murailles naturelles.

Un soir, le roi arrêta son cheval et parla.

« Comment s'appelle cet endroit ? demanda-t-il en désignant une colline imposante vers le sud. Est-ce Sarmizegetusa ?

— Non, sire, répondit Doboka. C'est Hunyad. La citadelle de Gyula est à une journée de marche encore. Nous y serons demain. »

István ne détacha pas le regard de l'horizon. Il observait des nuées de corbeaux qui volaient en rond autour du monticule.

« Ce serait un bon endroit pour bâtir un château...

— Effectivement, sire. »

Le campement s'installa pour le repos. Cette nuit-là, les loups hurlèrent dans les forêts voisines, ajoutant à la frayeur des hommes. Peu d'entre eux purent dormir. Au matin, ils arboraient des visages pâles et bouffis, des paupières gonflées.

« Mon roi, ils sont épuisés, ils ont peur. Parlez-leur, supplia Hermann.

— Je leur parlerai tout à l'heure. »

On repartit, quittant le cours rassurant du Maros. Bien vite, on s'approcha des reliefs. Un sentier escarpé grimpait dans les collines. Les charrois s'y engagèrent avec difficulté. Les bêtes renâclaient et il fallait les fouetter pour qu'elles avancent.

Aux alentours, sur les collines, on discernait, surgissant de la couverture verte et noire des forêts, les reliefs des forteresses démantelées par les Romains pour mater les dissidences dans la région.

Après cinq d'heures d'une ascension éprouvante, sous la canicule, on arriva à un plateau et le roi fit arrêter ses hommes. Il réunit autour de lui ses proches conseillers, Hunt, Doboka et Hermann, ainsi que les principaux

chevaliers bavarois et les meneurs des mercenaires kabars et sicules.

« Derrière moi, dit le souverain d'une voix presque chuchotante, s'élève la forteresse de Sarmizegetusa. C'est là que, selon nos éclaireurs, s'est replié Gyula. Je sais que nos hommes sont éprouvés par le voyage. Mais nous n'avons perdu personne en route, nos troupes sont au complet, nos réserves intactes.

« Vous avez peur de Gyula. Mais avez-vous vu un seul de ses hommes jusqu'à présent ? Nous avons dépassé de nombreux châteaux. Pouvez-vous me dire si l'un d'entre eux était occupé par des soldats ? L'ennemi n'a rien fait pour nous arrêter. Pourquoi ? Parce qu'il a lui-même peur ! »

La voix du souverain s'était faite plus forte.

« Depuis des mois, on lui annonce que notre armée arrive. Il a vu notre progression lente et sûre, notre force inexorable. Au lieu de se préparer, il a seulement eu le temps de s'inquiéter, de s'interroger. Pourquoi avançons-nous à si faible allure ? Qu'attendent-ils ? Tout à l'heure, quand nous paraîtrons devant lui, ils nous trouveront l'air féroce. Ils s'apercevront que nous sommes des milliers et ce sera à eux de trembler ! »

Alors, sortant la lance d'or de son fourreau de laine, il la brandit au-dessus de lui. L'arme scintilla et les hommes, l'apercevant de loin, poussèrent une exclamation qui se répercuta jusqu'au ciel.

L'armée fut disposée en ordre de bataille. La fatigue semblait évaporée.

« En avant ! » hurla Doboka.

Les chevaliers partirent au galop et la cavalerie lourde chargea, tandis qu'on lançait une pluie de flèches en direction de la forteresse.

Les traits retombèrent sur les ruines en ne brisant que le silence. Personne ne s'opposa à l'assaut des forces d'István et l'on pénétra dans le château de pierre noire sans rencontrer la moindre résistance.

« Sire ! Gyula est parti ! fit Hunt.

— Je le sais. Mes éclaireurs m'en avaient averti la veille.

— Pourquoi n'en avoir rien dit ? s'étonna le Bava­rois.

— Croyez-vous que les soldats m'auraient suivi jusqu'ici s'ils avaient appris la fuite de l'ennemi ? À présent, la guerre est commencée dans leur esprit. Ils iront jusqu'au bout. »

István avait raison. Quand la place fut envahie, que chacun eut constaté que le camp avait été déserté, le souverain se plaça face à ses soldats :

« Ne vous l'avais-je pas dit ? Gyula est vieux, il est effrayé, il est en fuite. Nous l'abattrons en le traquant sans relâche, en l'accablant sans répit. Nous avons trouvé les traces de son armée qui se dirigeait vers les monts Fogaras. Si on le laisse passer les cols, il reprendra des forces de l'autre côté, trouvera peut-être refuge auprès de Byzance. Nous devons l'arrêter. Jusqu'à présent, nous avons avancé avec lenteur. Aujourd'hui, je vous demande de forcer l'allure ! »

Cette fois, les hommes se turent. Mais leurs yeux brillaient d'une lueur qui ne trompait pas. Ils savaient que leur roi avait tout prévu depuis le début et ils l'aimaient pour cela.

La redescente vers la vallée du Maros prit moitié moins de temps. Ensuite, on longea les Carpates en direction du Levant.

L'après-midi touchait à la fin quand ils arrivèrent devant la vallée de la Szeben qui s'ouvrait comme l'intérieur d'un chaudron sur une gorge profondément entaillée. Comme ils approchaient de cette cicatrice de pierre, des lueurs apparurent fugacement sur les sommets.

Doboka tira sur les rênes.

« Qu'est-ce que cela ?

— La région est pleine de mines de sel, répondit Hunt. Peut-être le soleil se reflète-t-il sur des cristaux ? »

D'autres éclats tremblèrent sur le versant opposé.

« Ce sont des signaux lumineux, murmura Hermann. On nous attend.

— Mais les éclaireurs n'ont rien vu !

— Alors ce sont des hommes de la Meute, conclut sombrement Doboka.

— Comment en être sûr si on ne les aperçoit pas ?

— Si nous les avons aperçus, ce ne serait pas la Meute. »

On se tourna vers le roi qui écoutait, pensif, l'échange entre ses conseillers. À la fin, il hocha la tête et fit signe d'avancer.

L'armée s'engagea dans le défilé. De nouveau, les hommes tressaillaient au moindre éboulement, au cri des rapaces dans le ciel, au vent dans les cimes des arbres. On se taisait. Les soldats, quand ils ne guettaient pas un ennemi invisible sur les rochers, se tournaient vers leur souverain. On lui trouvait un air tranquille et sa barbe dissimulait les prières qu'il murmurait à tout instant.

Soudain, il y eut un sifflement. Le son était irritant et progressif, son origine impossible à localiser. L'armée entière se figea, attendant l'inéluctable. Enfin, avec un bruit sourd une flèche se ficha dans la poitrine d'un chevalier, celui qui se trouvait à la droite du roi.

Son cheval se cabra quand le corps sans vie glissa vers le sol. La pointe avait traversé la cote de maille. Le monde restait pétrifié par la soudaineté de l'attaque et son allure surnaturelle. Seul Hunt parvint à se sortir de sa stupéfaction.

« Embuscade ! » tonna-t-il.

Alors, les hommes revinrent à eux. Ils commencèrent à entendre les ordres de leurs chefs et se rangèrent pour la bataille. Toutefois, au fond de cette gorge, il n'y avait pas assez de place pour disposer correctement une armée si imposante, d'autant que les eaux de la

Szeben entravaient les manoeuvres.

Une volée de flèches tomba du ciel. Elles n'étaient pas drues mais puissantes, et chacune abattait sa cible. On entendait les chevaux hennir et piétiner. Les troupes se débandèrent.

Quand les premières pierres dévalèrent les pentes, le chaos s'empara de l'armée. On vit des chevaliers se heurter les uns aux autres, la cavalerie fouler les fantassins. Les rochers roulèrent pesamment jusqu'aux hommes et écrasèrent les boucliers qu'on leur opposait.

István fut aussitôt entouré des troupes d'élite qui firent rempart de leur corps pour encaisser rocs et traits. Plusieurs tombèrent, fauchés. Ils étaient immédiatement remplacés par d'autres chevaliers qui mouraient à leur tour en criant : « Pour le roi ! » Entouré de cette muraille vivante, le jeune souverain ne pouvait plus rien saisir qu'un tourbillon de fer et de sang. Pâle, il voyait ses défenseurs s'effondrer.

« Laissez-moi ! » cria-t-il.

Mais nul ne voulut l'entendre. Le roi était la visée première de cette attaque.

Après un long déferlement de pierres et de flèches, la pluie meurtrière s'arrêta soudain. Les hommes étaient si bouleversés qu'il leur fallut de nombreux instants pour s'en rendre compte.

Quand ils virent de nouveau que la montagne cessait de se précipiter sur eux, ils remarquèrent un groupe de cinq hommes sur le passage de la gorge. Montés sur leurs chevaux, ils ressemblaient à des géants impassibles.

« Que font-ils ? s'étonna Hunt. Ils ne vont pas charger à cinq contre cinq mille ? »

— Regarde bien. »

À peine Doboka avait-il répondu de son ton grave que les cavaliers lançaient leurs montures au galop et

déferlaient sur l'armée royale. Il y eut alors un mouvement de panique, un reflux qui se communiqua à toute la troupe. Personne ne voulait s'affronter à ces démons surgis du néant.

« Haj ! »

La Meute s'abattit sur eux en hurlant. Seuls quelques chevaliers demeurèrent en place, surtout parce qu'ils étaient incapables de bouger. István regarda, impuissant, ses troupes battre en retraite et l'abandonner.

Il vit, au loin, qui assurait la progression de ses compagnons, un archer qui semblait taillé dans la pierre. Il envoyait des flèches si lourdes que deux hommes n'auraient pu faire de même en unissant leurs forces. Chacun de ses traits emportait un cavalier ou une monture en la clouant contre la pierre. Comme il l'apercevait pour la première fois, István ne reconnut pas Piaca.

Sur le flanc gauche, allait un homme maigre et sec, raviné comme les flancs des Carpates. Ses longs cheveux noirs flottaient derrière lui à la manière d'une crinière. D'un signe, il faisait dévier la Meute. En le voyant, István songea à un ange déchu et ne reconnut pas Rostó.

Un cavalier grand, courbé, l'oeil allumé d'un éclat de haine farouche, occupait le flanc droit. Il chevauchait comme s'il allait tomber au prochain pas de son cheval. C'était Szármanya, mais István ne le reconnut pas non plus pour ne l'avoir jamais rencontré auparavant.

« Écartez-vous ! » ordonna-t-il.

Sa voix résonna comme les trompettes du Jugement dernier. Le rideau de fer s'entrouvrit un instant et le roi, soupesant sa lance dorée, en appela à Dieu. Qu'il dirige son bras comme il avait guidé ses pas jusqu'à présent !

Le javelot fendit l'air en jetant des lueurs aveuglantes. On aurait dit que le soleil avait soudain pris la forme

effilée d'un javelot, ou bien que le souverain chrétien jetait des rayons par sa main.

L'éclair frappa Szármanya en pleine cuisse, brisant l'os. Le cavalier feula de douleur et son cri s'entendit dans tout le défilé. Les hommes qui fuyaient osèrent enfin se retourner. Ce fut pour observer le blessé qui arrachait la sainte Lance dans une gerbe de sang et la jetait au loin. Un murmure nouveau se propagea dans l'armée : ceux de la Meute pouvaient être touchés. Ils n'étaient pas invulnérables.

Cependant les cavaliers poursuivaient leur charge grandiose.

Deux guerriers se tenaient en tête des cinq, des frères qui répondaient au nom de Révhely. L'aîné n'avait pas bronché. Calme et résolu, il avançait toujours et le monde se figeait autour de lui. Il avait le regard triste et bleu de l'homme qui sait. Profitant de la brèche dans la défense, il avait dirigé son arc vers la poitrine d'István avec une maîtrise de ses mouvements qui forçait l'admiration.

Le plus jeune arborait, sous ses énormes moustaches, le sourire des séducteurs, de ceux à qui une oeillade suffit pour faire chavirer le coeur des femmes. Son visage annonçait un caractère vif, franc, sympathique et dangereux. Lui aussi avait encoché une flèche et visait le roi des Magyars.

Alors un trait partit et atteignit le cavalier à l'épaule. Il eut un mouvement agacé, comme pour se débarrasser d'un insecte et continua de braquer son arme dans la même direction.

Cette fois une lance vola et glissa sur son armure de cuir. Cela l'obligea de nouveau à rectifier son tir. Dix traits partirent ainsi et la plupart se plantèrent dans sa chair et sa cuirasse, le hérissant de pointes. Pourtant, l'homme n'abandonnait pas. Dès qu'il fut à bonne portée, il mit en joue et relâcha la corde.

Le dard partit, souple et léger, droit sur István qui ferma les yeux, une supplique expirant sur ses lèvres. Elle

pénétra dans son coeur avec un bruit sourd.

Pourtant, il ne ressentit pas la douleur des chairs déchirées. Quand il ouvrit les yeux, la hampe dépassait de son armure. Mais la pointe n'avait pas transpercé la cotte de mailles. Comment cela était-il possible ?

Le roi porta ses regards un peu plus loin, croisant celui de Hermann qui le scrutait désespérément. Alors seulement, István comprit ce qui s'était passé. La flèche avait atteint le Bavarois qui s'était interposé, et avait traversé les deux couches de son armure ainsi que son flanc.

Le jeune Révhely, emporté par sa course, était venu s'empaler sur le sabre du chevalier. Il souriait toujours, les dents colorées de rouge.

« Sire », dit-il avec difficulté, car le sang envahissait sa gorge, « je vous rencontre... en des circonstances... pénibles... mais sachez... que je suis heureux... de vous avoir... connu... »

Les derniers mots s'éteignirent sur ses lèvres. Hermann lâcha son arme, horrifié, et le moribond tomba de son cheval qui repartit au galop, entraînant avec lui son cavalier. En effet, les hommes de la steppe avaient pour habitude de s'attacher à leur monture par la cheville afin de ne pas laisser leur cadavre sur le champ de bataille.

L'armée silencieuse vit ainsi repartir le corps, remorqué dans la poussière et les pierres. Le sabre, toujours enfoncé dans son torse, ouvrait dans la terre comme un sillon que le mort arrosait de son sang.

Quand le cheval emballé eut disparu à l'horizon, Hermann s'affaissa sur l'encolure de son alezan.

Chapitre 18

Automne 1003

Vero Tuhutum uir prudentissimus misit quendam uirrum astutum patrem Opaforcus Ogmand, ut furtiue ambulans preuideret sibi qualitatem et fertilitatem terre ultra siluane. Dum pater Ogmand speculator Tuhutum per circuitum more uulpino, bonitatem et fertilitatem terre et habitatores eius inspexisset, quantum humanus uisus ualet. Vltra quam dici potest dilexit, et celerrimo cursu ad dominum suum reuersus est. Qui cum uenisset : domino suo de bonitate illius terre multa dixit. Quod terra illa irrigaretur optimis fluuiis, quorum nomina et utilitates seriatim dixit. Et quod in arenis eorum aurum colligerent, et aurum terre illius optimum esset. Et ut ibi foderetur sal.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

La chamane, étourdie, observa le paysage autour d'elle. L'ombre était devenue lumière, et le jour s'était fait nuit. Le monde baignait dans des lueurs crépusculaires. Elle marchait depuis des mois peut-être. La lune avait parcouru le firmament, d'abord croissant puis quartier, gibbeuse et pleine ensuite. À moins que ce ne fût le soleil.

Ce n'étaient plus les montagnes qui s'élevaient mais les vallées qui s'effondraient. Le ciel ressemblait aux surfaces noires des lacs. Il n'y avait pas de vent ni d'animaux.

Soudain, Duna aperçut un loup aux yeux d'humain. Elle tressaillit.

« N'aie pas peur, táltos, dit-il. Ton âme a quitté tes entrailles et tu te trouves dans le monde des esprits.

— Qui es-tu ?

— Ton guide, bien sûr. Mon nom est Ogmand. J'étais naguère un homme. Mon père a servi le grand guerrier Töhötöm quand il a conquis cette région. Le premier, il a foulé ces territoires. »

L'animal avança et gratta le sol de sa patte gauche. Une poudre noire apparut.

« Du sel », précisa Ogmand.

Il recommença de l'autre patte et ses griffes tracèrent trois sillons argentés.

« De l'or. La région en regorge. C'est pour cela qu'István est venu ici. Jadis, quand les sept tribus magyares sont arrivées dans le bassin des Carpates, nous nous sommes réparti les possessions et les honneurs. Le titre de prince est revenu à Álmos et à sa branche. La Transylvanie est échue à Töhötöm. Aujourd'hui, l'équilibre est bouleversé car István veut tout.

— Est-ce pour cela que tu me viens en aide ?

— Oui. Les choses doivent retrouver leur place, sans quoi le Dieu-Ancêtre nous abandonnera. Nous ne pouvons pas laisser ce pays au Dieu pâle dont se réclame le roi ! Tu as compris cela, chamane. Tu as osé répéter le nom de Koppány sans craindre le retour de son esprit. Tu as rassemblé son cadavre dispersé. Un seul a réalisé un tel exploit avant toi : le vezér Bulcsu qui, pour récupérer la tête d'un cousin décapité, offrit tout le butin et les prisonniers rassemblés au cours de ses campagnes jusqu'à Cambrai. »

Duna était en nage. Tantôt elle ressentait un froid glacial, tantôt elle étouffait.

« Nous devons escalader le Világfa, l'Arbre-qui-atteint-le-

ciel, reprit Ogmand. Ne perdons pas de temps car on te suit.

— Qui ?

— Le loup d'István est sur tes traces.

— Je ne le connais pas.

— Tu l'as déjà rencontré. Il se nomme Farkas.

— C'est donc lui que l'on appelle l'íz ? s'étonna la táltos. Il était pourtant aux côtés de mon père.

— Les hommes changent parfois... »

L'animal se mit en route et Duna le suivit. Elle essayait de se rappeler les traits de Farkas. En vain. Seuls ses yeux de fauve demeuraient gravés en elle. Il avait arrêté son bras dans la tente de Koppány. Elle aurait dû tuer le traître à cet instant. Un flot de haine lui emplit la poitrine.

Elle trébucha. Ses pieds nus ne foulaient plus la terre sablonneuse de la puszta mais une surface rugueuse. Après un moment, elle comprit qu'il s'agissait d'écorce. Ils étaient arrivés au Világfa.

Un tronc gigantesque, large comme une montagne, s'élançait vers le ciel qu'il couvrait intégralement de ses branches. La chamane marchait à présent sur une racine démesurée.

« Ne faut-il pas descendre pour retrouver les âmes des morts ? s'enquit-elle.

— Ne sois pas impatiente. Souviens-toi que tu contemples ce que seuls les táltos peuvent voir. »

Des formes vides tourbillonnaient autour d'eux, tels des brouillards mouvants.

« *Nous mangerons ce que nous pouvons manger, sifflaient-elles. Sang d'humain !*

— Reculez ! leur gronda Ogmand.

— *Nous boirons ce que nous pouvons boire. Sang d'humain !* »

Le loup grogna en montrant les dents. Les esprits reculèrent à contrecœur.

« *Nous sucérons ton sang rouge*, lancèrent-ils encore à Duna. *Nous te déchirerons le cœur et le foie !* »

Les íz disparurent enfin dans des volutes de brouillard sombre. La jeune femme sentit un vent froid l'envelopper et la tirer vers le vide. Elle dut se cramponner aux crevasses profondes de l'écorce pour ne pas tomber car les voyageurs se trouvaient déjà très haut au dessus du sol. On pouvait apercevoir, en contrebas, le disque plat de la terre.

« Lève les yeux, lui intima Ogmand. Il y a sept ciels qui enveloppent l'univers. Chacun d'eux est traversé par une branche du Világfa. Vois, le soleil et la lune tournent autour de son feuillage. »

Duna suivit du regard les mouvements des deux astres qui se suivaient et se croisaient sans cesse. En fonction de leur position, ils éclairaient les rameaux gigantesques ou les plongeaient dans l'ombre.

« Les âmes qui sont prêtes pour la résurrection sont celles qui ont parcouru les sept mondes. Plus le temps a passé depuis leur mort, plus elles voguent sur des ciels éloignés. Koppány a été tué trop récemment. Il n'a pas eu le temps d'effectuer ce voyage. Tu dois le faire à sa place. »

La táltos acquiesça. C'était la première fois qu'elle escaladait l'Arbre-sans-sommet. Son guide s'engagea sur la première branche. Duna sentait l'haleine lourde d'un prédateur sur sa nuque.

« Le loup d'István est derrière nous ! chuchota-t-elle.

— Ne t'arrête pas. »

Ils poursuivirent leur ascension sans se retourner. Quand elle regardait aux alentours, la chamane n'apercevait que des formes féminines, évanescentes dans la

lumière trouble. Les figures affichaient tous les âges, depuis la petite fille jusqu'à la vieille femme chenu. Quand elle voulut interroger Ogmand, il ne répondit pas.

Ils passèrent sur une deuxième ramure puis une troisième.

À la quatrième, les esprits prirent des allures mâles. C'étaient des garçonnets morts au seuil de l'enfance, ou des patriarches à barbe blanche.

« Nous sommes maintenant dans la partie droite du Világfa, qui est consacrée aux affaires des hommes, expliqua Ogmand. La partie gauche, que nous venons de quitter, concernait les choses femelles. Ainsi est organisé l'Arbre-Monde. »

Ils arpentèrent encore trois branches. Duna n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis le début de leur expédition car les astres empruntaient des trajectoires insensées et leur vitesse variait à chaque instant.

Le loup et la chamane redescendirent ensuite le long du tronc immense. À chaque pas, elle sentait le souffle de son poursuivant dans son dos mais, quand elle se retournait, il n'y avait personne.

« Maintenant, nous nous dirigeons vers les racines qui marquent l'entrée du monde d'en bas. Il y en a sept. Entre leurs réseaux entremêlés habitent les serpents, les crapauds et les lézards. »

À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les profondeurs, les lourdes ténèbres se refermaient sur eux. Des odeurs de vase, d'humidité croupie, d'infâme pourriture montaient aux narines de la jeune femme.

Soudain, elle aperçut des cavaliers qui galopaient dans l'ombre. C'étaient les mêmes que dans la steppe. Ils criaient en pressant leurs chevaux, soulevant des mottes de terre grasse dans leur sillage. Koppány était à leur tête, les dents prêtes à déchirer l'ennemi. Ils couraient toujours mais ils n'avançaient pas. L'horizon reculait sans cesse devant eux, comme un soleil qui

n'en finirait pas de se coucher.

« Je suis venue te chercher, père ! » cria la chamane, les mains en porte-voix.

Son appel résonna dans la caverne énorme. On reconnaissait au loin une ville qui ressemblait à Somogy et ses forêts marécageuses.

La jeune femme savait que les guerriers tombés au combat menaient dans l'au-delà le même mode de vie que sur la terre. Tous les adversaires que Koppány avait tués devaient maintenant le servir pour l'éternité. C'étaient eux qui l'accompagnaient sur leurs montures écumantes.

« Suis-moi ! » héla de nouveau la táltos.

L'esprit de son père trembla. Il tourna vers elle un regard absent qui ne semblait pas la voir. Les ombres blanches s'allongeaient dans la plaine, poursuivant leur route.

« Appelle-le encore, souffla le loup.

— Il ne m'entend pas...

— Utilise tes pouvoirs ! Tu es celle qui allume le feu du soleil ! »

Duna se concentra. Elle leva ses mains à six doigts et les dirigea vers la horde des cavaliers. Une lumière noire se forma dans ses paumes, rayonnant jusqu'à l'astre bleuâtre qui tombait à l'horizon. Les noirs chevaucheurs s'arrêtèrent, comme pris dans un filet invisible. Koppány pivota lentement sur sa selle.

« Viens ! »

La voix de la chamane retentit à la manière du tonnerre. Après un instant, la troupe repartit de plus belle, laissant seul le duc de Somogy. Un moment plus tard, la cavalerie disparaissait derrière une colline cramoisie.

« Maintenant, pars sans te retourner, lui intima Ogmand.

— Il me suivra ?

— Il te rejoindra. Dépêche-toi. Le loup d'István n'est plus très loin. Je vais le retenir. »

La táltos se dirigea vers la naissance des racines, plantant ses ongles dans les sillons creusés de l'écorce. Elle se hissa rapidement au niveau du sol et se précipita vers son point de départ, loin du Világfa. Le temps lui manquait pour se retourner. Des bruits de lutte entre deux animaux sauvages lui parvenaient en échos étouffés. Elle sentit des larmes glacées couler sur ses joues.

Elle courut à perdre haleine. À la manière des rêves, elle avait l'impression que chacun de ses pas l'engloutissait dans des sables mouvants. Mais Duna parvint à s'arracher à leur étreinte gluante. L'espace se libéra autour d'elle. Pour aller plus vite, la jeune femme se pencha et agrippa les brins d'herbes sur sa route. Puis, elle saisit la terre à pleines poignées. La chamane gagnait en vitesse et finit par galoper à quatre pattes.

Quelque chose la frappa alors, soit qu'elle eût heurté un mur invisible, soit qu'on l'eût battue. Elle s'effondra.

« Réveille-toi, táltos ! dit une voix éraillée.

— Ne t'ennuie pas, Rostó. Tu vois comme elle est faible...

— Elle a bougé, te dis-je. Tu préfères peut-être que Szármanya meure ?

— Cela n'a rien à voir. La chamane pourrait mourir aussi. Y as-tu pensé ? »

Leurs paroles sonnaient étrangement. Duna ouvrit les yeux et mit du temps à s'accoutumer à la pénombre. Elle se trouvait dans une sorte de grotte aux murs veinés de gris et de blanc.

« Taisez-vous, dit Piaca. Elle est éveillée. »

Le visage émacié de Rostó se pencha sur elle. Il paraissait

toujours avoir un mauvais goût dans la bouche. Ses joues se hérissaient d'une barbe déjà ancienne et ses cheveux noirs avaient encore poussé.

« Combien de temps s'est-il passé ? s'enquit la jeune femme.

— Tu es restée en transe près de deux mois.

— Tiens, fit l'immense Piaca en lui tendant de la viande séchée. Mange lentement. »

La táltos le remercia d'un signe de tête et mordit dans la chair élastique. Elle se força à avaler de petites bouchées.

« Nous t'avons fait boire régulièrement, reprit Rostó. Nous avons attendu toute une lune. Et puis, Gyula a annoncé qu'István venait de pénétrer dans les Carpates. Il nous a demandé de respecter notre serment. Nous avons donc combattu contre l'avant-garde du roi dans les gorges de la Szeben. Beaucoup d'entre eux sont morts. Mais nous avons perdu un homme.

— Et Szármanya est blessé. »

Piaca montra le grand corps étendu un peu plus loin, à côté d'un feu.

« Tu dois le soigner. Nous ne connaissons pas les secrets des plantes comme toi.

— Où sommes-nous ?

— Après l'affrontement, soupira Rostó, nous avons dû battre en retraite et laisser Gyula se débattre seul avec l'armée royale. Nous t'avons emmenée avec nous, ainsi que les restes de ton père. Nous avons fui pendant des jours vers le nord. Nous nous sommes cachés dans une ancienne mine de sel pour la nuit. C'est là que tu t'es réveillée. »

Duna termina sa tranche de viande en mastiquant bien. Elle sentit son ventre se réchauffer. Puis, elle alla jusqu'à Szármanya qui gémissait à chaque respiration.

Son examen fut rapide : l'os de la jambe était cassé et, malgré les soins apportés par ses compagnon de la Meute, la plaie s'était infectée sous l'attelle.

« J'aurais besoin de lumière. Je dois savoir si la gangrène s'est installée.

— Nous allons sortir, les autres sont déjà dehors.

— Tu n'as pas compris, Rostó. Nous devons aller dans un lieu habité. Il est très faible et il nécessite des soins de chaque instant, de la chaleur, de la propreté, un air sain ! »

Le guerrier réfléchit rapidement.

« La forteresse de Porolissum se trouve à une demi-journée de marche. Elle est tenue par des hommes de Gyula. Il y a envoyé son fils aîné dès l'arrivée d'István.

— Ce sera parfait. »

Ils se mirent en route avec une grande célérité. En sortant de la grotte, Duna se rendit compte que l'hiver était arrivé dans les montagnes. Le vent soufflait un air glacé.

On allongea Szármanya sur un brancard attaché à son cheval et la troupe se mit en route. Le ciel demeurerait gris et chargé de nuages prêts à faire tomber de la neige. La jeune femme chevauchait à côté du blessé. Rostó et Piaca les escortaient. Quant aux autres, ils devaient les suivre à couvert des forêts.

La chamane sentait en elle une sorte un remuement qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Une femme enceinte aurait sans doute éprouvé les mêmes impressions. On aurait dit qu'un second être habitait dans son corps. Pourtant, l'impression n'était pas de nature physique.

L'âme de son père était passée en elle. Elle ne voyait aucune autre explication. Certains disaient qu'un táltos pouvait en accueillir jusqu'à sept dans son sein. Ce coup qu'elle avait reçu résultait de la fusion de son esprit avec celui de Koppány. Et l'âme bougeait, se

débattait sourdement, comme prisonnière. Aveugle, elle cherchait la lumière de l'extérieur.

« Calme-toi, dit Duna tout bas. Je t'ai sauvé du monde des morts. Bientôt tu revivras. Laisse-moi faire. »

Mais l'esprit, apaisé un instant, se cabrait de nouveau quelque temps plus tard. La chamane lutta contre lui tout au long du voyage. Cela ressemblait à un fœtus ruant pour venir au monde.

Rostó finit par remarquer son trouble vers le milieu de l'après-midi.

« Que se passe-t-il ?

— Rien. Juste un peu de fatigue.

— Nous y sommes presque. »

Il leva le doigt et désigna la silhouette d'une forteresse rectangulaire perchée sur une colline. Du haut des murailles, on pouvait sans doute embrasser toute la région. Sous la citadelle romaine, une petite cité civile s'était développée. Elle bruissait d'une cohue de troupeaux, mêlant boeufs, buffles et moutons. La chaleur des bêtes faisait fumer les cuirs dans l'air froid.

Duna fut soudain pliée en deux par un spasme. Tandis qu'elle se tenait, courbée, un murmure résonna à ses oreilles. Dérangée par les meuglements et bêlements lointains, elle ne comprit pas ce qu'on lui disait.

« Qu'y a-t-il encore ? s'impatia Rostó.

— Par le Dieu-Ancêtre, tais-toi ! »

La táltos se concentra pour faire abstraction des aboiements des chiens de bergers et des cris des hommes menant le bétail. Koppány tentait de lui parler. Il chuchotait des mots.

« Mon père m'a parlé ! »

Elle plongea en elle-même pour mieux saisir les sons. Elle reconnut la voix rude du duc de Somogy qui

égrenait les syllabes de son prénom :

« Du... na... Du... na... »

Que voulait-il lui signifier ? Elle cessa de respirer, oublia les battements de son propre coeur, le bruit de ses fibres. Enfin, elle entendit.

« Le... loup... là... »

La chamane releva la tête. Rostó et Piaca la dévisageaient comme si elle était totalement folle. Non, en réalité, ils arboraient des airs attentifs et soucieux.

« N'allez pas à Porolissum ! C'est un piège ! » balbutia-t-elle.

Les deux membres de la Meute l'écoutèrent en silence. Pendant un court instant, ils demeurèrent aussi immobiles que des statues. Puis Rostó leva une main, sans doute pour faire signe aux autres. Les cavaliers tournèrent bride.

Au même instant, les premières flèches s'envolèrent de la place forte.

Chapitre 19

Stephanus rex locauit ibi unum proauum suum nomine Zoltan, qui postea hereditauit illas partes Transiluanas et ideo ulagriter sic dici solet : Erdeelui Zoltan.

Chronica Hungarorum

Les Carpates se présentent comme l'empreinte d'un sabot de cheval tourné vers le Levant. La paroi arrondie forme les massifs orientaux et occidentaux, tandis que la fourchette figure les monts Apucènes, sorte d'îlot séparé du reste de la chaîne par la vallée du Szamos au nord et, au sud, par celle du Maros.

Cela offrait à l'envahisseur deux voies de pénétration et deux issues au fuyard pour battre en retraite. István le savait. C'est pourquoi, quand il partit pour la Transylvanie en suivant le Maros, Zoltán fit de même en empruntant la route septentrionale avec l'autre moitié de l'armée.

Le palefrenier suprême attendit deux semaines avant de se mettre en chemin. Ainsi, toute l'attention des espions de Gyula était tournée vers les troupes du sud. On devait s'interroger sur les raisons de son avancée aussi lente. Pendant ce temps, Zoltán progressait à marche forcée, se déplaçant surtout la nuit pour ne pas être vu.

Il longea les monts Matra, franchit la Tisza à l'endroit où le Szamos se jetait dans ses eaux. Puis il remonta le cours de l'affluent, traversant des étendues marécageuses et les déserts de la Grande Plaine.

Au moment où István se présentait aux portes de Sarmizegetusa, Zoltán arrivait en vue de Porolissum. Les deux places fortes avaient beaucoup en commun. Toutes deux avaient un temps abrité le peuple dace avant de tomber aux mains des Romains, puis dans celles de Gyula. L'oncle d'István avait deux yeux braqués sur son neveu : Sarmizegetusa était celui du sud et Porolissum celui du nord. Mais la ruse du roi lui avait fait ouvrir grand le premier en fermant le second.

Aussi, quand Zoltán surgit devant la citadelle qui dominait le Szamos, ne rencontra-t-il aucune résistance. Bolya, l'aîné de Gyula, ne l'avait pas vu venir car il lui tournait le dos, guettant l'arrivée imminente d'un messenger de son père.

L'attaque du château eut lieu de nuit car, en raison de sa position dominante, il était impossible de s'en approcher sans être repéré. C'est là que Farkas, qui avait accompagné le palefrenier suprême, s'avéra utile.

Il reproduisit, presque étape par étape, l'exploit qui l'avait conduit en présence de Sarolta à Veszprém. À la faveur de l'obscurité, il escalada les murailles et s'introduisit dans les appartements de Bolya. Cette fois, le guerrier dut égorger quatre gardes avant de pouvoir s'attaquer au fils de Gyula.

Il lui posa la lame sur la gorge et lui intima l'ordre de se rendre. Si le jeune homme coopérait, il n'avait rien à craindre. Son père ne s'en était pas pris au roi et ne subirait donc pas le châtiment de Koppány. Gyula conserverait ses terres. Ses hommes ne seraient pas réduits en esclavage.

Inflexible, le garçon refusa. Jamais il ne trahirait. Il cracha même de dégoût au visage de Farkas.

« Je sais que tu étais dans le camp de Koppány avant de passer dans celui d'István. Tu es de la race d'homme la plus méprisable. »

Le cavalier n'essuya même pas le filet de salive qui coulait sur sa joue. Sans se départir de son rictus, il le

laissa sécher jusqu'au matin en une croûte blanchâtre puis, quand le jour fut levé, obligea Bolya à sortir à la vue de ses soldats.

« Ouvrez les portes du château et abaissez vos armes, sans quoi il mourra !

— Je vous interdis de vous rendre ! » ordonna le jeune homme, stoïque.

« Le roi István vous accordera la vie sauve. Vous avez sa parole. »

Les guerriers se regardèrent, farouches. Le froid leur conférait des allures de statues. C'étaient des combattants blanchis sous le harnais. Ils connaissaient bien la chose martiale. Alors, peu à peu, ils firent tomber à terre leurs boucliers, leurs sabres. Un vieux capitaine, tout balafre, s'avança, les yeux embués de larmes.

« Nous avons promis à votre père de vous défendre, fils de vezér. Nous avons échoué à vous garder, laissez-nous protéger votre vie. »

Bolya ne desserra pas les dents. Il ne les appela pas traîtres et ne les maudit pas non plus. Ces soldats avaient raison. On ouvrit les portails de bois et, un moment plus tard, Zoltán entra à la tête de ses hommes.

« C'est bien », dit-il en mettant pied à terre.

On ne sut pas s'il s'adressait à Farkas, à Bolya, aux guerriers ou bien à lui-même. Peut-être à tous en même temps.

On attacha les soldats de Gyula et on les enferma dans les prisons du château. L'armée royale prit possession de Porolissum au moment où l'hiver s'emparait des Carpates.

Quelques jours plus tard, Zoltán et Farkas arpentaient le chemin des remparts. Le jour était froid, le ciel nuageux mais le temps demeurait clair. La vue portait

si loin qu'on distinguait sans peine les monts du Máramaros au nord et le massif du Bihar à l'est. Le site se révélait exceptionnel.

Partout des forêts couvraient la vallée du Szamos. Elles avaient pris les couleurs fauves de l'automne. Parfois, les nuées passant devant le soleil jetaient sur le paysage des ombres mouvantes et la région semblait s'animer, des fantômes prenaient leur essor avant de se dissiper au retour de la lumière pâle. Des brouillards s'installaient dans les trouées des bois, mêlant leurs langues argentées aux cuivres des frondaisons.

« Quand tout sera fini, je ne sais pas si je pourrai quitter cet endroit » dit doucement Zoltán.

Depuis que Farkas le connaissait, sa barbe avait blanchi et s'était clairsemée. Ses yeux globuleux semblaient s'enfoncer chaque jour un peu plus dans leurs orbites. Le camail avait poli son crâne en emportant ses cheveux mais l'homme demeurait un guerrier trapu et solide.

« J'aime la Grande Plaine, c'est là-bas que je suis né. Mais il me semble qu'ici est un bel endroit pour vieillir. Il y a de la sagesse dans ces montagnes à tête blanche. Je veux m'élever à leur hauteur, au-dessus des hommes et de leurs querelles. »

Il se tourna vers Farkas à demi.

« Et toi, que feras-tu quand nous aurons gagné ? »

Pour toute réponse le cavalier désigna le ciel où un oiseau de proie gigantesque planait. Il passait d'un courant à un autre, majestueux, éternel.

Leurs ordres étaient d'attendre les fuyards éventuels qui quitteraient Gyula. On avait convenu de ne pas s'envoyer de message afin de conserver le secret sur Porolissum. De ce fait, Zoltán et ses hommes ignoraient jusqu'à la prise de Sarmizegetusa et l'issue de la bataille du Chaudron.

Ils attendirent donc.

Le froid se refermait lentement sur les pierres de la forteresse. Chaque jour, la neige paraissait prête à tomber des gros nuages noirs qui obscurcissaient le ciel.

Un jour, des cavaliers apparurent dans le lointain. Ils arrivaient du sud. Farkas, qui se tenait sur le chemin de ronde, les aperçut le premier. Il fut bientôt rejoint par Zoltán.

« De qui s'agit-il ? »

— Ce n'est pas une armée. Je ne vois que quatre chevaux. L'un transporte un blessé dans un brancard. Par le grand Turul !

— Qu'y a-t-il ? »

Farkas ne répondit pas. Pour une fois, il ne souriait pas. Il semblait interloqué. Le palefrenier suprême avait beau fouiller l'horizon du regard, il ne distinguait rien qui pût surprendre son compagnon.

« Ce sont eux, murmura le cavalier entre ses dents. Les hommes de la Meute.

— S'ils viennent par ici, c'est qu'ils fuient les combats, affirma Zoltán.

— Ou qu'ils en ont fini avec leur engagement auprès de Gyula.

— István n'a pas pu perdre.

— Vous ne connaissez pas la Meute...

— Mais je connais mon roi ! »

Les deux hommes continuèrent de fixer le lointain.

« S'ils viennent par ici, je les ferai abattre. »

Farkas n'émit aucune objection. Zoltán fit placer discrètement quelques archers qui avaient pour instruction de viser les arrivants. On patienta jusqu'à ce que les cavaliers fussent à portée. Au même moment des flocons commencèrent à tomber, volant

doucement dans l'air glacé. Ils se posèrent sur les casques des tireurs et fondirent aussitôt au contact du métal.

Zoltán leva la main. Les cordes craquèrent en se tendant. Puis il abaissa son bras et dix flèches sifflèrent dans l'espace. La Meute avait justement décidé de tourner bride. Ce fut ce qui les sauva. Les traits les frôlèrent et se plantèrent dans le sol gelé, au pied de leurs montures.

Un cheval hennit et se cabra. Les cavaliers s'élancèrent vers les sous-bois. Zoltán fit envoyer une nouvelle salve qui n'eut pas plus de succès que la première. Quand les pointes se fichèrent dans les troncs, la petite troupe avait déjà disparu.

« Il faut les poursuivre ! s'exclama Farkas.

— Non. Ils sont partis vers l'ouest. Ils ne reviendront pas en arrière pour prévenir Gyula. Je ne risquerai pas mes soldats contre la Meute. Mes ordres sont de conserver cette forteresse jusqu'à ce que le roi me dise de la quitter.

— Le danger, ce n'est plus cette forteresse. C'est la Meute. L'un de ces hommes est touché. Il faut en profiter pour les écraser !

— Regarde : la neige tombe. Bientôt, il sera impossible de se déplacer dans ces vallées. Nous devons sans doute passer tout l'hiver ici.

— Alors, j'irai seul.

— Folie ! »

Farkas s'éloigna à grands pas. Il descendit les escaliers de pierre avant que la voix de Zoltán ne l'arrêtât.

« Attends !

— Tu ne m'interdiras pas de partir, gronda le guerrier.

— Prends des vivres et dix volontaires avec toi. »

Il remercia Zoltán d'un signe de tête et alla se préparer.

Moins d'une heure plus tard, il sortait de Porolissum au grand galop. La neige avait déjà recouvert les forêts d'une couche grise.

« C'est à notre avantage, dit le cavalier. Ils laisseront des traces. »

Il se souvenait de sa précédente traque avortée. Seul l'hiver lui avait permis parfois de retrouver la piste de ses proies. Aujourd'hui, il ne laisserait pas passer sa chance. Tournant le dos à Porolissum qui s'enfouissait peu à peu sous une masse blanche, Farkas lança son cheval au galop et se rua vers l'endroit où l'on avait aperçu les hommes de la Meute.

Il trouva des empreintes de sabots et les sillons créés par les bras du brancard. Un blessé changeait tout dans une poursuite. D'ailleurs, quelques gouttes de sang fleurissaient çà et là.

Les chasseurs s'élancèrent d'un même mouvement. Il ne fallait pas laisser à la neige le temps de recouvrir les marques. Des pluies de flocons s'abattaient en permanence sur la vallée. Perdre une heure, c'était perdre la piste. On n'avait pas le temps même de s'arrêter.

La course dura trois jours.

Trois jours pendant lesquels on n'arrêta les chevaux à aucun moment, trois jours durant lesquels on dormait en selle, durant lesquels la neige tomba sans discontinuer, avec cette persévérance irrésistible de la nature. Les dix hommes qui accompagnaient Farkas étaient des guerriers expérimentés, rudes et endurants. Quant aux montures, elles avançaient avec de la poudre jusqu'au ventre ; certaines avaient du sang qui leur sortait des naseaux.

« Nous allons tuer les chevaux si nous continuons ainsi », dit l'aîné des cavaliers.

Farkas ne l'ignorait pas. Mais tant que la Meute avancerait encore, il la talonnerait. D'ailleurs, son oeil

exercé avait remarqué que la distance entre fuyards et poursuivants s'était réduite depuis quelques heures.

La troupe déboucha dans une sorte d'amphithéâtre gigantesque, modelé dans la pierre. C'était un champ de sculptures de grès, hautes comme une dizaine d'hommes, plantées à la manière des colonnes antiques. Le blanc faisait ressortir l'ocre jaune des pierres. Les hommes épuisés, le regard brouillé par le froid et la tempête, se crurent victimes d'hallucinations.

« On appelle cet endroit le Jardin du Dragon, je crois », affirma pourtant l'un d'eux.

En effet, les piliers prenaient dans le demi-jour des allures de dragons, de personnes, d'animaux, de champignons. Ces buttes modelées par le temps semblaient les sentinelles septentrionales des Carpates.

Farkas mit pied à terre. Les traces lui disaient que l'on s'était arrêté là. Sa jambe s'enfonça dans le manteau neigeux jusqu'à la hanche. Ses hommes l'imitèrent. Un vent glacial sifflait, assourdissant, entre les fissures de la roche. Le brancard avait été abandonné en travers de la piste. En se penchant, le cavalier repéra encore un peu de sang qui tachait la surface immaculée. D'un geste, il coupa ses troupes en deux formations. L'une s'enfonça sous les colonnes de gauche, tandis que l'autre s'abritait sous les piliers du côté opposé.

Farkas, resté seul au milieu, avança, l'oeil aux aguets. Au fond de l'espèce de voie qu'avait tracée la nature, des constructions s'élevaient. Le givre empêchait de distinguer précisément de quoi il s'agissait. Cela ressemblait à des ruines.

L'homme progressait par grandes enjambées, l'arc dégainé et tendu devant lui. L'endroit était parfait pour une embuscade. En terrain découvert, il formait une cible idéale, son cuir noir ressortant sur la blancheur aveuglante du paysage. Il voulait pousser l'ennemi à se signaler. Pourtant, rien ne vint.

Farkas avait parcouru déjà la moitié de la distance qui le

séparait de l'étrange bâtiment. À présent, il apercevait mieux les fortifications effondrées, les murs abattus. Cet endroit avait été un retranchement.

Scrutant toujours le moindre mouvement autour de lui, il sentait, malgré le froid, la sueur couler sur son front et geler presque instantanément. Ses jambes détrempées tremblaient presque à chaque pas.

Enfin, il comprit ce qu'il avait devant lui : un édifice religieux. Un ermite ou un moine venu de Byzance avait dû trouver que le paysage évoquait une église, et y avait bâti un monastère à la mode orientale, adossé à la paroi de pierre. On reconnaissait notamment un dôme en partie écroulé.

Soudain, quelque chose bougea sur sa droite. Farkas braqua son arme sur la silhouette. Ses doigts commencèrent à laisser filer la corde. Il reconnut alors un de ses hommes qui lui faisait signe.

Ravalant sa salive, le cavalier détourna son arc et, après un hochement de tête, reprit son chemin. La bise murmurait à ses oreilles des mélodies entêtantes, éternellement recommencées. La musique prenait de l'ampleur avec la force croissante du vent.

Il pénétra dans le bâtiment.

Un instant, le guerrier devint aveugle et sourd. Puis, ses yeux s'accoutumant, il capta de nouveau la lumière qui pénétrait en langues neigeuses par les brèches des murs. Ses tympanes vibrèrent derechef au sifflement de la tempête.

À l'intérieur, les parois étaient couvertes de peintures et de mosaïques aux couleurs chatoyantes. On les devinait malgré l'obscurité. C'étaient des figures étranges, couronnées de disques clairs, levant des doigts vengeurs. Leurs yeux noirs le suivaient. Avec le temps, des pans entiers de dessins avaient disparu et ne demeuraient que des fragments effrayants.

Farkas secoua les flocons de ses épaules. La grande salle était vide à l'exception de grands échafaudages de bois dont on ne savait s'ils avaient été disposés pour

arracher les dorures du dôme ou bien pour achever les travaux. Pillards ou ouvriers y avaient construit un escalier branlant et poussiéreux à l'extrême.

Le cavalier explora la pièce entière. Il trouva un ossuaire dont les crânes paraissaient vouloir mordre la terre gelée. Rien d'autre ne subsistait. Des traces de pas humides dans la poussière indiquaient qu'au moins un homme était entré ici.

Son pied se posa sur la première marche de la tour disjointe. Tout était prêt à s'écrouler à tout moment. Le chasseur sentait que le sang lui brûlait le visage à présent, sur toute la surface de la peau.

Se hissant sur la planche suivante, il fit jouer ses doigts gourds sur la corde afin de les réchauffer. Les degrés tournaient sur eux-mêmes, l'empêchant de voir ce qui venait ensuite. Les craquements du bois trahissaient chacun de ses mouvements. Il suffisait à l'ennemi de l'attendre dans l'ombre pour l'exécuter d'une flèche bien placée.

Farkas poursuivit son ascension en redoublant de prudence. Il était si lent qu'il en devenait immobile. Un instant, il se sentit de la même essence que les poutres qui l'entouraient.

Alors qu'il parvenait ainsi au deuxième palier, dans les vociférations maintenant rageuses des tourbillons, il crut percevoir un bruit mat et liquide. C'était un son régulier, une pulsation paresseuse et obsédante. Oubliant le rai de lumière bleutée qui tombait du dôme, il ferma les yeux et se laissa guider par les « ploc » qui claquaient à la manière d'une pluie ralentie à l'extrême. Ses bras, fatigués de tenir la flèche encochée, commençaient à trembler, mais il ne s'en préoccupa pas. Seul le rythme le guidait.

Quand une odeur métallique lui parvint, il comprit que c'était le sang qui tombait goutte à goutte de la blessure. Le vent dehors hurlait à la mort. Encore un pas, et il serait en position de tirer.

Farkas inspira une dernière fois et bloqua sa respiration.

Puis tout se passa très vite. Il exécuta un pas sur le côté, ouvrit les yeux pour apercevoir une ombre perchée tout en haut de l'échafaudage et qui le regardait fixement dans le noir. Une pointe de métal brilla. Les deux hommes tirèrent presque en même temps mais le cavalier fut le plus rapide. Son trait partit, puissant, glissa le long de la hampe adverse, ce qui suffit à détourner le coup. Sa flèche atteignit l'ennemi en plein coeur.

Farkas sentit l'autre pointe lui frôler l'épaule et se perdre dans l'obscurité. L'homme, tué net, tomba de son refuge et, entraîné par son poids, traversa le plancher vermoulu. Sa chute se poursuivit sur les étages suivants, fracassant les traverses et pulvérisant les poutres.

Enfin, le cadavre s'écrasa au sol avec un bruit mou. Un nuage de vieille poussière froide se souleva. Il y eut un instant de silence, à peine appuyé par les coups de bélier de la tempête.

Puis toute la structure s'effondra dans un vacarme épouvantable.

Le phénomène fut si brutal que Farkas n'eut même pas le réflexe de se raccrocher à quoi que ce fût. Il chuta comme une pierre, stupide. Son corps alla cogner contre les empilements de madriers. Le choc dépassa par sa violence tout ce qu'il avait connu à ce jour. Ses os se pulvérisèrent, son dos se disloqua, le laissant incapable du moindre mouvement.

Néanmoins, quoique paralysé, il ne perdit pas connaissance. Des nuages de poudre de bois s'élevèrent autour de lui, dansant dans la lumière du dôme. La douleur montait en lui, atroce, lancinante. Où étaient ses hommes ?

Un moment après, des silhouettes se dessinèrent dans le brouillard cendrex. Rien qu'à leur allure, Farkas pouvait dire que ce n'étaient pas des soldats ordinaires. Leurs figures marquées surgirent lentement du néant.

« Il a tué Szármanya, dit une voix éraillée.

— De toute façon, le pauvre Szármanya était moribond, répondit une autre. Sans quoi, il ne se serait jamais laissé surprendre.

— Il ne reste plus que celui-là. Tous les autres sont morts. »

Alors, Farkas remarqua qu'ils étaient couverts de taches de sang mais qu'aucune blessure n'apparaissait. Il entendit une corde craquer, signe qu'on le mettait en joue pour l'achever.

« Attendez. »

Un visage s'approcha de celui du cavalier. Il aperçut alors la plus belle femme qu'il eût jamais vue : d'abord des yeux noirs parfaitement dessinés, des pommettes hautes et fières, une bouche délicate aux lèvres ourlées, le tout encadré de superbes cheveux de nuit qui semblaient envahir tout l'espace autour d'eux.

« Tu ne me reconnais pas, dit-elle d'une voix grave, mais je sais qui tu es, íz.

— C'est donc lui le loup d'István ?

— Je suis formelle », répondit l'inconnue en s'écartant.

L'arc émit un nouveau craquement et une flèche se précipita vers la tempe de Farkas. Ce dernier ne vit même pas le trait approcher car ses yeux éblouis n'avaient pas quitté les prunelles sombres de la femme.

Chapitre 20

Quem cum comprehendisset cum uxore et filiis duobus
regnum eius ui ad christianitatem compulit.

Annales Hildesheimenses

István regarda le comte palatin revenir vers lui, le visage sombre.

« Alors ? s'enquit-il.

— Nous avons perdu pas loin de deux cents hommes.
Dont une moitié de blessés.

— Cette Meute est redoutable...

— Mais elle est partie ! s'emporta Doboka. Je vous conjure de poursuivre, sire. Gyula tente de gagner du temps. Il espère sans doute que la garnison de Porolissum viendra à son secours et nous prendra à revers.

— Si Zoltán a bien travaillé, cela n'arrivera pas. Nous acculerons Gyula dans ses montagnes. Il est trop vieux pour passer l'hiver sur les sommets. Le temps travaille pour nous. »

Le roi regarda autour de lui. Les énormes rocs qui jonchaient le fond de la vallée rappelaient cruellement l'assaut qui s'y était déroulé. On reconnaissait dans la pierre la forme d'une tête de champignon renversée.

« Je ne veux pas que l'on parle de cette bataille, déclara-t-il d'un ton sans réplique. Je refuse d'entendre qu'un

petit groupe d'individus ait pu m'arrêter au pied de ce Chaudron.

— Quelle importance ?

— Nous travaillons pour l'avenir, comte. Dans mille ans, je veux qu'on sache simplement que le christianisme l'a emporté sur les païens. Ce que nous faisons là sera un exemple pour les générations futures. »

Doboka acquiesça.

« Nos hommes seront bientôt prêts à se mettre en route, sire. »

Les préparatifs avaient pris fin. Les morts reposaient dans la terre, les blessés dans des charrois bâchés. Ceux qui pouvaient encore monter avaient enfourché leurs chevaux. L'armée reprit sa marche lente et obstinée.

Soudain, le roi qui chevauchait en tête de ses troupes et s'arrêtait parfois pour regarder la longue file de cavaliers, de chariots et de fantassins, s'aperçut qu'une voiture demeurait à l'écart, immobile. Il s'en ouvrit à Doboka.

« On m'a dit qu'il s'agissait de Hermann, répondit ce dernier avec gêne.

— Je vais le voir. Poursuivez votre route. Je vous rejoindrai plus tard. »

István s'élança avec quelques chevaliers et remonta la colonne. Sur son passage, les hommes relevaient la tête, redressaient les épaules. Certains même se fendaient d'un « Vive le roi ! » Ils n'avaient pas l'habitude de contempler leur souverain d'aussi près.

Le fils de Géza dépassa l'arrière-garde et s'approcha de l'unique charroi qui était resté sur place. Il trouva Hermann. Le chevalier, pâle comme un linge, avait été grièvement blessé par la flèche qui lui avait traversé le flanc.

Il se tenait, assis, devant un petit feu qu'un esclave

entretenait. Son regard clair se perdait dans les eaux laiteuses de la Szeben. Seule l'arrivée du roi lui fit détourner les yeux.

István l'arrêta quand il tenta de se lever.

« Restez assis, mon ami. Vous avez assez fait pour moi. »

Il s'installa à côté du Bavaois et observa un moment la rivière avec lui, se pénétrant du calme superbe qui régnait en ces lieux. Ce fut Hermann qui rompit finalement le silence :

« Sire, j'aimerais vous réclamer une faveur...

— Je vous écoute, chevalier.

— Ma blessure est trop profonde pour que je remonte à cheval de sitôt. Si je ne puis continuer, j'aimerais obtenir de vous le droit de m'installer ici.

— Ici ? s'étonna le souverain.

— L'eau est abondante, les montagnes m'entourent. Je construirai une cabane de bois. Avec le temps, elle deviendra une ferme. Je me trouverai une épouse et y fonderai une famille.

— C'est un beau rêve, chevalier. On appellera ce lieu le domaine de Hermann, *villa Hermani*. »

Les deux hommes échangèrent un sourire las. Puis le visage d'István redevint sérieux.

« Avant de vous accorder ce que vous me demandez, je dois savoir la véritable raison de votre départ...

— Sire !

— Dites-le-moi. Simplement. »

Le Bavaois baissa la tête, hésitant. Ses yeux revinrent sur les flots tranquilles de la Szeben.

« Je viens de la petite ville de Nórenberc. Une fois armé chevalier, j'ai suivi la princesse Gisela en pays magyar. J'ai lutté à vos côtés contre Koppány il y a six ans.

Jamais je n'ai regretté d'avoir quitté la Bavière. Pourtant, j'ai gardé de la bataille de Veszprém un goût amer. J'ai vu des Magyars tuer d'autres Magyars avec une rage féroce. La nuit dernière, cette vision de cauchemar m'est revenue et je ne puis plus la supporter. Il m'est désormais impossible de prêter mon épée à une guerre civile quand bien même la cause est sainte. »

Le murmure de l'eau seul lui répondit. István se redressa, rajusta sa couronne qui ne le quittait jamais et remonta sur son cheval sans un mot. Comme il tournait la bride pour s'éloigner, il lança d'un ton où perçait une grande tendresse : « Soyez heureux, chevalier. »

Puis il partit et rejoignit le reste de son armée.

La poursuite de Gyula dura plusieurs jours. Ce fut l'occasion de quelques escarmouches entre les soldats. Mais le roi insistait toujours pour qu'on ne poursuive pas les fuyards.

Depuis son entretien avec Hermann, il se montrait plus sombre encore qu'auparavant. Doboka le surprenait parfois, l'oeil perdu dans le vague, plongé dans une intense réflexion.

On traversa des forêts de pins et de chênes, des lacs reflétèrent les troupes noires qui arpentaient ses bords. Des chamois curieux surgirent sur les parois à pic pour observer les marcheurs.

Il faisait toujours plus froid dans l'étroit défilé et les hommes se couvraient de manteaux de fourrure qui les faisaient ressembler à des ours. Comme l'ennemi, la neige menaçait sans cesse, faisait de courtes apparitions avant de disparaître.

Doboka ne cessait de maugréer contre le temps, les rochers, le vieux Gyula. Refermant son col de renard, il lançait des regards haineux à l'univers.

« Si nous n'allons pas plus vite, l'hiver sera sur nous

avant que nous en ayons fini avec ces rebelles », marmonnait-il à tout bout de champ.

Un jour, les éclaireurs revinrent au camp en annonçant que l'armée adverse se trouvait à quelque distance, acculée dans une dépression creusée par les neiges millénaires. Gyula envoyait des messagers qui arriveraient sous peu.

En effet, l'heure suivante, deux cavaliers apparurent sur une hauteur, l'un tenant un étendard. On s'aperçut, quand ils eurent descendu la colline et se furent approchés de la tente d'István, que le second n'était autre que Bonyha, le cadet de Gyula.

Le roi les accueillit dans sa jurta.

« Entrez, hérauts. »

Il s'assit sur son trône de bois, flanqué de Doboka et de Hunt. Les ambassadeurs affichaient des mines fières mais défaites.

« Je vous écoute, fit aimablement István.

— Sire, mon père souhaiterait vous parler, de roi à roi, afin de vous entendre...

— Il n'y a qu'un roi ici ! interrompit Doboka. Votre père n'est que vezér.

— Mais les autres nations, telle Byzance, le considèrent comme un souverain royal, rétorqua le jeune homme sans se laisser démonter.

— Laissez-le parler, comte. Quelles sont les propositions de Gyula ?

— Il veut éviter une guerre fratricide. Jamais il n'a désiré déclencher les hostilités contre vous.

— Est-il prêt à se rendre ? interrogea István.

— Il veut éviter à son peuple le sort des gens de Somogy qui sont maintenant esclaves. »

Le souverain réfléchit un moment. D'un geste, il

congédia l'envoyé.

« Un domestique va vous conduire dans une autre tente et vous servir un repas. Pendant ce temps, nous préparerons la réponse pour votre père. »

Bonyha s'inclina et sortit. Dès qu'ils furent seuls dans la pièce, Hunt et Doboka se placèrent face à leur roi.

« Sire, dit le premier, il faut parlementer.

— Sire, s'écria l'autre, il faut les écraser ! Ces envoyés sont le reflet de leur faiblesse. La situation de Gyula est désespérée sinon il ne viendrait pas négocier. »

István observa longuement ses deux conseillers. Il repensait à ce que Hermann lui avait dit trois jours auparavant.

« Je ne veux pas être le roi qui aura passé son règne à combattre son propre peuple. Ce sont nos semblables qui nous attendent là-bas.

— Des Magyars Noirs ! s'emporta le comte palatin.

— Des Magyars.

— Des païens, sire !

— J'en ferai des chrétiens.

— Gyula est rusé. Il tente de vous duper, argua Doboka en dernier recours.

— Penses-tu vraiment qu'il parvienne à me posséder ? »

Le comte ne sut répondre à cette dernière question. Le souverain retomba alors dans l'une de ces songeries profondes dont il était coutumier. Finalement, il se leva et entreprit de quitter la jurta.

« Où allez-vous, sire ? s'enquit Hunt.

— Je me rends auprès de Gyula. »

Les deux conseillers en restèrent suffoqués.

« Sire, s'étrangla Doboka, vous n'y pensez pas ! Si jamais Gyula vous capture, cette conquête sera terminée. Il faudra payer une rançon exorbitante.

— Il pourrait même vous faire exécuter, renchérit Hunt.

— Je tiens ses fils.

— Nous ne savons pas si Zoltán a capturé Bolya...

— Gyula l'ignore également, fit István, malicieux. Je me contenterai de lui laisser entendre que c'est le cas. »

Le souverain quitta la tente avant que les deux autres aient pu le suivre. Il ordonna de réunir une escorte et envoya chercher Bonyha. Le fils de Gyula ouvrit de grands yeux en l'entendant dire qu'il allait trouver son père immédiatement.

Avec une célérité rare, István se mit en route, entouré de ses meilleurs chevaliers. Il avait pris avec lui la Lance dorée qui brillait malgré le ciel nuageux. Hunt seul fut autorisé à l'accompagner. Doboka dut rester sur place.

La troupe s'ébranla dans la vallée escarpée. Le froid soulevait des nuages de brume à chaque souffle. En quelques heures, ils seraient devant Gyula. Hunt, de son côté, attendit d'avoir laissé une certaine distance entre lui et les hérauts avant de galoper derrière son roi.

« Sire, je dois vous parler !

— Vous ne m'empêcherez pas de parvenir à mes fins, grand camérier.

— Mais si les archers de votre oncle...

— La Sainte Marie me protégera, éluda István, comme saint Martin m'a sauvé des traits de Farkas. »

Le Bavarois rongea son frein un moment avant de revenir à la charge.

« Songez-vous à votre épouse ? À vos enfants ?

— C'est justement en pensant à eux que j'essaye d'éviter

un massacre, chevalier. Pourrais-je les regarder dans les yeux en ayant décimé mon propre peuple, ma propre famille ? Je n'ai pas su éviter la guerre contre Koppány. J'emporterai la Transylvanie sans verser le sang magyar. »

Le ton du souverain était assuré. Au moment où il parlait, un oiseau de proie passa dans le ciel en poussant son cri aigu. Hunt y vit un signe de bon augure. Cela ne suffit pas à calmer ses alarmes.

« Sire, reprit-il, que ferez-vous quand vous siégerez devant Gyula ?

— Je lui offrirai de se rendre et de se rallier à mon royaume.

— Quelles seront les contreparties ?

— Sa tribu devra se convertir en masse et reconnaître mon autorité, ainsi que celle de mes successeurs.

— Vous ne le tuerez donc pas ? s'inquiéta le chevalier.

— Gyula est vieux...

— Il a des enfants. Rappelez-vous les difficultés que vous crée la fille de Koppány. Et elle ne peut revendiquer le territoire de son père. Bolya et Bonyha sont en mesure de le faire. »

Comme le roi ne répondait pas, Hunt insista.

« C'est le châtement infligé à votre cousin qui a frappé d'horreur tout le pays. Si vous ne faites pas de même avec Gyula, les tribus sauront qu'on peut s'opposer à vous.

— Alors, si je suis votre avis, je devrais chaque fois commettre une atrocité plus ignoble que la précédente pour asseoir mon pouvoir ? fit István en fixant son grand camérier dans les yeux. Je règne au nom du Christ. Sa parole est un message d'amour.

— Il n'y aura d'amour qu'au moment où vous aurez éteint tous les foyers de haine et de vengeance, sire. »

Cette fois, le Bavarois se tut. Ils achevèrent le voyage dans le martèlement sourd des sabots sur le sol. Le roi repassa dans sa tête tout ce à quoi il avait réfléchi sur la route de la Transylvanie. L'effet de surprise serait son meilleur allié contre les manigances de son oncle. Depuis son départ d'Esztergom, il sentait les prières de Gisela qui l'accompagnaient. Pour la réussite de l'expédition, il s'en remettait à Dieu.

Quand ils furent enfin en vue du campement de Gyula, entouré du cercle de charrois renversés, István fit arrêter les chevaliers. Il tenait sa Lance dans la main droite. Les chevaux fumaient dans l'air glacial.

« Nous pouvons encore reculer, sire, fit Hunt en se méprenant sur la raison de sa pause.

— Attendez donc un peu. »

Le groupe patienta tandis que le souverain observait le ciel où se bousculaient des troupeaux de nuages noirs et grisâtres. Soudain, une région blanchit avant de se colorer de safran. Puis, lentement, le soleil apparut, glissant sur la hampe dorée qui étincela de mille feux. István se tourna vers son conseiller avec un sourire.

« Il arrive parfois que les signes divins aillent de pair avec la politique. Avançons ! »

Les chevaliers dévalèrent la colline en direction du camp. Les gardes avaient déjà prévu leur arrivée et ouvert les barricades de fortune qui en interdisaient l'accès.

Le coeur ferme dans sa poitrine, István pénétra dans le cantonnement, auréolé d'une lumière chaude. Sa barbe et ses cheveux lui donnaient l'air d'un archange. Plusieurs soldats, l'apercevant, mirent un genou en terre. On regarda passer le souverain superbe.

Le vieux Gyula lui-même était sorti pour accueillir son visiteur. En l'absence de ses deux fils, c'était son épouse qui avait pour tâche de l'aider à se déplacer. Il appuyait sur elle son bras.

Le roi se plaça devant son hôte. Il ne descendit pas de

cheval.

« Je vous salue, mon oncle, dit-il de sa voix claire, presque juvénile encore.

— Soyez le bienvenu chez moi, István.

— M'accueillez-vous en neveu ou en roi ? »

La question était posée et l'on sentit le camp se figer en attendant la réponse du vezér. Son oeil intelligent témoignait de ses réflexions.

« Rappelle-toi que j'ai déjà vaincu ton aîné à Porolissum ! »

Le coup ébranla le vieillard. L'éclat de sa prunelle s'éteignit comme on souffle sur une flamme. Ses lèvres ridées formèrent le nom de Bolya sans réellement le prononcer. Ses épaules se voûtèrent. Gyula baissa la tête, étourdi, et, quand il la releva, quelques secondes plus tard, il avait mille ans.

Sa voix demeura pourtant assez forte pour être entendue dans tout le camp :

« Je reçois aujourd'hui mon neveu, mon vainqueur et mon roi ! »

István entendit Hunt pousser un soupir de soulagement à côté de lui. Les hommes mirent pied à terre et Bonyha se précipita pour aider son vieux père. Ils entrèrent dans la tente du vezér pour s'y reposer.

Se sachant en position de force, le souverain pressa son oncle pour commencer les négociations sur le champ. Gyula faisait peine à voir, assis sur un fauteuil qui ne le soutenait plus guère, mais István ferma son coeur à toute pitié en songeant à l'avenir du pays.

« Ces terres ne vous appartiennent plus, affirma-t-il d'un ton péremptoire. J'y fonderai un comitat comme celui de Somogy et j'y nommerai un ispán de mon choix.

— Bien, acquiesça le vieil homme.

— Ensuite, les fleuves et mines du pays m'appartiendront. Vous ne pourrez plus en prélever la moindre part. Vos trésors me reviendront.

— Tout cela, je vous l'accorde avec grâce.

— Vous devrez aussi faire convertir vos hommes à la seule vraie foi.

— Mais je suis déjà chrétien selon le rite des Grecs, comme ma soeur ! geignit le vezér.

— Je parle des païens. Tous devront subir le baptême et honorer le nom de Jésus. Est-ce clair ?

— Tout ce que vous voudrez, mon neveu. Vous êtes triomphant... Mais, dites-moi une chose : qu'en est-il de mes fils et de ma femme ? Quel sort leur ferez-vous subir ? »

István sentit alors le regard de Hunt peser sur lui. Pour la première fois, il perdit de sa prestance, hésita à parler.

« Mon roi, je vous en prie, pouvez-vous m'assurer qu'ils ne seront pas... »

Il n'acheva pas sa phrase. Au moment où il allait en prononcer le dernier mot, une flèche écarlate perça le toit et se ficha dans le tapis, entre l'oncle et le neveu.

« Trahison ! hurla Hunt en mettant la main à son épée.

— Non ! s'écria Bonyha en désignant le trait. Regardez l'empennage ! C'est le fait des Bulgares. »

Le Bavaois s'était déjà penché pour arracher la hampe du sol. Il examina les plumes qui assuraient la stabilité de la trajectoire. Il sortit pour la montrer à des soldats plus expérimentés en la matière. István le suivit en se rappelant que les attaques bulgares étaient le prétexte évoqué pour ne pas prélever les taxes.

Quand tous furent dehors, ils s'aperçurent que le ciel s'était entièrement voilé de nuées noires. Des flocons de neige tombaient, cette fois en abondance. Au milieu de leur blancheur, des flèches écarlates pleuvaient tout

autour du camp et en certains points précis. Certaines portaient des bandes de tissu pourpre qui flottaient derrière elles.

« Qui sont-ils ? s'enquit le roi magyar.

— Ce doit être le Kán. C'est un prince de Bulgares et de Slaves qui opère de fréquentes incursions sur nos terres... Nous vous l'avions dit, reprocha Bonyha.

— Pourquoi tirent-ils à côté ?

— C'est leur manière de marquer des repères. Ainsi, ils peuvent lancer leurs flèches en salves sans avoir besoin de viser. Dans la neige, on ne voit plus vraiment les limites d'un camp. Nous ne les apercevrons jamais. Ils nous accableront tout en restant hors de portée. »

István chancela sous ce coup du destin. Au moment où il pensait éviter la guerre, une autre se présentait à lui. Les voies du Seigneur lui demeuraient impénétrables.

« Ce sont bien des armes bulgares, assura Hunt qui revenait vers son roi. J'ai pu envoyer des messagers chercher Doboka. »

Bonyha secoua la tête :

« Cela ne changera rien. Les hommes du Kán sont obstinés. Ils vont nous coincer ici tout l'hiver. Et, à la fonte des neiges, lorsque nous aurons épuisé nos provisions et nos forces, ils attaqueront. Si nous essayons de nous enfuir, ils nous cribleront de flèches sans que nous puissions en blesser un seul. »

La neige tombait drue, sans discontinuer, recouvrant rapidement le camp et les tentes.

« Les Bulgares ne doivent pas s'attendre à ce que d'autres troupes nous rejoignent. En outre, la tempête va permettre à Doboka d'arriver jusqu'à nous sans trop de pertes. Mon oncle, pouvez-vous placer des hommes pour protéger les chariots qui arriveront ?

— Ce sera fait. »

Alors qu'ils retournaient à l'abri de la jurta, Hunt prit son souverain à partie :

« Sire, pourquoi ne partons-nous pas dès maintenant ?

— Je ne veux pas laisser le moindre doute à Gyula. Nous avons besoin du reste de nos troupes avec nous le plus tôt possible. Partir maintenant serait s'exposer à un massacre. Imaginez-vous faire retraite en étant harcelé par des archers bulgares ? Nous perdriions notre armée. Et puis, nous avons assez de réserves de nourriture pour soutenir un siège, non ?

— Je l'espère sincèrement, sire. »

Ils entendirent alors, entre deux sifflements du vent qui montait, les notes d'une musique déchirante. Les sons se répercutaient dans tout le cirque dont l'enceinte circulaire formait caisse de résonance.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit le roi.

— C'est une chanson bulgare, expliqua Gyula. Ils la jouent pour signifier qu'il n'y aura pas de quartier. »

István écouta la mélodie qui se déroulait implacablement. Il songea à son épouse, à ses enfants, et se dit que l'hiver serait long.

Chapitre 21

Hiver 1003-1004

In ipsis infantie gradibus insontes qui dedit, abstulit.

Legenda maior sancti regis Stephani

Gisela regardait les mois passer par la fenêtre de la grande salle.

En juillet, elle avait aperçu des cavaliers dans le lointain et s'était persuadée qu'il s'agissait de son mari partant vers les confins des Carpates. Le soleil avait brûlé le paysage jusqu'en septembre. Alors l'automne était passé comme un souffle sur les forêts. À la première rafale, il avait emporté les couleurs ; à la seconde, il avait arraché les feuillages.

L'hiver s'était installé.

Des courants froids avaient envahi durablement la Transdanubie. Dès octobre, des monceaux de neige s'étaient abattus sur les campagnes, comme si toute la pluie qui n'était pas tombée durant l'été avait attendu cet instant pour se répandre et tapisser le paysage.

La reine avait vu les branches se recouvrir d'une couche de gel blanchâtre qui conférait aux arbres des allures fantomatiques. Des langues de brouillard erraient en silence dans les prairies. Tout le pays semblait mort.

La jeune femme n'avait jamais connu de saison

semblable. Aussi loin qu'elle s'en souvînt, les hivers de Bavière n'avaient pas cette âpreté terrible qui annonçait un enfer glacé. Le confort du château où elle avait passé son enfance devait être bien supérieur à celui de Veszprém. Elle se rappelait les fenêtres de papier huilé, les feux brûlant dans les cheminées énormes.

Ici, on tremblait dans toutes les pièces à l'exception de la salle principale où l'âtre ne refroidissait jamais. Gisela avait dû insister pour qu'on installe un brasero dans la chambre de ses enfants. Ces derniers auraient sans doute eu plus chaud dans une chaumière, leurs corps mêlés à ceux du bétail.

Elle ne pouvait voir sans trembler les minuscules visages blancs de ses petits. Ils étaient si frêles. István, l'aîné, allait sur ses trois ans et commençait déjà à vouloir explorer les alentours de son univers. Plein d'énergie, il braillait épouvantablement avant de se taire de façon tout aussi soudaine. Il avait hérité du caractère emporté de son grand-père, le duc Heinrich, dit le Querelleur.

Otto, le dernier-né, n'était âgé que de quelques mois. Son père n'avait même pas eu le loisir de le voir avant de partir en campagne. Le nourrisson possédait une douceur de trait toute féminine. Il rappelait à la fois sa mère par sa blancheur diaphane et sa grand-mère paternelle par l'entêtement qui lui venait de temps à autre.

Quant à Agóta, un an et demi, c'était un ange tombé du ciel. Elle ne criait jamais, babillait adorablement. Elle avait une manière de serrer, de toutes ses forces infimes, le doigt de sa mère entre ses petites mains qui faisait venir les larmes aux yeux de la reine.

La jeune Bavaroise vivait un enchantement au contact de ses enfants. Elle avait souffert pour les mettre au monde mais savait que cette douleur lui serait retournée plus tard en félicité. Pour son mari, elle était prête à tout.

Chaque jour, elle allait à la fenêtre, blottie dans ses

fourrures pour voir si des nouvelles arrivaient. István lui manquait insupportablement. Sans lui, elle se sentait faible, inutile, vaine. Quand il était là, sa présence la transformait. La petite Gisela alors devenait reine dans les yeux de son roi. Mais ses yeux avaient beau scruter l'horizon, elle n'y distinguait que des camaïeux de blancs, pâles, grisés ou bleutés. Personne n'osait se déplacer sur les routes. Chaque jour, elle revenait près du feu, transie et solitaire.

Son seul réconfort résidait dans des promenades régulières dans le vallon tout proche qui la conduisaient au monastère. Là, elle pouvait prier tout son soûl et parler avec les ecclésiastiques qui savaient édifier son âme. Elle leur portait des cadeaux à chacune de ses visites. Mais l'hiver lui avait ôté cette consolation. Il était impossible de rallier la vallée par ce temps.

Même les chevaliers et religieux qui l'avaient suivie depuis la Bavière, ses chers compagnons, occupaient à présent de hautes fonctions dans le royaume et ne venaient plus que de loin en loin. Sans la proximité de ses enfants, Gisela serait morte de solitude.

À ce moment, un cavalier passa, silhouette noire dans le paysage immaculé.

Émue, la jeune femme le regarda galoper péniblement vers la forteresse. Les jambes de sa monture disparaissaient presque entièrement dans l'épaisse couche de neige. Des naseaux du cheval s'élevaient des panaches de fumée. Elle attendit qu'il eût disparu à la verticale des murailles pour refermer le volet.

La reine frotta ses mains pour les réchauffer. Elle était restée trop longtemps exposée à la température glacée du dehors. La chaleur de l'âtre ne parvenait pas jusqu'à ses os. La reine tremblait de froid et d'excitation. L'homme apportait peut-être des nouvelles d'István ! Elle tenta de se rappeler de quelle direction il venait. C'était sans doute l'est. Oui, ce devait être l'est.

Elle envoya une servante lui chercher une boisson chaude. Ce n'était pas le moment de tomber malade

alors qu'on allait peut-être lui annoncer le retour prochain de son époux.

Quand on lui apporta un bol fumant, elle but. Le breuvage était si brûlant qu'elle n'en sentit même pas le goût. Sa chaleur cependant se diffusa voluptueusement dans tout son ventre, comme si elle avait avalé un soleil.

La porte s'ouvrit et Sarolta entra.

La princesse nomade conservait la beauté rude des femmes mûres. Mince jusqu'à la sécheresse, elle arborait un profil noble et fier. C'était elle qui assumait la fonction de régente en l'absence de son fils et Gisela la soupçonnait d'apprécier cette situation plus qu'elle ne l'aurait dû. La reine se gardait bien de lui confier ses impressions car elle ressentait une angoisse sourde quand elle était en présence de sa belle-mère. Il y avait en elle une sorte de violence sauvage qui l'effrayait et la fascinait en même temps. Parfois, elle reconnaissait, une seconde à peine, cet éclat farouche dans l'oeil de son mari.

« Ma dame, commença Sarolta sans détour, nous avons reçu un message du roi. » Elle pinça le nez en ajoutant : « Lisez-le. »

Gisela ressentit un grand froid dans la poitrine en voyant la régente déplier sur la table le rouleau de parchemin. L'acuité de regard s'était émoussée avec le temps, même si l'orgueilleuse mère d'István refusait d'en convenir.

Les yeux de la reine parcoururent les lignes. Au début, elle ne put rien lire, tant ses prunelles étaient embuées. Puis, elle commença à reconnaître les premiers mots, attaqués par l'humidité.

« Cela provient de Zoltán, expliqua-t-elle pour aller à l'essentiel. Il se trouve dans la forteresse de Porolissum, dans la vallée du Szamos. Les troupes hivernent car elles sont entièrement isolées par la neige. Toutes les communications sont coupées et il est impossible de déplacer une armée. »

La petite Bavaroise reprit son souffle et poursuivit son déchiffrement.

« István se trouve au sud-est des Carpates. Il a réussi à leur faire parvenir un message qui explique qu'ayant trouvé la place forte de Sarmizegetusa désertée, il a entrepris de poursuivre son oncle dans les gorges de la Szeben. Il a fini par le rejoindre mais il semble qu'il soit assiégé à présent par des troupes slavo-bulgares menées par un certain Kán. »

Gisela leva un regard épouvanté.

« En ce moment, les troupes byzantines pressent l'empire bulgare par le sud. L'empereur Basileios a déjà repris presque la moitié de ses territoires au tsar Samuil, expliqua Sarolta. Certaines troupes en fuite doivent essayer de se frayer un passage par le nord ou bien de récupérer du butin pour payer les troupes. Continuez votre lecture, je vous prie.

— La lettre s'arrête là. Zoltán espère que le roi tiendra jusqu'au printemps. Il ira le rejoindre dès que possible.

— Relisez tout à haute voix. »

La reine s'exécuta. Quand elle eut fini, la régente secoua la tête.

« Si je comprends bien, István a réussi à soumettre mon frère mais il ne l'a pas encore fait exécuter.

— Il ne tuerait pas son propre oncle ! Votre frère !

— Le roi est trop doux. Il faudrait écarteler Gyula et égorger tous ses enfants. »

La Bavaroise, horrifiée, ne put répondre.

« La paix est à ce prix, insista Sarolta. Un souverain ne peut se permettre cette manière de faiblesse.

— István est doux mais il n'est pas faible. »

Les deux femmes se toisèrent. En cet instant, un abîme large comme la steppe les séparait. Elles ne se

comprendraient sans doute jamais. Il n'y avait entre elles qu'un seul lien : l'amour qu'elles portaient au roi. Même envers ses petits-enfants, Sarolta n'avait pas su se montrer aimante. Elle ne s'en préoccupait guère et s'emportait dès qu'ils gazouillaient un peu trop bruyamment à son goût.

Soudain, on entendit un grand remue-ménage provenant de la pièce mitoyenne. La reine et la régente sursautèrent. Elle s'interrogèrent du regard, puis Gisela poussa un cri. C'était la chambre des enfants !

Elle se précipita, tenta d'ouvrir la porte dont le loquet se bloqua un instant. Elle tira dessus frénétiquement, entendant le fracas de l'autre côté du montant. Ses mains s'écorchèrent sur la poignée mais elle ne s'en aperçut pas. Enfin, le mécanisme fonctionna et l'huis s'entrebâilla.

La reine se figea, frappée d'horreur.

Le volet de la fenêtre avait volé en éclats et le trou dans le mur avait été agrandi. Il en coulait une lumière froide et crue qui éclairait un animal gigantesque. On distinguait des plumes sombres à reflets blancs. C'était un immense rapace. Dans l'autre sens, les lueurs rouges du brasero dessinaient sa tête dépourvue de plumage comme les vautours, mais ses yeux perçants étaient ceux d'un aigle. Un long cou de faucon le reliait à son corps massif.

Un cri de terreur s'étrangla dans la gorge de Gisela. L'oiseau avait bien la taille de trois hommes. Devant lui, les lits des trois petits paraissaient dérisoires.

Ce ne fut que lorsque le prédateur avança d'un pas, faisant crisser ses énormes serres sur la pierre, que la jeune femme sortit de sa stupeur. On menaçait ses enfants. Saisissant un chandelier de métal, elle se précipita au devant du monstre et l'accabla de coups redoublés.

Il tourna à peine son regard vers elle, et son bec piqua vers le premier berceau. On entendit un bruit mou, un bruit de chair mâchée. La reine hurla. Elle essaya

d'enfoncer les pointes de son arme dans l'épais pennage mais l'animal la repoussa d'un coup d'aile qui l'envoya heurter le mur.

Gisela sentit son corps voler et s'écraser contre le roc. Elle ne perdit pourtant pas connaissance. Incapable de respirer, elle se redressa et, étourdie, chercha des yeux son ennemi.

Quand elle parvint enfin à le repérer, il se dirigeait vers le deuxième berceau. Son cou se tendit et le bec crochu frappa de nouveau. La reine sentit la corne pénétrer dans sa poitrine. Au même instant, Agóta se réveilla et commença à pleurer.

Impuissante, le coeur déchiré, la jeune femme se tourna vers le brasero et, à mains nues, elle le poussa en direction du monstre. Elle ne sentit ni la brûlure du fer ni l'odeur de sa peau qui se consumait.

Les braises se renversèrent et roulèrent sur le sol, jusqu'aux serres de l'oiseau terrible. Il eut cependant le temps de frapper le dernier enfant avant de reculer vers la fenêtre. Il poussa un glapisement féroce, tirant une langue effilée et rouge, et recula. Le feu prenait déjà à ses plumes et un atroce parfum se répandait dans la chambre. Maladroit et puissant, le monstre s'élança en arrière, emportant avec lui un pan entier de mur. Il tomba comme une pierre.

Gisela avait remarqué, au milieu du désordre, que des lambeaux de chair pendaient à sa gueule. Elle se précipita vers les berceaux qui, secoués, oscillaient encore avec des craquements, se pencha par-dessus le bord.

Les enfants étaient déjà morts. István, Otto, Agóta : pas un n'avait été épargné. La mère ne put détacher son regard des frêles poitrines lacérées, des crânes enfoncés. Ces images hideuses se gravèrent instantanément dans son esprit.

« C'était le grand Turul », balbutia Sarolta.

Elle aussi avait combattu la créature de toutes ses forces, meurtrissant son flanc de coups de poignard qui ne

semblaient même pas en pénétrer le duvet. Ses cheveux étaient détachés, son visage saignait.

Mais Gisela ne voyait rien de tout cela. Elle était déjà tombée en prières agitées de sanglots muets. Il lui semblait soudain que Dieu ne répondrait plus jamais à ses supplications. Prostrée, elle n'entendit pas non plus quand la régente laissa tomber, d'une voix blanche :
« Que va dire István ? »

Chapitre 22

Et quamvis admodum sit spatiosa tamen multitudinem populorum in ibi generatorum nec alere sufficebat, nec capere. Qua propter septem principales persone, qui Hetumoger dicti sunt, angusta locorum non sufferentes ea maxime deuitare cogitabant. Tunc he septem principales persone habito inter se consilio constituerunt, ut ad occupandas sibi terras quas incolere possent, a natali discederent solo.

Quorum VII. uirorum nomina hec fuerunt : Almus pater Arpad, Eleud pater Zobolsu a que genus Saac descendit, Cundu pater Curzan, Ound pater Ete, a quo genus Calan et Colsoy descendit, Tosu pater Lelu, Huba, a quo genus Zemera descendit. VII-us Tuhutum pater Horca, cuius filii fuerunt Guyla et Zombor, a quibus genus Moglout descendit.

Anno dominice incarnationis D. CCC. V. XXX. IIII. sicut in annalibus continetur cronicis, septem principales persone, qui Hetumoger uocantur, egressi sunt de terra Scithia uersus occidentem.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

Farkas était sans doute mort. Lui-même n'en savait rien. Il errait depuis des éternités dans un espace de ténèbres, un chaos lourd et suintant, masse informe d'ombres qui s'agitaient devant ses yeux. À peine une figure se dessinait-elle qu'une nouvelle silhouette la remplaçait, aussitôt chassée par une autre. La nuit moite et ensuée l'enveloppait de sa gangue visqueuse. Le guerrier avait beau essayer de s'en détacher, de

s'arracher à cette boue poisseuse de néant, il y retombait toujours, épuisé. Il s'engloutait de noirceur.

Des images, d'une blancheur aveuglante, venaient parfois percer le rideau opaque qui se collait à lui. C'était comme des éclairs éblouissants, fugitifs, mystérieux.

Des torrents de neige déferlaient dans des vallées creusées. On s'ensevelissait dans l'immaculé. Il était à cheval alors, oscillant sur sa selle. Cavalier et monture s'enfonçaient profondément dans la couche de poudre, jusqu'à s'y noyer. Il se sentait faible et chaque cahot manquait le jeter au bas de son gris fer. Des cordes passées autour de sa taille l'aidaient à mieux se tenir, mais son corps tanguait dangereusement.

D'autres hommes se trouvaient à proximité, lui lançant des regards sombres. Ils disaient :

« S'il tombe, on le laissera pour mort.

— S'il tombe, répondait une voix de femme, je l'achèverai moi-même. Mais il tiendra. »

Sa tête devenait si lourde qu'il ne parvenait plus à la relever pour voir qui parlait.

Le noir revenait sur lui alors. Il sentait que la nuit avait des yeux et qu'elle le fixait en silence.

Un autre éclair, celui d'une peau blanche, laiteuse. Il reconnaissait des hanches pleines, un ventre musclé. Mais il ne voyait pas le visage qui était envahi par la sombreur mouvante de ses cheveux. On aurait dit que les deux couleurs luttait pour la possession de ce corps. Et puis de jeunes seins apparaissaient devant lui, s'approchaient pour s'écraser contre sa poitrine glacée.

« Qui es-tu, Farkas ? »

Et il croyait entendre dans ce ton de reproche la voix de Koppány qui se mêlait à celle de l'inconnue. Pourtant, elle lui semblait familière. En elle s'entrelaçaient les traits de toutes les femmes qu'il avait connues.

« Qui es-tu, Loup ? »

Son corps était chaud, si chaud. Il sentait sa chaleur le pénétrer lentement, comme une flamme obstinée. Lui qui grelottait, claquait des dents, se laissait envahir par ce rayonnement si doux, presque douloureux à mesure que le sang revenait dans ses membres.

« Qui es-tu ? »

Ensuite la figure, le feu, tout se perdait encore dans un tourbillon de ténèbres. Une encre fuligineuse se déversait sur ces bras albescents, les cheveux noirs et triomphants recouvraient son corps tout entier. Elle disparaissait.

Un autre déchirement intervenait alors dans ce manteau profond. Quelqu'un disait : « Ne le tuez pas. Attendez. »

Une flèche arrivait pour lui faire éclater le crâne. Mais au lieu de la pointe acérée, c'était un embout arrondi qui terminait le trait. On s'en servait pour assommer certaines proies ou adversaires. Le temps d'apercevoir cette boule arriver sur lui, des étincelles argentées brouillaient son regard.

Des eaux noires se refermaient sur lui, l'étouffant de leur froidure torride.

Une dernière fois, il vit une lumière dans sa nuit éternelle. Alors, la nature de la lueur fut différente, plus chaude, plus jaune.

Farkas se trouvait au cœur d'une alcôve pratiquée dans la cloison. Le rideau qui devait la séparer de la pièce principale pour procurer un peu d'intimité, à la manière des cellules alentour, était ouvert.

Un feu dansait dans l'âtre. C'était un trou aménagé dans un mur où s'ouvrait une fenêtre, sans doute pour mieux évacuer la fumée. Des lampes à huile suspendues à des chaînes tombaient du plafond, éclairant la pièce basse et presque nue. Seules les parois s'ornaient de cornes, de peaux, d'armes. Par

intermittence, on voyait apparaître de grosses poutres qui venaient soutenir le toit.

Une femme était assise en tailleur sur des coussins bigarrés, devant la table centrale. Elle tournait le dos au cavalier et ses longs cheveux noirs cascadaient librement jusqu'à ses reins. Il l'observa, fasciné. Ces boucles sombres lui rappelaient les ténèbres qu'il avait traversées récemment. On aurait dit que cette chevelure, animée par le balancement des flammes, était douée d'une vie propre.

Finalement, elle se redressa, comme si elle avait senti le poids de son regard sur ses épaules. Elle se retourna et Farkas eut mal comme la première fois. Son visage était un éblouissement. Un ovale délicat et des pommettes saillantes, des yeux doucement bridés mais à l'éclat farouche, tout en elle devenait un affrontement entre les contraires.

« Tu es réveillé. »

Elle sourit et cela devint plus douloureux encore pour Farkas. Il poussa un gémissement en voulant se redresser sur sa couche.

« Ne bouge pas, fit la femme en s'approchant. Tu es encore faible. J'ai remis en place les os, drainé les humeurs mauvaises. J'ai dû te réchauffer quand tu tremblais... »

Un instant, son regard se détourna avant de revenir, plus brillant, sur le cavalier.

« Je t'ai soigné, Loup d'István. Tu me dois une vie. »

Farkas l'observa encore. Certains de ses traits demeuraient familiers.

« Pourquoi m'as-tu sauvé ? J'ai trahi ton père...

— Tu sais donc qui je suis ? s'amusa-t-elle.

— Je viens seulement de le comprendre. Tu as beaucoup changé. »

Le cavalier se rappelait la sauvageonne malodorante qui avait failli le poignarder lors du siège de Veszprém. Elle n'avait rien à voir avec la superbe jeune femme qui se tenait devant lui.

Ils se dévisagèrent un moment, tandis que le feu crépitait. Puis, la fille de Koppány s'éloigna et alla agiter les braises d'un coup de tisonnier. Elle remua le contenu d'un chaudron placé au-dessus de la flamme.

« J'ai cru que tu mourrais, Loup, après ta chute. Tu as déliré pendant des jours. Malgré cela, tu tenais toujours à cheval. Nous avons pu quitter les Carpates avant que les routes soient devenues totalement impraticables. Il nous a été difficile de parvenir jusqu'au Körös. »

Une odeur de viande monta aux narines du convalescent. Il se rendit compte qu'il mourait de faim.

« Nous sommes sur les territoires de Vatha, dans un de ses villages. C'est là que je t'ai soigné. Tu es resté inconscient pendant des mois. La fièvre te tenait. Il a fallu chasser les esprits mauvais qui te tournaient autour. »

Duna ôta le récipient de l'âtre. Elle versa le bouillon fumant dans un bol en terre qu'elle lui tendit.

« C'est une soupe de boeuf. Je te l'ai préparée pour que tu reconstitues tes forces. »

Ravalant ses questions, Farkas leva la coupe dans ses mains et but le liquide brûlant. Il se rendit alors compte à quel point il était amaigri. Toute chair avait fondu et la peau soulignait à présent chaque os et chaque nerf, jusqu'à la moindre veine. Quand il eut terminé, le cavalier se passa la main sur le visage. Ses joues étaient creusées et hérissées d'une jeune barbe.

« Je t'avais rasé, mais tout a repoussé.

— Pourquoi m'as-tu sauvé ? » répéta-t-il.

Duna se contenta de le fixer :

« Pourquoi as-tu rejoint István ? lui renvoya-t-elle.

— J'ai suivi le Grand Turul. L'oiseau m'a guidé vers Koppány, puis vers István.

— Comment cela ?

— Je l'ai vu paraître sur la poitrine du prince quand il combattait ton père. J'ai essayé de le tuer mais tous mes coups sont passés à côté.

— Tu as peut-être mal visé.

— Je ne manque *jamaïs* ma cible. »

La jeune femme se tut, songeuse. Après un moment, elle reprit : « Tu t'es trompé, Loup. István n'est pas l' élu du Turul. La créature obéit à la fille de Koppány, il n'entend que la voix de la táltos.

— Prouve-le-moi, fit Farkas, décontenancé.

— J'ai envoyé le Grand Turul jusqu'au château du roi. Je lui ai demandé de tuer sa progéniture. »

Le guerrier frissonna.

« L'a-t-il fait ? »

La femme hocha la tête. Il sentit que quelque chose s'écroulait en lui. Se serait-il trompé en passant au service d'István ? Avait-il été victime d'une illusion quand les ailes du Turul étaient apparues sur le torse du prince ? Les signes mal interprétés l'avaient-ils induit en erreur ? Il refusa toutes ces questions qui lui broyaient la poitrine.

Le cavalier tendit l'oreille. Dehors, des bruits de tambours montaient dans l'air. Une célébration se préparait. Duna le perçut elle aussi et se leva. Comme elle se dirigeait vers la porte, il l'arrêta d'un cri.

« Pourquoi m'as-tu sauvé ? »

La táltos interrompit sa marche, les épaules contractées, la nuque raide. Il crut un instant qu'elle allait répondre mais la femme tourna à demi la tête et dit : « Viens

avec moi. »

Puis, elle ouvrit le panneau de chêne et monta le petit escalier qui menait au-dehors. Farkas s'enroula à la hâte dans des couvertures et se redressa péniblement. La tête lui tournait un peu. Il constata avec stupéfaction qu'il parvenait à se lever et à marcher après une si longue période d'inactivité. Néanmoins ses jambes menaçaient de se dérober sous lui à chaque pas. Les drogues et herbes que la chamane lui avait fait ingurgiter faisaient sans doute effet. Il suivit la tálto.

À cette époque, les huttes des Magyars étaient creusées dans le sol. Seuls des toits courtauds, faits de chaume ou de tuiles de bois, dépassaient de la terre. Des buttes avaient été levées pour éviter que la pluie ne s'écoulât à l'intérieur des maisons. Des fossés recueillaient l'eau et la conduisaient vers un ruisseau.

Il pleuvait justement en cet instant et le guerrier put mesurer le temps écoulé en voyant les rares plaques de neige qui subsistaient encore sur le sol noir et détrempé. On devait être en février.

Au centre du village, des hommes avaient été disposés en cercle. Vêtus d'épaisses fourrures de bergers, ils frappaient sur de larges tambours qui résonnaient sourdement. Leurs visages arboraient des masques de bois effrayants, agrémentés de cornes animales. Ils ressemblaient à des ours ou des béliers monstrueux.

Un homme avec des airs de vieux cheval de retour ordonna à deux de ses guerriers d'encadrer Farkas et de lui lier les mains. Les protestations de Duna ne parvinrent pas à le faire plier. La chamane dut s'installer au milieu du cercle, là où brillait un immense feu, sans avoir obtenu gain de cause.

La musique obsédante augmentait chaque instant en intensité. Le rythme se faisait plus agressif. Le cavalier observait les alentours. Il parvint à identifier plusieurs guerriers de la Meute, dont les deux qui le tenaient de près. Il reconnut dans l'homme qui l'avait fait enchaîner Vatha le vezér. Un jeune homme qui lui

ressemblait était attaché à un poteau, non loin de la fournaise.

La nuit tombait sans parvenir à ôter la lumière des flammes qui jetaient des lueurs d'incendie sur les huttes alentours. Les hommes avaient des airs graves. Duna saisit son tambourin et commença à épouser le rythme des autres percussions.

Puis elle chanta d'une voix, étrange, nasale, inspirée. Peu à peu, Farkas comprit, qu'entre chant et psalmodie, la táltos narrait une histoire.

Elle raconta ainsi les Magyars de jadis qui habitaient le pays d'Entre-les-Fleuves et que d'autres nommaient la Scythie. Un jour, alors qu'ils étaient partis en expédition pour piller les pays alentour, les Petchenègues, que l'on avait oubliés depuis longtemps, avaient fondu depuis l'est sur les femmes et les enfants restés en arrière. Ils les avaient exterminés.

Elle raconta la fuite vers l'ouest des troupes éperdues, pleurant la perte de leur patrie et le massacre de leurs familles. Les sept tribus qui avaient fait le chemin ensemble étaient les Megyer, les Nyék, les Tarján, les Keszi, et puis les Kürt-Gyarmat, les Kér et les Jenő. Trois autres tribus kabares les accompagnaient également. Ils passèrent les fortifications naturelles des Carpates et s'arrêtèrent dans la haute vallée de la Tisza.

Elle raconta encore comment Álmós, fils du Turul, celui qu'on avait nommé fejedelem en l'élevant sur le grand pavois, et qui avait prêté le serment du sang avec les vezér des six autres tribus – Előd le Chauve, Kond et Ond, buveurs du sang germain, Tas, Huba et Töhötöm le Rusé –, Álmós donc dut, selon la loi, être exécuté. Il devait, par sa mort, racheter la défaite subie.

Elle raconta aussi la nomination d'Árpád, fils Álmos, à la tête des sept tribus. Il devint fejedelem et ce fut lui qui guida les troupes et leurs nouveaux vezér vers la Grande Plaine. Les autres chefs se nommaient Szabolcs, neveu d'Árpád, Ete, Szemere, Kurszán le vainqueur des Moraves, celui qu'on appelait le Horka

et Lehel à la sanglante trompette.

Elle raconta enfin la loi du lévirat qui répartit le pouvoir entre les fils d'Árpád : les jumeaux Tarkacsu et Levente, Jeleg sans lignage, Jutocsa et Zoltán l'héritier. L'aîné mâle de la lignée devenait le fejdelem. Mais, par deux fois, les descendants de Zoltán ne respectèrent pas leur serment et conservèrent le titre au mépris des antiques règles. Ainsi, Géza puis István furent princes en spoliant Szerénd et Koppány de leurs droits légitimes. István avait poussé la félonie à son comble en tuant Koppány et en confisquant ses terres.

Farkas se perdait dans ce déluge de noms qui sonnaient comme autant de formules invocatoires. Malgré les couvertures, il sentait que le froid peu à peu le reprenait. Las, il attendait la fin du chant vengeur de la chamane.

Maintenant la nuit était noire et la táltos dansait. Son corps reprenait les gestes de son père, les imitant avec une acuité étonnante. Son ombre se profilait sur les huttes aux alentours et l'on croyait reconnaître l'allure, mais aussi la voix, du duc de Somogy.

« Je reviens, je reviens ! disait la voix. Mon âme a fait le tour des sept ciels de l'Arbre-Monde. Que mes ennemis tremblent ! Je serai sans pitié ! »

Duna, en pleine extase, tournait autour du jeune homme et ses mains caressaient sa poitrine nue, ses ongles y traçaient des sillons sanglants. Les cris de la chamane devenaient inarticulés. On reconnaissait de loin en loin des hurlements de bêtes. La victime attachée au poteau avait le visage tourné vers le ciel nocturne. Ses yeux révulsés ne pouvaient plus rien voir.

Alors la flamme et les tambours éclatèrent comme le tonnerre et la foudre. Ce fut un grondement qui parcourut la terre. Tous les masques fixèrent les étoiles humides. Une clameur universelle jaillit de toutes les poitrines, comme un défi à l'univers.

Et puis, tout à coup, la musique s'arrêta, la flamme s'éteignit et les silhouettes s'évanouirent dans les

ombres. Tout se tut.

Chapitre 23

Printemps 1004

Post hec autem mouit exercitum super Kean ducem Bulgarorum et Sclauorum, que gentes loca naturali situ munitissima inhabitant. Vnde etiam multis laboribus et bellicis sudoribus predictum ducem uix tandem deuicit et occidit.

Chronica Hungarorum

Le roi passa l'hiver dans le cirque encombré de congères.

Les Bulgares étaient patients. Ils attendaient la fonte des neiges pour attaquer. De temps à autres, dès que l'occasion se présentait, ils lançaient une volée de flèches qui tuaient ou estropiaient quelques soldats qui s'étaient aventurés à découvert. La moitié de l'armée était ainsi touchée par ces pluies de traits, d'une précision atroce. C'était comme si un oeil demeurait constamment ouvert pour repérer la moindre erreur. Il suffisait qu'une épaule ou un front dépassât de l'abri pour qu'ils fussent sur-le-champ transpercés.

Quand il traversait le camp, derrière un rempart de boucliers, István n'entendait que des gémissements de douleur et des grondements de faim. Car les vivres également commençaient à manquer. Il y avait une foule de blessés à nourrir, sans qu'ils pussent se battre.

Le souverain refusait de les laisser mourir. Il leur envoyait des prêtres, faisait donner de nombreuses

messes à ses hommes qui trouvaient dans le chant et la prière une consolation à leurs épreuves. Gyula possédait un bénitier portatif en argent doré qu'il avait offert. L'objet de culte était de fabrication byzantine et le vezér l'avait reçu en cadeau quand il s'était converti au rite chrétien oriental.

Posée sur trois pieds à tête de lion et griffe unie, l'oeuvre se développait en une base hexagonale large, décorée de palmettes et de motifs animaux, qui s'arrondissait en montant vers le col. Le bord supérieur comportait une inscription dédiée à « Christ, source vivante des guérisons ». Une anse en dépassait, formée par deux gerbes et rattachée par des bustes d'éphèbes.

Intelligemment, Gyula l'offrit à son neveu. Cela fut le signe d'une conversion en masse des soldats de Transylvanie. Chaque jour, les moines qui accompagnaient l'armée royale traversaient le camp pour répandre la bonne parole. Le fait qu'aucun d'eux n'ait jamais été atteint par aucune flèche contribua grandement à leur aura et l'efficacité de leur discours. Personne ne crut bon de remarquer que les farouches Bulgares étaient peut-être des chrétiens aussi.

Toujours est-il que les deux armées, jadis ennemies, se liguerent dans la haine du Kán. Destinées à se combattre, elles fraternisèrent, se souvenant que ces hommes étaient tous des Magyars, même si l'on trouvait en leur sein des soldats de très nombreux peuples. L'hiver et le Kán réussirent là où István aurait sans doute échoué.

Vers la fin de février, on sentit un changement dans la texture de la neige. Elle devenait plus lourde, plus fragile, plus humide. Un immense écoulement se faisait entendre en sous-sol. Des torrents invisibles roulaient sous la surface blanche unie, des ruisseaux se formaient pour dévaler la pente jusqu'au bas et se jeter dans les rivières profondes. Des craquements montaient dans l'air, semblables aux moments où la Duna connaissait la débâcle et que des montagnes de glaces se fissuraient et dériveraient au gré des flots.

Un matin, István se leva en entendant des cris.

« Un cavalier ! Un cavalier ! »

On se précipita pour le protéger sous des parois de bois que l'on avait bâties à la hâte. L'homme était hérissé de flèches qui dépassaient de son dos. Quand on le descendit de cheval, il était déjà mort mais sa main demeurait crispée sur un message taché de son sang. Le roi se fit apporter le rouleau et le déplia. Il en lut le contenu à haute voix pour les conseillers proches qui l'entouraient.

C'était Zoltán.

Les vallées s'étaient dégagées plus rapidement que les hauteurs et son armée s'était mise en route dès que possible. Il se tenait tout proche, prêt à intervenir quand on lui en donnerait l'ordre. Au même instant, une volée de traits s'abattit sur le camp et interrompit la lecture.

« Le Kán est mécontent, ricana Doboka. Il sait que ce messenger annonce des renforts !

— Cela veut dire que les Bulgares attaqueront sans doute dès demain. »

Hunt observa les cimes avec inquiétude. Comme les autres, il avait beaucoup maigri au cours de ce siège interminable et son regard bleu avait gagné en intensité. On aurait dit qu'un morceau de ciel avait été arraché pour être déposé au fond de ses prunelles.

Le Bavaois n'avait pas tort. Jusqu'au soir, les traits ne cessèrent de pleuvoir sur le camp sans discontinuer. Les hommes, même abrités, ne pouvaient s'empêcher de frémir chaque fois qu'une flèche tombait en sifflant. C'était presque toujours le signe d'une blessure. Même lorsqu'on avait profité du noir pour ôter les repères, les longues lanières rouges attachées aux hampes, cela n'avait pas altéré leur terrible précision. On guettait ensuite l'ennemi mais celui-ci ne se montrait jamais. Certains murmuraient qu'il s'agissait de fantômes.

Quand l'ombre tomba, on alluma le feu derrière les palissades. Le roi envoya plusieurs messagers dans l'obscurité avec pour mission de trouver Zoltán. István

n'avait guère d'espoir dans leurs chances de réussite mais il fallait tenter l'entreprise.

Cette nuit-là, la chanson que l'ennemi jouait à chaque crépuscule retentit une fois encore. On entendait une sorte de cithare, accompagné de percussions. La voix de la femme monta, soutenue par des chœurs d'hommes si graves que la montagne elle-même se mit à chanter.

Un chagrin soudain pesa sur la poitrine d'István. C'était peut-être la dernière fois qu'ils entendaient cet air. La mélodie, ce soir, sonnait d'une façon particulièrement déchirante.

« Doboka, pouvez-vous me trouver un soldat qui comprend la langue des Bulgares ? »

Le comte palatin se leva et quitta la tente. Il y revint un moment plus tard, accompagné d'un homme trapu et sombre qui ressemblait à un sanglier. Il s'inclina légèrement.

« Soyez le bienvenu, soldat, le salua István. Sauriez-vous nous dire de quoi parle cette chanson ? »

L'homme ne répondit pas mais tendit gravement l'oreille. Quand le premier couplet arriva, il expliqua d'une voix rude :

« C'est une boszorkány qui parle, sire. Elle raconte qu'elle appartient à la race des Avars. Des cavaliers ennemis sont arrivés dans ses montagnes. Elle en a aperçu un et en est tombée amoureuse. »

Il se tut et attendit la suite. Dans la lueur tremblante des flammes, tous les visages étaient tournés vers le vieux guerrier.

« Elle sait que les envahisseurs vont envoyer contre elle un táltos pour l'affronter. Si elle remporte le combat, son pays sera libre et fertile pendant sept années consécutives. Elle sait que sa victoire est importante mais son coeur est rempli du souvenir du cavalier. »

István songeait à son épouse et à ses enfants. Jamais ils

ne lui avaient autant manqué. Dans son esprit, malgré lui, la sorcière prenait les traits de la douce Gisela. Lui-même s'imaginait en jeune cavalier. Mais déjà le chant de la femme reprenait.

« Elle s'est transformée en louve. Et le tálto s'est changé en loup. Ils se rencontrent la nuit dans la forêt. Un combat à mort commence sous la lumière pâle de la lune. »

Les instruments alors s'emballèrent. Les peaux résonnèrent plus rudement, les cordes de la cithare vibrèrent furieusement. La voix se faisait tonnante, reprenant la mélodie sans les paroles. Soudain, la femme psalmodia de nouveau.

« Elle se rend compte que le tálto est le beau cavalier qu'elle aime. Son coeur se déchire. Elle hésite longuement et décide de mourir pour le laisser vivre. »

Le rythme enivrant des tambours figurait des battements de coeurs sourds. Il ralentit peu à peu jusqu'à se taire. Depuis longtemps les chœurs d'hommes s'étaient évanouis. Ils reprirent, bas.

« Elle dit adieu à la vie, aux montagnes, aux rivières, au vent, à la lumière. Elle appelle le bonheur pour celui qu'elle aime. Elle lui souhaite des parterres de fleurs jaunes et blanches pour adoucir son pas, l'ombre des arbres pour l'abriter du soleil... »

L'homme s'inclina une nouvelle fois.

« J'ai fini, sire. »

Il se racla la gorge car sa voix s'était légèrement voilée. István le congédia en le remerciant.

« Comment des guerriers aussi féroces peuvent-ils chanter des chansons pareilles ? fit Doboka, l'oeil humide.

— Ils nous en feraient presque aimer leur pays. »

Ensuite, plus personne ne parla. On alla se coucher car le lendemain s'annonçait rude.

Quand le roi se leva, la pluie de flèches avait déjà repris. Dès les premières lueurs de l'aube, les traits avaient sifflé dans l'air pour s'abattre sur le campement endormi. István alla vers Hunt et Doboka qui l'attendaient, guettant anxieusement les parois abruptes du cirque.

« Eh bien ? fit le souverain.

— Il demeure toujours impossible de les voir, sire. Mais ils n'ont jamais tiré avec une telle densité. Cela augure une attaque prochaine.

— Les hommes sont-ils prêts ?

— Ils ont froid, faim et peur. Mais ils vous feront honneur, sire.

— Aucune nouvelle de Zoltán ? »

Le comte palatin secoua gravement la tête. On voyait les soldats réfugiés derrière les chariots, baissant la tête à chaque stridulation des empennages. Ils avaient vécu dans une terreur constante, aggravée de privations, depuis des mois. Ils attendaient de pouvoir enfin affronter d'homme à homme ces insaisissables Bulgares.

Tout à coup, une clameur formidable déferla des hauteurs. On vit des cavaliers noirs tracer des sillons dans la neige, comme si des serres immenses griffaient le flanc de la montagne.

« Les voilà ! »

Ce fut le branle-bas de combat dans le campement. Le fils cadet de Gyula vint renforcer les rangs des guerriers.

« Regardez ! » hurla Hunt en désignant l'ennemi.

Les cavaliers, deux par deux, avaient lié entre leurs montures des rondins de bois qui, soulevant la neige, formaient des amas dangereux.

« Ils vont déclencher des avalanches ! »

À peine Bonyha eut-il parlé qu'un croulement sépulcral jaillit du cirque à la manière d'une éruption de titan. Des pans entiers du mur blanc se détachèrent des parois et roulèrent jusqu'aux Magyars. Plusieurs dizaines d'hommes furent ensevelis par la première vague.

D'autres suivirent encore, recouvrant la moitié du campement. Heureusement, le mur de charrois avait coupé en partie l'élan du flot neigeux. On courut alors exhumer les prisonniers emportés par les coulées. Des tirs de flèches les fauchèrent aussitôt.

« Maudits ! » gronda Doboka en montrant le poing aux montagnes.

Alors, les Bulgares dévalèrent la pente en agitant des sabres et des lances. L'espace était maintenant dégagé pour le galop. Après l'avalanche de neige, ce fut une marée de fer qui se brisa sur les défenses du campement.

« Abattez-moi ces insectes de malheur ! » ordonna Hunt.

Il parlait des archers à cheval qui tournaient autour des barricades de fortune en harcelant les défenseurs, tandis que les autres cavaliers et les fantassins partaient à l'assaut.

Pour la première fois, les hommes purent apercevoir leur adversaire en face. Lorsque le premier Bulgare tomba, atteint d'un trait en pleine poitrine, ce fut un cri unanime. On pouvait les toucher, ils pouvaient saigner !

Le courage revint aux assiégés. Ils se plaquèrent contre leurs chariots encombrés d'une neige terreuse et caillouteuse, attendant de pied ferme les plus audacieux. Quand les fantassins se présentèrent, sabre au poing, ils furent accueillis par des lances. Le véritable combat s'engagea enfin en une mêlée furieuse.

István, pendant ce temps, cherchait le Kán du regard. Ses

conseillers observaient également la ronde meurtrière des Bulgares pour repérer leur chef. Ce n'était pas chose aisée dans cet essaim de cavaliers hurlants.

Finalement, Bonyha tendit le bras pour désigner un point au milieu de la tempête humaine : « C'est lui ! C'est le Kán ! »

István frémit en apercevant cet homme aux yeux noirs comme les nuits. Il arborait une longue moustache dont les pointes tombaient en dessous de son menton. Leurs regards se croisèrent.

« Sire, proposa Hunt, je vais envoyer quelques chevaliers le capturer !

— Ce n'est pas la peine, l'arrêta le roi. Il viendra de lui-même. Arrangez-vous pour qu'il parvienne jusqu'à moi. Quand il essaiera de me tuer de sa main, nous le prendrons.

— Mais, sire...

— Faites ce que j'ordonne. Et apportez-moi ma lance. Mes hommes doivent pouvoir la contempler en se battant. »

Le ton du souverain était péremptoire. Un soldat lui mit en main la Lance d'or et István la brandit hautement. Les hommes répondirent par une acclamation farouche. Quant au Kán, il plissa les yeux avec mépris et lança son cheval dans la mêlée.

La guerre faisait rage autour d'eux. Les Bulgares attaquaient toujours plus brutalement mais leur élan se brisait sur la pugnacité des défenseurs. Opiniâtres, les Magyars ne cédaient pas un pouce de terrain. Bien campés sur le flanc des chariots, ils hélaient leurs ennemis.

D'aucuns, emportés par le délire du combat, eurent même la témérité de quitter l'abri du campement pour aller s'opposer à l'ennemi en terrain découvert. Bien mal leur en prit. Certes, ils purent abattre une poignée d'adversaires mais ils furent rapidement criblés de flèches et de lances. De leurs bouches expirantes, ils

laissaient tomber le nom du roi.

« Comment se déroulent les combats ? s'enquit István auprès de Hunt qui revenait.

— Nous résistons courageusement. Mais nous perdons des forces tandis que les Bulgares ne cessent de débouler des montagnes, toujours plus nombreux.

— Empêchez les hommes de quitter les palissades. Nous ne devons pas gâcher les troupes !

— Bien, sire. »

Le chevalier repartit donner les ordres de son souverain. Le chaos s'installait partout. Le sol piétiné par les sabots des chevaux dégelait peu à peu et se transformait en un immonde bournier. La blancheur immaculée tournait à l'immondice.

« Voyez notre oeuvre, dit doucement István. Dieu nous donne la neige et nous en faisons de la boue... »

Ces tueries le rendaient malade. Chaque nuit, nauséux, il se retournait dans son sommeil en songeant à des moyens d'éviter le conflit. Il veillait souvent sans jamais découvrir de solution. La prière elle-même ne suffisait pas à calmer ses scrupules. Les moines qui lui disaient la sainteté de sa guerre le faisaient intérieurement bouillir. Comment une tuerie aussi ignoble pouvait-elle être une chose sainte aux yeux de Dieu ? Il avait cru qu'un affrontement contre des étrangers l'aurait moins bouleversé, mais cela ne changeait rien. Le Seigneur n'avait pas dit aux hommes de se massacrer mais de croître et de se multiplier. Le moine avait alors répondu que Yahvé lui-même avait lancé le déluge sur la terre car il se repentait d'avoir fait l'homme. István était-il la main de Dieu ?

Pendant ce temps, les combats faisaient rage. Le côté oriental du camp était tout près d'être enfoncé. Quand Doboka voulut y envoyer des renforts, le roi l'arrêta encore.

« Laisse le Kán venir à moi. Je veux l'affronter seul. Tes chevaliers et toi, vous vous occuperez de son escorte.

— Bien, sire. »

Si le comte palatin désapprouvait la décision, il n'en montra rien. Le piège fut mis en place rapidement. Quand le chef bulgare se présenta devant la brèche, les traits ne portèrent que sur les cavaliers qui l'entouraient.

Lorsqu'il franchit les barricades d'un saut superbe, il avait déjà perdu la moitié de ses gardes du corps. On envoya contre lui un groupe de fantassins qu'il décima de son sabre. Rien ne semblait devoir arrêter le Kán. Fier et puissant, il avançait comme si la montagne le poussait dans le dos.

István priait d'avoir la force de remporter ce combat. Il sentait les chants des moines lui donner du courage. La couronne à son front lui communiquait une douce chaleur.

Le chef ennemi taillait et abattait les chevaliers qui tombaient à la manière des blés mûrs. Il ne quittait pas le roi des yeux. Le fils de Géza soutenait son regard sans frémir. Recueilli, il assurait la lance dans sa main droite.

Soudain, des cris joyeux s'élevèrent jusqu'aux cieux et, pour la première fois, le Kán marqua un temps d'arrêt.

« C'est Zoltán ! Les troupes de Zoltán arrivent ! »

István ne prit même la peine de se retourner pour vérifier la nouvelle. Il entendait le martèlement sourd des chevaux qui labouraient la terre. Le Kán poussa un hurlement de rage. Des mois de siège, d'efforts, d'attente, se retournaient contre lui.

Les chevaliers bavarois, enhardis, firent osciller la balance du combat. Un à un, ils exterminèrent les gardes bulgares. Le Kán demeura seul debout au milieu du camp. Un fantassin voulut s'attaquer à lui mais Doboka l'arrêta, pâle.

Les deux chefs se firent face. Le roi magyar soupesa la sainte Lance en murmurant une prière. Quand son ennemi fut à portée, avançant à grandes enjambées,

István visa lentement et lança son arme qui partit tel un éclair d'or. La pointe s'enfonça en vibrant dans la gorge du Kán.

Celui-ci méprisa la blessure. Arrachant le fer d'un coup et plantant la lance dans le sol, il continua d'avancer vers son ennemi. Le roi dégaina son sabre et attendit. Il regarda son adversaire faire encore quelques pas avant de pousser un gargouillement étranglé. Le sang coulait abondamment sur son armure. C'était un mort qui marchait.

Le Kán progressa pourtant de quelques foulées supplémentaires avant de mettre un genou en terre. Il leva sa lame et l'abattit en travers. István, surprit par ce dernier mouvement de l'agonisant, n'eut pas le temps de se protéger quand le tranchant entama le cuir de ses bottes et le blessa cruellement aux deux pieds.

Il sentit que le sang quittait son visage. Des chevaliers vinrent le soutenir.

« Sire !

— Je vais bien. Apportez-moi un siège. »

On exécuta ses ordres et Doboka fit appeler un médecin. Le fauteuil fut dressé sur l'une des rares plaques de neige qui demeurât encore dans le camp. Le roi s'y installa. La douleur était atroce.

Un chirurgien accourut et lui donna les premiers soins. On ôta les bottes, nettoya les blessures et pansa les plaies.

« L'entaille est profonde, sire, mais propre, certifie le médecin. Je ne crois pas que la lame était empoisonnée.

— Pourras-tu sauver mes pieds ?

— Il est trop tôt pour vous répondre, sire. Vous deviez rentrer au chaud à présent.

— Non. Je veux accueillir Zoltán ici. »

Pendant qu'on le couvrait de manteaux pour qu'il ne prenne pas froid, le roi observait la suite des événements. Leur chef mort, les Bulgares effarés se retiraient dans le plus grand désordre. Les cavaliers de Zoltán n'avaient qu'à les poursuivre. En peu de temps, le camp fut déserté par l'ennemi qui disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

Le palefrenier suprême finit par se présenter devant son roi, accompagné par Bolya et la mère de ce dernier. Malgré le succès, il arborait une mine défaite qui ne présageait rien de bon.

« Eh bien, mon ami, qu'y a-t-il ? Êtes-vous donc comme moi, à ruminer sur les morts quand d'autres n'ont que la victoire à l'esprit ? »

Pour toute réponse, Zoltán gratta nerveusement sa barbe blanchie et, tirant un message de son manteau, le tendit à son souverain.

« Bolya, mon enfant ! » fit une voix chevrotante.

On vit alors Gyula debout devant la tente qu'il ne quittait jamais. Le vieillard semblait plus âgé que jamais. István se rendit compte qu'il marchait pour la première fois sans le soutien de quiconque, Bonyha se tenant légèrement en retrait. Il avança d'un pas hésitant et, arrivé devant le trône de son roi, il se laissa tomber à terre dans un silence de mort.

« István, tu es vainqueur une fois encore. Nous sommes tes prisonniers. Tu es notre souverain. Tu peux faire de moi ce que tu veux. Mais, mes fils... ! »

Les mots s'étranglèrent. Le suppliant tendit des mains tremblantes vers le roi.

« Je t'en prie, ne tue pas mes fils. Épargne ma femme. Ils sont toute ma joie, ma seule lumière ! Laisse-moi mourir avec l'assurance qu'ils me survivront... »

Un nouveau sanglot l'empêcha de poursuivre. István, ému, regarda Hunt, Doboka et Zoltán mais les trois visages demeuraient impénétrables. La prudence politique voulait qu'il arrachât du sol transylvain la

lignée de Gyula jusqu'à la racine. Pensif, il songea à ses enfants, à sa femme, il songea à Jésus. Sa décision fut prise.

« Relève-toi, Gyula. Tes fils et ta femme seront épargnés, je t'en fais le serment. »

Le vieillard se répandit en remerciements ; Bolya et Bonyha l'aidèrent à se redresser.

« Sire, je vous en conjure, lisez ce message », insista Zoltán.

Il avait la figure affligée et István eut peur. Il déplia le rouleau, le lut. Les lettres écrites ne devinrent pas des mots mais des barbelures de métal qui lui entraient dans la chair à chaque ligne. Il ne comprit rien mais ressentit tout.

La missive tomba de sa main sans force.

Il demeura quelques instants, muet, immobile, le regard perdu. Puis il redressa la tête à demi, les yeux remplis de chagrin et de rage.

« Gyula ! appela-t-il d'une voix blanche.

— Sire ?

— Profite des deux enfants que l'on a épargnés aujourd'hui. Je viens d'en perdre trois... »

Chapitre 24

Été 1008

Cuius filius, nomine Janus, multum postmodum tempore ritum patris sequendo, congregavit ad se multos magos et pithonissas et aruspices.

Chronica Hungarorum

Koppány était mort mais il vivait toujours.

Il se rappelait les années passées dans ce monde. Au printemps les pommiers étaient en fleur et l'on voyait des pétales blancs, éclaboussés de rose, se détacher sous la brise et voleter dans l'air. La nature bourgeonnait, formidable, et la sève y coulait à flots.

Et puis c'était l'été, sa chaleur implacable qui alourdissait même les eaux de la Duna. Une haleine de feu soufflait sur le pays.

L'automne pluvieux venait ensuite et emportait les feuilles, dépouillait les fières frondaisons, dénudait les branchages. Le ciel arborait alors des nuages étranges aux allures de chimères et des monstres couraient au-dessus de la tête des hommes comme de noires pensées qui fuyaient.

Quand s'installait l'hiver, la neige et le froid recouvraient la Grande Plaine. Tout se métamorphosait, les reliefs s'arrondissaient, les couleurs s'effaçaient. Le paysage devenait un désert blanc où le cheval au matin

imprimait les premières traces, comme une redécouverte.

Ce pays était beau, toujours changeant et pourtant éternel. À peine croyait-on connaître une saison que la suivante arrivait dans une parure nouvelle, étonnante. La Plaine était une femme aux tenues extravagantes et qui faisait tourner sans cesse la tête aux hommes. Pour les séduire, elle ne se laissait jamais saisir complètement, on l'admirait de loin, amoureux et fier, irrité mais ravi.

Koppány songeait à ces hommes qui vivent auprès d'une femme et sont trop orgueilleux pour voir clair en leur coeur. Ce n'est que trop tard, quand tout est fini, qu'ils comprennent qu'ils ont aimé et il ne reste plus pour eux qu'un amer regret. Il avait aimé la Grande Plaine et la Transdanubie, mais il les avait négligées.

Dans son esprit, ses quatre femmes prenaient les couleurs des saisons. Duna figurait le printemps et ses promesses de bonheur, les bourgeons à venir et si vite en allés. Boglárka avait le rayonnement de l'été, Enikő la fougue tempétueuse de l'automne. Quant à Picur, c'était la froide morsure de l'hiver, et la terre préparant sa germination prochaine.

Le duc de Somogy se souvenait de sa mort. Il revoyait le fer de ce Bavarois, Wezellin, s'enfoncer dans sa chair, et puis le visage triste d'István qui le regardait tomber.

Longtemps son âme avait erré dans la plaine déserte. Un cheval était venu le chercher, blanc, altier. Dès que Koppány était monté sur son dos, la cavale s'était mise à galoper plus vite que le vent en direction de la steppe.

Le sol, le ciel étaient aussi gris l'un que l'autre, se partageant en camaïeux somptueux où l'horizon traçait sa ligne noire et grasse. L'air vif lui fouettait le visage. Bientôt, ses hommes l'avaient rejoint, tous ceux qui étaient morts à ses côtés, ainsi que ceux qui étaient tombés sous ses coups. Il y en avait des centaines qui paraissaient n'attendre que lui.

À peine Koppány était-il arrivé que la troupe se mettait en route, poursuivant le levant qui fuyait devant eux. Au loin, on apercevait le Világfa dont les branches se suspendaient aux étoiles. Le jour était comme la nuit et les deux coexistaient parfois dans d'infinis crépuscules.

Il avait été heureux alors. Les montures dévoraient légèrement les distances et leurs dents découvertes par le mors semblaient mordre la terre. Leur poitrail se couvrait d'une blancheur d'écume et l'on voyait des veines noueuses saillir sur leurs muscles superbes. C'était une vague irrésistible qui s'abattait sur le monde.

Et puis, Duna était venue.

Le fils de Szerénd avait été arraché à son galop conquérant. La chamane avait attiré son âme dans un réceptacle étroit, une sorte de jarre où il devenait aveugle et sourd. Il dut lutter contre la sensation horrible de l'enfermement, lui qui aspirait aux ouvertures immenses de l'espace.

Sa propre chair l'avait rappelé à elle. Il avait mis du temps avant de le comprendre. Il percevait confusément une présence auprès de lui, un esprit qui lui ressemblait. Après un moment, passés les instants de panique où son âme s'était débattue et avait cherché à fuir, il découvrit l'âme de sa fille.

Elle était grande et fière, portant en elle une inébranlable conviction. Elle lui rappelait la Duna qu'il avait connue jadis, l'indomptable qu'il cherchait toujours dans les territoires de chasse de ses ancêtres. Il fut fier de son enfant, plus qu'il ne l'avait jamais été.

Elle portait en son coeur le caractère farouche de la Grande Plaine et ressemblait au fleuve dont elle portait le nom. Pendant longtemps, la chamane avait été comme prise dans les glaces mais, à présent, elle était libérée et la débâcle la rendait magnifique.

Il ne se lassait pas de l'admirer, réconforté à l'idée de la savoir en vie. Son sang vivait toujours. Sa lignée

s'enracinait encore dans le sol fertile de la steppe.

Koppány revoyait leur errance dans la neige, la fuite de Sarmizegetusa. Les yeux de son âme, accoutumés à l'obscurité, avaient commencé à distinguer le monde extérieur. Ils avaient perçu les guerriers de la Meute, dont le nombre était impossible à connaître tant ils se mouvaient.

C'est ainsi qu'il avait ressenti la présence de Farkas dans les murs de Porolissum. Il s'était agité dans sa prison pour avertir Duna qu'elle courait droit dans un piège. Ses bonds d'animal en cage avaient réussi à la détourner au dernier moment. Ainsi, il l'avait sauvée du sans-tribu.

Épuisé, il avait dormi longtemps.

Plus tard, des forces spirituelles l'avaient de nouveau extirpé de son refuge pour le jeter dans un nouveau corps. Il demeura effrayé de la puissance de la tálto. Elle pouvait donc manipuler des âmes et les conduire à sa guise ? Lui, dont la seule crainte était de voir revenir les esprits des morts, en était devenu un.

La poitrine qu'il habitait à présent appartenait au fils de Vatha, son vieil ami. Sa mémoire lui rappelait l'existence de cet enfant qu'un refroidissement dans sa jeunesse avait amoindri jusqu'à l'imbécillité. On n'avait jamais réussi à le faire parler depuis la fièvre qui s'était ensuivie. Le plus souvent il regardait dans le vide avec le sourire des idiots. Vatha avait éprouvé un chagrin immense à perdre ainsi son fils János, celui qu'il aurait voulu voir lui succéder comme vezér. Même les croyances anciennes qui assuraient que les simples d'esprits étaient habités par l'âme d'un tálto n'avaient pas réussi à le consoler. Il gardait pour toujours une blessure au fond de lui que les joies éphémères n'effaçaient pas. C'était ce qui avait rapproché les deux hommes. L'un avait perdu une femme, l'autre un fils. Ces deuils les rapprochaient plus intimement que toute autre chose.

Par chance ou par malheur, on avait pour coutume de traiter les innocents comme des personnes sacrées car

on ne voulait pas encourir la vengeance d'un chamane. János avait donc bien vécu une vingtaine d'années, partageant son temps entre des courses dans les bois et des moments d'hébétude profonde. À présent, il était la monture de l'âme de Koppány, un cheval lourd, fort mais bête et paresseux.

Le duc de Somogy sentait le corps renâcler quand il tentait de le guider et avait fini par renoncer. De toute façon, il n'était que de passage dans ce monde auquel il n'appartenait plus. Quand il songeait à l'horreur de sa destinée, un frisson lui parcourait l'échine car il se savait engagé malgré lui dans des actes contre nature. On n'avait pas le droit de ramener ainsi les morts, à plus forte raison malgré eux.

Depuis qu'il était revenu de là-bas, Koppány n'avait plus goût à rien. Il demeurait immobile, comme János le faisait jadis, voyant le village autour de lui s'agiter. Les hommes passaient si vite qu'ils finissaient par se confondre et que leurs mouvements devenaient semblables au courant d'une rivière. Parfois le temps s'écoulait à une allure telle que le soleil et la lune brillaient en même temps dans le ciel. En ce qui lui parut une unique journée, le fils de Szerénd assista à l'épanouissement complet d'une fleur, à son flétrissement, les pétales fripés tombant sur le sol, et finalement à son retrait dans la terre pour affronter les rigueurs des frimas.

Seules les huttes enfoncées dans le sol ne bougeaient jamais, à l'exception des toits dont des portions neuves apparaissaient parfois, plus claires ; mais la pluie et les saisons avaient tôt fait de leur conférer la grisaille uniforme du chaume.

On lui parlait pourtant.

Des gens s'arrêtaient à sa hauteur et s'adressaient à lui. Mais leurs voix se mêlaient comme les milliers de vaguelettes d'un ruisseau. Tout se brouillait. Néanmoins quelques timbres s'en échappaient parfois, plus clairs que les autres.

Il y avait Vatha, bien sûr, qui voulait se réjouir d'avoir

retrouvé en lui à la fois un fils et un ami. Il venait avec une outre de kumisz qu'il vidait à lui tout seul en évoquant le bon vieux temps. Il riait de toutes ses dents jaunes et mal plantées.

« Tu te rappelles... ? »

Koppány se rappelait. C'était sa malédiction, il n'oubliait rien : la caresse fraîche de la pluie sur son visage, le goût de l'eau dans les rivières de montagne, le lourd martèlement des sabots dans la terre grasse et le parfum des herbes quand la plaine renaissait. Toutes ces saveurs lui revenaient en foule, terriblement distinctes. Mais Koppány n'avait plus goût à rien. Quand il mâchait, la nourriture se transformait en cendres dans sa bouche. Cendres, les odeurs des plantes, des hommes et des pierres. Cendres, les matières qui s'effritaient entre ses mains. Cendres, cet enfer gris qui le suivait partout.

« Je suis mort », disait-il à qui voulait l'entendre.

Mais les mots eux-mêmes, quand ils passaient le seuil de sa gorge, prenaient cette texture cassante et se transformaient en une poussière âcre.

Duna venait le voir souvent. Elle sacrifiait pour lui des chevaux dont elle arrachait le coeur encore chaud. Seul ce viscère sanglant conservait la capacité de le maintenir en vie dans le corps de János. Koppány mastiquait avec dégoût ce muscle élastique. Le sang était la seule saveur qu'il reconnût encore. Ce liquide seul lui apportait un peu de chaleur et donnait au monde une couleur autre que sa grisaille uniforme.

Sa fille lui parlait de l'avenir du pays, de ce que son retour déclencherait, des foules qui le suivraient. Elle racontait la mort du roi István comme si elle y avait déjà assisté. Elle imaginait l'avenir du pays, sa conquête irrésistible des nations alentour, la fondation d'un grand territoire fait de multiples peuples et dont les dimensions iraient des Carpates jusqu'à la lointaine mer que l'on trouvait à l'ouest. Byzance et l'Empire des Germains trembleraient devant les cavaliers magyars, un genou en terre.

Le fils de Szerénd écoutait ces rêves vains et songeait à la mort.

C'était sa deuxième malédiction. En toute chose, il voyait sa fin. Dans chaque arbre, il distinguait la souche pourrissante, en chaque homme un cadavre en devenir. Dans ses yeux, les enfants se ridaient et devenaient des vieillards en l'espace de quelques heures. La nature dépérissait et renaissait sans cesse. Le monde survivait aux guerres et aux querelles. La terre recouvrait les corps des ennemis, les herbes envahissaient les ruines et effaçaient les traces des grands empires défunts. Il n'y avait plus rien. Les rêves s'évanouissaient en même temps que les mots cessaient de résonner dans l'air. Quand la poussière des combats était retombée, il ne restait plus que le chagrin.

La steppe, là-bas, était éternelle et infinie. On pouvait la parcourir en tous sens sans jamais en atteindre les limites.

Celui que Koppány préférait était finalement le mystérieux Farkas. Lui seul connaissait le nom véritable du cavalier, mais cela n'avait plus guère d'importance. Farkas n'essayait pas de s'adresser à lui. Manifestement prisonnier de la tribu de Vatha, il se remettait d'une blessure si grave qu'elle aurait dû le tuer. Et pourtant son corps décharné résistait à la mort. Depuis quelques temps, on le voyait marcher de nouveau sans béquille. Mais il demeurait trop faible pour s'enfuir. Les hommes de la Meute se chargeaient de le surveiller à toute heure du jour et de la nuit.

Ce que Koppány appréciait en lui, c'était cette opacité, cette profondeur trouble qu'il conservait alors que tous les autres lui étaient devenus aussi transparents que les flots d'un torrent. Farkas était un bloc de nuit détaché du firmament. Au contraire des autres, il semblait épargné par le passage du temps et son visage demeurait le même jour après jour, tel un rocher dans le courant.

En outre, le père de Duna avait remarqué les sentiments contradictoires qui unissaient le sans-tribu et sa fille. C'étaient des élans violents qui les jetaient l'un vers

l'autres et contre lesquels ils résistaient sans savoir pourquoi. Avec le sang, il n'y avait que ces émotions qui apportaient un peu de couleur à son monde affadi.

Pourtant, il connaissait déjà l'issue de cette passion grandissante.

Le temps passa ainsi.

Un jour que le soleil était revenu, que le monde radieux jetait sur l'univers sa lumière éclatante, que Koppány, éternellement froid, regardait le ciel de ses yeux ternes, Vatha s'approcha de lui.

« Vieux frère, j'ai du nouveau ! »

Il prenait toujours un ton enjoué au début de ses longs monologues. Et puis, les souvenirs et l'alcool fermentés venaient noyer son regard et étrangler sa voix.

« Nous partons demain trouver Ajtony. Il a enfin accepté de nous entendre et désire te rencontrer. »

Le vezér ébouriffa sa moustache et prit une gorgée de kumisz. Il s'essuya la bouche, éructa de satisfaction.

« Te rends-tu compte de ce que cela représente pour notre cause ? Si nous parvenons à unir nos deux territoires, nous aurons le soutien des Bulgares et de tous les Magyars Noirs ! Ils en ont assez du mépris dont István les abreuve. »

Il lança un rire qui sonna faux et avala encore du lait de jument.

« Je suis heureux que tu sois revenu, vieux frère. Quand tu es mort, j'ai perdu un bras. En te retrouvant, j'ai l'impression qu'il m'a été rendu... »

Vatha se tut, trop ému pour continuer. Il posa sa main encore valide sur l'épaule de Koppány.

Celui-ci rêvait à sa fille, à Farkas, à István. Depuis son retour de la Plaine des morts, il pouvait sonder les coeurs de chacun, quelle que fût la distance. Ainsi, il avait ressenti la passion de Duna, la souffrance de

Farkas. Par-delà le grand fleuve et la Grande Plaine, il avait enduré les douleurs de son cousin. Quand István avait été blessé aux pieds, il avait saigné avec lui. Quand il avait appris la mort de ses enfants, Koppány avait, comme lui, hurlé de rage et de tristesse.

Son destin était désormais celui de l'assassin qui ressent la terreur invincible de sa victime. Une universelle compassion s'était emparée de lui et le secouait à chaque instant. La moindre écorchure, le plus petit tourment faisaient écho en lui et résonnaient à la manière du tonnerre.

Il voulait dire : « István souffre aussi. »

Mais une fois encore les mots se transformaient en une pâte âpre et gluante qui l'étouffait et qu'il devait ravalier.

De toutes les malédictions qui accompagnaient son retour, cette dernière était la plus insoutenable. Tous, tous, ils étaient maudits désormais pour avoir brisé le monde, pour y avoir introduit une irréversible fêlure qui ne laisserait à terme que des fragments éparpillés, des myriades de solitudes.

Alors Koppány eut une pensée morne pour la steppe sans bornes, où la terre et le ciel n'avaient pas encore été séparés par la main de l'homme. Sans qu'il y prît garde, une larme tomba dans la cendre, juste devant lui, et sécha aussitôt.

Chapitre 25

Terram uero, que est a fluuio Morus usque ad castrum
Vrscia, preoccupauissent quidam dux nomine Glad de
Bundyn castro egressus adiutorio cumanorum ex cuius
progenie Ohtum fuit natus.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

La táltos ne bougeait pas. À son visage impassible, nul n'aurait pu deviner la lutte qui se jouait en elle. À l'intérieur de la hutte, l'obscurité régnait et Duna s'imaginait invisible. Les idées se succédaient dans sa tête brûlante. La jeune femme leva la tête, essayant d'aspirer un peu de la fraîcheur qui tombait du trou dans le toit. Le ciel apparaissait curieusement opaque, comme s'il refusait obstinément de la guider.

Elle songeait dans les ténèbres.

Que fallait-il faire ? Un mouvement étrange et violent s'emparait de son âme. Un courant impérieux la poussait vers cet homme qui dormait là-bas et que la lointaine évanescence de l'aube dessinait à peine sous les couvertures de laine.

Céder ? Elle devinait ses traits plus qu'elle ne les distinguait. Il avait toujours eu la face léonine, ni belle ni fine mais puissante. La maladie avait creusé la chair et ne laissait plus que de l'os, du nerf et de longs muscles tendineux. Elle ne l'en désirait que davantage. Toute autre femme aurait sans doute reculé devant ce squelette vivant, cette parodie d'être humain. La passion de Duna en était fouettée. Elle rêvait de se

serrer entre ces bras nouveaux, minéraux. Elle cherchait la caresse.

Nul n'avait jamais touché sa peau. Les animaux se blotissaient contre elle, stupides, pour aspirer sa chaleur quand l'hiver s'abattait sur son ancienne jurta. Leur innocence brute la comblait jadis mais ne lui suffisait plus. Elle voulait la fièvre, se consumer enfin dans un feu destructeur et crier de plaisir comme elle avait entendu les femmes le faire sur le torse des hommes.

La chamane revoyait cette nuit où elle l'avait sauvé, quand, ôtant ses vêtements, elle l'avait réchauffé à la manière des bêtes. C'était à ce moment que la tálto avait compris la vérité. Ce n'était pas un mourant qu'elle tentait de soigner, c'était un homme qu'elle étreignait. Il était brisé certes, mais il restait mâle. Elle avait senti son parfum musqué, troublant, senti le velouté un peu granuleux de sa peau, la griffure rêche de ses poils. Elle avait tremblé à cet instant. Une chaleur inconnue était née dans ses reins.

La femme frémissait, le souffle court, en songeant aux étalons saillissant les juments.

Pourtant, elle avait déjà vu comment tournaient les choses après le rut. Les animaux se séparaient parfois pour ne plus se retrouver, tandis que d'autres ne se quittaient plus. L'homme appartenait à cette seconde sorte. Céder à la puissance du mâle, c'était accepter la soumission ignoble de la femelle. Elle en avait rencontré, des épouses obéissantes, des maîtresses asservies, des amantes dociles. Partout ces mêmes têtes courbées, ces épaules fléchies. Et la domination virile de celui qui se pavait comme un vainqueur.

Elle cracha avec dégoût.

Quoi ? Ce serait la fin de son indépendance ? Un infini servage ? Elle abdiquait ses droits pour le plaisir d'une nuit ? Comment ne pas refuser les reptations sourdes des femmes sous le joug ? Son indignation hurlait. Céder revenait à se tuer, à laisser derrière elle tout ce qui la définissait. Elle n'appartenait à personne.

Quand ses yeux se relevèrent, comme tirés par un fil, ils aperçurent dans le trou du toit les étoiles étrangement roses. C'était l'aurore qui se levait enfin après une nuit de combat intérieur.

Fière, Duna ravala son désir, le refoula dans les replis de son ventre, le digéra. Elle s'approcha de la couche où reposait Farkas, ignorant des troubles qu'il avait suscités. D'une main enfin froide, elle lui remua l'épaule.

« Réveille-toi, dit-elle. C'est le matin. Il faut partir. »

Les hommes se mirent en route dans la poussière d'or du Levant. L'été battait son plein et embrasait la steppe. Les herbes rases rampaient à présent sur le sol, desséchées. Un sable grisâtre affleurait partout et même les marécages s'évaporaient sous l'action implacable du soleil.

Ils traversèrent la Grande Plaine dans un silence solennel. Autour d'eux le désert s'étendait à perte de vue. L'air vibrait de chaleur et, de loin en loin, on croyait apercevoir des lacs suspendus entre ciel et terre. Le paysage prenait des allures de métal fondu.

Personne pourtant ne se plaignait. On connaissait les exigences de la steppe. Se plaindre, c'était déjà perdre sa salive, compromettre ses chances de survie. On buvait l'eau des outres à petites gorgées. Les réserves avaient été faites sur les rives du Körös et il faudrait sans doute attendre les flots du Maros pour se ravitailler de nouveau.

On en avait pour au moins deux journées à traverser ces contrées hostiles. Cependant, vers le soir du premier jour, la silhouette d'un puits à bascule se dessina dans la lumière du couchant. Un poteau en bois d'acacia était planté dans le sol et un autre le barrait, formant une croix. Un côté était affublé de contrepoids, l'autre était muni d'une chaîne qui plongeait dans les profondeurs du sol, protégées par une clôture de planches.

On s'arrêta pour tirer de l'eau fraîche. Duna sentit le liquide couler le long de sa gorge et gagner son ventre. Là-bas, elle apercevait entre les herbes chétives quelques surfaces sablonneuses. Nul bois ne venait interrompre la monotonie rase de la région. Pourtant, on n'apercevait jamais que quelques membres de la Meute ; les autres demeuraient invisibles.

Vatha mit pied à terre et ordonna une halte pour la nuit. Il s'assit et fit venir autour de lui les personnes de confiance : Duna, János, ainsi que Rostó. Quant à Farkas, la táltos veilla à ce qu'il fût aidé à descendre de sa monture et installé aussi confortablement que possible. Il était encore faible.

« Demain, déclara le vezér, nous entrerons sur le territoire d'Ajtony. Je pense avoir réussi à le tirer de son indifférence. Nous devons le convaincre qu'il a tout intérêt à se joindre à nous.

— Pourquoi serions-nous plus convaincants qu'il y a quatre ans ? s'enquit Rostó.

— Nous avons Koppány avec nous.

— Celui-ci ? »

L'homme de la Meute eut un regard méprisant en direction de János. Duna devait en convenir : le duc de Somogy, revenu d'entre les morts, n'avait pas fière allure. Elle ne parvenait pas à lui arracher plus de quelques mots. Il passait ses journées, le regard dans le vague, à marmonner des mots indistincts.

« Ne parle pas de mon ami sur ce ton ! s'emporta Vatha. Il ne s'est pas habitué encore à son nouveau corps. Mais quand il sera temps, nous le retrouverons comme il était auparavant. N'est-ce pas, Duna ?

— Bien sûr. Il faudra lui laisser tuer István et il redeviendra tel que nous le connaissions. »

Le ton de la chamane était bien plus assuré que ses pensées. Elle avait cru que son père, passé les premiers moments de confusion, serait de nouveau lui-même. Mais les années s'étaient écoulées sans changement

notable. On aurait dit qu'une partie de Koppány était demeurée dans le monde des morts.

On surprenait chez lui une amertume insupportable quand parfois il portait son regard sur les choses qui l'entouraient. Il mâchait sans cesse à vide, comme les vieillards édentés qui tentent de se souvenir de leurs impressions perdues.

Le farouche fils de Szerénd était devenu pitoyable, une sorte d'ombre errante que seuls le sang des chevaux et leurs coeurs encore fumants extirpaient encore de sa torpeur.

Que dirait Ajtony en le voyant ? Mais la conviction de Vatha semblait inébranlable. Il s'aveuglait si bien qu'il finissait par persuader les autres.

« Nous ne devons pas laisser voir la moindre hésitation, disait-il. Tálto, arrange-toi pour qu'il paraisse plus vif.

— Ce sera fait.

— Il est le chef légitime de ce pays. Notre mission est de rétablir la justice !

— Certes, acquiesça Rostó. Certes... »

On se tut et, la nuit étant noire, on se coucha sur le sable, la tête reposant sur les selles. Un feu brûla jusqu'à l'aube car la chaleur s'envolait dès le crépuscule. Avant de s'endormir, Duna jeta un regard à son père. L'homme ne semblait plus jamais devoir fermer les paupières.

Irrésistiblement, la jeune femme observa aussi Farkas à la dérobée. Il reposait, serein. Alors, elle se sentit mieux et ses rêves furent presque doux.

Ils repartirent dans les lueurs de l'aube.

Autour d'eux, il n'y avait plus que de la lumière. Elle coulait, liquide, du ciel céruléen, se répandait en nappes lourdes sur la puszta, imprégnait même la poussière qui scintillait, adamantine. Son éclat glissait

sur les hommes et les chevaux, s'arrêtant à la moindre goutte de sueur pour s'y concentrer et briller de mille étincelles fragmentées. Elle s'engouffrait dans les yeux, emplissait les crânes, devenait la matière même de l'univers. Il n'y avait qu'ici qu'on pouvait respirer le soleil, le goûter, le sentir vous envelopper à la manière d'un voile ardent.

Plus tard, lorsque l'astre atteignit son zénith, Duna s'arrêta et scruta l'horizon. Des colonnes de poussière s'élevaient dans les airs en tourbillons menaçants.

« Regardez, fit-elle, une tempête de sable !

— Non, répondit Vatha. Ce sont les troupeaux d'Ajtony... »

Ils s'approchèrent et, peu à peu, on s'aperçut que la plaine ondulait. Ce n'étaient pas des collines, mais des échines de boeufs qui se mouvaient avec une lente dignité. Leur robe avait pris la couleur grise de la puszta et il était impossible de les distinguer l'une de l'autre. Des milliers de têtes de bétail semaient l'espace. On voyait leurs grandes cornes recourbées qui se dressaient vers les cieux.

Des gardiens de vaches, nommés *gulyas*, arpentaient l'immense étendue pour ne pas laisser le troupeau se débander. Ils lançaient des cris puissants et tournaient à cheval autour des bêtes, les guidant vers la rivière. Les bovins s'enfoncèrent dans l'eau avec un mugissement sourd ; pendant un instant, on crut assister à la confluence de deux fleuves, le flot des bêtes contre celui des eaux.

Vatha partit en avant et parla un instant avec les cavaliers. Duna, fascinée, admirait la puissante multitude du bétail qui s'éclaboussait dans les eaux du Maros. Les voyageurs étaient parvenus sur les terres du prince des Magyars Noirs.

Quand le vezér revint vers sa petite troupe, il souriait.

« Ajtony se trouve à quelques heures de route vers le sud. Il tient à surveiller en personne les migrations de ses troupeaux. C'est en août qu'on les rassemble tous

dans cette région. »

La chamane acquiesça et, après un regard à son père puis à Farkas, elle lança sa monture au trot. Il leur fallut encore attendre presque la fin du jour pour rejoindre Ajtony.

Cette fois, ils se trouvèrent au milieu de troupeaux de hardes de chevaux, magnifiques et suants que leurs gardiens, appelés *csikos* en langue magyare, aristocrates de la *puszta*, mi-brigands mi-éleveurs, obligeaient à courir dans la plaine sauvage en faisant claquer leurs longs fouets dans l'air. On aurait dit que les lanières de cuir parvenaient à soulever des cercles de poussière par la simple puissance de leur son.

Les cavaliers s'approchèrent. Au loin on apercevait des troupeaux de moutons aux longues cornes torsadées et la toison rêche qu'encadraient les bergers baptisés *juhász* en langue magyare. On remarquait d'étrange tuiles plates qui s'empilaient en murets hasardeux. Il s'agissait en fait de briques formées de fumier de mouton que l'on laissait sécher au soleil. L'hiver venu, cela servirait de combustible pour se chauffer.

À l'écart se dressait une immense jurta décorée de nombreux motifs floraux et animaux. Des pieux avaient été plantés tout autour afin d'en défendre l'accès.

Vatha fit signe de s'y arrêter. Un homme semblait les attendre. Il était jeune, le regard franc.

« Soyez les bienvenus, se présenta-t-il. Mon nom est Csanád. Le prince m'a chargé de vous accueillir dans sa tente. Avez-vous fait bon voyage ?

— Oui, nous te remercions. Je suis Vatha, et voici Koppány et sa fille Duna. »

Si Csanád fut surpris, il n'en montra rien. Poliment, il leur indiqua l'entrée. En passant, il désigna un boeuf entier qui grillait à la broche et que pas moins de six hommes faisaient tourner au dessus des braises.

« Vous avez de la chance. La viande cuit depuis ce matin.

Elle sera bientôt à point. »

Les quatre Magyars entrèrent dans la tente. Là, avachi sur un siège qui semblait à peine soutenir son poids, Ajtony patientait. La graisse qui gonflait ses joues et ses paupières faisait paraître ses yeux minuscules. Il était enfoui sous des couches d'étoffes précieuses et de bijoux inestimables. Immobile, l'hôte regarda entrer ses visiteurs. Seul son souffle lourd et sifflant indiquait qu'il vivait.

« Salut à vous, prince des Magyars Noirs !

— Salut à vous, vezér, répondit-il à Vatha d'une voix grasseyante. Qui sont ces gens qui vous accompagnent ?

— Je vous présente mon ami Koppány, duc de Somogy, et sa fille Duna, táltos. »

L'obèse renifla avec mépris.

« Vous vous jouez de moi, Vatha. Cet homme que vous appelez Koppány ressemble à votre fils János, celui que les chamans possèdent.

— À présent, il est habité par l'âme de Koppány, prince. »

Duna observait la scène avec circonspection. Le visage tombant d'Ajtony demeurait indéchiffrable. Elle intervint en expliquant comment elle était allée chercher l'esprit de son père et l'avait ramené dans le corps de János.

On l'écouta sans bruit. À la fin, Ajtony exhala un profond soupir.

« C'est une belle histoire mais j'attends encore des preuves...

— Ma parole ne vous suffit pas ? s'emporta Vatha.

— Mon ami, fit Ajtony en levant une main potelée, votre parole est plus qu'il ne m'en faut. Mais vous devez me comprendre. Jadis, j'ai confié des hommes à Koppány.

Je ne les ai jamais revus et c'est aujourd'hui István qui règne au-delà du fleuve. Quel est mon intérêt de vous aider à mettre Koppány, si c'est bien lui, sur le trône ? Et pourquoi mes guerriers vous croiraient-ils, *me* croiraient-ils sur parole quand je leur dis que le duc de Somogy est revenu d'entre les morts ? »

Vatha se rengorgea. Ravalant sa colère, il expliqua d'une voix sourde : « Aujourd'hui, vous croyez être à l'abri d'István parce qu'il est loin, parce qu'il ne s'attaque qu'aux païens et que vous avez adhéré au culte byzantin. Vous comptez sur vos alliés bulgares pour vous défendre. Gyula pensait la même chose. Regardez où il en est : prisonnier, ses fils exilés. On a fait de ses terres en Transylvanie un comitat et elles ont été rattachées au royaume d'István. »

Ajtony cligna des paupières et ne répondit rien. Vatha insista : « Au moment où nous parlons, des rumeurs prétendent qu'István est en pourparlers avec Sámuel Aba. S'ils parviennent à un accord, le fils de Géza régnera sur une région allant de la Transdanubie à la Transylvanie sans interruption. Nous nous retrouverons isolés, pris en étau. Car István veut tout. La religion n'est qu'un prétexte. Il a déjà attaqué un cousin et un oncle. Rien ne l'empêchera de vous attaquer également quand il en aura envie ! »

Le prince gronda. S'il ne parlait pas, il réfléchissait ardemment sous son masque de graisse. Duna jugea qu'il était temps d'intervenir. Elle s'avança, prenant János par la main.

« Prince, vous voulez savoir si vous avez devant vous János ou Koppány. Moi, la táltos, je vous dis que c'est mon père qui habite ce corps. Je sais que votre conversion n'est qu'une façade. Ce dieu pâle qu'on veut nous imposer est un leurre. Vous savez que c'est le Dieu-Ancêtre, et pas un autre, qui viendra vous chercher à votre mort. Votre peuple lui-même n'adhère pas au culte chrétien. Regardez dans les yeux de ce jeune homme, observez profondément. Vous y retrouverez la flamme qui animait Koppány. »

Elle poussa János devant elle. Le gros prince se pencha,

au prix d'un effort intense, vers le visage du jeune homme. Ils échangèrent un long regard silencieux. Le temps s'arrêta dans la jurta. Plus personne n'osait parler. L'échange s'éternisa. Duna sentait une douleur cuisante monter des muscles de ses jambes et de son dos.

Enfin, Ajtony se rejeta en arrière. Il reprit sa respiration difficile, son visage exprimait une étrange douleur.

« Je vous crois, Vatha. Demain, nous reparlerons de tout cela. Pour l'heure, il nous faut manger. Mon cher Csanád va vous montrer où vous installer pour la nuit. Il vous traitera comme il convient. Il est comme un fils pour moi. »

Ils se saluèrent et les visiteurs se retirèrent sous la conduite de Csanád. Le jeune homme, passant à côté du boeuf doré, sortit un couteau et le planta profondément dans la chair du cou.

« La viande est presque cuite, dit-il. Nous avons aussi de la soupe et du foie gras d'oie. Elles ont été gavées de figues. À moins que vous ne préfériez des poissons de la rivière ? »

L'oeil de Vatha s'était allumé en entendant parler de foie gras.

« Vous avez bien dit des figues ?

— Fraîches, et non pas séchées. Mais je prends les choses à l'envers. Voici votre tente. »

Il les laissa dans une jurta plus modeste mais au décor à peine moins chargé que celle d'Ajtony. Vatha se réjouissait à haute voix du bon commencement des négociations.

« Demain, nous lui parlerons de la campagne que nous avons prévue contre István. En joignant nos forces... »

La chamane écoutait à peine. Elle avait d'autres pensées en tête.

Le soir, au repas, elle toucha à peine à la nourriture. Ses

yeux ne se détachaient pas du visage de Farkas qui brillait à la flamme du feu. Ce fut à peine si elle remarqua que le soleil se couchait.

Quand ils retournèrent dans la tente pour dormir, elle ne trouva pas le sommeil. Ce n'était pas à cause des rondes de la Meute qui veillait sur eux, ou du murmure incessant des troupeaux alentour. Ce n'était pas non plus l'excitation des combats à venir.

Duna brûlait. Malgré la fraîcheur de la nuit, elle transpirait.

« Je suis malade », songea-t-elle.

Cette fois, pourtant, les herbes et les incantations n'y suffiraient pas. Il lui suffisait d'évoquer le corps tout proche de Farkas pour sentir la fièvre monter dans ses veines. Un alcool, un poison envahissait ses veines.

Ivre, brisée, elle se leva, son coeur battant à coups sourds et fébriles dans sa poitrine. Elle tituba à demi dans l'obscurité et s'approcha de la couche du cavalier. Il dormait doucement. La couverture avait glissé sur le côté et découvrait son torse amaigri.

« C'est pour lui que j'ai taillé mes cheveux, que j'ai passé des vêtements de femme, s'avoua-t-elle enfin. Tout cela, c'est pour lui. Je t'appartiens déjà, Farkas. »

Alors, la gorge nouée, le souffle court, redoutant de réveiller tout le camp avec le martèlement de son coeur, elle tendit des doigts tremblants pour caresser enfin le grain mat de cette peau.

Chapitre 26

At rex Stephanus plures quidem genuit filios, sed inter alios habuit filium nomine Emericum.

Chronica Hungarorum

István souffrait. Quatre années avaient passé depuis la campagne transylvaine et il ressentait toujours une sourde douleur dans ses jambes. Pourtant les médecins avaient effectué un travail remarquable. Ils l'avaient sauvé de l'amputation. Mais les plaies, à plusieurs reprises, s'étaient mises à suppurer et il avait fallu les rouvrir.

Assis sur son trône dans l'ombre, le roi restait morne. Le soleil du mois d'août n'avait pas réussi à éclairer son visage. En quatre ans, il avait vieilli. On ne retrouvait en lui plus rien du candide adolescent qu'il était jadis. Ses traits émaciés par les privations et les blessures formaient un rictus douloureux. Sa jeunesse était restée là-bas, en Transylvanie.

Il songea à sa victoire sur le Kán. Après avoir tué le chef bulgare, István avait fait poursuivre ses troupes débandées dans les montagnes, traquant les survivants. Bien lui en avait pris car il avait fini par découvrir un immense trésor en or et pierres précieuses.

Désormais, la Transylvanie appartenait au souverain magyar. L'espace conquis sur les terres de Gyula et celles du Kán avait été partagé en deux régions. Au sud, le comitat de Fehér fut confié à Zoltán en souvenir de son arrivée victorieuse ; au nord, Doboka

fut mis à la tête du second comitat.

Gyula n'avait pas moi si longtemps en prison. Après quelques mois, István, ému par la santé précaire du vieillard, avait commué sa peine en exil. L'homme s'était aussitôt réfugié, avec sa femme et ses deux fils, auprès de Bolesław le Vaillant, duc de Pologne.

Ces victoires avaient un goût amer. István était rentré, chargé d'or et de terres. Mais il avait perdu deux de ses plus fidèles compagnons : Zoltán et Doboka, sans parler de Hermann. Le souverain revoyait encore les adieux de son comte palatin.

« Sire, avait-il dit, j'étais à vos côtés pour vaincre Gyula. Même à distance, je vous aiderai à abattre cet Ajtony plein de morgue. »

István avait réussi à lui arracher un secret que Doboka gardait jalousement depuis de longues années : il lui avait jadis promis un levier pour soumettre le prince des Magyars Noirs. Le souverain savait désormais à quoi s'en tenir. Il fallait attendre le bon moment pour intervenir et porter le coup fatal. L'occasion semblait d'ailleurs se dessiner en ce moment même. Le roi recevait des rapports de ses espions, lui apprenant qu'Ajtony s'agitait sur ses terres du Maros. On le soupçonnait de vouloir traiter avec le renégat Vatha.

István se rencogna dans son fauteuil. Lassé de la guerre, il avait déployé, depuis son retour, une activité diplomatique conséquente. La paix avec les trois grandes puissances voisines, le Saint-Siège et les Empires germanique et byzantin, était assurée. Une profonde amitié liait le fils de Géza à l'empereur Heinrich, tandis que l'empereur Basileios était trop occupé à tuer des Bulgares pour s'intéresser au royaume magyar. Quant au pape, la fondation d'une église Saint-Étienne à Rome et le don d'une splendide chasuble brodée avaient réussi à assurer sa bienveillance.

Mais cela ne suffisait pas. Deux soeurs du roi étaient déjà mariées : l'aînée, Judít, avait épousé le duc de Pologne et Margit, le prince des Bulgares. Cette stratégie

matrimoniale, décidée par Géza, n'avait pas porté ses fruits. István songeait à présent à donner sa soeur cadette, Ilona, au doge de Venise, Ottone Orseolo. Des tractations étaient en cours. Quant à Gizella, la plus jeune, il la réservait pour Sámuel Aba.

En effet, depuis quelque temps, des liens avaient été noués avec le prince des Kabars qui négociait âprement son ralliement à la Couronne. Pour l'heure, István réclamait de son côté la soumission des Matra, la transformation de ces terres en comitat, la conversion du prince et la christianisation du pays. En retour, Sámuel Aba obtiendrait la main d'une princesse arpadienne, c'est-à-dire qu'il pouvait espérer un jour hériter du royaume. Le fils de Géza attendait encore la réponse à sa dernière proposition ; Hunt devait revenir deux jours plus tard avec des nouvelles. Si ces pourparlers aboutissaient, le deuxième ennemi après Gyula serait effacé. Restaient encore Ajtony et Vatha.

István avait choisi la paix parce qu'elle lui paraissait la meilleure stratégie à suivre. Cependant, le Dieu d'amour et de miséricorde était mort en même temps que ses fils. Il ne restait plus que le Dieu vengeur et jaloux de l'Ancien Testament. Le roi se consumait d'une rage sans fin. On avait tué ses enfants ! Les coupables seraient châtiés avec la plus extrême rigueur, on les débusquerait jusqu'au dernier pour les anéantir.

« Je suis le glaive du Seigneur », murmurait-il parfois.

Il savait pourtant que la haine n'avait pas sa place dans la direction d'un royaume, aussi avait-il travaillé à assécher son coeur de tout sentiment, de tout attachement. Il voulait se libérer des affections du monde et, refusant de haïr, il s'empêchait d'aimer.

Solitaire, le roi errait dans les couloirs de la citadelle d'Esztergom. Pâle, silencieux comme un spectre, le dos courbé sur ses pensées, il faisait le vide autour de lui. Certes, il écoutait toujours avec attention les avis du conseil royal, mais il se retirait aussitôt dans sa chambre pour se recueillir.

« Si c'est le prix, Seigneur, de ton amour, disait-il, s'il fallait que des innocents meurent, alors je l'accepte. Mais je trancherai dans le vif les dernières pousses païennes qui rampent encore dans ce pays, j'en arracherai les racines, j'en extirperai la graine ! J'ai voulu être ton prêtre, je serai désormais ton soldat. »

Il maudissait le nom de la chamane qui lui avait envoyé le Turul. Il savait que c'était elle, la fille de Koppány. À peine prononçait-il les syllabes de son prénom que la bile affleurait à ses lèvres.

Le moindre battement d'aile le faisait frémir. Il se réveillait chaque nuit, la chemise détrempée, persuadé d'avoir vu dans les ténèbres épaisses le regard du rapace qui le fixait. Il fuyait le soleil et l'air libre ; de toute manière, sa blessure aux pieds l'empêchait de marcher très longtemps. C'était un roi convalescent et taciturne qui boitait dans le château en deuil.

Parfois un rayon de soleil perçait néanmoins la barrière de nuages dont il s'était entouré. Le rayon s'appelait Gisela. Quand bien même elle était reléguée à Veszprém, la reine avait réussi à toucher le roi.

« Il vous faut un héritier, sire. C'est un commandement divin que d'avoir des enfants. »

István refusait de la toucher. Il tremblait de la perdre en couches. Il n'avait plus le coeur à aimer un enfant.

« Mon coeur est plein d'amour, je l'aimerai pour deux », répondait-elle.

Le roi avait argué que des héritiers existeraient. Il parla des mariages de ses soeurs, avec Sámuel Aba, prince des Kabars, et avec Ottone Orseolo, doge de Venise. Poussé dans ses retranchements, il alla même trouver un cousin germain, Vazul, qu'il nomma ispán du comitat de Nyitra. C'était le signe qu'il le désignait comme son successeur le plus probable, en l'absence d'enfant mâle.

Mais la petite reine, à force de caresses et de supplications, réussit à faire fléchir son époux après des mois de siège continu. Trois ans après la

disparition tragique de leur progéniture, elle fut enceinte.

L'accouchement se passa merveilleusement et l'on vit une ébauche de sourire reparaître sur le pâle visage du roi. C'était un fils. On le baptisa Imreh, qui, en langue magyare, est l'équivalent de Heinrich, en hommage à l'empereur germanique.

István, d'abord méfiant, se prit d'une affection folle pour le nourrisson. Exceptionnellement, il demanda à sa femme de venir vivre quelque temps avec lui, à Esztergom, car il voulait avoir le garçon sous les yeux en permanence.

Deux rayons de soleil éclairaient à présent son univers.

Un matin, István s'éveilla en sueur avant même le lever du soleil. C'était l'été et la chaleur montait dans l'air, annonçant l'arrivée de l'astre du jour.

Les eaux de la Duna roulaient lourdement au bas de la citadelle. Le ciel était dégagé et, passé les couleurs roses et orangées de l'aube, il serait d'un bleu éclatant.

Le roi se leva de son lit et scruta l'horizon infini. Depuis quelque temps, il n'avait plus besoin de porter sa couronne en permanence pour se protéger des incursions de la chamane dans son esprit. Pourtant, il ressentait des picotements sur la nuque qui lui rappelaient des souvenirs douloureux.

Dans la ville basse, les artisans et les commerçants avaient commencé leur office. Le bourg bruissait d'une rumeur tranquille, presque aussi apaisante que le murmure rauque du fleuve. Pas une once de vent, le paysage demeurait immobile.

István se tourna vers le lit où sa femme reposait encore. Les années ne parvenaient pas à la changer. Quatre maternités et presque autant de deuils n'avaient su effacer sa beauté juvénile. Tandis qu'elle dormait, sa petite lèvre se retroussait en une moue délicieuse, cette moue qu'on retrouvait sur la bouche d'Imreh, en plus boudeuse. Le berceau se trouvait tout près de la couche conjugale. Le roi alla contempler son fils qui

allait fêter son premier anniversaire. Ému par la quiétude de la scène, il eut envie de pleurer. Comment ne pas croire en Dieu lorsqu'on contemplant tant de beauté et de paix ? Les rayons de l'aurore dessinaient des maquillages chauds sur la joue de l'enfant.

Le pays s'éveillait dans des odeurs saines de soleil.

István revint vers son épouse et déposa un baiser sur son front. La reine ouvrit les yeux, le cherchant du regard, un peu perdue, puis elle l'aperçut et sourit. Le cœur du roi palpita dans sa poitrine. Comme il l'aimait ! C'était folie que de renoncer à tout cela.

« Réveillez-vous, ma dame. Je veux me promener. »

L'homme, la femme et l'enfant furent bientôt debout. Ils allèrent marcher sur le chemin de ronde. Gisela insistait pour porter elle-même le nourrisson dans ses bras, laissant les nourrices à l'écart.

Le roi montra d'un geste large la Duna aux eaux scintillantes.

« Au-delà, commence la puszta. Mon royaume bientôt s'étendra jusqu'aux Carpates ; une même loi régira le peuple des Magyars. Nous serons forts et puissants.

— Oui, mon roi, acquiesça son épouse. Lorsque vous l'aurez conquise, j'aimerais visiter la Grande Plaine ; on dit que l'endroit est superbe.

— Je l'ai traversée et je ne parviens pas à oublier ces étendues à perte de vue.

— On dit que Dieu seul doit habiter ce désert...

— Détrompez-vous, ma dame. La région est pleine de bois, de marécages, de troupeaux et de tribus nomades qui l'arpentent à toute heure. Attila le Hun a campé sur ces terres des siècles avant nous. Certains rapportent que la puszta était un jardin fertile avant son passage et qu'il l'a laissée ainsi après sa mort. Mais, si l'on regarde avec attention, on y distingue toujours le souvenir de l'Eden. »

Le roi et la reine, tournés dans la même direction, laissaient l'éclat rouge du levant leur caresser le visage. Soudain, Gisela fronça le sourcil.

« Il me semble que j'aperçois un oiseau dans le lointain... »

István scruta l'horizon. Il ne remarqua pas la moindre trace dans le ciel azuré.

« Vous avez dû être trompée par la lumière de l'aurore.

— Sans doute, mon roi. »

Mais l'inquiétude avait fait son apparition. Le couple ne goûtait plus à la splendeur de la puszta. Même le halo mordoré de l'astre naissant semblait chargé d'une menace inconnue.

Le roi porta la main à son front.

« Qu'y a-t-il, sire ?

— Rien, ma dame. Un éblouissement... »

Il mentait. Son crâne élançait comme s'il avait été frappé à coups de marteau. Il regretta de ne pas avoir coiffé sa couronne. Peut-être avait-il perdu l'habitude du rayonnement solaire.

C'est alors qu'il remarqua un point noir piqué dans le voile bleu du ciel. Sans doute était-ce une hallucination. Il arrivait qu'en fixant une forte lumière, on aperçoive partout des ronds sombres.

Pourtant cette tache se déplaçait à une allure prodigieuse. Cela était si surprenant que le roi et son épouse demeurèrent un instant sans réaction. Enfin, István comprit, ou plutôt accepta la vérité.

« Ma dame, ramenez Imreh à l'intérieur. Vite ! »

Gisela obéit et se dirigea vers la porte qui donnait sur l'aile du château. Toujours incrédule, le souverain fixait l'horizon. Peu à peu, une forme se dessinait, sorte de barre allongée aux extrémités mobiles. Le

point grossissait à vue d'oeil.

Ce fut quand le cri retentit, sorte de glapissement strident qui résonna dans le vide de la puszta, que le roi sortit de sa torpeur.

« C'est l'oiseau ! hurla-t-il. Le Turul revient ! Gardes ! »

Seuls les vigiles de la nuit, les yeux cernés, se tenaient encore sur le chemin de ronde. Ils s'emparèrent de leurs armes et se placèrent autour du roi.

« Sire, vous devriez rejoindre votre épouse à l'abri ! » suggéra l'un d'eux.

István observa encore la silhouette du rapace, maintenant reconnaissable.

« Vous avez raison. Je rentre. »

La troupe s'éloigna, suivant le même chemin que Gisela qui avait presque atteint la porte. Déjà, le Turul survolait la citadelle et tombait sur eux en piqué, les serres en avant.

« Soldat, ordonna le roi au garde le plus proche, va me chercher ma lance ! »

La reine s'était arrêtée sur le seuil de la porte, regardant son époux, horrifiée :

« Que faites-vous ?

— Je veux venger les morts ! »

Le fils de Géza sentait toute la colère affluer dans ses veines. Il brûlait d'en découdre avec le rapace assassin.

« Mon roi, venez vous mettre à l'abri ! le supplia Gisela.

— Non ! Justice doit être faite ! »

La créature passa en frôlant les murailles. Les gardes durent se jeter à terre pour éviter d'être happés par les tourbillons d'air que ses ailes déplaçaient. L'un ne fut pas assez rapide et, trébuchant, tomba dans le vide.

« À la garde ! Le roi est attaqué ! »

István se tourna vers son épouse.

« Ma dame, rentrez dans la tour !

— Je vous en supplie, rejoignez-moi ! »

Il serra les dents et ne répondit pas. Le monstre avait repris de l'altitude et plongeait de nouveau sur eux. Cette fois, ses serres griffèrent la pierre blanche du rempart et le vent siffla autour du roi.

« Qu'on me donne ma lance, au nom de Jésus-Christ ! »

L'animal se préparait à un troisième assaut. Pourtant, il ne prit pas autant d'élan et se dirigea droit sur le souverain. Un homme jaillit enfin des entrailles du palais et lui jeta la sainte Lance. D'un geste sûr, István l'attrapa par la hampe et la serra dans ses mains.

Il était temps, le Turul arrivait sur lui, battant de ses rémiges démesurées, son large poitrail en avant. L'homme sentit sur sa joue le souffle écoeurant du charognard. Une bouffée de colère lui monta à la tête. C'étaient ses enfants que le monstre digérait et dont il lui crachait les remugles à la face.

« Tu n'auras pas mon fils, démon ! »

La pointe d'or brilla dans le soleil et s'enfonça dans l'armure de plumes. L'oiseau poussa un cri perçant et se dégagea d'un coup d'aile qui assomma à moitié le roi magyar.

Celui-ci se redressa, la tempe sanglante. Face à l'oiseau géant, il paraissait un nain. C'était l'homme David contre Goliath le rapace. Il ajusta l'arme de nouveau et attaqua d'estoc en visant la gorge. Cette fois le sang vermeil jaillit sur l'or. István voulut pousser sa chance en portant le coup de grâce.

Cependant le Turul, comme brûlé par la lance consacrée, émit un hurlement assourdissant. Il essaya de repousser la pointe hors de son corps. Dans un même mouvement, ses serres attrapèrent la main gauche

d'István tandis que son bec se refermait sur son autre poignet, manquant de peu le sectionner.

Aveuglé par la douleur, le roi lâcha prise et tomba en arrière. La lame ressortit de la blessure dans un flot de sang, faisant choir l'arme sur la pierre. Le rapace s'envola, maladroit, et dans un battement lourd et furieux, s'éleva dans les hauteurs où l'oeil ne pouvait plus le suivre.

István regarda le monstre diabolique disparaître de son champ de vision. Il sentit qu'on lui relevait la tête. Le visage de son épouse apparut, qui pleurait à chaudes larmes, en même temps que celui d'Imreh qui hurlait à pleins poumons.

« Vous auriez pu mourir ! sanglota Gisela. Sommes-nous donc maudits ?

— Il ne reviendra plus... »

Le roi martyr savait que les blessures à ses pieds s'étaient rouvertes. Il regarda longuement les plaies de ses mains, comme si elles appartenaient à un autre, et il songea fugacement aux stigmates du Christ.

La matinée qui s'ouvrait au-dessus d'eux promettait d'être magnifique.

Chapitre 27

Regem autem minime reputabat.

Legenda sancti Gerhardi episcopi

Farkas fut réveillé par un mouvement brusque à ses côtés. Il ouvrit les yeux. C'était l'aurore. Des rayons colorés tombaient dans la tente. Duna se tenait la tête dans ses mains et gémissait.

Le cavalier sortit lentement des limbes du sommeil. Ces années de convalescence avaient emoussé ses réflexes. Auparavant, il aurait été immédiatement prêt à toute éventualité. À présent, il se sentait lourd, poisseux. Sur sa poitrine et son ventre flottaient des odeurs de femme.

Peu à peu, il se rappela qu'il avait fait l'amour avec la chamane. En réalité, cela tenait plutôt lieu de la saillie furieuse que de la douce étreinte. Il y avait eu entre eux comme une urgence animale, un irrépressible instinct. Farkas demeurait troublé. D'ordinaire, la compagnie des femmes le laissait tranquille, apaisé. Là, il sentait en son ventre une sorte de creux désagréable. Un profond dégoût lui remontait des entrailles. Il aurait voulu se laver aussitôt dans une source d'eau pure.

« Le Turul... Le Turul... »

La tálto marmonnait en se balançant d'avant en arrière. Il posa une main apaisante sur son dos nu.

« Qu'y a-t-il ? »

Après quelques instants, elle se trouva vers lui, éperdue.

« Il est blessé... blessé... Je l'ai senti. »

Il refusait de comprendre. Ce qu'il craignait et savait déjà en son coeur avait pris forme. Le Turul, l'oiseau des Árpád, s'était retourné contre István. Comment cela était-il possible ? Farkas avait vu le signe sur la poitrine du roi. Depuis toujours, il pensait que le fils de Géza avait été désigné par le Dieu-Ancêtre pour veiller aux destinées du pays. Il avait servi István de toute son âme, affronté la Meute pour lui, trahi Koppány. Et il s'était trompé ? Non, l'erreur était inconcevable. Les prodiges ne mentaient pas. Il n'y avait qu'une solution : le Turul s'était détourné de son champion. Mais pour quelle raison ? Ce questionnement était une torture.

Depuis longtemps, le sans-tribu savait qu'une force l'empêchait de guérir. On ne demeurait pas deux années sans retrouver ses forces. Certes, ses blessures étaient profondes et il avait déjà vu des guerriers qui ne s'étaient jamais remis d'une plaie ou d'une chute. Son cas était différent. Farkas avait même soupçonné la chamane de le maintenir dans un état de dépendance avec ses potions et ses onguents. Il s'était trompé. Ce qui le retenait, c'était la peur de comprendre la vérité, d'affronter le réel.

Duna se tourna vers lui, le visage noyé dans ses cheveux noirs. Sa beauté dépassait l'entendement. Elle avait le parfum sauvage de la puszta. Son regard en cet instant était très doux, plus doux qu'il ne l'avait jamais été et qu'il ne le serait jamais. Tendrement, elle passa une main sur la joue râpeuse de Farkas.

« Je te demande pardon », murmura-t-elle très bas.

L'homme ne sut comment réagir. Il essayait d'imprimer à jamais le souvenir de cette caresse dans sa mémoire. On aurait dit que les doigts de la táltos le remodelaient et faisaient de lui un nouvel être.

Brusquement, elle se leva, s'empara de ses vêtements et

s'enfuit de la tente. Le guerrier ne chercha pas à la suivre. Il se redressa lentement, le corps engourdi, la tête lourde. Il quitta la jurta à son tour.

Le soleil se levait à peine. Il éclatait à l'est dans des variations infinies de couleurs. La rivière coulait un peu à l'écart du camp. Farkas s'avança dans le courant jusqu'aux cuisses, puis jusqu'à la taille. La fraîcheur de l'onde lui fit du bien. Il se lava les cheveux, le visage et le torse ; sa longue chevelure claqua dans son dos quand il rejeta sa tête en arrière.

Il resta un moment à admirer les reflets voluptueux de la lumière sur les rides des flots. Des écritures s'y dessinaient pour s'effacer aussitôt, comme les destins changeants de l'homme. Aucune voie ne s'y traçait définitivement.

Plus tard, il quitta le lit de la rivière, laissant le soleil vif sécher sa peau brune. Les paupières closes, il sentait la caresse des rayons sur son corps à demi nu. Les odeurs planaient dans l'air tranquille. Il eut l'impression d'être le premier homme au monde.

Quand il rouvrit les yeux, tout avait changé. Ce fut alors qu'il remarqua les guerriers de la Meute qui l'attendaient en silence. Il y en avait plusieurs, assis, accroupis ou à cheval. Au milieu d'eux se tenait Vatha.

Le vezér s'avança, grave.

« Es-tu prêt ? »

Farkas acquiesça. Depuis le début, il savait qu'il devrait payer sa trahison. Jusqu'à présent, il avait bénéficié de la protection de Duna et l'on avait épargné sa vie. La chamane l'avait quitté sans un regard, signifiant qu'elle se détournait de lui. Sans doute était-ce pour le mieux.

On amena à Vatha son cheval. Un autre fut confié au sans-tribu. Accompagnés de trois hommes, ils partirent au galop dans la puszta. Le cavalier fut heureux de tenir une dernière fois une monture entre ses jambes. C'était une marque d'attention qui le remplissait de gratitude.

Ils n'allèrent pas très loin. Après une heure de cavalcade, il s'arrêtèrent auprès de quelques arbres qui poussaient en bordure d'un marécage. Des relents nuséabonds s'en échappaient.

« Ici, ce sera bien. »

On mit pied à terre. Vatha croisa les bras et resta à observer les préparatifs. Les membres de la Meute se livraient à leur besoin sans montrer la moindre hésitation. De leurs sabretaches, ils sortirent de longues lanières de cuir. L'une fut attachée à la cheville gauche de Farkas, l'autre à sa cheville droite. Deux furent nouées à ses poignets et la dernière passée autour de son cou. On fixa ensuite les courroies sur des troncs de peupliers, et à une branche qui passait au-dessus de leurs têtes. Auparavant, le cuir avait été trempé dans l'eau. Quand tout fut fini, le cavalier dut se tenir debout, bras et jambes écartés.

« Tu connais ce supplice, j'imagine, dit le vezér. Les hommes de la steppe le réservaient aux traîtres. Les lanières, en séchant, vont se resserrer, se raccourcir. Elles t'arracheront les membres avec une extrême lenteur. Néanmoins, comme tu es un guerrier, nous avons laissé un noeud pour t'étrangler avant que la douleur ne devienne insupportable. Après ta mort, tu iras servir Koppány pour l'éternité. »

D'un regard expert, il examina le dispositif.

« Y a-t-il quelque chose que tu veuilles ajouter, Loup d'István ? »

Farkas secoua doucement sa tête entravée. Il n'avait rien à dire. Son chemin s'arrêtait là. Alors Vatha frotta une dernière fois sa moustache poivre et sel et bondit sur son cheval qu'il fit partir au galop.

Les trois membres de la Meute attendirent, toujours silencieux.

Le grand Révhely était là, posant son regard clair sur le condamné. Son noble visage n'exprimait aucune cruauté. Il scrutait le cavalier pour lire dans ses pensées. Une question l'obsédait qu'il ne parvenait pas

à formuler. Il voulait savoir pourquoi. Farkas aurait voulu lui répondre, mais la courroie resserrée l'empêchait déjà de parler. Après un instant, Révhely partit de son pas royal et triste.

Le supplicié avala sa salive. Les liens empêchaient le sang de parvenir jusqu'à ses mains et ses pieds ; sa peau semblait parcourue par des colonies de fourmis.

Un second guerrier se plaça face à Farkas. Celui-là, il ne le reconnut pas bien car sa vue commençait à se brouiller. L'inconnu avait des mouvements agiles, une grâce féline. On sentait dans chacun de ses gestes la souplesse de l'acrobate. C'était une force de la nature, capable d'imiter la démarche des animaux et des hommes avec la même acuité. Un instant, la mémoire revint au moribond : il s'appelait Bálnaj et, au combat, il occupait toujours une position centrale et repliée. Pourtant, en un instant, il pouvait se porter à n'importe quel point du champ de bataille, soutenant celui qui faiblissait.

Farkas vit sa silhouette s'éloigner dans le rond d'or du soleil qui s'élevait toujours. On l'avait tourné en direction du levant. Maintenant, il sentait ses tendons et ses muscles craquer sous la tension qu'on leur imposait. Il avait beau lutter de toutes ses forces, cela n'y suffisait pas. Le cuir semblait doué d'une vie propre.

Enfin, le dernier guerrier passa devant sa victime. Depuis quelques instants, Farkas n'y voyait plus. Ses oreilles bourdonnaient comme si un essaim d'abeilles avait élu domicile dans son crâne. Pourtant, les échos d'une voix étouffée lui parvinrent. Il identifia le timbre voilé de Rostó qui lui disait au revoir.

Ensuite, il n'y eut plus personne. Farkas demeura seul avec sa douleur et l'impression que sa vie le quittait avec une atroce lenteur. Il n'avait même plus besoin de faire l'effort de se tenir debout : les lanières le maintenaient suspendu dans l'air.

Sans doute les vautours tournaient-ils déjà dans le ciel, les yeux fixés sur leur future proie. Le cavalier,

étranglé, ne savait même plus s'il rêvait ou non. Il imaginait un vol noir de charognards au-dessus de son cadavre. Certains viendraient peut-être le pincer de leur bec avant qu'il ne fût tout à fait mort. Il lui arracheraient patiemment les yeux et les viscères.

Le coeur du sans-tribu faiblissait dans sa poitrine. Il ne battait plus qu'à peine. L'air pénétrait à regret dans ses poumons écrasés. C'était la mort enfin, l'arrêt de la lutte, le repos.

Farkas sombra dans les abysses, avec, pour dernière sensation, l'odeur pénétrante des marécages.

La douleur revint, ardente. Du feu coulait dans ses veines. L'air pénétra dans sa poitrine, plus brûlant que des braises. La soif lui mordit les entrailles.

« À boire ! » gémit-il.

Une eau glacée se déversa sur ses lèvres, s'immisçant dans chacune des gerçures. Des cristaux lui déchiraient la chair.

« Doucement... », fit une voix.

Farkas n'écoula pas. Il avala de travers et une partie du liquide s'infiltra dans ses poumons. Il toussa, cracha, sentit qu'on lui arrachait la gorge.

« Écoutez-moi, lui dit-on quand il se fut un peu remis, vous allez trouver le roi et lui porter le message suivant. Écoutez bien : le gros des troupes d'Ajtony se trouve à Kőkényér. C'est là qu'il faudra les attaquer. Je m'occuperai d'Ajtony. Il faut faire vite car, pour l'instant, il ne se préoccupe pas du tout d'István. Cependant, les offes de Vatha commencent à l'intéresser. Il s'est mis à croire à cette résurrection de Koppány... »

Farkas, étourdi, ouvrit les yeux. Du métal en fusion lui éclaboussa les prunelles. Il hurla avant de ravalier son cri. Il n'y comprenait rien. N'était-il pas mort ? Qui était cet homme qui lui parlait ?

Une seconde fois, il releva ses paupières collées par les larmes. Le soleil était au zénith, exactement à la verticale de son corps étendu. Un inconnu se penchait sur lui. Inquiet, il ne cessait de jeter autour de lui des regards rapides.

Farkas parvint à préciser les traits du jeune homme. Il l'avait déjà rencontré. Dans la tente même d'Ajtony. Ce garçon était le bras droit du vezér. Quel était son nom, déjà ? Oui, Csanád. Il s'appelait Csanád.

« C'est bien moi, précisa l'intéressé. Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Allez trouver le roi et répétez-lui ce que je viens de vous dire. »

Tout en parlant, il l'aida à se mettre debout. Le soutenant, il le mena jusqu'à une monture qui piaffait.

« Je n'ai pu prendre qu'un cheval, sans quoi j'aurais attiré l'attention sur moi. Voici un sabre. »

Csanád lui mit dans la main le fourreau et lui fit passer la ceinture autour de la taille. Puis, il hissa le cavalier sur la selle.

« N'oubliez pas. Il faut attaquer à Kőkényér. »

Dans son état, Farkas aurait acquiescé à tout. Il entendit la paume du jeune homme claquer sur l'échine de sa monture.

« Soyez prudent ! cria Csanád. Les hommes de la Meute sont partout ! »

Le cavalier n'avait guère pu articuler le moindre remerciement. L'idée ne lui en était même pas venue. Il était presque certain d'être victime d'un mauvais tour des íz. Chaque mouvement occasionnait une terrible souffrance. Farkas ne put que se cramponner à son cheval et le laisser galoper à sa guise.

Étrangement, la chevauchée lui fit du bien car il retrouva ses réflexes. Il fit jouer ses muscles et ses articulations comme elles avaient l'habitude de fonctionner. Pourtant, il ne pouvait esquisser de grands gestes car, aussitôt, ses membres craquaient douloureusement.

Recroquevillé sur son hongre, il sentit le vent fouetter son visage. Ainsi, il n'était pas encore mort. L'idée faisait son chemin dans toutes les fibres de son corps. Il renaissait sur cette croupe solide.

Bientôt, les funèbres peupliers disparurent dans son dos. Il ne se retourna plus. Par chance sa monture était docile et le terrain plat car, dans cet état de faiblesse, le moindre écart aurait suffi à le jeter à terre.

En avançant jour et nuit, il pouvait espérer arriver à Esztergom le lendemain soir, si du moins le cheval tenait jusque-là. Le cavalier se pencha doucement sur l'encolure de son bai brun, le flatta doucement et lui dit à l'oreille :

« Je vois que tu es endurant... On t'a bien choisi.... Je ne sais même pas ton nom mais je vais te demander une faveur.... Si tu me mènes à Esztergom en un jour et une nuit, alors tu deviendras ma monture dans la Plaine des morts... Nous chasserons ensemble. Qu'en dis-tu... ? Porte-moi et, en retour, je me ferai léger comme une plume... »

Le cheval comprit-il ce qu'on lui murmurait d'une voix caressante ? En tout cas, il s'ébroua comme pour un assentiment et ne ralentit pas sa course, même lorsque, vers le soir, Farkas épuisé retomba sur le col de l'animal.

Le cavalier ne vit pas la Plaine défiler sous les sabots d'airain, ni la nuit tomber peu à peu sur la puszta solitaire, ni même au matin les hardes de chevaux sauvages qui leur firent cortège, la crinière dans le vent.

Chapitre 28

Pronior etenim erat gens Hungaria ritui paganismo inclinari, quam fidei Christiane.

Chronica Hungarorum

István observa lentement les membres de son conseil royal. Outre les nombreux habitués, comme l'évêque Astric, ou Hunt qui était revenu des monts Matra, la salle accueillait aujourd'hui Vazul.

Nommé ispán de Nyitra deux étés auparavant, le jeune homme ne comptait que dix-sept ans d'âge. Il était le fils du frère de Géza et, de ce fait, cousin germain du roi. Pour l'heure, il était également, après le roi, l'aîné de la dynastie arpadienne et son héritier potentiel.

Vazul avait des cheveux si noirs qu'ils paraissaient animés d'une flamme bleu sombre, comme le plumage des corbeaux. Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, se distinguaient à peine sous d'épais sourcils. Son visage exprimait constamment une sorte de fougue irritée. En cet instant même, malgré la solennité de la rencontre, il ne cessait de s'agiter sur son siège, brûlant de prendre la parole. Il ressemblait à certains chevaux indociles, toujours prêts à ruer.

István ignore délibérément les regards que lui lançait son cousin et se tourna vers son invité d'honneur :

« Chevalier Hunt, vous êtes, paraît-il, porteur de bonnes nouvelles. Voulez-vous en faire part au conseil ? »

Le grand camérier s'inclina avec respect. Désormais, il pratiquait la langue magyare à la perfection. Seul un léger accent germanique ressortait parfois de certaines intonations, en particulier quand il avait bu.

« Messieurs, je reviens des Matra où j'ai rencontré à plusieurs reprises le prince des Kabars. Nous avons parlé et il a accepté votre dernière proposition.

— Il se rallie à la Couronne ? demanda-t-on.

— Et il épousera la princesse Gizella, soeur du roi.

— S'attachera-t-il à convertir son peuple de montagnards ? s'inquiéta Astric.

— Il s'y emploiera en se faisant lui-même baptiser. »

Ces derniers mots firent grande impression. Un silence passa autour de la table. István, doucement, se pencha vers le Bavarois :

« Quel genre d'homme est ce Sámuel Aba ?

— C'est un guerrier au visage taillé au couteau. Il est aussi rude que les montagnes qui l'abritent. Il n'est pas comme nous et ne craint pas de s'afficher avec des esclaves, même pendant les festins. Chez lui, les hommes sont égaux et la propriété est commune.

— Respectera-t-il ses serments ? »

Hunt prit le temps de peser ses mots avant de répondre.

« Je le pense, déclara-t-il finalement. Je lui ai parlé de vous. Il a, à votre égard, une grande curiosité mêlée d'admiration. Je ne crois pas qu'il vous trahira, sire.

— C'est bien », approuva le roi.

Tout se mettait en place. Koppány, Gyula, Sámuel Aba : tous finissaient par céder. István sentit un frisson d'orgueil le parcourir : l'ouest, l'est et le nord du pays lui appartenaient désormais.

« Grand camérier, déclara-t-il tout haut, en récompense de vos actions, je vous nomme ispán du comitat qui se

situé entre celui de Nyitra et celui d'Újvár, qui sera créé sur les terres de Sámuel Aba. En signe de gratitude, nous baptiserons ce nouveau comitat de votre nom. À partir de ce jour, vous êtes l'ispán de Hunt ! »

Un sourire frémit sur le visage ordinairement impassible du Bavarois. Ses traits marmoréens remuèrent un peu. Ce fut tout ce qu'il se permit pour exprimer sa joie. Plus que tout autre, il était l'incarnation de la fidélité et de la loyauté, toutes qualités que devait posséder un chevalier. István l'aimait pour cela.

« Sire, interrompit Vazul, je dois vous entretenir d'un sujet grave. À présent que nous possédons la mainmise sur la plus grande partie du pays, ne faudrait-il pas songer à réorganiser le pouvoir ? Doboka est toujours votre comte palatin et il se trouve en Transylvanie, fort loin. Il n'a même pas pu venir assister au conseil... »

— Nous verrons cela plus tard, éluda István. J'ai d'autres motifs d'inquiétude. Monseigneur Astric doit vous entretenir d'une matière importante. »

L'évêque se leva et prit la parole.

« Je vous remercie, sire, de me laisser porter à votre connaissance des faits graves. Il semble que, malgré tous nos efforts, ces contrées penchent toujours vers le paganisme. On se livre, ici et là, à des rituels barbares, indignes d'une nation civilisée. Et je ne parle pas des régions non encore conquises ! Tout près de nous, dans la ville même d'Esztergom, j'ai vu en arrivant des hommes qui rendaient encore un culte à des idoles ! »

István leva une main apaisante.

« Monseigneur, je travaille sans relâche à l'évangélisation de ce royaume. Vous savez que des moines sillonnent la Grande Plaine pour porter la bonne parole. Bruno de Querfurt officie actuellement dans la bassin des Carpates. Cependant, je dois me montrer prudent et avisé. En allant trop vite, nous ne donnerons aux coeurs qu'une coloration de christianisme. C'est là où mon père Géza a échoué. Je n'enterrerai pas des

infidèles, mais je planterai les pousses d'une foi future.

— Sire, je ne peux qu'approuver, fit le prélat. Mais comment comptez-vous procéder ?

— Lorsque Moïse descendit du Sinaï, il rapporta aux Hébreux les dix commandements. Les premiers concernent le culte que l'on doit rendre au Seigneur, les autres concernent la vie en communauté. D'ordinaire, on procède dans l'ordre en imposant la foi pour que les lois soient respectées. Je ferai l'inverse. Mes lois s'imposeront à tous et répandront dans les âmes la véritable foi. »

Astric semblait interloqué. István ne lui laissa pas le temps de l'interrompre. Il avait beaucoup réfléchi à cette démarche au cours des dernières années.

« Sur quoi se fonde la société païenne ? Sur quoi son organisation repose-t-elle ? »

Personne ne sut répondre. Les visages se plissèrent, soucieux.

« Je vais vous le dire, reprit le souverain. C'est la famille. Les tribus ne se déplacent, ne s'installent, ne s'allient que dans le cadre familial. J'ai compris cela quand Koppány a voulu épouser ma mère. Nous n'abattions le pouvoir des clans qu'en lui imposant une structure nouvelle. Éradiquons la polygamie, protégeons les veuves, interdisons l'enlèvement des jeunes filles ! La femme mariée sera la première pierre de notre édifice. Ainsi, toutes les manoeuvres pour se partager la terre et hériter des richesses seront abolies et le mariage chrétien les contiendra ! *“Tu ne commettras pas l'adultère.”* »

Il embrassa de nouveau l'assemblée du regard.

« Quel est le second fondement de ces esprits tribaux ?

— Le nomadisme, répondit Hunt. Les clans sont sans cesse en mouvement et donc très difficiles à contrôler. C'est pour cette raison que Vatha nous échappe encore.

— Oui, nous devons les attacher à la terre, les fixer. Aux

liens sacrés du mariage, nous ajouterons ceux de la propriété. Les possessions pourront être transmises à l'épouse ou aux enfants du propriétaire. Je réprimerai le vol, les spoliateurs seront sévèrement châtiés. Les terres appartiendront au roi, aux membres de l'aristocratie, à l'Église. *“Tu ne voleras point.”* »

Le souverain inspira profondément. Il se sentait envahi d'une chaleur céleste qui ne devait rien au soleil écrasant qui régnait au dehors.

« Quel est le dernier fondement que nous devons combattre ? La violence. Les meurtres seront passibles de lourdes amendes. Celui qui aura tiré l'épée sera puni de mort, sans distinction de condition. Cette loi sera portée par les ispán qui, par leur attitude, se feront les exemples de ma volonté royale. *“Tu n'assassineras point.”* »

István leva ses mains encore bandées après l'attaque du Turul. Il savait que le symbole ferait impression sur ses conseillers. Ce matin-là, il avait coiffé de nouveau sa sainte couronne.

« Alors, reprit-il, quand ces commandements seront suivis par tous, les païens se tourneront en masse vers l'Église. La foi envahira leurs coeurs. Ils sanctifieront le jour du Seigneur, ils respecteront le nom de l'Éternel et ils n'adoreront qu'un seul Dieu !

— Amen ! » hurla Astric.

Et les autres en chœur reprirent son cri de liesse.

« Amen ! Amen ! »

Tous quittèrent leurs sièges et vinrent présenter leurs hommages au roi, un genou en terre, embrassant sa paume blessée.

« Vous êtes un grand roi », murmura l'évêque, radieux.

Un par un, ils passèrent tous devant lui. Même Vazul s'agenouilla à regret et baissa la tête devant son souverain.

Tout à coup, un chevalier pénétra dans la pièce. István se redressa, étonné de cette interruption. Il ne dit rien et vit le soldat pâlir sous son hâle.

« Sire, pardonnez-moi, mais un homme demande à vous voir. Il est fort mal en point et dit s'appeler Farkas... »

Le roi tressaillit. Ainsi, tous les éléments se mettaient en place. Dieu lui faisait signe. Il était temps d'en finir avec ses ennemis.

« Où est-il ? »

— Nous l'avons transporté dans la salle des gardes, sire.

— Messeigneurs, je vous prie de m'excuser. Toi, conduis-moi à Farkas. »

István quitta la pièce, remarquant à peine le salut respectueux de ses conseillers. Il marcha aussi vite que le lui permettaient ses pieds endoloris. Le roi refusait une quelconque aide pour avancer. Le souvenir de Gyula, qui pouvait à peine se mouvoir, restait gravé dans sa mémoire. Le souverain magyar attendrait d'avoir un fils à l'âge d'homme pour s'appuyer sur lui.

Ils empruntèrent un long couloir sombre où la fraîcheur demeurait même en été. Finalement, le chevalier déboucha dans une salle de proportions plus imposantes, aux murs nus à l'exception de quelques rateliers d'armes.

Un homme gisait sur la grande table de bois qui servait aux repas de la garnison.

« Que s'est-il passé ? »

— Un esclave l'a trouvé dans un champ à quelque distance de la ville. Il montait un cheval au poitrail couvert d'écume blanche ; du sang lui sortait par les naseaux. l'animal est tombé doucement, comme pour ne pas blesser son cavalier. Et il est mort. Quand l'homme a repris connaissance, il a dit son nom et l'esclave nous l'a amené aussi vite que possible...

— Vous avez bien fait de me prévenir. Laissez-nous

maintenant et faites venir un médecin... Ah, et vous récompenserez aussi l'esclave. Trouvez à qui il appartient. »

Le chevalier s'inclina et sortit. Une fois seul, István osa enfin observer Farkas. La vision décharnée qui s'offrit à lui le bouleversa. Les traits déjà durs du cavalier étaient devenus émaciés, comme dévorés d'une fièvre intérieure. Ses yeux égarés, injectés de sang, contemplaient les voûtes avec une fixité dérangeante. Ce corps était le lieu d'un combat terrible, plus meurtrier qu'une guerre. Un instant, le roi crut qu'il se débattait dans les affres de l'agonie, mais ce n'était pas cela. L'homme luttait contre lui-même. Farkas affrontait le Loup d'István.

Le souverain observa un moment le conflit titanesque. Si l'issue en était proche, la bataille avait commencé des années auparavant. Qui en sortirait vainqueur ?

István posa sa main sur la poitrine frémissante du cavalier.

« Enfin, je te retrouve, Farkas. J'en suis heureux. »

Il disait vrai. La figure silencieuse du sans-tribu lui avait manqué au cours des dernières années. Il apportait un peu du parfum de la steppe avec lui.

« Je sais ce que tu penses. Tu m'as suivi parce que le Turul m'avait choisi. À présent, tu sais que, par deux fois, l'oiseau ancestral m'a attaqué, qu'il a tué mes enfants... »

Le roi prit le temps de raffermir sa voix.

« Alors, tu as pensé que ton Dieu-Ancêtre s'était détourné de moi, que tu t'étais trompé. En cet instant, tu cherches en toi-même ce que tu dois faire. Vas-tu me tuer ou m'épauler ? »

István sourit doucement, quand bien même Farkas ne le voyait pas.

« Laisse-moi t'aider, cavalier. Tu es là, blessé. Les autres ne veulent plus de toi, te considèrent comme un

traître. Ils t'ont torturé, je le vois à ces marques sur tes poignets et ta gorge. Tu es parvenu jusqu'ici. Ta décision est déjà prise, Farkas. Tu me suivras encore parce que je saurai t'accueillir dans mon sein ; parce que je suis la seule chance de survie de ce pays ; parce que je parle pour l'avenir... »

Le fils de Géza se tut car il avait aperçu les lèvres du cavalier qui remuaient. Il se pencha pour mieux écouter.

« Ajtony se trouve à Nagyősz, souffla Farkas. Ses troupes sont massées à Kőkenyér... Csanád te conseille d'attaquer son armée... »

István dut s'appuyer à la table pour ne pas succomber au vertige qui le prenait. Le moment était venu. Le vezér était à portée de main. Le roi réfléchit rapidement. La Meute était déjà sur place et partirait immédiatement au secours des forces tribales. Il fallait attaquer violemment à Kőkenyér afin de ne laisser aucun doute. La rapidité ôterait à Ajtony toute chance de faire appel à Byzance. Le visage d'István s'éclaira : il tenait le chef idéal pour ce type d'expédition.

Il frappa dans ses mains et un serviteur apparut presque aussitôt sur le seuil de la pièce.

« Sire ?

— Va me chercher le seigneur Vazul. Dis-lui de m'attendre dans la salle du conseil royal. J'ai de bonnes nouvelles pour lui. »

Ce serait l'occasion pour le jeune homme de s'aguerrir et de montrer son courage. Son cousin ne serait pas économe du sang de ses soldats.

L'attention d'István revint sur l'homme étendu.

« Je ne peux pas mener l'armée moi-même. Mes blessures m'en empêchent. Toi-même, tu devras attendre que tes plaies se referment, que ton corps guérisse. Et, quand le temps sera venu, nous achèverons la conquête de ce pays ensemble, Farkas. Oui, ensemble. Tes flèches décimeront mes ennemis. Je ferai de toi un seigneur

magyar, peut-être même ispán, car je sais que tu resteras toujours auprès de moi. Désormais, nos destins sont liés. »

Le souverain soupira longuement avant de reprendre :
« Pourtant, je suis un roi jaloux. Je ne supporterai pas que ta loyauté soit partagée. Je sens que tu aimes cette táltos. Je la capturerai. Je sens également que ton coeur te porte vers ce magnifique Turul. Tu dois l'extirper de toi, l'oublier. Non, l'oublier ne sera pas assez... »

Soudain, l'idée lui vint, terrible. Il approcha son visage de celui de Farkas, frémissant de ce qu'il allait dire.

« Quand tu seras remis, que tu auras retrouvé toutes tes qualités de guerrier, tu accompliras une mission pour moi : tu retrouveras le Turul et tu le tueras. »

Chapitre 29

Accepit autem potestatem a Grecis.

Legenda sancti Gerhardi episcopi

Duna n'écoutait rien des âpres négociations dans lesquelles Ajtony et Vatha se complaisaient. Les deux hommes ne cessaient de chicaner sur le moindre détail. Depuis des jours, ils revenaient obstinément sur les mêmes points, des décomptes scrupuleux d'hommes et d'argent. Ensuite, ils passaient aux questions de stratégie et de nouveaux problèmes étaient soulevés, les ramenant à leur sujet de départ : les hommes et l'argent.

Cette lenteur exaspérait la jeune femme. Il avait fallu déjà près de quatre années pour convaincre Ajtony de les recevoir. À présent, le vézer marchandait sans fin pour quelques dizaines de cavaliers. C'était à croire qu'il ne comprenait pas l'urgence de la situation. Vatha se trouvait dans la même disposition. Il ne voyait pas qu'István ne ferait que revenir encore et encore jusqu'à avoir balayé toute résistance.

La chamane se souvenait du jour où elle avait rencontré celui qui était alors un simple prince. L'adolescent l'avait frappée par la sérénité fanatique qui l'habitait. Il était persuadé d'avoir raison. Quand on lui avait rappelé l'oeuvre paternelle, il s'était récrié. Effectivement, István n'était pas Géza. Là où le père avait su se montrer habile et opportuniste, le fils se révélait extrême, acharné. Il ne recherchait pas une adhésion de façade mais une conversion de l'esprit et

des coeurs. Il ne lui suffisait pas d'être craint, il voulait être aimé.

À cette heure, le roi devait déjà ourdir des plans pour s'emparer des régions centrales et méridionales du pays. Et les deux vezér se disputaient comme de vieilles femmes au marché !

Même Csanád semblait parfois montrer des signes d'impatience, malgré la dévotion qu'il affichait pour son maître. D'ailleurs, quand Duna, n'en pouvant plus, quitta la jurta, le bras droit d'Ajtony la suivit du regard, compréhensif. Les deux autres hommes ne remarquèrent même pas son départ.

Le soleil éblouit la táltos qui se protégea les yeux de la main. Jamais l'astre ne lui avait paru si menaçant. Depuis plusieurs jours, sa lumière se faisait crue, agressive, blessante. Il y avait dans l'air une vibration étrange qui annonçait les pires calamités. Alors que ces jours auraient dû annoncer le premier pas des Magyars Noirs vers la reconquête du pays, Duna se réveillait chaque matin avec le pressentiment d'une catastrophe imminente.

Elle voyait son père, à l'étroit dans le jeune corps qu'on lui avait confié. Il était perdu, loin d'eux, diminué. À la rigueur, il pouvait servi d'enseigne pour les rallier les troupes païennes, sorte d'oriflamme vivant. Mais en aucun cas, il n'aurait été capable de conduire une armée comme dans l'ancien temps et c'était pitié de le voir dans cet état.

La chamane scruta encore le soleil qui, dans la poussière de la puszta, prenait des teintes sanglantes et cendreuse. Il y avait comme un remords dans cet orbe éclatant qui demeurait obstinément visible dans le ciel, sans jamais un nuage pour le dissimuler.

Brusquement, elle se décida et sauta sur le cheval le plus proche. L'animal se lança aussitôt au galop, bondissant par-dessus les empilements de briques de fumier.

L'air rude qui la giflait apaisa la jeune femme.

Sa course mit en fuite quelques boeufs indolents qui

agitèrent leurs immenses cornes en mugissant de dédain. Le vide désertique de la Plaine s'ouvrit devant la cavalière. Tout était immensément ras. Duna songea aux bois qui avaient accueilli son enfance ; la Transdanubie et ses doux vallonnements lui manquaient. Elle comprit qu'elle n'appartenait plus à la steppe et cette idée lui fit mal.

Les pas de sa monture la conduisirent à l'endroit qu'elle connaissait. Les hommes de la Meute, ou bien Vatha lui-même, avaient lâché quelques mots à ce propos au cours des derniers jours.

C'était un marécage planté de peupliers.

Depuis longtemps, elle remâchait le projet de venir ici. Avait-elle pris la bonne décision ? La mort de Farkas était le seul moyen de conserver sa liberté. En outre, sa présence constituait une menace. Rostó avait été très clair là-dessus. Quant à Vatha, il brûlait d'exécuter un traître. Si Duna n'avait pas été la fille de Koppány, le cavalier aurait été tué bien plus tôt.

Pourquoi alors la pensée de Farkas ne la quittait-elle pas ?

Elle mit pied à terre et avança entre les herbes hautes. Des relents de boue lui montèrent aux narines. L'odeur de décomposition aurait pourtant dû l'emporter sur toutes les autres. De même, pas un seul charognard ne s'était envolé à son approche. Avaient-ils déjà achevé leur funeste festin ? La táltos était prête à la vision d'horreur qui l'attendait. Sans doute le spectacle du cadavre pourrissant de Farkas réussirait-il à la guérir de ses obsessions.

Un pas encore.

Il devait se trouver là, attaché aux arbres ou à des pieux avec du cuir, comme le voulaient les anciennes traditions nomades. Des lanières pendaient dans l'air immobile. Duna en examina une dans sa main tremblante. L'extrémité avait été proprement sectionnée. Un formidable espoir s'empara de la jeune femme. Quand elle voulut le refouler, l'intensité du

sentiment lui embrasa la poitrine et il lui fallut s'appuyer un instant contre l'écorce.

Ainsi, il était vivant ! Qui avait pu... ?

Un bruit la fit sursauter. Se retournant, elle aperçut l'aimable Csanád qui marchait à sa rencontre, se baissant pour passer sous une branche. Il sourit doucement.

« L'oiseau s'est envolé, dirait-on.

— Tu m'as suivie.

— Non. On m'a envoyé à ta recherche. Il y a du nouveau au camp. »

De nouveau, la chamane sentit l'inquiétude monter en elle.

« Que s'est-il passé ?

— Nous avons appris que le roi a lancé un assaut massif contre nos troupes de Kőkényér. L'ispán Vazul est à la tête de l'armée royale. Il a la réputation d'être particulièrement brutal. »

Duna secoua la tête. « Je savais qu'István préparait quelque chose ! Rien ne l'arrêtera ! Et nos deux vezér qui ont attendu quatre années avant de s'allier ! Quelle perte de temps !

— Ne les blâme pas. Ils n'ont pas compris que le roi ne se battait plus comme les guerriers de la steppe. Il a un plan pour les siècles à venir. Il ne veut pas d'un empire qui se délite en quelques années, comme celui d'Attila. Son pays vivra plus de mille ans s'il réussit. »

Elle décela une note d'enthousiasme dans la voix de Csanád qu'elle n'apprécia guère.

« On dirait que tu l'admires...

— Bien sûr, avoua le jeune homme. On ne doit jamais sous-estimer un ennemi. Mieux on le connaîtra, plus aisément on le vaincra. »

La táltos demeurerait soupçonneuse. Elle attendit d'être montée en selle pour lui demander : « Pourquoi est-ce toi qu'on a envoyé me chercher ? »

— Vatha et la Meute sont déjà partis pour Kökényér, soutenir nos propres troupes.

— Comment ? fit-elle, alarmée. Ils ont laissé mon père et Ajtony tout seuls ?

— Non, Koppány les a accompagnés.

— Mais que se passera-t-il si Vazul l'emporte ?

— Le prince des Magyars Noirs possède toujours une escorte imposante à ses côtés. En outre, il est persuadé que Byzance ne laissera pas cette agression impunie. Après tout, il est l'allié de l'empereur Basileios II. »

Duna ne partageait pas l'optimisme tranquille de Csanád. Ces événements ne faisaient que concrétiser ses craintes. Le monde s'écroulait autour d'elle et on ne pouvait rien faire.

Ils traversèrent la plaine au galop. Le soleil s'effondrait dans leur dos, éclaboussant la puszta de lueurs sanglantes.

Ils arrivèrent au campement de Nagyósz, qui peut signifier en langue magyare à la fois le « grand blanc » ou le « grand automne ». La chamane n'avait jamais songé à la seconde acception jusqu'à ce jour ; mais, en voyant les lieux désertés, noyés dans les couleurs ocrées du crépuscule, ce sens s'imposa.

Seuls demeuraient les boeufs gris qui paissaient paisiblement.

Duna descendit de cheval et se précipita à l'intérieur de la jurta princière. Quelques lampes à huile brûlaient et éclairaient le visage boursoufflé du vezér.

« Te voilà, táltos, dit-il en souriant. C'est bien. Tu me protégeras de tes sorts en attendant les renforts ? »

— Quels renforts ?

— L'empereur Basileios ne me laissera pas sans défense. Je lui ai adressé une missive. Il suffit de passer la Duna et ses hommes seront là pour nous prêter main-forte.

— Comment pouvez-vous être certain que... ?

— Ils viendront, trancha durement Ajtony. Nous sommes alliés depuis longtemps. Je l'ai aidé à prendre Bodony aux Bulgares. Je m'y suis fait baptiser selon le rite des Grecs. J'ai fait allégeance à l'empereur. Il m'a même fallu fonder des églises et un monastère. Il viendra ! »

Il semblait vouloir se convaincre lui-même.

« Mon armée est puissante. Je compte dans mes rangs les hommes de la Meute, et Vatha, et Koppány. Même toi, la chamane, tu es à mon service ! »

Il eut un ricanement aigre. « Et si cela n'y suffit pas, mes caisses sont pleines d'or... »

Duna ne répondit pas. Elle regardait les bajoues du vezér trembler dans le clair-obscur. Csanád entra à ce moment précis. Son visage habituellement serein avait pris une crispation de mauvais augure.

« Eh bien, mon fils, as-tu organisé des veilles et des tours de garde ?

— Oui, vezér. Il n'est pas un homme dans ce camp qui ne garde l'oeil ouvert pour ta protection. »

Ajtony se rencogna dans son trône. Ses traits s'affaîsèrent de soulagement.

« Il n'y a plus qu'à guetter la réponse de Byzance. Bodony n'est pas loin.

— Kőkényér non plus », renchérit la chamane.

Csanád acquiesça.

L'attente commença. On vit la nuit s'étendre sur la plaine. La lune était nouvelle et pas une lumière, à part celle des lointaines étoiles, ne venait jeter la moindre clarté dans ces ténèbres.

Duna pensait à Farkas. Elle imaginait le cavalier en fuite, traversant la puszta pour avertir István. Que lui avait donc fait le roi pour bénéficier d'une telle fidélité ? Et qui donc avait pu le délivrer ? Vatha ? Impossible. Un membre de la Meute ? L'un d'entre eux avait été abattu sous ses yeux par les mains de Farkas.

Son regard suspicieux tomba sur Csanád. Comment avait-il trouvé si aisément l'endroit où devait reposer le corps du cavalier ? Comment avait-il su qu'elle s'y dirigeait ? Il la faisait donc surveiller. Tout cela était étrange.

Le fils adoptif d'Ajtony paraissait nerveux. Il avait croisé les bras pour patienter, mais l'on remarquait que ses doigts bougeaient sans cesse et se crispaient souvent en spasmes incontrôlables.

Le temps passa dans une lenteur tendue.

On scrutait l'ombre, on épiait le silence.

Le jour vint, puis la nuit et le jour encore. Ce fut de nouveau l'obscurité, comme si le soleil avait disparu car on ne sortait plus de la jurta.

Soudain, on entendit une cavalcade à l'extérieur. Le bruit traversa le camp de ses résonnances sourdes. Puis il y en eut une autre.

Ajtony étant incapable de se déplacer, Csanád courut au-dehors. Duna résista à l'envie de le suivre. Cela n'aurait pas été digne de la fille de Koppány. Quand le jeune homme rentra dans la jurta, il tenait une missive dans chaque main.

« Deux messagers sont arrivés au même moment, dit-il. Ils ont crevé leurs chevaux sous eux. L'un venait de Kökényér et l'autre de Bodony.

— Donne-moi la lettre de Bodony ! » ordonna Ajtony en tendant une main fébrile.

Il déplia le rouleau et lut à la lueur pâle d'une flamme. Ses yeux en parcoururent rapidement les lignes, revenant en arrière à plusieurs reprises, puis se

précipitant en fin de phrase. Finalement, il abandonna le message à Csanád.

« Lis, toi. Moi, je ne le puis. »

Le jeune homme s'exécuta sans un mot. Le mouvement de ses prunelles fut plus assuré. Il déchiffra chacun des mots dès la première fois, formant les syllabes muettes au fur et à mesure. Quand il eut terminé, son regard se posa sur le vezér. Un pâle sourire éclaira son visage.

« La garnison de Bodony prépare un contingent. Il sera là dans deux jours.

— Parfait, soupira Ajtony. Maintenant, l'autre message ! »

Le même manège se répéta. Duna et le prince des Magyars Noirs étaient suspendus aux lèvres de Csanád.

« Eh bien ? s'enquit l'obèse.

— Bonne nouvelle encore. Vazul est repoussé ! Notre supériorité a été écrasante. Les armées du roi ont battu en retraite !

— Le Dieu-Ancêtre a accompagné nos cavaliers ! »

Duna voulut demander des nouvelles de Vatha et de son père mais elle n'en eut pas le temps. Des cris montaient dans le camp. Tous dressèrent l'oreille.

« Est-ce que ce seraient déjà nos combattants qui reviennent ? se réjouit Ajtony. Mon fils, aide-moi à me lever, je veux les accueillir debout. »

Csanád se précipita pour assister son père adoptif. Il y avait une réelle prévenance dans les gestes du jeune homme qui émut la chamane. Tous deux s'avancèrent vers l'entrée de la tente. On souleva le rideau de feutre et une clarté étonnante enveloppa le décor. Duna s'avança derrière le couple pour comprendre ce qui se passait. Sa bouche s'arrondit de surprise.

Le camp était en flammes.

Quelqu'un avait mis le feu au fumier asséché. On aurait dit que des murs entiers brûlaient dans la nuit. Des fumées blanches et noires s'élevaient en flamboiements répandus. Des gardes couraient, éperdus. Où était l'ennemi ? On ne voyait plus rien.

Le monde se figea soudain. On écouta les murmures de l'ombre. Un grondement sourd montait des profondeurs. La plaine tremblait. Quelques empilements de briques flambantes s'effondrèrent. Duna sentit une vibration souterraine se communiquer à ses jambes puis à sa poitrine, comme si le sol allait s'ouvrir sous ses pieds.

Un long mugissement monta, répercuté par des milliers de mufles. La puszta prenait vie et ondulait. Des vagues grises se formaient, s'abattant dans un roulement infernal. Une forêt de cornes se dressa, hérissément grandiose.

Au loin, des brandons s'abattaient par milliers. On aurait dit que les étoiles, décrochées du ciel, tombaient en fragments sur la steppe.

Ajtony fut le premier à comprendre.

« Ils retournent mes bêtes contre moi, ces misérables ! »

On voyait les tentes s'effondrer les unes sur les autres ; les chevaux s'empalaient en hennissant sur les immenses cornes ; les soldats piétinés disparaissaient dans la poussière et le galop obstiné des boeufs. Les troupeaux affolés faisaient table rase de la plaine. Tout s'effaçait.

Le prince des Magyars Noirs agita un gros poing charnu.

« Maudits ! hurla-t-il. Vous ne m'aurez pas ainsi ! Ils croient que je n'ai pas pensé à cela, ces lâches ? Des rangées de pieux protègent ma jurta ! Nous serons épargnés, n'est-ce pas ? »

Il prenait à témoin le fils qui le supportait.

« Tu ne réponds pas, Csanád ? »

Duna aperçut des pleurs sur le profil du jeune homme.

« Pardonnez-moi », dit-il.

L'éclair d'une lame éblouit la chamane. Csanád planta son couteau dans le flanc du gros homme. Pris de court, Ajtony ne dit pas un mot. Il tendit une main paternelle vers la joue de son assassin avant de s'écrouler comme un pan de montagne, entraînant son fils avec lui. Il n'avait pas fait un geste pour se défendre.

« Je le savais, murmura-t-il. J'ai refusé d'y croire... »

Il parlait si doucement que, dans le piétinement des boeufs gris, Duna l'entendait à peine. Suffoquée, elle n'avait pas bougé. Au moment où elle sortait de sa stupeur, deux archers se dressèrent à l'entrée de la tente, la tenant en joue. Ajtony mourant n'en avait rien vu. Il fixait Csanád.

« Pourquoi ? Tu étais devenu mon fils... »

On ne sentait aucune colère dans son ton, seulement une curiosité triste.

« Je suis le fils de Doboka, l'ispán de Transylvanie. Depuis toutes ces années, je t'espionne pour le compte du roi. Je suis entré dans ta vie, j'ai revêtu les habits que tu m'as offerts, j'ai bu ton vin, j'ai recueilli tes discours. Tu te demandes pourquoi je te tue ? Ton meurtre est l'idée à laquelle je me suis agrippé pendant presque dix ans. Appelle-moi comme tu veux, mais je ne crois pas t'avoir jamais trahi.

— Ce n'est rien, souffla Ajtony. Je suis content... que ce soit toi... »

Duna entendit dans ces mots le dernier soupir du vezér, mais Csanád continua de parler, serrant contre lui l'énorme corps trempé de sang. Dehors, les brasiers et les boeufs faisaient rage.

« Pendant que l'armée de Vazul attaquait à Kökényér, quelques-uns de ses meilleurs cavaliers se dirigeaient vers Nagyősz. Ce sont eux qui ont incendié le camp et

effrayé les bêtes. Ils n'avaient pas besoin d'être nombreux... »

Un sanglot l'interrompit. Alors, il parut se rendre compte de la mort d'Ajtony. De nouvelles larmes ruisselèrent sur ses joues.

« C'est étrange, chuchuta-t-il d'une voix étranglée. Je t'ai mieux connu que mon véritable père... »

Reprenant son poignard, il entreprit de trancher la tête de sa victime. La lame tailla dans la peau, les muscles et les tendons mais elle fut arrêtée par les vertèbres. Csanád insista un instant et le tranchant s'émoussa en grinçant sur l'os.

« Je n'y arrive pas ! gémit-il à la manière d'un enfant. Tu savais que je t'aimais, n'est-ce pas ? Je ne te l'ai jamais dit mais... »

Il se leva, alla décrocher un sabre qui pendait à la toile de la tente et revint vers le cadavre. Il titubait comme un homme ivre.

« Rassure-toi, je m'occuperai de tes sept épouses. Je supplierai le roi de les épargner. Tout comme tes enfants. Je te le promets. »

D'un coup sec, il décapita le prince des Magyars Noirs. La tête roula un peu sur le sol avant de s'immobiliser. Les yeux, toujours ouverts, semblaient fixer le meurtrier.

Csanád se détourna. Puis il avisa Duna qui, interdite, n'avait pas esquissé un geste. Le jeune homme essuya ses larmes. Brandissant son arme, il avança vers la chamane, le regard halluciné par les lueurs d'incendie.

« C'est ton tour à présent... »

Chapitre 30

Quem postea longo post tempore sancti regis Stephani,
Sunad filius Dobuca nepos regis in castro suo iuxta
Morisium interfecit.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

Koppány fixait l'horizon. La Plaine apparaissait morne, endeuillée.

La nuit tombait déjà, noyant les éclats sanglants du couchant dans une épaisse obscurité. Le rouge et le noir se mêlaient en noces funèbres.

Les troupes de Vatha et l'armée d'Ajtony avaient fusionné à Kőkényér. Elles avançaient lentement, dans la rumeur sourde des roues des chariots. Il y avait bien deux mille cavaliers qui progressaient d'une allure tranquille.

Le duc de Somogy se désintéressait du spectacle. Il avait déjà vu de ces formations conquérantes balayées par la cruauté du sort. D'ailleurs la disposition des lieux lui rappelait Sóly, sorte de cuvette creusée dans la puszta et qui évoquait un chaudron de sorcières.

Vatha donna l'ordre de traverser la dépression au lieu de la contourner. Les hommes descendirent avec précaution les pentes sableuses. Un charroi grinçait péniblement aux oreilles de Koppány.

Cette fois, il n'y avait pas d'éminence au centre du bassin qui ressemblait à une fosse. Le crépuscule s'étirait dans

le temps, interminable. Les couleurs contrastées du couchant, telle une marée, s'écoulaient à grands flots lourds. La roue gémissait toujours, vrillant les tympanes. C'était un crissement aigu, continu, insoutenable.

Koppány perçut tout à coup une amplification dans le bruit. Il se tourna pour lancer un mot au conducteur.

« Arrête-toi. Il faut graisser le moyeu ! »

L'homme arriva au bas de la pente et immobilisa sa voiture. Pourtant, le son continua de se propager dans l'espace sinistre. Comme la lumière, il débordait. Alors le vezér tendit l'oreille. Il perçut une vocifération.

« Haj ! Haj ! Haj ! »

Brusquement, il comprit ce qui se passait. Il voulut hurler, avertir les autres mais la force lui manqua. De toute façon, l'heure était venue.

On vit un cavalier apparaître sur le bord de la cuvette. Puis, ce fut un autre, une dizaine, bientôt des milliers. Tous poussaient le même cri de guerre. Par une étrange disposition, l'ennemi avait le soleil en face. Un moment, le jour se fit très pâle. Les hommes d'Ajtony se trouvaient à contre-jour et leurs visages en devenaient sombres. Rien n'aurait pu mieux exprimer l'antagonisme entre les Magyars Noirs et les Magyars Blancs. Les uns appartenaient déjà au passé, l'obscurité les dévorait avidement. Les seconds se montraient en pleine lumière, insolents et vainqueurs.

Koppány observa son ami Vatha et ses dents déchaussées, son sourire de vieux cheval de retour. Des poils blancs lui hérissaient les joues. Le duc de Somogy songea que, dans la steppe, après quarante ans de pouvoir, on avait coutume d'exécuter rituellement le fejedelem. Cet usage avait jadis coûté la vie à Álmos.

Dans le camp opposé, le chef était un tout jeune homme. Ce devait être Vazul. Il portait une chevelure abondante et noire, semblable à une crinière. Son regard brillait d'une lueur féroce et, quand il aboyait

ses ordres, on distinguait des crocs étincelants.

Tel se présentait l'ennemi qu'István leur envoyait.

Vatha fit rapidement placer ses hommes en position pour recevoir l'offensive adverse. Les hommes de la Meute se répartirent lentement pour renforcer la formation. On reconnaissait encore, tout à l'avant, la silhouette calme et triste de l'aîné des frères Révhely, observant le terrain de son regard clair. Au centre, Bátnaj se démenait, sans cesse mouvant, glissant de part et d'autre sur son petit cheval. Là-bas, sur le flanc droit, le profil émacié de Rostó se découpait dans le crépuscule. Et puis, en arrière, prêt à peser de tout son poids dans l'assaut, massif et superbe, c'était Piacsa. Koppány, malgré ses efforts, ne parvenait pas à identifier le reste de ces guerriers d'élite.

On chargea.

Profitant de la dénivellation pour prendre leur élan, les hommes d'István se précipitèrent à l'assaut. D'un côté, c'était l'armée royale, épaulée par la lourde cavalerie bavaroise, complétée par les troupes arrachées à Somogy, à Gyula et à Sámuel Aba ; ils venaient de partout, des bords de la Nytra aux confins de la Transylvanie, des hauteurs des Matra aux rives de la Tisza, coalition terrible, énorme et vengeresse. De l'autre, il n'y avait que des cavaliers rescapés de la steppe.

Le choc fut sanglant.

La coulée des camails et des casques rutilants s'enfonça dans la foule noire des toques de fourrure. Les couleurs des oriflammes fusionnèrent en un hideux mélange. La cuvette devint un gouffre où se réalisait la mortelle alchimie du massacre, transformant des soldats en un troupeau infâme et sanglant.

Pâle, Koppány chevauchait à la tête des troupes. Tel un fantôme, les adversaires ne paraissaient pas le voir. Ils semblaient prêts à traverser son corps immatériel. Les haches, les épées et les flèches fusaient autour de lui sans jamais l'atteindre.

« Je n'existe déjà plus », soupira le vezér.

Il en était réduit à devenir un oeil plutôt qu'un bras. Témoin privilégié, il arpentait le champ de bataille sans rencontrer le moindre obstacle. Il regardait, béant, le combat se poursuivre et flamboyer dans les lueurs rouges du couchant. Il faisait si chaud encore qu'on aurait cru que l'air prendrait feu à la première étincelle d'une lame frappant sur une armure.

Tout cela bouillonnait dans un chaos de drapeaux déchirés, de blessures affreuses et de bouches ouvertes sur un rugissement.

Enfin, le duc de Somogy distingua dans la mêlée une sorte de mouvement. Les troupes de Vatha s'étaient fendues comme un rideau devant la charge des lourds chevaliers bavarois. La coulée pénétra dans la faille entrouverte et s'y engouffra, Vazul en tête. Le jeune ispán n'avait pas compris la ruse du vieux vezér.

La cavalerie s'enfonça jusqu'au niveau de Piaca qui campait, droit et fier. Là, brutalement, l'assaut fut stoppé net. L'élan se brisa contre le poitrail minéral du guerrier. Alors, il ajusta son arme et décocha ses flèches avec une régularité atroce. On entendait les traits partir et vibrer dans l'air du soir. Chaque coup touchait au but et un ennemi s'effondrait, transpercé. Le neveu d'István voyait tomber autour de lui ses hommes, fauchés comme des blés. Impuissant, il assistait à la moisson sanglante.

Derrière lui, Révhely l'aîné et Rostó refermaient les mâchoires de leur piège. L'armée royale fut cernée de toutes parts et le véritable carnage commença. Les hommes, comprenant qu'ils allaient mourir, criaient une dernière fois : « Pour le roi ! », avant de s'effondrer. On se battait autour du chef pour lui ménager une sortie.

« Protégez-moi ! » hurlait Vazul, la bouche écumante.

Il ne voulait pas tomber aux mains d'Ajtony. Un pli amer se lisait sur son visage. Il se savait vaincu. Avec cette défaite, ses espoirs s'envolaient. István ne lui

pardonnerait pas un tel échec.

Enfin, ses troupes parvinrent à se frayer un chemin dans la cohue difforme. On lui ouvrit une issue, un tunnel vivant creusé dans le mur des guerriers. Le jeune homme s'y précipita, tête baissée. Dans sa course, il ne manquait pas de lancer quelques coups, estropiant un cheval, balafrant un soldat.

Il passa derrière Bátnaj qui, joyeux, parcourait la plaine couverte de morts, bondissant comme un chat et abattant de ses flèches les fuyards qui atteignaient le bord de la cuvette. Alors, l'ispán de Nyitra frappa de taille dans le dos du guerrier, enfonçant la lame dans le flanc et tranchant la chair jusqu'au foie. L'attaque fut si brutale que l'épée s'arracha des mains du meurtrier. Bátnaj se retourna pour voir qui l'avait tué. Il encocha un nouveau trait, visant la nuque de Vazul. Mais déjà un sang noir ruisselait sur sa hanche. La flèche lui échappa et tomba sur le sol, bientôt piétinée par les chevaux furieux. L'homme de la Meute s'effondra à son tour.

Le cousin d'István disparut sur la crête.

Une fois leur chef parti, les soldats royaux ne résistèrent pas longtemps. Leurs troupes se débandèrent et l'on se mit à fuir éperdument à travers la puszta.

Seuls demeurèrent les hommes d'Ajtony pour crier victoire.

Koppány s'approcha de Bátnaj qui gisait dans une flaque sombre et s'agenouilla à ses côtés. Le guerrier souriait encore. Peut-être était-il déjà occupé à galoper sur les terres de ses ancêtres.

Ce fut à cet instant que la nuit tomba enfin sur le charnier et que le temps arrêté reprit son cours.

Le duc de Somogy sentit qu'on lui appuyait sur l'épaule. C'était le vieux manchot qui lui faisait signe de se relever.

« Nous sommes victorieux, dit tristement Vatha. À présent, il faut partir.

— Tu penses qu'István reviendra ?

— Il sera bientôt de retour pour achever le travail. »

Koppány acquiesça et se redressa.

La Meute demeura en arrière pour enterrer son mort. Les détrousseurs de cadavres arriveraient sous peu, et puis les charognards. La steppe avalerait les reliefs des combats. En quelques mois, il n'en subsisterait plus aucune trace.

Les soldats repartirent vers Nagyősz.

Le retour fut long. La fatigue accablait les chevaux et les hommes. Il fallut sans cesse mettre pied à terre pour soulager les montures. On n'arriva au camp d'Ajtony qu'au lendemain soir.

Le spectacle qui attendait les vainqueurs ressemblait à s'y méprendre à un autre champ de bataille. Au lieu de la scène idyllique qui les avait accueillis la première fois, Koppány n'aperçut que désolation.

Les vastes troupeaux de boeufs, de chèvres et de moutons étaient en fuite, dispersés. Certains animaux erraient en gémissant à la recherche de nourriture. En effet, toute l'herbe avait été piétinée et enfoncée dans la poussière. Les bêtes n'étaient plus capables de trouver elles-mêmes leur pitance.

Un homme sauta de sa selle et s'approcha d'une génisse effrayée. Il la rassura en lui posant la main entre les yeux et en la caressant doucement.

« Elle n'a pas mangé depuis hier, vezér. »

Vatha observa longuement les lieux.

« Que s'est-il passé ici ?

— Vazul ? suggéra le soldat.

— Il n'a pas eu le temps de venir jusqu'ici. Cela s'est déroulé en même temps que notre affrontement... »

Soudain son regard se planta dans celui de Koppány.

« Par le Dieu-Ancêtre ! Duna ! »

Il sauta sur son gris pommelé et galopa entre les charognes suintantes. Le duc de Somogy ne ressentait aucune inquiétude. Pour lui, le monde était déjà mort. Tout avait sombré depuis longtemps.

Il observa tranquillement les alentours. Des torches éteintes jonchaient le sol. On avait dû les utiliser pour effrayer les troupeaux et les mettre en branle. Les briques de fumier avaient été presque entièrement consumées. Sans doute le feu était-il parti de là. Cela avait obligé les bestiaux à un mouvement tournant, les précipitant, non pas vers le fleuve, mais droit sur le camp.

Plus loin, il retrouva les corps des bergers et des bouviers égorgés. Plusieurs avaient été tués de loin, par des flèches à bout arrondi qui assommaient leur cible, faisant souvent éclater le crâne.

En s'approchant, il constata que les tentes avaient été balayées par la violence de la charge ; la terre elle-même était devenue meuble sous le martèlement des sabots. Quand des milliers de têtes devenaient folles, elles emportaient tout sur leur passage.

Seule la jurta d'Ajtony demeurait debout au milieu du campement dévasté. Les rangées de pieux avaient rempli leur office : les boeufs s'étaient empalés sur les morceaux de bois taillés en pointe. Quelques-uns, éventrés, présentaient leurs entrailles couvertes de mouches noires. En certains endroits, les carcasses s'amoncelaient en tas de chair et de cuir.

Les vautours, alourdis de nourriture, n'avaient même plus la force de s'envoler. Il fallait les menacer d'une épée pour qu'ils veuillent bien reculer et abandonner leur dîner macabre. Leurs longs cous déplumés se tournaient vers les survivants avec un regard d'avertissement.

Vatha ressortit de la tente, l'air égaré. Il marcha un peu avant de tomber à genoux.

« Qu'y a-t-il ?

— Ajtony, souffla le vezér. On l'a poignardé et décapité ! »

Koppány soupira.

« C'est un petit nombre d'hommes qui a fait cela. Les traces, du moins celles qui restent, indiquent qu'ils n'étaient pas plus d'une dizaine. Les sabots des chevaux avaient été enveloppés dans un linge pour ne pas faire de bruit. Ils ont dû bénéficier de la faveur de la nuit. Et d'une complicité à l'intérieur du camp...

— Csanád a disparu.

— Tu penses qu'il a pu... ?

— Et Duna aussi ! »

Ce n'était pas une bonne nouvelle. Sans ses pouvoirs, la victoire devenait plus qu'improbable. Tout à coup, le duc de Somogy remarqua la mine défaite de son ami.

« Tu t'inquiètes pour elle.

— Bien sûr ! s'emporta Vatha. Je ne sais même pas si elle est morte ou vivante ! Comment peux-tu supporter une telle incertitude ? »

Koppány ne répondit pas. Il venait de comprendre que le vezér aimait Duna, qu'il l'aimait plus profondément que son propre père.

« Elle aurait dû être ta fille, dit-il doucement. Moi, je n'ai jamais su l'aimer. »

Silencieusement, les deux hommes partagèrent leurs chagrins. Le vent souffla dans la puszta et souleva un peu de poussière grise. L'air avait un goût de cendre.

« Vatha ! Koppány ! » appela soudain une voix.

C'était Rostó, appuyé sur le pommeau de sa selle. On ne l'avait pas entendu arriver.

« Nous vous avons suivi dès que nous avons pu. Piaca signale qu'une troupe d'hommes en armes arrive par le sud. D'après leurs drapeaux, ce sont des Byzantins.

— Ajtony était leur allié, il a dû les appeler à l'aide.

— Il était leur allié, mais ce n'est pas notre cas, renchérit Rostó. Je ne crois pas que les soldats de Basileios se réjouiront de nous trouver ici.

— Il a raison, ajouta le duc de Somogy. Il faut partir. Il n'y a plus rien pour nous dans cette région. Retournons entre les bras du Körös, nous y serons à l'abri... »

Vatha soupira avant de hocher la tête. Il se releva, remonta sur son hongre. On fit route vers le centre de la puszta, à l'abri des regards et des attaques. Pourtant, Koppány savait que, désormais, de tous côtés, ils étaient cernés par des ennemis.

Chapitre 31

Automne 1008

Uxor autem eius Beleknegini id est pulchra
domina Sclauonice dicta.

Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*

Farkas se débattait avec la conscience aiguë de son inutilité. Depuis une semaine au moins, il gisait dans un lit, acceptant les soins qu'on lui offrait, au lieu de combattre pour le roi.

À présent qu'il avait enfin pris sa décision, le sans-tribue se sentait mieux. Les questions avaient cessé de se bousculer dans son crâne. Il était redevenu le Loup d'István, son âme damnée, murmurait-on parfois sur son passage. Quand on se plongeait dans les yeux du souverain, on comprenait qu'il avait raison. Le fils de Géza, malgré sa jeunesse, possédait un regard de vieillard qui en a trop vu.

Isolé dans une chambre du palais, Farkas jouissait de sa solitude retrouvée. Pendant de longues heures, il observait les murs et leurs moindres fissures, les infimes variations de couleurs dans la pierre. Il aurait certes préféré se trouver dans la puszta, avec le ciel pour tout plafond, mais son état s'améliorait lentement.

Souvent une louve venait le déranger dans son antre.

Apprenant qu'il était blessé, Sarolta avait accouru à son chevet, s'improvisant médecin. Elle lui rendait visite chaque jour.

À plus de cinquante ans, la reine mère demeurait une femme splendide dont la réputation de beauté dépassait les frontières. Les Slaves la surnommaient « la Blanche Souveraine ». L'âge lui avait apporté la légère patine qui lui manquait pour adoucir l'angulosité de ses traits. Jamais elle n'avait été plus resplendissante.

Elle lui narra les derniers combats contre Ajtony, la défaite de Vazul à Kőkényér, la ruse de Csanád à Nagyősz. Le fils de Doboka avait infiltré l'entourage du prince des Magyars Noirs depuis près de dix ans. Son père l'avait envoyé là-bas pour gagner la confiance du vezér. Il avait prévu qu'Ajtony deviendrait un obstacle au pouvoir d'István.

« Il est arrivé à Esztergom avec la tête du renégat dans un sac, racontait Sarolta avec délectation. Puis il s'est agenouillé devant le roi. En récompense, István l'a nommé ispán du sud de la Grande Plaine. Le comitat portera désormais son nom : Csanád. C'est un grand honneur qui n'avait été accordé qu'à son père et à Hunt. »

Farkas l'écoutait sans répondre.

« Aujourd'hui, Csanád a épousé l'une des sept veuves d'Ajtony. Il a obtenu que la lignée de ce dernier ne soit pas éteinte. Il est d'une sensiblerie inhabituelle chez un soldat mais cela doit plaire à mon fils car il a suivi ses conseils. En outre, il l'a nommé comte palatin. Mais cela ne durera pas. Dès que Sámuel Aba aura épousé ma fille, ce sera lui qui deviendra le nouveau comte palatin. Il en a l'étoffe. »

C'était ainsi que le convalescent se tenait au courant de toutes les nouvelles de la Cour. Il s'étonnait du bavardage compulsif de Sarolta, autrement plus laconique par le passé.

Depuis la mort de ses petits-enfants, des veinures grises

étaient apparues dans sa chevelure d'ébène. Il y avait comme une fêlure dans cette poitrine fière. Elle s'adoucissait.

« Je me rappelle notre première rencontre à Veszprém. Pas toi ? Nous nous étions battus. Je me demande si je pourrais encore tenir face à toi. »

Farkas était sûr que, dans son état, il n'aurait pas été capable de résister aux attaques de la reine mère. La plupart du temps, il écoutait à peine son monologue, laissant son esprit vagabonder. Il en captait néanmoins des bribes :

« ... Quand cette missive est arrivée, j'ai demandé à Gisela de me la lire. Je n'osais pas. Elle devait penser que j'attendais des nouvelles de mon fils. Ce n'était pas le cas. J'espérais que la lettre me parlerait de toi... »

Le cavalier feignait de ne pas comprendre. Il repensait à la fière guerrière qui chevauchait dans la plaine de Sóly à l'assaut de Koppány. D'ailleurs, qu'était-il devenu, le duc de Somogy ? Il errait tel un spectre dans la steppe. Où était-il passé après la mort d'Ajtony ? Et Vatha ? Et *elle* ?

« Souvent, je songe à la puszta. Mon fils ne veut pas que j'y aille car il trouve que ce n'est pas digne d'une reine mère. Pourtant, j'aimerais chevaucher à travers ses étendues désertiques et goûter de nouveau à la poussière du vent. Cette odeur, ce parfum, tu les portes en toi. Il suffit que je m'approche et je suis transportée là-bas... »

Elle posa une main sur la poitrine de Farkas qui frissonna. La chamane avait eu le même geste quand elle était venue le trouver, la nuit, dans la tente. Se méprenant sur l'origine de son trouble, Sarolta accentua sa caresse. Ses yeux plongèrent dans ceux du cavalier pour y déceler une lueur de convoitise. Les traits de la femme se crispèrent en même temps que ses doigts.

« Tu penses à *elle*, n'est-ce pas ? » siffla-t-elle.

Ses ongles s'enfoncèrent douloureusement dans le torse

de Farkas. Le guerrier ne sut comment réagir. Son poulx s'accéléra. Soudain, Sarolta se pencha pour lui murmurer à l'oreille : « C'est cette chamane qui t'obsède ? »

Son coeur battait trop fort pour ne pas le trahir. La femme le sentit et son visage afficha un rictus de haine pure.

« Je viens à toi, chaque jour. Je me jette dans tes bras, chuchotait-elle avec une rage contenue. Et toi, tu ne penses qu'à cette misérable Duna ! »

Elle se tut un instant, comme si elle s'étranglait sur les syllabes de ce nom. La main de Farkas se glissa très lentement vers le poignard qu'il conservait toujours à portée dans son lit. Dans sa colère, cette furie était bien capable de le tuer.

Pourtant, Sarolta se redressa, le toisant de toute sa hauteur. Elle regarda ses ongles sous lesquels un peu de sang avait perlé.

« Quand je pense que tu as failli me convaincre d'épouser Koppány ! De trahir mon propre fils ! Et pour quoi ? Pour retrouver un instant cette steppe qui ne veut plus de moi ? D'abord le Turul et puis toi... »

Son regard se perdait dans le lointain. Ses prunelles fauves semblaient prendre les couleurs de la puszta, tantôt grises, tantôt vertes. La reine mère se leva, majestueuse.

« Tu veux donc voir ta táltos ? »

Le cavalier hésita. Il ne savait où elle voulait en venir.

« Elle est ici, Farkas. »

Sans ajouter un mot, Sarolta fit volte-face et quitta la chambre. Le sans-tribu, toujours faible, parvint à se mettre péniblement sur ses jambes. S'appuyant sur les murs, il tenta de suivre le sillage de la robe, titubant à moitié.

Il longea le couloir, quitta le coeur du palais sous l'oeil

éberlué des gardes. La mère d'István traversait déjà la cour sous le ciel de septembre. L'azur était strié de nuage blanchâtres. Le temps était doux.

Farkas avança jusqu'au petit bâtiment adossé aux murailles. Là se tenaient quelques hommes de la garnison qui bavardaient à voix basse car le roi n'aimait pas le bruit. Le convalescent, endolori, pénétra dans la pièce de pierre blanche. Personne n'osa protester. Les soldats s'éloignèrent même prudemment. Ils connaissaient l'emportement de Sarolta.

Quand le cavalier parvint à l'intérieur, il lui fallut un moment pour que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. La porte d'une geôle était déjà ouverte sur une odeur de pourriture et d'excréments.

« Tu voulais la voir ? La voici ! »

La voix tremblait d'une excitation morbide. Passant outre, le guerrier pénétra dans la cellule éclairée par un simple rai de lumière. Il contempla un amoncellement de paille humide. Un corps gisait là dans le clair-obscur.

« Mon fils n'a pas voulu s'en débarrasser. J'ignore pourquoi... »

La reine mère redressa le menton, méprisante.

« Est-ce qu'elle te plaît toujours, vautrée dans l'ordure, pitoyable, vaincue ? »

Farkas détourna le regard pour qu'elle ne puisse y lire la réponse. Avec sa chevelure en bataille, Duna ressemblait à la sauvagette qu'il avait aperçue la première fois. Peut-être l'avait-il aimée dès cet instant, malgré lui et malgré elle.

« Les hommes sont trop tendres pour le pouvoir. Je vais accomplir ce que j'aurais déjà dû faire il y a bien longtemps... »

Sarolta dégaina le poignard qu'elle portait toujours à la ceinture, à la mode des nomades. La lèvre retroussée,

elle leva l'arme et la lança au pied de la prisonnière qui releva la tête, surprise.

« Que fais-tu ? »

La chamane ouvrait un oeil curieux.

« Je vais te montrer qui est la meilleure de nous deux ! »
s'exclama hautement la reine mère.

Elle saisit un second couteau qui pendait à sa taille. Les deux femmes s'affrontèrent du regard. Après un long moment, Duna attrapa le manche du poignard et se releva, titubant à demi. Un sourire cruel éclairait sa figure, à peine visible sous la masse de ses cheveux.

Les combattantes se firent face, semblables à deux serpents prêts à mordre. Sarolta prit l'initiative. Sa lame plongea en avant. Elle ne rencontra que du vide. La chamane s'était déportée sur le côté au dernier moment.

Prenant appui sur le mur, la fille de Koppány se projeta de l'autre côté. Le tranchant heurta la pierre, produisant des étincelles dans l'obscurité. Le choc engourdit le bras de Sarolta car elle demeura une seconde sans pouvoir réagir.

La táltos mit ce délai à profit pour attaquer de taille et entailler cruellement le poignet de son adversaire. Sarolta poussa un cri de souffrance qui ressemblait à un rugissement. La douleur ou peut-être les tendons tranchés lui firent lâcher son arme qui disparut dans la paille humide.

« Farkas, aide-moi ! »

Le sans-tribu ne broncha pas. La reine mère alors tourna vers lui un regard béant, plein d'une terrible stupéfaction.

Il y eut un sifflement dans l'air et Sarolta retomba en arrière. Elle heurta le mur et s'écroula, la gorge ouverte. Un sang noir, grumeleux, s'écoula sur sa poitrine blanche.

Farkas se tourna vers la prisonnière. La táltos observait le corps, agité de soubresauts.

« Elle est morte. »

Le guerrier avait déjà vu des cadavres soulevés par ce type de réflexes. Étrangement, il se sentait soulagé par ce dénouement. L'iris sombre de Duna transparaissait derrière le rideau de ses cheveux.

« Pourquoi n'es-tu pas intervenu ? »

Il la scruta un moment, comme pour s'imprégner de cette vision.

« C'est toi qui m'as sauvé dans ce monastère abandonné de Transylvanie. Aujourd'hui, ma dette est payée... »

La chamane lui rendit son regard, elle ouvrit la bouche, comme pour parler, avant de se raviser. Elle saisit le poignard de sa victime et jeta un coup d'oeil vers l'extérieur. La voie étant libre, elle s'enfuit dans la lumière.

« Adieu... », murmura Farkas pour lui-même.

Il retourna dans la pièce qui accueillait les gardes. Plusieurs armes pendaient aux rateliers. Dehors, on entendit un gémissement de douleur, puis le bruit d'un corps qui s'effondre.

Le cavalier se sentait vide, incapable de penser et de réfléchir. Il retourna dans la geôle et transporta la reine mère dans un endroit propre. István ne devait pas la trouver étendue dans l'ordure. La mort avait détendu son visage qui semblait serein ; il suffisait de la tourner sur le côté pour qu'elle ait l'air de dormir.

Encore une que la steppe rappelait à elle. Il n'en restait plus beaucoup désormais.

Dans la cour, des cris d'alarme retentissaient à présent. Farkas pouvait deviner ce que faisait Duna. Elle avait dû égorger les gardes les plus proches pour les empêcher d'alerter les autres. Puis elle s'était mise à grimper directement la muraille. Elle n'avait pas le

temps de chercher le roi pour le tuer. C'était pendant cette escalade qu'on l'avait repérée. Maintenant, elle devait presque être arrivée sur le chemin de ronde.

Le cavalier soupira. Tendant le bras, il attrapa un arc bandé et un carquois qui traînaient sur la table. Il soupesa l'arme ; elle n'était pas bien conçue mais elle ferait l'affaire. Puis il sortit.

Les nuages avaient bougé et le soleil brillait d'un éclat tranquille. Rien ne trahissait le drame qui se jouait dans la forteresse. Plusieurs soldats passèrent en courant, comme s'ils chassaient leurs ombres.

Farkas avança avec précaution vers le centre de la cour. Il marchait d'un pas très mesuré et le temps ralentissait autour de lui. Cela faisait toujours cet effet quand il se préparait à tirer. Une fois parvenu à l'emplacement choisi, il s'arrêta, pivota.

Nulle hâte dans ses gestes. Tout devait couler doucement. Ses paupières se relevèrent, le soleil lui pénétra dans les yeux. Il aperçut pourtant la silhouette de Duna qui se hissait sur le rempart et se préparait à sauter. À cet endroit, c'était une chute à pic. Il y avait un bois un peu plus loin. Et puis le fleuve qui portait le même nom qu'elle. Avec ses pouvoirs, la chamane disparaîtrait aussitôt dans la nature.

Le cavalier leva son arme et encocha une flèche. La corde craqua d'une façon sinistre. Cela rappelait le bruit d'une pendaison. Avec une prudence méticuleuse, il visa sa cible. Il ne voulait pas qu'il y eût la moindre précipitation dans ce tir. Ce ne devait pas être une exécution ordinaire, mais plutôt une forme d'hommage amoureux.

Le vent était doux, régulier. Les cris des soldats qui s'éparpillaient dans la cour lui parvenaient à peine. L'éclat du jour n'était guère éblouissant. Ce qui l'inquiétait davantage était la qualité de l'arme. Il aurait voulu bénéficier de davantage de temps pour s'équiper convenablement mais ce délai lui avait été refusé.

Cependant, la flèche était bien faite : longue, droite, équilibrée. Son empennage témoignait du soin que l'armurier avait apporté dans sa confection. L'arc serait juste assez puissant pour couvrir la distance imposée.

À cet instant, Duna enjamba la muraille de pierre. Farkas laissa filer son trait. Il suivit le parcours superbe de la flèche qui fendait l'air comme un aigle en piqué. La pointe se ficha sous l'omoplate gauche, au niveau du coeur, et s'enfonça de plusieurs pouces de longueur.

Le coup fut si brutal que la jeune femme se retourna. Elle chercha le tireur du regard. Éperdu, le cavalier la vit balayer la cour. Ses yeux s'arrêtèrent sur lui, après avoir passé une première fois. Elle eut une légère hésitation avant de le reconnaître, incrédule.

« Je te demande pardon », murmura-t-il.

Sans doute comprit-elle car sa bouche esquissa un rictus qui pouvait passer pour un sourire. Alors, son corps bascula doucement de l'autre côté de la muraille. Elle s'effaça comme un rêve, ne laissant derrière elle que l'astre blanc du soleil.

Farkas sentit qu'il allait s'évanouir.

La reine avait tout vu.

Elle avait accompagné Sarolta à Esztergom et, depuis de longues semaines, s'ennuyait. Les forêts de Veszprém lui manquaient. Alors Gisela errait, cherchant à tromper sa mélancolie dans des promenades toujours plus longues qui ne parvenaient pas à lui apporter la paix.

Ce jour-là, elle rentrait avec sa petite escorte de chevaliers, fidèles entre les fidèles. En passant sous les remparts blancs de la ville, la Bavaroise aperçut un corps qui se dressait au sommet de la muraille. C'était une femme.

La silhouette se préparait à sauter quand une flèche lui fit faire volte-face avant de la précipiter dans le vide.

Retenant un cri, la reine ne put détacher ses yeux de la figure qui tombait. Quelques branchages broussailleux ralentirent quelque peu la chute. L'inconnue toucha le sol avec un bruit sourd.

Passé le moment d'hébétude, Gisela apaisa son cheval et lui ordonna d'avancer, malgré les avertissements de sa suite. Elle se laissa glisser à terre et s'approcha de la moribonde.

La blessée gisait là, malpropre, le souffle court, le cheveu hérissé. Du sang coulait de ses oreilles et de sa bouche. Le trait s'était brisé dans son dos. Les mains tremblantes agrippèrent une amulette qui pendait à son cou, une sorte de sachet de laine décoré de motifs animaux, et la tendirent.

La reine se pencha et, mue par un élan incontrôlable, se saisit de l'ongun. Alors un feu atroce déferla dans ses veines, lui remontant le bras jusqu'au coeur. Elle reconnut dans les yeux de l'agonisante les prunelles jaunes du Turul qui la fixaient horriblement.

« Ma reine, est-ce que tout va bien ? » s'inquiéta un chevalier.

La main de l'inconnue retomba.

« Ce n'est rien, murmura la souveraine. Cette pauvre femme est morte. Prenez son cadavre et enterrez-le rapidement. Et n'en parlez à personne. »

Les hommes s'exécutèrent sans discuter. Tandis qu'ils se livraient à leur besogne, dissimulés du château par quelques arbres qui avaient poussé là, Gisela sourit en serrant l'ongun entre ses doigts.

Troisième partie

Sanctus

« Alors vous êtes des démons ! s'emporta le roi.

— C'est toi qui le dis », ricanèrent les voix.

Il attrapa le crucifix qui pendait sur sa poitrine et le brandit à la face de ses ennemis invisibles et moqueurs.

« Arrière, suppôts du diable ! Par la puissance de Notre-Seigneur... ! »

Un coup fit voler la croix de ses mains.

« Tes prières ne peuvent rien contre nous. »

Alors une poigne de fer agrippa sa tunique. Le souverain voulut se dégager. Il entendit le tissu se déchirer et sentit l'air froid couler sur sa peau en sueur. L'étoffe céda enfin, précipitant le malheureux contre le tronc d'un arbre. Reconnaisant le contact de l'écorce, l'aveugle se retourna et hurla dans l'ombre :

« Ce sont les fils de Vazul, n'est-ce pas ?

— Ils sont loin d'ici. »

Une cinquième flèche vint se planter en vibrant dans sa paume droite, la clouant au bois. Ivre de douleur, sanglotant, le roi gémit, au désespoir :

« Je ne sais plus ! Les fils de Sámuel Aba ?

— *Il n'a pas de fils. »*

Un sixième trait siffla et se ficha dans son autre main. Une odeur de sève et de sang monta dans l'air.

Chapitre 32

Printemps 1030

Nunquam audiui aliquem, qui tantum parceret uictis ; et ob hoc in ciuitate superius memorata, sicut in caeteris, sedulam eidem Deus concessit uictoriam.

Thietmar de Merseburg, *Chronicon*

La puszta est double : il y a la sèche et l'humide. Le premier paysage est fait de longues étendues sablonneuses, parfois des dunes formées par le vent, et une végétation rase. Le second consiste en prairies marécageuses, couvertes de joncs et de hautes herbes qui cachent des colonies d'oiseaux.

C'est dans ce dernier que se trouvait Farkas. Assis sur son cheval, dissimulé par l'abondante roselière, il regardait les feuilles frissonner doucement sous la brise. Cela formait un son apaisant, doux comme un murmure, sorte de froissement continu.

Le cavalier ne bougeait pas. Il se laissait bercer par l'oscillation hypnotique des tiges dressées. Les plantes qui s'entrecroisaient semblaient dessiner, dans un jeu d'ombres et de rayons, des formes évanescentes, des silhouettes fugitives qui lui rappelaient le passé.

Là, c'étaient les blessures qui s'ouvraient et se refermaient sur sa peau. Ici, on apercevait le profil de Duna qui s'enfuyait. Plus loin se dressaient des armées de soldats filiformes, se jetant en masse les uns contre

les autres, une mêlée indistincte qui ne prenait jamais fin.

Cela faisait vingt et une années qu'il était redevenu le Loup d'Istvân et qu'obstiné, muet, il traquait sa proie jour après jour. De nouveau, les gens tremblaient en entendant son nom.

Certes, il n'avait jamais retrouvé son allure de jadis. Sa maigreur de fauve famélique lui était restée, creusant des rides profondes dans son visage. Il n'en était que plus effrayant. Des flèches, tout autour de pays, témoignaient de son passage. On les reconnaissait à leur empennage noir car il fabriquait ses traits lui-même à partir de plumes de corbeaux. Même absent, il inspirait toujours la terreur et l'on redoutait sans cesse de voir l'un de ses dards fendre l'air.

Farkas faisait régner la loi du roi. Quiconque la violait devait en subir les conséquences. Pour un meurtre ou des blessures volontaires, le prix était de cent dix sous d'or ou autant de bouvillons. Pour le simple fait de tirer l'épée, l'amende s'élevait à la moitié de cette somme. Involontaire, le crime coûtait douze sous d'or et le coupable était condamné à jeûner. Même la mort d'un esclave entraînait une pénitence semblable et le remboursement de sa valeur auprès du maître. Celui qui refusait de s'acquitter de ces peines avait, dans le cas d'un parjure, la main tranchée, ou bien les oreilles, le nez, la langue pour un faux témoignage. Dans les cas graves, c'était la mort, infligée avec l'arme du crime.

Qui s'était montré inattentif pendant la lecture des Saintes Écritures se voyait expulser de l'église, puis fouetter et tondu à la vue de tous. Quiconque était surpris à travailler le dimanche se faisait confisquer ses outils, qui ne lui étaient rendus qu'après une flagellation publique. Parfois on crevait les yeux à ceux qui refusaient de recevoir le baptême. La punition des jeteurs de sorts était laissée à l'appréciation des victimes. On fustigeait les chamanes. Quant aux sorcières, si elles persistaient dans leur erreur, elles étaient marquées au fer rouge, avec les clés de l'église, entre les omoplates, sur la poitrine et

sur le front.

Farkas rendait la justice sans faillir car ces lois étaient justes, souvent plus magnanimes que celles des pays voisins. Nombre de ces règlements s'inspiraient des anciennes pratiques que l'on n'avait pu éradiquer tout à fait. Cependant, le Loup d'István était heureux de n'avoir pas eu le temps d'infliger ces sévices à Duna. Il n'aurait pas voulu voir sa chair fumer et brûler sous le métal chauffé à blanc.

Voilà ce que le cavalier apercevait dans le tremblement des roseaux.

Certains accumulaient des richesses, du pouvoir. Il aurait pu être nommé ispán et gouverner une région tout entière. Les honneurs ne l'intéressaient pas. Il lui suffisait de surgir de la nuit et de faire son devoir de chevalier de Dieu.

Était-il baptisé ? Non. Croyait-il dans le Dieu pâle qu'il servait ? Pas davantage. Sa foi était placée bien plus haut : il croyait en István. Il avait vu jadis dans les yeux francs du roi se dresser les fantômes de l'avenir. Le fils de Géza avait saisi ce qui demeurait invisible aux autres. Ils regardaient la puszta et admiraient la steppe, quand István y décelait un pays. La survie des Magyars était à ce prix. Pour embrasser le lendemain, il fallait se retrancher d'hier. Se trahir pour exister.

À présent, toute la Grande Plaine, depuis la Transdanubie jusqu'à la Transylvanie, depuis les monts Matra jusqu'au cours inférieur de la Duna, obéissait au roi. À l'exception de la région du Körös.

Vatha lançait de fréquentes incursions dans le reste du pays. Suivant la mode nomade, il pillait les lieux avant de disparaître. Bien sûr, il avait l'intelligence de ne pas se glorifier de ces exploits. Les morts et les razzias étaient imputées à des brigands, mais Farkas savait que la Meute y avait oeuvré. Il reconnaissait la façon dont ses membres criblaient de flèches les lieux avant de les saccager et de les brûler, une fois vidés de leurs objets de valeur.

Tout récemment encore, ils avaient incendié une église. Le feu avait pris et consumé le bois sec en moins d'une heure. Auparavant, le prêtre avait été enfermé dans le bâtiment.

Depuis des jours, Farkas poursuivait donc la bande qui errait dans les marécages. Il ne s'agissait plus de rapidité, mais de patience. Fouiller les marais était une tâche impossible. Il fallait s'embusquer et attendre le passage des fuyards.

Le cavalier demeurait donc immobile.

Les hérons s'habituèrent à sa présence. Un autre oiseau vint même se percher sur son épaule. Les hommes de Vatha restaient également figés autour de lui.

Soudain, il y eut un frémissement plus important dans les roseaux. Farkas apaisa d'une caresse son cheval qui s'agitait. Il observa son escorte dissimulée dans les hautes herbes et aperçut l'un de ses soldats qui lui signifiait l'approche de quelqu'un.

Le Loup d'István avait refusé de s'entourer de Bavaois. Aux chevaliers germaniques, trop lourds et trop lents, il avait préféré des cavaliers magyars, bien plus agiles. Ils pouvaient parcourir des distances énormes en un temps réduit, dormir sur leurs montures, tirer sans quitter leur selle.

La Meute allait passer devant eux. Après trois jours à attendre dans les marécages, l'ennemi estimait sans doute qu'on avait perdu courage et rebroussé chemin. Il devait être épuisé, à bout de forces.

Une ombre se profila derrière le rideau mouvant des tiges étendues. Ils formaient comme une grille naturelle, derrière laquelle le monde, quand il apparaissait, s'allongeait, barré de hachures. C'était l'un des hommes de la Meute, Rostó. On l'avait chargé de partir en éclaireur pour vérifier si la voie était libre. Ses yeux fendus observaient les alentours avec suspicion. Son cheval s'arrêta à quelques pas de Farkas. On pouvait presque entendre la respiration lourde de sa monture.

Rostó patienta quelques secondes, scrutant la barrière végétale, avant de se tourner vers un interlocuteur invisible. D'un geste, il lui dit de le suivre. Après un long moment, plusieurs cavaliers défilèrent devant le Loup d'István. L'un d'eux fut János, le fils de Vatha, qui aujourd'hui portait en lui l'âme de Koppány. Ses traits étaient ceux d'un homme mais ses yeux possédaient la sagesse lasse des vieillards. Sur sa poitrine battaient plusieurs onguns colorés.

Farkas attendait pour intervenir. Il ne jouissait nullement de sentir sa proie à portée de main. Au contraire, il retardait l'instant où la paix de la roselière serait rompue, où le chant des oiseaux s'éteindrait sous les cris de fureur, où la vase se colorerait de sang.

Tout cela avait-il un sens ? Pourquoi se battre au nom d'un avenir qu'on ne vivrait jamais ? Les hommes de Vatha, au moins, luttèrent pour leur liberté présente. Comme à chaque fois, avant la bataille, le cavalier se sentit submergé par une vague de tristesse.

Le vezér arriva à son tour.

Le temps l'avait ravagé. Tous les poils de sa barbe étaient devenus blancs et malpropres. Il manquait quelques dents à son sourire torve. Il se tenait recroquevillé sur sa selle, le dos rompu. Ses bras amaigris semblaient avoir perdu toute force. Farkas éprouva un sentiment de honte à surprendre ainsi le vieux chef dans un moment d'abandon. Il y avait quelque chose d'indécent à contempler ainsi celui qui résistait au roi depuis près de trente ans.

Le Loup d'István leva la main droite. C'était le signal. Tous ses hommes suivirent son exemple et brandirent leurs arcs. Il encocha deux flèches et visa les cavaliers qui encadraient Vatha. La corde se tendit à se rompre.

Le tireur retint sa respiration, suivant les cibles à leur rythme, épousant leur pas. Quand il fut capable de prévoir leur prochain mouvement, il relâcha la corde.

Les traits partirent entre les tiges dansantes. Les deux hommes s'effondrèrent en gémissant, jetés à terre par

la force de l'impact. Le vezér eut un rictus incrédule. Ses yeux s'allumèrent d'une énergie nouvelle.

« Embuscade ! »

Son cri retentit dans tout le marais. Aussitôt des nuées d'oiseaux s'envolèrent en même temps, obscurcissant le ciel. Ce fut un concert de battement d'ailes. Tout se brouilla. Vatha lança sa monture au galop et Farkas le prit en chasse.

Les sabots plongeaient profondément dans l'eau et jetaient d'immenses gerbes blanchâtres sur les côtés. Le Loup d'István aimait ces moments où la puissance de son cheval se déployait. Il sentait tous les muscles de ses jambes se contracter et développer une force peu commune.

Le hongre du vezér obliqua. Farkas le suivit.

Parfois, à la faveur d'un trou dans le chaume, il apercevait la robe grise qui disparaissait derrière les grandes herbes. Il avait placé une nouvelle flèche sur son arc, toujours tendu à l'horizontale, devant lui. Les tiges venaient fouetter les branches de son arme et l'empêchaient d'ajuster son tir.

Son cheval sauta brusquement pour enjamber un cadavre. Le sang se déversait dans les eaux croupies, y traçant des volutes rougeâtres. Le cavalier reconnut l'un des brigands. Il lui fallut une seconde pour comprendre où Vatha l'avait emmené.

« C'est moi ! hurla Farkas. Ne tirez pas ! »

Au même instant, une flèche siffla à sa joue. Le vezér avait changé sa course et mené son poursuivant droit sur ses propres hommes. La ruse avait bien failli être fatale au Loup d'István.

« Coupez-lui la route ! »

Farkas se rendit compte que le vezér avait encore changé de direction. Il effectuait une course en spirale, entraînant tout le monde derrière lui. De cette manière, la Meute pouvait s'enfuir aisément.

La traque continua. Le cavalier sentait le souffle de ses hommes sur les côtés et derrière lui.

« Il est là ! »

Le gibier échappait toujours à ses prédateurs. Dans le désordre des roseaux, éternellement semblables, le sans-tribu perdait tout repère. Même le soleil demeurait invisible, caché par les battements frénétiques des ailes.

« Où est-il ?

— À main gauche ! »

Les chasseurs tournèrent encore bride. On ne reconnaissait plus rien. Les étangs assombris par le piétinement des chevaux ressemblaient au ciel obscurci par le vol des oiseaux. Les tiges semblaient des fils qui rattachaient les deux univers ensemble. En pleine confusion, deux cavaliers se heurtèrent de plein fouet ; leurs chevaux s'assommèrent.

« Je veux Vatha ! »

Farkas sentait venir le moment où le vezér lui échapperait. Il força l'allure.

Enfin, tout d'un coup, l'horizon et le ciel se dégagèrent. Les volatiles étaient désormais loin et l'on avait atteint la limite de la roselière. Vatha se tenait seul, de profil, comme attendant la flèche qui l'achèverait.

Les cavaliers surgirent un par un des hautes herbes, le visage giflé par les feuilles. Certains voulurent se jeter sur le vieux chef. Farkas les arrêta.

« Attendez ! Regardez donc où vous vouliez aller ! »

Ils regardèrent et s'aperçurent que le gris pommelé était enfoncé dans la vase jusqu'aux jarrets.

« Des sables mouvants... »

Il était impossible de les repérer car ils étaient recouverts d'eau. Lentement, le silence retomba sur le marécage.

Les rides s'effacèrent à la surface. Seul le vent bruissait de nouveau dans les feuilles.

Au loin, on voyait s'enfuir la Meute dans de grandes éclaboussures d'eau sale. Farkas avait commis une erreur en croyant que ces hommes avaient ordre de protéger Vatha. En réalité, ils escortaient Koppány. Il ne valait même plus la peine de les poursuivre. Le vezér les ralentissait. Sans cette entrave, ils se fondraient immédiatement dans la puszta. Nul ne pouvait rivaliser avec leurs chevaux.

« C'est trop tard », dit le vieux chef de tribu.

La boue arrivait à présent aux épaules de son hongre. Ni l'homme ni la monture ne montraient la moindre peur. Farkas se demandait s'il avait fait exprès de se jeter dans ces marais pour y disparaître.

Le Loup d'István fixa Vatha. Il croisa son regard et y lut une sorte de supplication. L'homme était à bout. Il avait usé ses dernières forces pour parvenir jusqu'ici. Il n'aspirait plus qu'à une mort tranquille.

Farkas fut tenté d'accéder à la dernière volonté du vieil homme. Mais il avait des ordres. Le roi lui avait dit : « Soumets-le. »

István ne souhaitait pas la mort de son ennemi. Il voulait le voir défait et rempli de gratitude pour la clémence royale.

Quand l'eau atteignit le garrot du cheval, Farkas réclama une corde. Il en fit un lasso.

« Non, murmura Vatha en repérant son manège. Je vous en prie... »

Inflexible, le sans-tribu lança le noeud autour de son torse et plusieurs hommes joignirent leurs forces pour le tirer à l'abri. Le vezér fut arraché à la boue et son baiser visqueux. On le hissa lentement. Dès qu'il atteignit un sol plus ferme, il cessa de se démenager.

« Mon cheval... », souffla-t-il.

Farkas observa le hongre qui hennissait de terreur. L'animal était bien trop lourd pour être tiré de là. Immobile, il demeurerait en place pendant des jours et finirait par mourir de faim.

Le trait de Farkas lui traversa le crâne, entraînant une mort instantanée.

« Merci », dit doucement Vatha.

Le vent était tombé. Des nuages passaient devant le soleil. Un lourd silence tomba sur les eaux grises.

« Le roi vous veut en vie. Si vous vous convertissez, si vous permettez l'expansion du christianisme dans la région du Körös, István saura se montrer extrêmement reconnaissant. Regardez l'exemple de Sámuel Aba. Il a épousé une soeur du roi. Aujourd'hui, il est comte palatin.

— J'accepterai ce que réclame ton roi, Loup. Il a gagné : je n'ai plus la force de lui résister. Ses prêtres pourront venir dans mes villages ; je bâtirai des églises pour son Dieu. Mais je refuse le moindre honneur. Je suis trop vieux pour cela. Qu'il me laisse seulement en paix, avec mon peuple. Au moins pourra-t-on dire que je me suis battu jusqu'au bout.

— Cela te sera accordé, vezér. »

Farkas fit signe à ses hommes d'aider le chef à se relever. Sa toque de fourrure, tombée dans le sauvetage, dévoilait une tête chenue.

« Une dernière chose, Loup, demanda Vatha. Je sais que tu vas poursuivre Koppány. Je ne peux plus rien faire pour t'en empêcher. Par contre, tu peux faire une chose pour moi. Après toutes ces années, j'aimerais savoir... Duna ? »

Son regard exprimait une espérance folle. Farkas sentit son coeur se serrer.

« Ce qu'on t'a dit est vrai. Je l'ai abattue sur les murailles d'Esztergom. Elle est morte. »

Quelque chose acheva de se briser dans les yeux du vieux chef.

« Mais personne ne l'a torturée, ni marquée au fer comme une sorcière. Je te le jure. »

Le vezér soupira encore. Des larmes mouillaient ses yeux délavés. On l'emmena rapidement.

Le Loup d'István demeura seul face aux marécages. Vatha était soumis, mais la mission n'était pas achevée. Restait encore la Meute.

Chapitre 33

Été 1030

Accepta sententia educti sunt et per omnem regionem in ingressu uiarum duo et duo suspensio perierunt.

Legenda minor sancti regis Stephani

Koppány admirait ce qui restait de la Meute. Le roi aurait bien ri en contemplant ceux qui faisaient trembler son royaume !

Ils n'étaient plus que trois : le maigre Rostó, l'altier Révhely et le marmoréen Piaca. Vingt années de traque sans fin les avaient érodés. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des essences, des abstractions vivantes. La brume des légendes les enveloppait sans cesse et leur donnait des allures de géants. Pourtant, ils devenaient si légers qu'un vent violent les aurait emportés. À force d'arpenter les pistes de la puszta, ils s'étaient fait poussière. Les fourrures qu'ils portaient, incrustées de poudre grise, arboraient la même teinte que la Grande Plaine. Armes, montures, cavaliers, tout avait la couleur uniforme des steppes.

Les quatre renégats guettaient, embusqués, la route qui passait au bas d'une colline.

« Ils n'arrivent pas, remarqua Révhely.

— Bientôt », fit Rostó.

Piaca, lui, ne disait rien.

La capture de Vatha avait été un rude coup. Koppány ne comprenait pas pourquoi son ami s'était laissé prendre. Le duc de Somogy n'avait plus rien à faire ici. Depuis quelques années, il se faisait l'effet d'être transparent. On en venait parfois à oublier sa présence. D'ailleurs, il ne parlait presque jamais. Sa langue gisait derrière ses dents, comme pétrifiée. On l'emmenait encore, par habitude.

Un jour, en se penchant sur un point d'eau pour se désaltérer, le vezér avait surpris son propre reflet. Le jeune János, dont il occupait le corps, n'avait pas vieilli ; il s'était presque momifié de son vivant, sa peau prenant la consistance d'un vieux parchemin.

En examinant plus longtemps son image, Koppány s'était rendu compte que ses propres traits se superposaient parfois à ceux du fils de Vatha. Cela ne durait pas longtemps, quelques secondes durant lesquelles les deux visages se mélangeaient. Il s'était demandé si les autres percevaient le même phénomène mais personne ne lui en parla jamais.

« Combien sont-ils ? demanda Révhely.

— Une cinquantaine, répondit Rostó. Des Petchenègues. Ils arrivent de Bulgarie avec des chariots.

— Pourquoi nous attaquer à eux ?

— S'ils se réfugient dans le royaume magyar pour échapper aux Byzantins, ils ont dû emporter toute leur fortune avec eux. De l'or, de l'argent. »

Piaca demeurait obstinément muet.

C'était donc cela qu'ils étaient devenus : des voleurs de grand chemin. Dissimulés derrière les arbres verts, ils attendaient de dépouiller des étrangers en fuite. Quelle gloire y avait-il à cela ? En quoi combattaient-ils la puissance d'István ? Koppány garda ses remarques pour lui. Depuis longtemps, il n'attendait plus grand-chose.

Il avait entendu comment Vatha s'était soumis. L'inflexible vezér avait accepté la construction d'églises sur ses terres du Körös. Le roi demeurait vaincu. Quiconque se dressait contre lui était instantanément balayé. Son âme damnée, le Loup d'István, rapportait les victimes qu'il tenait dans sa gueule et les déposait aux pieds de son maître. Contre une caresse ? Des promesses de pouvoir ? La trahison de Farkas demeurait un mystère pour le duc de Somogy.

« Les voilà », annonça soudain la voix sépulcrale de Piaca.

Effectivement, on apercevait des nuages de poussière qui s'élevaient dans le lointain et que la brise paresseuse peinaient à emporter. Bientôt, ils entendirent le roulement des charrois sur la terre meuble.

Koppány savait ce qui lui restait à faire. Ils n'en étaient pas à leur première embûche. Ces dernières années, ils s'étaient fait brigands plus que guerriers.

L'homme se plaça bien en vue, sur un monticule qui dominait la route. De profil, juché sur sa jument grise, il sentait le vent soulever ses cheveux. Un souffle suffisait à les faire voler, comme s'ils étaient de soie.

Lentement, dans un sillage de poussière brune, une quinzaine de chariots bâchés apparurent. Les chevaux de trait, têtes baissées, semblaient fourbus. Les hommes également accusaient une terrible lassitude. De loin, seuls leurs yeux perçaient encore la couche de crasse et de fatigue.

Celui qui menait le convoi s'arrêta soudain et redressa le front. Il aperçut Koppány sur sa monture qui paraissait blanche. Rostó avait eu l'idée de la couleur de la robe : elle devait faire croire que le Dieu-Ancêtre en personne soutenait leur cause et avait envoyé une cavale immaculée.

Frappé de stupeur, le Petchenègue de tête hurla un ordre. Les voitures s'immobilisèrent. Le bruit des roues cessa soudain. Une vague de poussière se déporta lentement sur le côté, s'infiltrant dans les arbres pour y

disparaître.

Tous, cavaliers et conducteurs, fixaient en silence le duc de Somogy. Certains se signèrent. La plupart ne bougeaient pas.

C'était le moment où les hommes de la Meute intervenaient à leur tour. Ils se présentaient sur les côtés de la caravane. Leur premier soin était de faire descendre tout le monde des chariots sous la menace de leurs arcs. Puis, ils tranchaient les lanières qui rattachaient les chevaux et, d'un coup de fouet sur la croupe, les mettaient en fuite. Il en allait de même pour toutes les montures afin d'empêcher les poursuites ultérieures. On ne conservait des charrois attelés que pour transporter le butin.

Ce jour-là ne fut pas différent des autres. Pourtant, Koppány remarqua un détail qui l'alerta. Le cheval du meneur s'ébroua et l'homme se pencha pour lui parler à l'oreille. L'animal se calma aussitôt. Le cavalier avait une manière d'assurer son assiette qui ne trompait pas. Ces Petchenègues montaient comme des Magyars.

« C'est un piège », murmura-t-il entre ses dents.

Au même instant, Révhely se penchait sa selle pour soulever une bâche et découvrir un peu ce qu'elle dissimulait. Son torse s'inclina comme au ralenti et vint devant l'ouverture sombre de la toile. Gêné par l'ombre, le guerrier tendit le bras pour repousser les tentures. On aurait dit qu'il était en quête d'une vérité cachée derrière ces draperies de coton.

« C'est un piège ! » hurla enfin Koppány.

Alors, une flèche jaillit de la fente et vint percer la poitrine du grand cavalier. La toile des charrois tomba soudain, laissant voir des dizaines d'archers qui s'empressèrent de mettre en joue les assaillants. Les deux autres survivants de la Meute réagirent aussitôt. Brandissant leurs arcs, ils les harcelèrent d'un déluge de traits pour permettre au blessé de reprendre assiette sur la selle et de se mettre à couvert.

Tandis que les flèches sifflaient dans le silence, Koppány

sentit qu'on le visait. Le meneur avait sorti son arme de sa gaine et encoché. Il tira. Le duc de Somogy vit la pointe filer droit sur lui ; il eut le réflexe dérisoire de se protéger de la main.

Le fer transperça la paume sans ralentir et se fraya un chemin à travers le crâne du guerrier. Il en ressentit une grande douleur qui faillit le jeter à terre.

Pourtant, quand il rouvrit les yeux, il ne vit aucune trace de blessure sur son bras ; touchant son visage d'un doigt tremblant, il ne trouva pas l'endroit où le trait avait pénétré. L'homme ne doutait pourtant pas d'avoir été touché.

La flèche l'avait traversé sans lui causer aucun dommage.

Un goût de fiel lui remonta dans la gorge. Après toutes ces années, la mort le rattrapait enfin. Il était devenu spectre. La transformation n'était sans doute pas achevée mais, sous peu, il serait tout à fait immatériel, une âme errante, sans raison, ni but. Même la magie des chamanes n'était pas éternelle.

Cependant, les hommes de la Meute avaient réussi à se dégager du guet-apens. Révhely avait été touché deux fois mais il tenait encore en selle. Piaca, d'une main de fer, le redressait dès qu'il menaçait de glisser sur le côté.

« C'était encore ce maudit Loup d'István ! » cracha Rostó.

Koppány se retourna et repéra en contrebas toute une troupe qui les prenait en chasse. À leur tête allait la silhouette efflanquée du sans-tribu.

La chevauchée s'engagea.

Les sabots frappèrent la terre comme des coups de tonnerre, soulevant des nuages de sable. On entendait les herbes gifler les genoux des coursiers. Le souffle rauque et lourd des chevaux se mêlait au sifflement du vent. Penchés sur les encolures, les cavaliers galopaient comme s'ils avaient la mort à leurs trousses. Quand le Loup d'István refermait ses crocs sur une proie, il ne rouvrait plus la gueule avant d'en avoir fini

avec elle.

La Plaine se déroulait, étale. Les ombres des cavaliers s'allongeaient dans la prairie. Koppány repensa à ses cavalcades au pied du Világfa. La steppe semblait infinie alors.

Les quatre hommes ne parlaient pas. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Dans leurs attaques, ils prévoyaient toujours un itinéraire de fuite. Cette fois, ils allaient vers la Duna qui coulait non loin de là. Il y avait un bac à cet endroit. Et le passeur avait été éloigné.

Bientôt, ils arrivèrent en vue du fleuve et ses reflets jaunes. C'était comme si la puszta se poursuivait sur les eaux. Koppány vit le radeau amarré à la rive, la corde qui s'enroulait autour d'un pieu de l'autre côté.

Il regarda en arrière : leurs poursuivants avaient été distancés.

À peine les chevaux furent-ils immobilisés que Piaca tomba comme une pierre. Sans un mot. On se rendit compte qu'il avait été touché dans le dos, au niveau du rein. Rostó et Révhely, quoique blessés eux aussi, se précipitèrent pour faire monter Koppány et sa jument sur l'embarcation de fortune. Puis ils attachèrent leurs propres chevaux à la corde qui allait tirer le vezér vers la rive opposée.

« Vous ne venez pas, constata le duc de Somogy.

— De l'autre côté, ce sont tes terres, haleta Rostó.

— C'est le comitat de l'ispán Wezellin. Celui qui m'a tué.

— Justement. Notre tâche est terminée. La Meute s'arrête ici. Nous te laisserons le temps de partir.

— Quelle importance que je sois capturé ou non ? Nous ne pouvons plus vaincre. »

Rostó plissa ses yeux, grimaça et cracha un filet de sang.

« N'as-tu pas encore compris ? Nous ne sommes pas au service de la victoire, mais de la vengeance. Nous

t'avons protégé assez longtemps pour qu'István ne puisse plus te faire prisonnier.

— Mais je ne suis plus qu'un spectre désormais ! protesta Koppány.

— Nous sommes tous des fantômes... »

Rostó eut un rictus qui pouvait passer pour un sourire et il remonta sur la terre ferme. Les trois chevaux restants commencèrent à tirer. La corde se tendit et craqua. Le radeau s'arracha à la boue dans laquelle il s'était enlisé. Lentement, il glissa vers les eaux superbes de la Duna. Le courant le déporta, mais les coursiers épuisés le halaient avec acharnement.

Koppány avait traversé la moitié du fleuve. Il observait ses compagnons pour un dernier adieu.

Incapables de se tenir debout, les hommes de la Meute s'étaient assis en tailleur dans les brins jaunes qui leur arrivaient à l'aine, donnant l'impression qu'ils flottaient dans une marée herbeuse.

L'un d'eux sortit une outre de kumisz et ils se mirent à boire. On lisait dans leurs yeux comme un soulagement, la satisfaction du travail accompli. Ils donnaient l'impression d'avoir su de toute éternité que leur route s'achèverait ici. Ils n'avaient même pas pris la peine d'arracher les flèches qui dépassaient de leurs membres. Koppány entendait les langues claquer dans l'air.

Le soleil se couchait sur le fleuve et l'incendiait de couleurs flamboyantes. La Plaine aussi était en feu.

Ce fut à ce moment que Farkas apparut, entouré de ses guerriers. Il appartenait déjà à la nuit, songeait le duc de Somogy. La traque se terminait dans une quiétude surprenante.

Le Loup d'István n'eut pas un regard pour le bac. Il mit pied à terre et s'approcha du trio. Ceux-ci, déjà saouls, parurent rire. Ils échangèrent des mots que Koppány ne comprit pas. Il était trop loin désormais. Ces hommes semblaient se connaître depuis très

longtemps.

Le vezér fut surpris quand son radeau heurta la berge. Il se détourna à regret de ses compagnons et escalada la rive. De l'autre côté, on emmenait déjà les survivants de la Meute.

Koppány trancha les liens qui auraient permis de traverser la Duna. Le bac, libéré, flotta sur les eaux sombres et s'en alla rapidement vers l'aval. L'autre passage se trouvait très au nord. Farkas ne le rattraperait plus.

Le cavalier prit la direction du soleil couchant. Entre chien et loup, sa jument grise prenait des couleurs transparentes. Il lui flatta tendrement l'encolure.

« Allons, lui dit-il. Il nous reste encore une chose à faire. »

Alors, sous le ciel noir, le cheval s'élança sur les terres de Somogy.

Le monde ralentit autour de Koppány. Il avait l'impression que les choses se figeaient sur son passage. Traversant la Transdanubie au printemps, il vit les bourgeons se recroqueviller et tomber, comme sous l'effet du gel. Il apportait avec lui un vent glacé.

La solitude lui pesait depuis qu'il avait perdu ses derniers compagnons. Un temps incommensurable était passé depuis leur départ. Ils devaient déjà chevaucher dans les steppes infinies au pied du Világfa. De l'autre côté du fleuve.

Le duc de Somogy avançait avec une lenteur inconcevable. Plusieurs mois lui furent nécessaires pour remonter vers Fehérvár. Il croisa sur son chemin des dizaines d'églises de bois qui semblaient pousser dans la région à la manière des champignons. Le pays avait bien changé.

Un jour, sa jument blanche mourut. Il avait sans doute oublié de la nourrir et de l'abreuver. Avec elle, il perdit sa dernière compagne. Koppány marcha. Il se

sentait épuisé en permanence ; chaque pas semblait être le dernier. Et pourtant, il marchait toujours. Cet état d'extrême accablement devint habituel et continu.

Un soir, durant l'hiver, attiré par les lumières d'un petit village, il s'arrêta pour regarder les feux de joie autour desquels les hommes et les femmes faisaient la ronde. Il repensa aux années passées dans la région du Körös, auprès de la tribu de Vatha. Ces moments avaient été précieux, il s'en rendait compte maintenant. Guidé par la curiosité, Koppány s'approcha des lueurs et des danseurs dont les ombres se projetaient au loin sur la plaine. Brusquement, un homme se dressa devant lui. Il semblait aveugle tant son regard flottait. Pourtant, il exhiba le Dieu de la croix qu'il portait sur lui et ordonna de reculer au fils de Szerénd, l'appelant démon. Blessé, le vezér battit en retraite et s'enfonça dans la nuit.

« Il est temps pour moi de disparaître... »

Il avait pris l'habitude de parler tout seul. Parfois, quand le vent rabattait ses paroles, il n'entendait qu'une plainte lugubre, un long gémissement qui n'avait plus rien d'humain.

« Je suis un íz à présent. »

Par habitude, il poursuivait la direction de Fehérvár sans savoir ce qu'il espérait y trouver. Les paroles de Rostó lui revenaient confusément. Tout était déjà perdu. Seuls les onguens qui pendaient à son cou le gardaient encore dans ce monde.

Le corps de Duna n'avait jamais été retrouvé. La piste sanglante se poursuivait entre des buissons épineux avant de disparaître tout à fait. Il ne pourrait même pas offrir à son enfant la tombe qu'elle méritait. Il était incapable de lui retourner la faveur. Des larmes absentes coulèrent sur ses joues creuses.

Cela ne servait plus à rien de continuer dans cette voie ; la vengeance était inutile. Seul demeurait le chagrin. Il était temps de rejoindre les ombres, d'aller galoper sans fin dans la steppe ancestrale.

Il voulut ôter ses amulettes, il n'y réussit pas. La pochette de cuir s'était incrustée en lui.

Tout retour était impossible. La magie des onguns le maintiendrait à jamais dans ce monde-ci, où tout avait un goût de cendre. Une éternelle errance.

Alors, pour la dernière fois, songeant aux prairies qu'il avaient jadis parcourues à cheval et qui lui étaient maintenant interdites à jamais, le fantôme sanglota en silence.

Chapitre 34

Cuonradus imperator Stephanum Pannoniae regem cum exercitu petit.

Annales Wirzburgenses

Gisela s'était placée près de la fenêtre pour bénéficier de la lumière qui tombait en rayons veloutés. Elle était penchée sur son ouvrage et son voile, descendant sur son cou, en faisait ressortir la courbe gracieuse. Ses deux longues tresses, attachées de rubans, tombant jusqu'à sa taille, lui encadraient le visage.

La reine savait qu'elle avait conservé, malgré l'âge, un teint ivoiré, des traits délicats et de larges yeux azurés qui semblaient refléter le ciel. Avec sa longue robe bleue, elle aurait pu figurer la Sainte Marie dans une peinture.

Tout cela était factice. Il n'y avait rien de saint en elle, rien de pur. Elle maîtrisait ses gestes à la manière des mimes, sans ressentir la quiétude qu'elle affichait avec une telle aisance. Intérieurement, son cœur saignait. Il s'était ouvert en deux le jour de la mort de ses enfants et ne s'était jamais refermé depuis. Vingt années avaient passé et la guérison n'était pas venue.

Lorsque son visiteur entra, elle leva gracieusement la tête et lui sourit.

L'homme était un moine qui ne payait pas de mine. Il portait une barbe longue mais peu fournie. À quarante ans, ses cheveux avaient déserté son crâne depuis

longtemps. Pourtant, il semblait animé d'une énergie débordante et son corps trapu ne cessait de sautiller quand il marchait. Il transpirait dans son habit ecclésiastique.

« Ma reine, salua-t-il.

— Gerardo Sagredo », répondit la souveraine.

Ils se connaissaient depuis longtemps car le Vénitien avait été ermite dans les bois de Bakony, tout proches. La reine arpentait souvent ce domaine de forêts et de vignobles. Elle appréciait la quiétude des hauts arbres et les mousses qui tapissaient le sol. Dans ces lieux, on se sentait hors du monde, libéré des chagrins terrestres.

« J'ai peu de visites à Veszprém. Quelles sont les nouvelles de la Cour ? Parlez, mon cher. »

Gisela se pencha de nouveau sur le brocart de soie pourpre de Byzance. Le tissu montrait le souverain avec sa couronne, la lance d'or dans la main droite et un globe surmonté d'une croix simple dans celle de gauche. Placé sous les bras de la croix du Christ, au-dessus d'une foule de fidèles, il paraissait guider les Magyars vers le salut. D'autres personnages apparaissaient dans des médaillons, de part et d'autre de la bande marquant le centre du vêtement. Tout d'abord la reine, puis le prince Imreh.

Comme le moine demeurait silencieux, elle interrompit son geste.

« Eh bien, vous ne dites rien ?

— J'admiraïs le travail que vous a donné cette chasuble, ma reine.

— J'en ai presque achevé les broderies de fils d'or. Mes suivantes y mettront la dernière main. Mon époux ne m'a pas dit à qui ce vêtement était destiné. À vous, peut-être, Gerardo ? Vous avez été récemment nommé évêque si je ne me trompe. »

Géné, l'homme se tut et observa le décor dépouillé de la

chambre, qui ressemblait à une cellule de moine. Il n'y avait que la pierre des murs ainsi que quelques meubles de bois.

« Ma reine, se décida enfin Sagredo, je vais vous dire les nouvelles. Depuis que la Cour a été transférée à Fehérvár, on n'avait jamais vu la ville plus florissante. Le roi y a fait renforcer les remparts de pierre. Une cathédrale est en construction. Des pèlerins affluent du monde entier et s'y arrêtent avant de repartir pour Jérusalem. »

Le bénédictin parlait superbement la langue magyare mais il avait conservé l'accent chantant de sa Venise natale. C'était un plaisir de l'écouter.

« Votre fils Imreh est devenu un prince magnifique. Tous les yeux se tournent vers lui quand il entre dans une pièce. Sa foi est exemplaire : il multiplie les jeûnes et les mortifications. On raconte que, le mois dernier, il est arrivé sans manteau. Après l'avoir questionné, il nous a appris en rougissant qu'il avait laissé sa fourrure comme tapis d'autel dans une église ! Une autre fois, et je tiens cette anecdote du roi lui-même, une nuit qu'István ne parvenait pas à dormir, il se promenait dans le palais. Ses yeux ont surpris une lueur dans la chambre de son fils ; il s'est approché et l'a découvert, plongé dans la lecture des Psaumes !

— Vous devez être fier de votre élève.

— Je n'étais que son précepteur ; vous êtes sa mère... »

Gisela ne répondit pas. Elle continuait sa broderie.

« Le roi veut faire de cette chasuble un manteau de couronnement », lâcha Gerardo à brûle-pourpoint.

Il avait parlé très vite. La reine leva les yeux vers son interlocuteur qui venait enfin d'avouer le motif de sa visite.

« Qui doit être couronné ? s'enquit froidement la reine.

— Imreh. Je l'ai appris de la bouche du roi lui-même. Mais nul n'en est encore avisé. Il ne s'est confié qu'à

moi de ce projet. »

Gisela reprit l'étoffe qui lui glissait des mains.

« Continuez.

— Le roi se fait vieux, soupira Gerardo. Sa blessure aux pieds n'a jamais totalement guéri. Et je ne parle pas des plaies au coeur. Le décès de ses enfants et celui de sa mère l'ont laissé affaibli. Ses cheveux sont chenus et, bien qu'ayant le même âge, il paraît un vieillard à côté de moi. Il n'a plus envie de gouverner et n'a qu'une hâte : que son fils lui succède.

— Je ne vois pas ce qui fait problème. Mon époux a bien le droit d'abdiquer en faveur d'Imreh.

— Dans la situation actuelle, cela n'est pas préférable. Vous l'ignorez sans doute, ma reine, mais l'empereur Konrad le Salique nous menace. Souvenez-vous comment il a chassé le doge de Venise. »

La souveraine se le rappelait très bien. Six ans auparavant, Ottone Orseolo avait fui à Byzance et avait fini par expédier son fils, Pietro, à la cour de Fehérvár. Ce Pietro Orseolo se trouvait être un neveu d'István car sa mère n'était autre qu'une des soeurs du roi ayant épousé le doge de Venise.

« La même année, poursuivit le moine, l'empereur germanique a imposé son propre fils à la tête de la Bavière. Il a attaqué la Bohême voilà deux ans, puis la Pologne l'année dernière. Il se rapproche de nous. Ses troupes ont déjà passé la frontière. Le roi a ordonné des jeûnes et des oraisons collectives pour s'attirer la miséricorde divine. »

Gisela affectait de se concentrer sur sa couture mais toute son attention était tournée vers les paroles de Gerardo. Elle ne voulait pas que le bénédictin lise dans ses yeux l'irrépressible jubilation qui montait en elle.

« Vous n'êtes pas sans savoir que le prince Imreh n'a toujours pas d'enfant. Il est pourtant marié depuis quelque temps avec Jelena de Croatie, la fille du prince Krešimir. Ma reine, je vous en conjure, sauriez-

vous me dire si votre fils a décidé de pratiquer avec son épouse un mariage virginal ? »

Elle foudroya l'ecclésiastique de ses yeux bleus.

« Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il y a des exemples de ce type dans votre famille. Votre oncle, feu le saint empereur Heinrich, n'a jamais partagé le lit de son épouse.

— Quand bien même ce serait, la chasteté n'est-elle pas le plus beau cadeau que l'on puisse offrir à Notre-Seigneur ?

— Certes, ma reine, grimaça Gerardo. Néanmoins, je pense que, pour que la conversion du pays se poursuive, il faudrait un héritier auquel il aurait inculqué les saintes valeurs de la foi. Les rites païens sont encore vivants dans certains esprits et la racine du mal n'a pas été tout à fait arrachée. István n'est plus en mesure de conduire une armée. Si Konrad nous attaque, ce sera Imreh qui se trouvera à la tête de nos troupes. Le prince tué, le roi se trouverait sans successeur et le royaume tremblerait dans ses fondations... »

La phrase fut interrompue par le rire flûté de la souveraine. C'en était trop pour elle.

« Mon ami, est-ce que vous vous entendez ? Croyez-vous que j'accorde une quelconque importance à la survie de ce royaume ? J'ai perdu trois enfants ! Trois ! Dieu m'a *bénie* avec ces nourrissons qu'il m'a ôtés aussitôt. Je ne suis pas de ces paysannes qui peuvent essuyer sans broncher la mort de leur progéniture. Leurs fils et leurs filles meurent, cinq fois, six fois, et leurs yeux restent secs. Je ne suis pas comme elles. Quand le petit István, Agóta et Otto m'ont été retirés, c'est mon cœur qu'on a retranché en même temps. Je suis creuse, Gerardo. On m'a arraché les entrailles. On m'a vidée comme une vulgaire volaille ! »

Sa voix était montée dans la petite chambre. Le moine avait reculé, effaré.

« Ma dame, comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous semblez oublier qu'un autre fils vous a été accordé. Vous oubliez Imreh ! »

Gisela secoua la tête.

« Non, Imreh n'est pas mon fils ! Quand il est né, on l'a déposé dans mes bras et j'ai su qu'il n'était pas à moi. On raconte que des créatures parfois remplacent les nourrissons dans leur berceau par des imitations, des répliques presque parfaites : voilà ce que j'ai ressenti en le tenant contre moi. J'en ai eu horreur. Et pourtant... »

À présent, des larmes lui montaient aux yeux.

« Pourtant, j'ai désiré cet enfant avec István. Je l'ai voulu, pour le bien du royaume, pour l'amour du roi. Mais ce n'est pas mon fils. C'est un pâle fantôme.

— Quelle mère êtes-vous pour parler ainsi de votre enfant ? » fit Gerardo, horrifié.

« Quel Dieu supporte ainsi la mort d'un enfant ? C'est donc cela le Dieu d'amour que vous invoquez ? Celui qui inflige une telle souffrance à ses créatures ? Est-ce le fait d'un père aimant ou celui d'un tyran ? Dites-le-moi. Répondez ! »

Le bénédictin, pris de court, face à la violence de sa réaction, ne trouvait pas les mots pour se défendre.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables et...

— Taisez-vous ! ordonna la reine. Je n'écoute plus rien de votre bouche. Vos paroles n'auront plus aucune influence sur moi. Ne me comptez plus au nombre des brebis. J'ai quitté ce troupeau stupide et bêlant où j'ai erré trop longtemps ! »

Le regard flamboyant, elle toisa son interlocuteur.

« Voulez-vous entendre ma confession, mon père ? Vous êtes le confesseur du roi, vous pouvez bien être celui de la reine... »

Elle repoussa la chasuble et se jeta, genoux à terre, les yeux pleins de défi.

« Pardonnez-moi, mon père parce que j'ai péché. Quand j'ai tenu sur mon sein les cadavres sanglants de mes petits enfants, j'ai renoncé à Dieu. Je l'ai haï. Longtemps, j'ai refoulé ce sentiment terrible. La naissance d'Imreh me l'a rappelé. Il n'y a pas de Dieu si une telle souffrance est possible. Ou alors c'est un monstre de cruauté qui nous observe depuis le ciel et rit de nos malheurs ! »

Quand Gerardo voulut s'éloigner, elle l'attrapa par un revers de sa robe monastique.

« Restez, mon père. Demeurez jusqu'à la fin pour tout entendre. Oui, c'est moi qui ai convaincu Imreh de ne pas consommer son mariage avec Jelena ! Oh, cela n'a pas été difficile : il est si avide de me plaire, toujours à mendier mon affection avec un dévouement pathétique. Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi le prince est si parfait ? Il recherche mon amour, quête mon estime. Chacun de ses gestes est un appel ; on n'a jamais vu générosité moins désintéressée ; derrière chaque acte qu'il effectue, il y a mon ombre. Voulez-vous savoir le plus triste de cette affaire, mon père ? Plus il rampe devant moi, plus il me supplie de l'aimer et plus je le méprise, plus je le déteste ; la détestation me prend, elle enfle. J'ai envie de piétiner son visage souriant, sa belle figure angélique ! »

Le bénédictin réussit enfin à se dégager de la poigne furieuse de la petite Bavaroise. Une grande tristesse se lisait sur son visage.

« Ma reine, je vous plains, fit-il simplement.

— Vous ne pouvez rien dire, n'est-ce pas ? Je suis en confession. Vous êtes scellé par le secret. De toute manière personne ne vous croirait. Je vais vous avouer encore une chose : je prie pour que ce royaume s'effondre ! C'est à cause de lui que j'ai perdu mes enfants et mon époux, mon seul amour. J'ai écrit à Konrad pour qu'il vienne me chercher, qu'il me ramène en Bavière, qu'il rase ce territoire et ses habitants. Je

veux que tout disparaisse ! »

Avec ce cri, Gisela s'effondra, les bras en avant, agitée de sursauts nerveux.

Gerardo, le dos au mur, comme s'il cherchait à s'éloigner d'un animal dangereux, tentait de garder une attitude digne. Mais sa pâleur le trahissait.

« Ma reine, je vois que je me suis trompé en venant réclamer votre aide. Apprenez que le roi m'a nommé effectivement évêque de Csanád. Je pars. Je m'en vais évangéliser des païens qui sentent l'urine de cheval. István sera isolé à la Cour désormais. Il aura besoin de vous pour diriger le royaume. Imreh aura besoin de vous. Quant à moi, je ne dirai pas un mot de cette confession ignoble que vous venez de me faire. Je me contenterai de prier pour que vous retrouviez la raison. Et le repos de l'âme. Adieu. »

Il alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et se glissa, rapide, dans l'entrebâillement.

Demeurée seule, Gisela ne bougea pas pendant un long moment. Elle luttait contre les convulsions qui s'emparaient de ses membres. Peu à peu ses muscles cessèrent de tressauter et de se crispier violemment.

La souveraine, retrouvant son souffle, se redressa. Son voile avait glissé et libéré ses cheveux d'or. Elle essuya la sueur qui perlait à son front. D'un geste, ses doigts dégagèrent le col de sa robe. Elle alla chercher, qui pendait contre son sein, un étrange collier. C'était l'ongun qu'elle avait subtilisé vingt ans auparavant à la tálto expirante.

Alors, telle une petite fille, elle le prit dans sa main et le serra contre elle en se balançant doucement.

Chapitre 35

Printemps 1031

Imperator tam munitum regnum fluuiis et siluis intrare non ualens multis tamen praedationibus, incendiis circa terminas regni iniuriam suam satis ulciscens reuersus est, uolens tempore oportuniori coepta sua peragere.

Wipo, Gesta Chuonradi II imperatoris

L'armée de Konrad II le Salique n'alla pas plus loin que Győr.

Mal préparée à affronter le glacis défensif du royaume magyar, elle s'enlisa rapidement dans les marais, les méandres changeants des fleuves, les forêts qui ralentissaient sa progression.

Un autre qu'István aurait attaqué de front les troupes germaniques. C'était l'inverse que le vieux roi avait résolu : refuser le combat, temporiser. Pour parvenir jusqu'à Esztergom, Veszprém ou bien Fehérvár, l'empereur devait traverser une marche-frontière marécageuse, plantée de grands arbres et sillonnée de cours d'eau. Le fils de Géza avait songé à une vieille technique des steppes qui consistait à se retirer au loin devant l'avancée d'une armée ennemie. On pratiquait alors la tactique de la terre brûlée, incendiant les champs, les maisons, les récoltes. La Transdanubie était assez profonde pour permettre cette stratégie.

En août, les troupes adverses étaient à peine arrivées au lac Fertő ; en septembre, elles campaient devant Győr.

Puis vint l'hiver.

Âpre, glaciale, la neige se mit à tomber en avalanche sur les soldats stupéfaits. Il leur semblait qu'en passant la frontière, ils avaient changé d'univers. Le désert sauvage les accueillait pour les ensevelir. La plaine devint blanche, le ciel devint blanc, le monde entier se referma sur eux en un linceul immaculé.

Konrad s'entêta à attendre. Sur son chemin, il n'avait trouvé que des champs incendiés, des points d'eau souillés. Il voulait que ses hommes reprennent des forces en attendant le printemps.

La situation était grave, elle devint critique. La faim travaillait les ventres. On n'avait rien mangé que du pain sec depuis des mois. Quand, par hasard, un chevalier moins épuisé que les autres parvenait à abattre un lièvre des neiges, et qu'après en avoir ôté la toison, il l'avait mis à la broche, les autres se précipitaient, alertés par le fumet de gibier. On se battait pour une bouchée de viande. La nourriture, qui aurait pu sauver deux hommes, en tuait trois. Bientôt, on ne mangea plus que la chair crue, à l'écart des autres, affrontant leurs regards suspicieux.

Alors, l'empereur, pressentant le désastre, ordonna la retraite. Il fit incendier la ville ; seule la cathédrale dédiée à la Sainte Marie fut épargnée. On se contenta d'en ôter les reliques les plus précieuses.

Farkas assistait à tout cela.

Il se tenait non loin de la cité en flammes, observant la fameuse armée qui tournait les talons et lentement s'éloignait de Győr. Dès qu'il avait reçu le message de son roi, le Loup d'István avait accouru au devant d'Imreh. Garde du corps, il n'avait cessé de veiller au moindre danger que courait le prince. Il avait découvert un jeune homme droit, franc, brillant. C'était, en tout point, la créature de son père. En lui, nul doute, nulle défaillance. Il s'élevait aisément au-

dessus du commun des mortels ; les soldats l'aimaient pour cela. Patiemment, Imreh attendait le moment favorable pour frapper.

Et ce moment était venu.

Konrad avait attendu trois mois de trop. Décembre était là, avec son cortège de brumes. Quand l'armée impériale tourna le dos à plaine, il était trop tard. Les fumées qui s'élevaient de Győr annonçaient sa fin.

Farkas fit avancer son cheval. La retraite, ou plutôt la déroute, commençait.

Jamais la neige ne cessa de tomber, qu'elle fût bruine fouettant le visage, ou bien tourbillon engloutissant les ombres. Les flèches, bientôt, se mêlèrent aux flocons. Une pluie continuelle s'abattit sur les hommes.

Le froid redoubla.

Chaque soir, les Germains se couchaient. Une partie seulement se réveillait. Quand les Magyars passaient dans le campement de la veille, ils trouvaient, gelés, des hommes allongés et des chevaux morts. Parfois il n'en restait que des reliefs dans la plaine éclatante ; la neige les avait déjà dévorés.

On se pressait aux ponts, mais bien souvent le gel avait dissimulé le cours des rivières sous une couche de givre. Tout à coup, la glace cédait sous les pieds nus des fantassins et plusieurs hommes disparaissaient dans l'eau brûlante. Ils mouraient aussitôt, sans pousser un cri. Et leurs compagnons ne s'arrêtaient même plus. Ils poursuivaient leur route, hébétés et hagards.

Konrad voulut un jour passer la Duna pour mettre un terme à cette fuite éperdue et au harcèlement qui pesait sur ses hommes. Mais quand il parvint sur les rives du fleuve blanc, il aperçut en face, qui se moquaient de lui, les troupes de Vazul.

Le soir, l'ispán fit griller des boeufs entiers à la broche et la bise qui sifflait emporta les odeurs jusqu'aux narines des soldats affamés. Plusieurs d'entre eux se

précipitèrent sur l'épaisse couche gelée. Certains tombèrent au milieu, à un endroit où la glace était plus superficielle. Ceux qui parvinrent à passer furent impoyablement criblés de flèches. Leur sang encore chaud fit fondre la glace en dessous d'eux. Et on les vit s'enfoncer comme en des sables mouvants.

Quand Farkas passa sur le fleuve sinistre, il aperçut des hommes dans le lit de la Duna, figés entre l'eau et le ciel, bleus et grimaçants.

L'armée impériale désormais n'était plus qu'une horde. On avait perdu les drapeaux, les lances, les cornes. Les chevaliers avaient abandonné leurs armures de mailles car ils s'y transformaient en statues de givre. Le Loup d'István en retrouva plusieurs qui semblaient vivants sous leurs casques de pierre. Un coup les faisait tomber en morceaux rouges.

Au désespoir, les Germains s'attaquèrent aux chevaux. Ils leur ouvraient le ventre pour s'y réfugier avant la nuit. Des odeurs d'entrailles tièdes flottaient dans le sillage des fuyards. Au matin, on dévorait les cuisses des montures, sans les faire cuire, à même la bête.

La troupe débandée ne ressemblait plus à rien. C'était un tas d'hommes sombres sur la neige blanche, que la brume en passant paraissait décimer.

Farkas avisa à plusieurs reprises l'empereur qui voyait ses hommes tomber autour de lui. Pâle, défait, le Salique assistait impuissant à cette débâcle ignoble. Lui qui avait écrasé la Bohême et la Pologne, il tombait devant ce petit royaume magyar ! On lisait dans ses yeux une surprise douloureuse, incrédule même. C'était un cauchemar qui se dressait devant lui, des ombres sur la neige.

À la fin février, le printemps arriva soudain. L'armée impériale avait été repoussée jusqu'au lac de Fertő.

Les chefs magyars se réunirent dans la plus grande jurta que l'on montait et démontait chaque jour. Il y avait là le prince Imreh, le comte Sámuel Aba et le vieux Wezellin. Ils parlaient à voix basse mais Farkas, qui se

tenait non loin de l'entrée, les entendait.

« Ils sont acculés, disait Wezellin. Ils ne peuvent plus rien contre nous. Laissons-les partir. L'empereur a compris.

— Non, répondait Sámuel Aba. Il faut faire un exemple. Capturons Konrad.

— Moi seul connais les ordres du roi mon père », fit doucement Imreh.

Voyant qu'il avait l'attention de ses pairs, le prince poursuivit : « Le Salique est fier. Il voudra se venger. Sauf si nous lui infligeons une défaite sans pareille qui le fasse trembler à chaque fois qu'il tournera ses regards par ici.

— Prisonnier, nous le briserons, reprit le comte palatin.

— Ce serait outrepasser nos droits. Byzance ne demeurerait pas sans réaction. Nous devons achever ce qui reste de son armée et le renvoyer, seul et nu, chez lui. Puis...

— Puis ? interrogea Wezellin.

— Puis nous prendrons Vienne.

— Vienne ? », se récrièrent les autres.

Même Farkas ressentit un frisson. Les troupes d'István n'étaient que rarement sorties du royaume. S'attaquer ainsi de front à l'empire des Germains s'avérait inédit.

« Songez, messieurs, argumentait Imreh, que nous mettrons fin à ce conflit par une trêve. Konrad s'y refusera à tout prix. Nous devons l'y contraindre. En nous trouvant en territoire bavarois, les grands du duché presseront leur empereur pour épargner la région des destructions.

— Continuez, prince.

— Afin de bien montrer que notre victoire est totale, nous réclamerons de nouvelles terres. Mon père veut que les territoires entre la Leitha et la Fischa, ainsi que

la rive droite de la Morava passent sous la Couronne magyare.

— Mais c'est en dépouiller la Bavière ! se récria Wezellin.

— Le roi en veut faire une marche-frontière vide afin de nous garder, à l'avenir, d'une nouvelle attaque de ce côté.

— Il veut aussi recouvrer les terres de son père Géza, glissa Sámuel Aba. Celles qu'il céda jadis à Heinrich le Querelleur, duc de Bavière. Qu'en dira la reine ? »

Nul ne répondit à cette question car un homme venait de faire irruption dans la tente. Farkas l'avait vu arriver mais n'avait pas cru bon de l'arrêter. L'ispán Vazul pénétra dans la jurta, un sourire sardonique aux lèvres.

« Je ne sais ce que vous comptiez faire, mais cela n'arrivera pas !

— Que faites-vous ici ? interrogea le prince. Vous êtes loin de Nyitra, ispán...

— Qu'importe, éluda-t-il. Sans moi, vous n'auriez su ce que je viens vous dire : l'empereur a rassemblé les survivants de son armée et s'est réfugié dans les carrières de Fertőrákos. Il s'y est barricadé. »

La nouvelle jeta sur l'assemblée une stupeur consternée. Ces carrières, exploitées depuis des siècles, constituaient une sorte de forteresse inexpugnable, chaos de couloirs taillés dans la pierre. S'y attaquer, c'était exposer la vie de beaucoup d'hommes et risquer de tuer l'empereur par inadvertance.

Le prince revint lentement de sa surprise :

« Que cherche-t-il à faire ?

— Il attend des renforts, murmura Sámuel Aba.

— Ses chevaliers ont dû dénicher quelques vivres qui nous auront échappé, renchérit Wezellin.

— Et maintenant, il s'est enfermé avec ses meilleurs hommes pour nous tenir en échec... »

Farkas fit un pas en avant.

« Donnez-moi dix guerriers et je vous débusquerai ce fauve. »

On le regarda étrangement.

« Avec des soldats d'élite, nous pourrions prendre les carrières d'assaut sans toucher Konrad. »

Imreh songeait en silence. Il semblait balancer.

« J'accepte. Mais je viens avec vous. »

Wezellin protesta. Farkas grimaça.

« Cela n'est pas possible. Votre père le roi ne le voudrait pas.

— N'est-ce pas mon père qui tua de sa main le Kán en combat singulier ? Je crois qu'il n'avait même pas mon âge à cette époque.

— J'ai dit non. »

Le Loup d'István coupa court à la conversation et quitta la tente. Il s'éloigna. Le carquois qu'il portait toujours à la ceinture battait sur sa cuisse droite, tandis que son étui d'arc pendait de l'autre côté.

Le ciel était encombré de lourds nuages gris. Il pleuvrait sans doute bientôt.

Soudain, un trait siffla et son arc se redressa violemment. La pointe d'une flèche venait d'en trancher la corde, touchant la petite partie qui dépassait de la surface de cuir. Regardant derrière lui, Farkas mesura la distance qui le séparait de la jurta. Il compta une centaine de pas entre lui et Imreh. C'était un tir superbe.

« J'en aurais fait autant si vous aviez été à cheval, Loup. J'ai tué de nombreux sangliers de cette manière...

— Laissez-moi le temps de bander mon arme, prince, et

nous partons », répondit le sans-tribu.

Une heure plus tard, onze cavaliers chevauchaient en direction de Fertőrákos.

Quand ils arrivèrent en vue des carrières, le ciel s'était dégagé et brillait de tous ses feux. Les chemins avaient séché et repris leur allure poussiéreuse. L'endroit était une vaste colline percée par la main de l'homme. Elle s'ouvrait en un défilé étroit avant de s'élargir plus loin en un petit cirque. Des formes à angle droit se découpaient dans la pierre, laissant deviner les énormes blocs que l'on avait détachés de là au cours des siècles.

Les guerriers mirent pied à terre et s'avancèrent en silence vers l'entrée de la passe. Farkas mit la main en visière devant ses yeux pour se protéger de la lumière. Les Germains avaient placé des madriers de bois en travers du chemin et s'étaient repliés à l'abri derrière. Il allait falloir faire vite car les Magyars se trouvaient à découvert. Un fossé, creusé pour évacuer les eaux de pluie, sillonnait sur la droite. Un charroi dételé piquait du nez dans le sable.

Le paysage tout entier était couvert d'une fine pellicule de calcaire qui lui donnait une couleur grisâtre. L'empereur était parmi ses hommes, reconnaissable à son nez majestueux et à sa barbe imposante.

Les adversaires se toisaient, plissant les paupières sous la clarté aveuglante du soleil. Le vent souleva un peu de poussière qui retomba plus loin.

Tout à coup, un bruit sur la gauche attira tous les regards. C'était un troupeau de chèvres. La vie avait déjà repris depuis le premier passage de l'armée impériale. Le gardien poussa ses bêtes entre les deux ennemis, sans même s'apercevoir de leur présence. Les sabots claquaient joyeusement sur le sol. Sur leur passage, un nuage pulvérulent se gonflait, empêchant de rien voir.

Les Magyars mirent ce délai à profit pour s'enfoncer dans la fumée. Ils devinrent invisibles. Farkas et les autres

encochèrent chacun une flèche et ils tirèrent tous en même temps. Onze défenseurs s'écroulèrent. Konrad stupéfait, recula.

Une nouvelle salve acheva de décimer la barricade. Il était temps : la poussière se dispersait déjà, suivant les chèvres aux longues cornes torsadées.

Le Loup d'István veillait sur Imreh. Il suivait le prince comme son ombre, marchant dans ses pas. Quand les Magyars, après avoir enjambé les défenses, s'engagèrent dans le petit défilé, il remarqua aussitôt des ombres qui glissaient au-dessus. Les hommes se mettaient en place là-haut mais ils étaient impossibles à atteindre.

Le sans-tribu visa alors la paroi de calcaire et exécuta un tir violent. La flèche monta, rebondit sur la pierre et repartit dans l'autre sens avec un angle suffisant pour faucher un ennemi.

On entendit un cri de douleur et un corps s'écrasa au sol.

Les autres archers imitèrent immédiatement Farkas. Les pointes ricochèrent et atteignirent toutes leurs cibles. Une seule, par manque de puissance, ne toucha pas à son but. Le Germain employa alors la même technique pour répliquer sans s'exposer. Un Magyar s'effondra.

Heureusement, ils avaient eu le temps de dépasser le défilé. Un nouvel espace s'ouvrit devant eux. Farkas poussa Imreh à l'abri d'un bloc de pierre. Plusieurs traits sifflèrent au-dessus d'eux.

Le Loup d'István compta ses hommes. Deux autres venaient de tomber. Ils n'étaient plus que huit. Il observa l'ennemi. Une vingtaine de soldats entouraient encore l'empereur.

Les archers les ajustèrent et en abattirent près de la moitié. Mais plusieurs Magyars s'écroulèrent, frappés dans le dos.

« On nous prend à revers ! »

Farkas se retourna et ne vit rien. Une dernière flèche vint

frapper le compagnon qui se tenait à sa droite, le perçant au flanc. Puis, le silence immobile. Il ne restait que trois assaillants.

Une ombre se dressa alors. Le sans-tribu la mit en joue.

« Ne tirez pas ! »

Alors, ils reconnurent la voix de Vazul. Son sourire sanglant apparut au grand jour. Il tenait dans la main un poignard dégoulinant.

« J'ai tué les derniers tireurs... »

Farkas ne perdit pas son temps à remercier l'ispán. Il sentit un mouvement à côté de lui et constata qu'Imreh avait quitté son abri pour attaquer de front les Germains survivants.

Ces derniers, dès qu'ils aperçurent le prince à découvert, laissèrent tomber leurs épées et se saisirent de leurs arcs. Le jeune homme en toucha deux coup sur coup mais il manqua le troisième.

Mâchoires serrées, le Loup d'István s'avança à son tour. Il marchait d'un pas régulier, presque tranquille. Dès qu'il voyait un soldat viser son prince, il l'abattait sans pitié. Un coup d'oeil lui apprit qu'il lui restait juste assez de flèches pour achever l'ennemi. Avec une rapidité qui laissa tout le monde figé, il atteignit tous les chevaliers à la gorge. L'un d'eux tomba, frappé au front.

Imreh, héberlué par cet exploit, fixait le guerrier. Il ne vit pas que l'empereur s'approchait dans son dos.

Farkas avait vidé son carquois. En dernier recours, il empoigna son arc et le lança de toutes ses forces. L'arme tournoya dans l'air et, dans un claquement sec, frappa Konrad à la poitrine et au visage, y imprimant la marque d'une gifle.

Le souverain hurla de rage et, l'épée au poing, se précipita à l'assaut d'Imreh qui habilement para de son sabre.

« Battez-vous, couards ! » hurla-t-il, la bouche écumante.

Il défia encore Farkas, puis le dernier archer. Sa colère l'aveuglait et ses coups manquaient de précision. Il frappa jusqu'à l'épuisement. Personne ne répliqua à ses attaques désespérées. On se contentait d'esquiver ou de dévier sa lame.

« Lâches ! » murmura-t-il en s'écroulant.

Le dernier archer magyar lui amena une monture.

« Je suis le prince Imreh, dit le jeune homme en se penchant sur l'empereur. Je vous donne rendez-vous à Vienne pour signer la trêve. »

Humilié, vaincu, las, Konrad monta sur la selle. Il jeta à ses vainqueurs un regard étincelant avant de lancer son cheval au galop.

Les Magyars le regardèrent partir dans un sillage de poussière. Quand la silhouette impériale disparut à l'horizon, Vazul commença à s'esclaffer. Peu à peu, il fut rejoint par les autres. La victoire fut célébrée par ce rire énorme qui résonnait dans la carrière vide et faisait trembler les pierres. On aurait dit qu'une armée entière s'esclaffait sous le soleil cru du printemps.

Un mois plus tard, l'armée royale prenait Vienne.

Chapitre 36

Haec enim prouincia, eo quod circumquaque siluis et montibus et precipue Apennino clauditur, ex antiquo Pannonia dicta, intus planitie campi latissima, decursu fluminum et amnium conspicua, nemoribus diuersarum ferarum generibus plenis conserta, tam innata amenitate faciei laeta quam agrorum fertilitate locuples esse cognoscitur, ut tamquam paradysus Dei uel Egyptus spectabilis esse uideatur.

Otto de Freising, *Gesta Frederici
Imperatoris*

Farkas partit peu après la prise de Vienne, impatient de mener son dernier combat. Depuis quelque temps, il le sentait, son bras n'était plus aussi solide qu'auparavant. Les douleurs engendrées par sa chute dans le monastère en ruine revenaient, plus aiguës qu'auparavant. Les réveils devenaient des supplices. Son dos raide refusait de bouger. Une fois, il lui fallut attendre près d'une heure avant de retrouver le contrôle de ses muscles, tant la souffrance le tétanisait.

Pourtant, dans la journée, il chevauchait sans effort sur de très longues distances.

Se détournant de la Bavière, le sans-tribu alla droit vers l'Orient. Les mots d'István lui revenaient machinalement.

« Tu accompliras une mission pour moi : tu retrouveras le Turul et tu le tueras. »

Il traversa la Transdanubie de part en part, passa la Duna et gagna la puszta avec un sentiment de plénitude. Le soir, le ciel y prenait des teintes bleu sombre d'une beauté sans pareille. Au matin, des lueurs cramoisies incendiaient la Grande Plaine.

Arrivant à un carrefour, il avisa un bosquet d'arbres. Des grappes d'oiseaux y voletaient pour picorer des fruits d'un nouveau genre. La pluie les avait nettoyés, le soleil les avait cuits. Leurs pieds oscillaient, noircis, au-dessus du sol, et les corbeaux leur avaient dévoré les yeux.

Telle était la justice du roi.

Depuis des mois, les pendus demeuraient en place, avertissant les passants. Voilà le sort de ceux qui ne courbaient pas le dos devant le souverain des Magyars.

Malgré les paroles d'amour dont il était friand, István ne se révélait pas si différent des autres grands de ce monde. Le fils de Géza imposait son pouvoir par la force et le conservait par la violence. Il suffisait d'arpenter la puszta pour sentir que le peuple recourait encore à ses rites ancestraux dans le secret des campagnes. Des voix murmuraient, prêtes à s'élever, contre le Dieu pâle qu'on leur imposait. On aimait le roi mais on détestait sa divinité froide, jalouse, tyrannique.

Farkas se demandait parfois si le prix à payer n'était pas trop exorbitant. À quoi bon survivre si l'on doit y perdre son âme ?

Il se souvint qu'après sa fuite du camp d'Ajtony, une fois remis de ses blessures, il était allé voir la tombe de son cheval, celui qui avait sacrifié sa vie pour lui. Comme il l'avait réclamé, la dépouille avait été convenablement enterrée.

Le cavalier sauta à terre.

Son approche fit s'envoler quelques oiseaux mécontents. D'un coup de sabre, il détacha les corps qui tombèrent avec un bruit sec. Puis, à la pointe de son arme, il creusa deux fosses peu profondes qui furent remplies

de bois mort et de petits branchages. Le sans-tribu y disposa les cadavres, devenus légers. Puis, à l'aide de son briquet d'amadou, il mit le feu au bûcher.

Longuement, le foyer se consuma avec des craquements. Des flammes s'élevèrent, crachant des cendres vers le ciel.

Farkas attendit que les rougeoiements se fussent presque éteints avant de reprendre la route. Il étouffa les dernières braises en vidant son outre de kumisz. Une fumée blanchâtre monta comme un dernier adieu.

« Chauffez-moi la place. Je m'en vais bientôt... »

Nul ne savait où le Turul pouvait bien nicher. Les grands oiseaux de proies aimaient se percher en hauteur. Le guerrier prit donc la route des Carpates. Son chemin lui fit franchir, outre la Duna et la Tisza, les territoires du Körös où Vatha traînait son amère vieillesse.

Il ne s'arrêta pas dans le village de ce dernier et effectua même un détour pour l'éviter. Les huttes basses lui auraient trop cruellement rappelé le souvenir de Duna.

Le Loup d'István remplissait son outre aux rivières, abattait de loin le petit gibier qui détalait dans la steppe. Le soir, il allumait un feu pour éloigner les bêtes sauvages et s'endormait à la belle étoile avec sa selle pour coussin.

À l'aube, il était souvent réveillé par des troupeaux de chevaux qui s'ébattaient dans la rosée et galopaient, comme pour étaler leurs robes soyeuses au soleil.

Bientôt, il aperçut les monts Apucènes. En se couchant, il vit les derniers rayons rosés frapper les masses de calcaire, percées de nombreuses cavernes. Les ombres y dessinaient des visages, des bouches, des orbites creuses.

Cette nuit-là, Farkas fut tiré du sommeil par une forte odeur. L'animal devait être énorme à en juger par la puissance de son fumet. C'était un moment où le cavalier ne pouvait bouger car son dos refusait d'obéir. Couché, il attendit. L'exhalaison se précisa. Sans doute

un boeuf sauvage.

Un bruit de déplacement se fit entendre. Les pas s'avéraient étonnamment légers pour un taureau. Soudain, une ombre surgit à quelque distance du feu. On voyait deux cornes sur une tête hérissée de longs poils. L'être s'avança et la lumière déclinante de la flamme montra un visage assurément humain, malgré la barbe broussailleuse qui le dévorait à moitié. Les yeux de l'intrus se posèrent sur un reste de lièvre que Farkas avait conservé pour le matin. L'inconnu tendit la main vers la viande grillée.

« Que fais-tu là ? » grogna le sans-tribu.

Il ne devait surtout pas montrer qu'il était paralysé. Dans son état, il aurait constitué une proie rêvée pour les voleurs et les assassins. L'autre se figea, surpris.

« Tu m'as entendu ? »

Il semblait vexé d'avoir été repéré.

« Ton odeur t'a trahi...

— C'est vrai, fit-il en reniflant. Je ne la sens plus depuis longtemps. C'est une puanteur dont on se défait jamais. Toutes les rivières du monde n'y suffiraient pas. C'est leur peau, leur graisse...

— De quelle puanteur parles-tu ?

— Mais celle des aurochs, bien sûr ! »

L'homme se tut et son regard revint vers la cuisse de lièvre. Un peu de bave apparut à la commissure de ses lèvres.

« Tu la veux ?

— Il y a longtemps que je n'ai pas mangé quelque chose de solide...

— Sers-toi. Mais ne t'avise pas de quoi que ce soit. Je pourrais t'égorger d'un geste. »

L'homme acquiesça et se précipita sur la chair qu'il

dévora à belles dents. Il engloutit la viande en quelques bouchées, poussa un rot sonore et se renversa sur le dos en riant.

Presque aussitôt, il se mit à ronfler. Farkas attendit un moment avant d'être certain que l'inconnu s'était endormi. Puis, il ferma les yeux à son tour.

Une nouvelle odeur l'éveilla au matin.

Cette fois, ce fut un parfum de pierres brûlantes sur lesquelles on faisait tomber de l'eau. Le cavalier parvint à se redresser en grimaçant pour apercevoir l'homme penché sur un petit chaudron suspendu au-dessus du feu. Il avait le dos vêtu d'une longue toison qui lui couvrait également la tête, l'ornant de deux belles cornes en forme de lyre.

« Veux-tu que je t'aide à te lever ? s'enquit-il.

— Tu savais que j'étais immobilisé ?

— Les hommes tels que toi ne menacent pas des hommes comme moi. Sauf s'ils sont vulnérables. Es-tu blessé ?

— Je l'ai été... »

Farkas put se mettre debout. Il s'approcha du foyer.

« Que fais-tu ?

— Je te retourne la faveur que tu m'as faite hier soir.

— En m'offrant de l'eau bouillante ? C'est trop généreux de ta part. »

L'autre eut un sourire édenté. Il attrapa un sac de lin dont il défit le noeud. Le contenu en était une poudre brune qui fut versée dans la marmite.

« Avant de partir, je fais cuire du boeuf. Auparavant, il faut le saler fortement. Ensuite, j'enlève les os, découpe les morceaux et mets la viande à sécher au soleil. Après quelque temps, il suffit de l'écraser dans un mortier pour obtenir cette poudre. Je peux t'en laisser un sac si tu veux. »

Farkas regarda les grains se dissoudre dans le liquide en ébullition. Des émulsions jaunâtres se créaient. Cela sentait bon. Les deux hommes s'assirent et goûtèrent la soupe. Le sans-tribu dut admettre que la saveur en était agréable.

« Comment t'appelles-tu ? s'enquit-il quand ils eurent achevé leur repas.

— Vadász. Et toi ?

— Mon nom est Farkas. Que fais-tu dans cette steppe ?

— Je chasse.

— Les aurochs ?

— Bien sûr. »

Farkas n'avait jamais rencontré de ces animaux qui, disait-on, pullulaient dans les forêts, les marécages et la steppe.

« Tu sais, reprit Vadász, l'auroch est un être farouche. Il n'a pas peur de nous. Quand il se sent menacé, il charge. Cela n'a rien à voir avec les boeufs gris que l'on élève maintenant. Ce sont des bestiaux plus grands qu'un homme. »

Il montra la fourrure noire qui l'habillait.

« Leur peau est très demandée en raison de cette raie pâle que l'on voit sur leur dos. Leurs cornes sont inclinées pour attaquer. Mais il y a un moyen de les avoir...

— Lequel ?

— Il faut trouver le mâle dominant du troupeau. Si tu l'abats en premier, le reste des aurochs ne bouge pas. Tu n'as qu'à ensuite repérer le premier qui a l'air de vouloir partir. Un jour, de cette manière, j'ai réussi à tuer une centaine de têtes. À la fin, j'ai dû renoncer parce que je manquais de flèches. »

Farkas eut un sourire sceptique. Le chasseur l'amusait

même s'il le soupçonnait d'inventer une partie de ses histoires.

« Comment se fait-il que tu aies faim si tes victimes se comptent par centaines ?

— C'est que j'ai commis une erreur. J'ai manqué un tir et tout le troupeau est parti à la course. Malheureusement, mon chariot, celui sur lequel je transportais mes peaux, a été balayé par leur charge. J'ai tout perdu : mes couteaux, mes flèches, mes provisions. Ma monture a été piétinée. J'en ai retrouvé des morceaux éparpillés sur plusieurs comitats.

— Que comptes-tu faire en ce cas ? »

Vadász soupira en haussant les épaules.

« Je ne puis pas rentrer les mains vides. Ma femme m'attend là-bas, de l'autre côté de la Duna, avec nos trois enfants. Sans doute quatre quand je rentrerai. Je suis parti depuis des mois. Elle peut bien patienter encore un peu. Il me faudra du temps pour rassembler suffisamment de peaux. »

Son regard se tourna vers les étendues vides. La Plaine se reflétait dans ses yeux.

« Jadis, avant l'arrivée d'Árpád et des autres, la puszta regorgeait d'aurochs. C'étaient des troupeaux de centaines de milliers de têtes qui faisaient trembler la steppe. Aujourd'hui, il n'en reste presque plus. On peut marcher des jours sans en rencontrer un seul. Il y a eu tellement de massacres en vingt ans ! Beaucoup ont été tués, simplement pour affamer les tribus qui s'en servaient pour tout : la peau, la viande, les os et même la graisse. Moi-même quand j'en abats un, je l'écorche et laisse sa carcasse pourrir sur place. Mes mains sont rouges de leur sang. »

Ses joues velues s'affaissèrent un instant avant de remonter en un sourire.

« Et toi, Farkas ? Tu ne m'as pas dit ce que tu venais faire ici. »

Le Loup d'István prit son temps avant de répondre. Son regard embrassa le paysage immense et vide. La journée était belle ; il décida de dire la vérité.

« Je suis à la recherche du Turul. »

Vadász leva de grands yeux interrogateurs.

« Pour le tuer ?

— Mon roi a décidé de sa mort. »

Le chasseur hochait tristement la tête.

« C'est étrange. Naguère, on parlait du Turul au pluriel... Il faut croire que son heure est venue. Toi et moi, nous courons après des proies fantomatiques. Nous sommes les derniers. Bientôt, tout cela aura disparu. »

Il but une gorgée de son étrange bouillon.

« Le fils de Géza, celui que l'on dit souverain des Magyars, est-ce que tu le connais ?

— Un peu.

— Quel genre d'homme est-il ? Certains en parlent comme d'un être assoiffé de sang, un tyran sans pitié qui ne veut plus entendre que le nom de son seul Dieu dans les prières du peuple. D'autres disent qu'il est le sauveur des Magyars, celui qui fera résonner notre nom à travers les âges.

— La vérité est sans doute entre les deux.

— Pourquoi lui obéis-tu si tu ne crois pas qu'il a raison ? s'enquit le chasseur en fronçant les sourcils.

— Je n'en suis pas certain moi-même. Peut-être est-ce seulement un pari.

— Peut-être... »

Ils restèrent longtemps à observer le silence. Finalement, le cavalier se leva et prit congé. Il monta sur son cheval.

« Bonne chasse à toi, Vadász.

— Bonne chasse à toi, Farkas. »

Le sans-tribu reprit sa route.

Il chevaucha longtemps. La selle finit par blesser le dos de sa monture. Il dut appliquer un morceau de viande crue sur la plaie pour former une compresse. Ainsi, il parvint jusqu'aux monts Apucènes.

Si le Turul nichait quelque part, cela ne pouvait être qu'ici. Les montagnes étaient trop hautes et trop abruptes pour poursuivre à cheval. Farkas mit donc pied à terre et libéra son compagnon.

Puis, il ôta son kaftán, se dépouilla de tout le superflu et, torse nu, entreprit de grimper la pente. Désormais, il allait devoir vivre comme un animal s'il voulait surprendre le grand oiseau. Passant près d'un torrent, le cavalier s'y baigna longuement avant de se couvrir le corps d'une boue verdâtre et malodorante.

Le sans-tribu devint une bête sauvage.

Sans feu, n'utilisant même plus son arc et son couteau, il laissa sa barbe pousser sur son visage émacié. Dormant le jour, chassant la nuit, il se déplaçait sans cesse, changeant de caverne quotidiennement, enterrant ses excréments, effaçant ses traces. Il se mit à attraper des proies à mains nues quand les baies et les racines ne suffisaient plus à le nourrir. Il plongeait ses dents dans la chair crue et chaude des rongeurs, disputait parfois une carcasse à un charognard.

Ses ongles se firent griffes. Les loups le laissaient tranquille.

Étrangement, son dos cessa de le faire souffrir. Il retrouva la musculature qu'il avait perdue jadis. Une fois, il chassa même un jeune ours de sa tanière.

Il ne dormait que d'un oeil, frémissait au moindre bruit, sans cesse aux aguets. Il était devenu le prédateur le plus redouté de la montagne.

L'hiver passa.

Un matin de printemps, il entendit un cri aigu qui se répercutait dans les roches creuses. Alors, l'homme fauve eut un terrible sourire.

Il venait de reconnaître l'appel du Turul.

Chapitre 37

Automne 1031

Et Heinricus, Stephani regis filius, dux Ruizorum, in uenatione ab apro discissus, periit flebiliter mortuus.

Annales Hildesheimenses

Août était parti avec sa chaleur étouffante. Septembre était venu. Le vent soufflait par bouffées son haleine encore brûlante qui faisait trembler la lumière dans le lointain. Les seuls moments où l'on pouvait goûter un peu de fraîcheur étaient l'aube et le crépuscule.

La reine profitait donc du soir pour se promener sur les remparts de Fehérvár.

Les architectes italiens faisaient du bon travail. La basilique serait magnifique. Fehérvár deviendrait une capitale lumineuse, un centre de la chrétienté. Les pèlerins qui s'y arrêtaient chaque jour en feraient une ville riche et prospère. Aucun ennemi ne s'aviserait jamais de venir la prendre d'assaut.

La rosée tombait peu à peu des toits, faisant fumer le chaume. La touffeur estivale s'envolait, montant lentement dans l'air. À l'horizon, le bleu commençait à céder le pas aux couleurs sanglantes du soleil couchant.

Tandis qu'elle observait les murs de la cathédrale qui se chargeaient de voiles rose orangé, Gisela repensait à

cette aurore, vingt ans auparavant, où István avait sauvé son fils des serres du Turul. Le temps avait passé depuis. Sa main droite désormais était trop faible pour empoigner sa lance dorée. Avec le recul, la reine songeait qu'elle n'avait sans doute jamais été aussi heureuse que ce matin-là, quand István l'avait éveillée, leur nourrisson tout près. Elle croyait encore qu'elle aimait son fils. Le bonheur véritable ne se révélait que par son absence.

L'esprit de la reine vagabonda jusqu'à son château de Veszprém, puis obliqua vers les bois giboyeux de Bakony.

Une senteur musquée fit soudain frémir sa narine. Elle se retourna pour apercevoir Vazul qui avançait vers elle, affichant un sourire sauvage. Malgré ses quarante ans, sa chevelure demeurait d'un noir profond. Son air restait celui d'un jeune homme emporté et fougueux, le front barré d'un épais sourcil. Il portait un habit sombre, rehaussé par une cape verte. Dans sa main, une coupe de vin épicé dont les reflets moirés ondulaient, capiteux.

« J'ose espérer que je ne vous dérange pas, ma reine.

— Je fuyais la compagnie, mais pas la vôtre, ispán. Joignez-vous donc à moi. »

Après une inclinaison du buste, Vazul s'exécuta et prit place au rempart, à côté de la souveraine.

C'était déjà la nuit. Les insectes stridulaient dans les herbes brûlées. Le ciel se piquait de milliers d'étoiles. On entendait des rires monter du palais blanc. Ils écoutèrent l'air tranquille, humant le parfum fade des plantes endormies.

« Mon cher, puisque vous êtes ici avec moi, au lieu de participer au banquet que le roi organise pour vous, racontez-moi un peu comment vous avez vaincu Konrad.

— Ma reine, vous connaissez déjà cette histoire. Nous avons acculé le Salique dans la carrière et nous avons tué toute son escorte. Je vous assure que l'empereur

était tout à fait ridicule.

— Je vous crois, ispán. Doit-on dire à présent que vous avez vengé la défaite d'Augsburg ?

— Sans doute, répliqua-t-il d'un ton fat. Mais je ne pense pas m'arrêter en si bon chemin. Si je suis roi un jour, mes troupes iront bien au-delà de la Leitha. Il ne me suffira pas d'être roi, je serai empereur.

— Quelle ambition débordante ! Vous êtes amusant.

— Ma reine, j'espérais être, à vos yeux, tout autre chose qu'un sujet d'amusement...

— Quittez ce ton galant, ispán, ou l'on pourrait se méprendre sur vos intentions.

— Un empereur n'a-t-il pas besoin à ses côtés d'une impératrice ?

— Vous oubliez que je suis l'épouse d'István...

— Il ne vivra pas éternellement.

— Et que je suis bavaroise...

— Je vous offrirai le duché de Bavière en cadeau de mariage. »

Ils se turent. Gisela, enivrée par l'odeur du vin et les flatteries de Vazul, vérifia qu'il n'y avait personne pour les entendre.

« Comment pouvez-vous être certain d'hériter du royaume magyar ?

— Je suis le meilleur candidat, étant issu du sang d'Árpád et cousin germain du roi. Cela fait de moi l'aîné des arpadiens et le plus désigné pour prendre sa suite. »

Il s'interrompit quelques secondes pour mieux marquer l'importance de cette déclaration.

« Mais ce n'est pas seulement par le sang que je veux mériter cet honneur. Sous ma direction, le royaume

sera fort. Nous devons nous défaire de l'influence étrangère qui pèse sur nous si nous voulons devenir un grand pays. Si vous regardez partout autour de vous, le pays est souillé de peuplades barbares qui viennent profiter de nos largesses. Ceux qui voulaient nous envahir par la force, investissent lentement notre pays pour en saper les fondations. Cela doit cesser. Nous avons été aidés par certains de ces peuples, tels les Germains de Bavière dont certains sont encore au sein du conseil royal aujourd'hui. Nous leur en sommes reconnaissants mais nous ne pouvons plus nous ouvrir à l'infini sinon la race magyare disparaîtra à jamais dans un indigne métissage. »

Il avait sans doute répété longuement ce discours car les mots coulaient fluidement de sa bouche. On aurait dit un acteur interprétant le rôle d'une vie.

« Quand j'aurai purifié le peuple de ses éléments barbares, je pourrai songer à bâtir un pays digne de nous. Ces frontières ne sauraient nous suffire pour étendre notre influence. Nous avons besoin d'espace pour y vivre pleinement et y développer nos familles. Pourquoi sommes-nous seuls à ne pas chercher à agrandir le royaume ? Konrad s'emploie à étendre son empire, tout comme Basileios, ou Bolesław. Maintenant que votre mari a réussi à façonner un pays uni, nous devons nous tourner vers d'autres espaces car c'est dans notre sang de conquérir. »

Vazul laissa passer une nouvelle pause. Ayant confié sa coupe à Gisela, il sortit du carquois qui pendait à la ceinture deux flèches qu'il tendit devant lui.

« Un empire sera ma première branche... »

Il posa le premier trait sur la pierre du rempart devant lui.

« Un peuple sera ma seconde branche... »

Quand les deux flèches furent assemblées, elles formèrent une croix.

« Et un roi pour les tenir ensemble pendant mille ans ! »

La reine soupira, impressionnée.

« Tout cela est très beau mais je doute que cela suffise auprès du conseil royal et de mon époux...

— Pourquoi dites-vous cela ? fit Vazul alarmé.

— Vous avez un autre rival : le comte palatin Sámuel Aba qui est également le beau-frère d'István...

— Peuh ! Sámuel Aba n'est qu'un païen mal déguisé en bon chrétien ! Il voudrait accorder aux esclaves les mêmes libertés qu'aux autres ! Je l'ai déjà entendu parler. Il ne pense qu'à assainir les marais, corseter les fleuves, distribuer les terres et couvrir le pays avec des champs. Si on l'écoutait, nos troupes seraient armées, non d'épées et de boucliers, mais de masses et de faux ! Jamais les nobles n'accepteront cela. Sámuel Aba n'a aucune chance. »

Gisela se détourna pour cacher le sourire qui lui montait aux lèvres ; la conversation prenait le tour qu'elle avait prévu.

« Et le jeune Pietro Orseolo ? Il est le neveu du roi.

— Il ne parle même pas la langue magyare ! Son expérience politique et militaire est nulle. C'est tout juste s'il a passé quelques mois à la cour de Byzance quand il a dû fuir Venise ! »

La reine posa une douce main sur le bras contracté de Vazul.

« Ispán, vous oubliez qui est le roi. Tous ses efforts tendent à la sainteté. Quel candidat croyez-vous qu'il choisira ? Vous l'avez dit, Sámuel Aba demeure un mécréant. Mais vous-même, quoique converti au rite des Grecs, vous avez conservé votre nom païen... »

Un éclair de compréhension passa dans les yeux de Vazul.

« Quant à être l'aîné des descendants d'Árpád, cela n'a pas suffi jadis à Koppány pour hériter du trône. Si vous voulez la couronne des Magyars... »

— ... il me faudra la prendre de force ! »

L'ispán serra les dents. Puis son visage se détendit en un sourire charmeur.

« Mais laissons ces considérations. Le roi a déjà un héritier en la personne du prince Imreh. La question de la succession ne se pose pas.

— Pas encore », susurra la reine en s'approchant de son interlocuteur.

Elle baissa les yeux, faussement timide, avant de les relever ; la lueur des torches leur donnerait un éclat irrésistible.

« Et si jamais le prince n'était plus un obstacle ? Sauriez-vous vous charger du roi ? S'il venait à perdre son fils, il serait si dévasté que le pousser au tombeau...

— Ma dame, je vous en fais le serment. Qui aurait cru qu'une âme diabolique se dissimulait sous ce visage angélique ! » fit l'homme, impressionné.

La reine n'ajouta rien et se contenta de boire à la coupe qu'elle tenait toujours. Le vin noir coula lentement entre ses dents blanches.

Après un moment, ils revinrent vers la grande salle aux voûtes basses.

On avait installé des tréteaux pour former une immense table qu'on avait recouverte de tapis. Tandis que les musiciens jouaient, des esclaves servaient la nourriture en abondance : râble de lièvre au lard et aux oignons, selles de chevreuil au vin rouge qui embaumaient le genévrier, rôtis de perdrix à la marjolaine, côtes d'agneau aux champignons et asperges sauvages.

Le roi présidait à la lueur des chandelles et des lampes à huile. Malgré son allure de vieillard, il souriait. Son visage éclatait de fierté. Il couvait des yeux un jeune homme qui attirait à lui tous les regards : Imreh.

István posa une main paternelle sur l'épaule de son fils.

« Voici mon héritier ! Il a défait l'empereur germanique, le féroce Konrad qui fait trembler l'Europe. Ses hommes ont pris Vienne. Le souvenir terrible d'Augsburg est à présent effacé.

— Augsburg ! hurlèrent les hommes en levant leurs coupes.

— Mangez ! les encouragea le prince. Je pars demain pour la giboyeuse forêt de Bakony et je vous en rapporterai les meilleurs venaisons.

— Il faudrait le nommer officier de bouche puisqu'il a à coeur de nous nourrir ! » s'écria quelqu'un.

Un gros rire éclata autour de la table. En voyant le père et le fils si proches, Gisela se sentit soudain rongée par la jalousie. Elle décida que le prince ne reviendrait pas de cette chasse.

Le lendemain, en arrivant à Veszprém, la reine s'enferma dans sa chambre monacale.

Elle s'était munie d'un briquet d'amadou avec lequel elle alluma de l'encens et des herbes aromatiques. L'ongun qui pendait à son cou semblait irradier d'un terrible pouvoir. Elle sentait les rayons lui brûler la poitrine.

La fumée monta dans la pièce, formant une sorte de brouillard où la lumière se perdait. Bientôt des formes apparurent à la surface des brumes. Gisela reconnut des mousses, des écorces, des feuillages. Elle sentit des soies sur son dos qui repoussaient les branches des buissons.

La femme tendit l'oreille. Là-bas, c'étaient des aboiements, des cavalcades. Le silence de la forêt fut entièrement troublé. Des cors résonnaient, se répercutant sur les troncs nouveaux. Quelques feuilles mortes tombaient déjà des branches.

La laie marcha droit vers les cris et les cornes qui troublaient la paix de ces lieux, s'avança jusqu'à un sentier familier où les chasses passaient souvent, tout comme le gibier. Elle s'arrêta et fixa la procession qui

défilait devant elle. Des rabatteurs couraient, leurs filets à la main. Certains portaient des lacets. Et puis venaient des piqueurs dans un vacarme épouvantable.

Ce fut au tour des chiens. Les vizslas aux poils safranés passèrent en jappant gaiement. L'un d'eux pourtant s'arrêta et fixa l'ombre de ses grands yeux ovales. Ses oreilles tombantes se rabattirent vers l'arrière. Il grogna sourdement.

Alors, le sanglier femelle fit demi-tour et s'enfonça dans les profondeurs des sous-bois.

Il était temps car les cavaliers arrivaient, armés d'arcs et d'épieux. Imreh se trouvait parmi eux, le port altier, la taille fine. Il dépassait la plupart de ses compagnons. La laie l'aperçut du coin de l'oeil.

On entendit des aboiements joyeux. La meute prenait la bête en chasse.

« Les chiens ont trouvé un porc sauvage ! » s'exclama l'un des hommes.

Tous lancèrent leur monture au galop. Malgré cela, la laie, qui connaissait les moindres recoins de Bakony, parvint à prendre de l'avance sur les chiens et les chasseurs.

Mais le prince s'avéra un cavalier remarquable. Il ne se laissa pas distancer. Obliquant entre les troncs, se couchant sur l'encolure de son cheval, il évitait tous les pièges de la forêt. Acharné, le jeune homme voulait être le premier à blesser l'animal.

Le sanglier décida de s'arrêter.

Ce ne fut qu'à l'approche du cheval qu'il fit enfin volte-face avec une agilité étonnante. Gisela se retrouva face au prince. Comme il semblait jeune ! Ils se dévisagèrent en silence.

Imreh, pâle, ne semblait pas comprendre. Il peinait à maîtriser sa monture apeurée qui piaffait et s'ébrouait.

Le jeune homme allait ouvrir la bouche quand, soudain,

on entendit un claquement, semblable au bruit d'une noisette qu'on écrase. Le sanglier avait commencé sa charge. Devant elle, la reine distinguait la hure massive aux soies grises.

Le cheval affolé se cabra, faisant tomber son cavalier à terre. Il évita ainsi le premier assaut et s'enfuit en hennissant.

Imreh, étourdi, se releva en titubant et chercha à attraper le pieu qu'il avait lâché. Il ne le trouva pas. Déjà, toutes défenses en avant, le porc sauvage attaquait pour la seconde fois. Malgré sa masse trapue, il se déplaçait très rapidement. Le prince tenta d'esquiver les grès qui se tendaient vers lui. Il fut attrapé au ventre et la canine lui déchira la peau sur la longueur d'une main.

Le jeune homme hurla de douleur tandis que la laie s'acharnait sur lui quelques instants. Puis, voyant qu'il ne présentait plus de danger, le sanglier se pencha sur le prince haletant. Les entrailles saillaient de l'abdomen en serpentins violacés qu'Imreh regardait avec incompréhension.

« Que... que s'est-il... passé ? »

Il se mit à pleurer comme un enfant, non pas de peur, ni de souffrance, mais à cause de l'injustice de son sort. Une heure auparavant, il était encore le parfait héritier du royaume des Magyars.

« Mon Dieu... »

Le sang lui sortait de la bouche. Gisela détourna les yeux. Son travail était achevé. La laie laissa là le blessé gémissant et s'enfonça dans les frondaisons brunes. Elle marcha longtemps pour ne plus entendre les halètements du prince.

Chapitre 38

Été 1032

Et iuuenes eorum fere cottidie erant in uenatione. Vnde a die illo usque ad presens Hungarii sunt pre ceteris gentibus meliores in uenatu.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

Farkas attendit la clarté. Elle arriva soudain à flots, se séparant d'avec les ténèbres. Le chasseur se sentait comme au premier matin du monde. Il n'y avait autour de lui qu'un décor abstrait modelé par la lumière.

Il ne bougea pas. En cet instant, tout était regard. Le Turul avait poussé son cri. Aujourd'hui, il fallait le faire sortir de son aire.

Embusqué derrière une pierre sombre, Farkas guettait l'horizon, à demi aveuglé par l'éclat du jour. Des larmes salées, mêlées de sueur, lui coulaient dans les yeux.

La montagne semblait morte. Rien ne remuait. Il n'y avait pas un bruit.

Les rochers paraissaient un bloc de nuit s'élançant vers le ciel outremer. Il fallait patienter encore. Le chasseur changea de position après une heure car le sang ne passait plus dans sa cuisse.

D'autres heures passèrent encore, si lentement que le pic

semblait s'éroder sous ses yeux.

Soudain, ce fut le même cri. Farkas sentit ses sens s'éveiller. Le son se répercutait sur les parois, brouillant totalement sa trajectoire et sa source. On aurait dit que des milliers d'oiseaux glapissaient en même temps. On entendait les notes ruisseler à la manière d'un torrent, glissant sur les cailloux, s'enfonçant dans les ravines, se cognant aux pierres plates. C'était aigu, hautain, déchirant.

Le Turul cherchait à le provoquer : son appel ressemblait à un défi. Sauras-tu me trouver ? Oseras-tu venir me chercher ? Il lançait son exclamation depuis le haut du ciel, plein de morgue. Il aurait pu pareillement laisser aller sa fiente pour marquer son mépris. Sans doute savait-il la présence du chasseur.

Farkas demeura immobile, quand bien même la rage lui gonflait les veines.

Une ombre se dessina dans le ciel, superbe. Pour la première fois, l'homme aperçut distinctement l'animal et ses ailes larges et arrondies. Ses rémiges découpaient des lamelles sombres dans l'azur. Lourd, massif, le rapace planait majestueusement, flottant sur des courants invisibles. Il avait replié son long cou dénudé pour mieux pénétrer dans l'air.

Il tourna longtemps en cercles concentriques, réduisant peu à peu son territoire de chasse. Puis, il se mit à descendre en piqué, tomba comme une pierre. Effaré, Farkas le suivit du regard.

Quelques jours auparavant, il avait tué un chamois et l'avait disposé bien en vue. De son emplacement, il pouvait surveiller le cadavre à plusieurs centaines de pas en contrebas.

À cette heure, de grands corbeaux s'étaient abattus en nuées noires sur la carcasse claire. La fin de l'été était un bon moment pour la chasse car les chamois avaient accumulé d'importantes réserves de graisse et devenaient moins agiles pour la fuite. Le chasseur avait pourtant eu beaucoup de difficulté à abattre

l'animal ; il avait finalement dû se contenter d'un vieux mâle qui boitait.

Le Turul arriva au-dessus de la charogne. Les corbeaux s'envolèrent en croassant de dépit. Ils avaient à peine eu le temps d'entamer l'épais pelage de leur victime.

Quand le rapace se posa, repliant ses immenses ailes noires, le chasseur frémit et fut tenté de s'approcher. Il se retint néanmoins. Sa stratégie lui demandait d'attendre encore. Quand l'oiseau aurait avalé des monceaux de viande, il éprouverait des difficultés à s'envoler et deviendrait vulnérable.

Le festin débuta. Le bec perça tout d'abord le crâne pour aspirer la cervelle avec un bruit atroce.

Puis, lentement, le Turul se tourna dans la direction de Farkas. Il fixa le chasseur qui sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ainsi, le rapace savait depuis le début !

Les serres agrippèrent alors la carcasse et, battant de ses formidables rémiges, l'oiseau décolla pesamment. On entendait l'air giflé par les ailes. Cela ressemblait à un rire heurté, une moquerie.

Le grand charognard retourna dans les hauteurs. Le chasseur continua d'observer, fâché d'avoir mal évalué la force de sa proie. Il repéra la trajectoire de l'oiseau qui alla s'enfoncer dans l'une des cavernes qui s'ouvraient dans le pic en face.

Malgré son échec, Farkas sourit. Il savait désormais où nichait l'animal.

Le temps de la traque avait commencé.

Au matin du deuxième jour, il entreprit l'ascension de la paroi rocheuse. L'endroit n'était pas fait pour être foulé par des pieds humains. Les pierres formaient des anfractuosités béantes qui devenaient autant de pièges pour le marcheur. Cependant, ces creux offraient aussi de bonnes prises.

Tous muscles tendus, Farkas grimpa obstinément. Quand il relevait la tête, ce n'était que pour fixer son but : le mont élané qui l'attendait là-haut. Bientôt, ses doigts et ses orteils furent en sang, malgré la corne qui avait remplacé sa peau depuis longtemps.

Le paysage devenait fantastique. Des bouches s'ouvraient dans la paroi, des orbites creuses qui observaient le chasseur. Le monde retenait son souffle.

Farkas réussit à prendre un bon rythme. La chaleur qui lui cognait le front ne suffisait pas à le fatiguer. Son dos musculeux se contractait en bosses dures. Plus il montait, plus il se fondait dans la montagne. La poussière calcaire se déposait dans les lignes de sa main, de ses doigts. Elle le sculptait. En quelques heures, les derniers fragments de boue dont il était couvert achevèrent de tomber sur le sol. De noir, il devint blanc.

Le soleil arriva au zénith et Farkas perçut le bruit de l'eau qui s'écoule. Cela était tout proche. Il avança encore avant de s'arrêter devant un torrent qui dévalait la montagne.

Repérant la route, le chasseur comprit qu'il devrait passer le cours d'eau pour atteindre son but. À cet endroit, le courant était fort et menaçait de l'emporter. Le sans-tribu attendit donc d'avoir escaladé davantage avant d'entreprendre la traversée.

Avec précaution, il posa le pied sur la première pierre immergée. La roche humide s'avéra extrêmement glissante. Peut-être était-elle couverte d'une couche de mousse. Lorsqu'il eut assuré son appui, il plongea l'autre jambe dans l'eau, jusqu'à la cuisse. Le liquide glacé lui provoqua presque immédiatement des crampes. Il persista et effectua un nouveau pas.

Alors, les flots adamantins parurent se gonfler. Le courant se renforça. On aurait dit que le torrent cherchait à se débarrasser de l'intrus. Farkas ressentit une pression accrue autour de ses chevilles. On tentait de le faire glisser.

Déséquilibré, il essaya d'accélérer l'allure mais, dans son mouvement désespéré, son pied ripa sur la pierre.

Les ondes redoublèrent de puissance.

Le chasseur fut projeté en arrière, sur la pente vertigineuse. La mort l'attendait s'il chutait. Il se sentit tomber sur le dos, le choc étant amorti par l'eau courante. Bras en croix, jambes écartés, il tenta de se retenir à tout ce qui passait à sa portée.

Le torrent grondant lui pénétrait dans les yeux pour l'aveugler, il tentait de forcer sa bouche et ses dents pour le noyer. Une poigne de glace lui étreignait la poitrine. Farkas hurla quand le premier rocher lui heurta violemment l'épaule.

Paralysé par le choc, il parvint à se contorsionner et à lancer son autre main en direction de la pierre. Une arête déchiquetée lui cisaila la paume mais il parvint à bloquer sa descente inexorable.

Usant de toutes ses forces, il se hissa vers le bloc, se mettant à l'abri derrière sa grosse masse. Là, il reprit son souffle. Le chasseur savait qu'il devait agir rapidement car le ruissellement glacial lui volait sa chaleur et ses forces à chaque instant.

L'autre bord était à portée. Rassemblant toute son énergie, l'homme se propulsa vers la rive. Le jaillissement lui fouetta la poitrine mais cela ne suffit pas pour couper sa trajectoire.

Farkas atterrit pesamment sur le sol caillouteux. Il rampa pour s'éloigner de ces eaux malignes.

Puis, une fois à bonne distance, il se coucha sur le dos et attendit. Sa lutte contre le torrent l'avait vidé. Il n'était plus question de reprendre l'ascension aujourd'hui. Ses yeux se fermèrent et le sommeil ne tarda pas à le prendre.

Le matin l'éveilla doucement.

Le sans-tribu observa autour de lui et remarqua pour la

première fois que ce côté était bien plus herbeux que l'autre. On y trouvait des plantes rudes qui parsemaient le paysage.

Farkas examina son corps pour repérer les blessures éventuelles. Il ne remarqua aucune fracture, seulement quelques contusions. Le torrent l'avait entièrement nettoyé et il se sentait nu comme un ver.

Il reprit la route.

Bien vite, il comprit les problèmes que posait ce changement de décor. À chaque pas, les buissons épineux lui déchiraient la peau. Ses pieds glissaient sur les mousses sèches, pulvérulentes, qui se défaisaient sous sa foulée. Quand il voulait se raccrocher à une branche, elle cédait et lui restait brusquement dans la main.

Il continua néanmoins d'avancer jusqu'au soir, le regard fixé sur l'aire invisible du Turul.

Le quatrième jour débuta par une chaleur de plomb. Le soleil semblait ivre et écrasait la terre de ses rayons ardents. Farkas sentit les écorchures de la veille sécher et cuire sur ses flancs. Sa peau, déshabituée de la brûlure du jour, devint écarlate.

Quand le chasseur s'affaissa, il sentit qu'il irradiait de chaleur.

Il y eut un soir et il y eut un matin.

Stupide, le sans-tribu poursuivit sa route. Il en avait oublié jusqu'à son nom, l'objet même qu'il traquait au péril de sa vie. La caverne n'était plus très loin désormais.

Sa fatigue était si grande qu'il perdit connaissance en plein midi.

Il ne se rendit compte de cet évanouissement que lorsque des becs lui pincèrent la peau. Ouvrant un oeil, l'homme aperçut les mêmes corbeaux noirs qui

cherchaient à le dévorer.

Bouche close, il les repoussa. Ses mains saisirent des cailloux qu'il leur jeta à la tête. Deux oiseaux noirs tombèrent, le crâne fracassé. Les autres s'enfuirent.

Farkas songea soudain qu'il aurait pu user de ce subterfuge pour attirer de nouveau le Turul jusqu'à lui. Mais l'animal était intelligent et ne se ferait jamais prendre deux fois à la même ruse.

La bouche sèche, le chasseur se remit sur ses pieds et continua d'avancer vers la cime.

Le sixième jour, Farkas acquit la certitude d'avoir atteint l'aire du rapace. Alors, il s'arrêta quelques instants. Atteindre l'ennemi à découvert serait impossible. Il avait la peau rouge, écorchée. Il puait l'homme.

Par chance, il y avait un endroit que les hasards de la montagne laissaient presque toujours dans l'obscurité, une sorte de mare, issue peut-être de la fonte des neiges et que la chaleur n'avait jamais réussi à faire évaporer.

Le chasseur s'en approcha.

Dès qu'il fut auprès du marigot, il entendit un grouillement. Plusieurs serpents étaient venus y boire. Farkas les vit disparaître en sifflant.

Une fois certain d'être seul, il se pencha pour recueillir un peu d'eau croupie dans ses mains. Il avala quelques gorgées. Puis, plongeant ses doigts dans les profondeurs de la flaque, il en ramena une boue épaisse et gluante dont il se couvrit de la tête aux pieds. Sa peau devint d'un brun verdâtre, terreux.

Enfin, le chasseur se tourna vers l'ancre obscur du Turul.

Il franchit la dernière distance qui le séparait de sa proie. En cet instant, la fatigue n'existait plus. Il haussa son corps jusqu'à la bouche sombre et se campa dans l'entrée, son ombre s'étirant sur le nid de branchages.

L'oiseau gigantesque dormait.

Si ses yeux perçants étaient sans pareils, son ouïe était mauvaise et une couche de limon avait suffi à tromper son odorat. Écrasé par la solennité du moment, Farkas demeura immobile.

L'endroit exhalait des relents pestilentiels de charogne. On en apercevait des reliefs éparpillés, ossements encore couverts çà et là de lambeaux de chair. Le chamois avait été presque entièrement dévoré.

L'homme fit un pas en avant et l'oeil du prédateur s'alluma, terrible. La pupille brûlait de fièvre. Le Turul était malade.

Quand Farkas parla, il ne reconnut pas sa propre voix :

« Je suis venu te trouver, Grand Turul. Les chamanes sont morts. Il n'y a plus personne à qui obéir, à qui montrer la voie. L'ancien monde disparaît et tu dois disparaître avec lui... »

L'oiseau le fixait toujours, sans marquer de réaction. Pourtant, le sans-tribu était sûr qu'il le comprenait.

« J'aurais voulu te combattre loyalement, mais je n'en avais plus la force. J'ai dû recourir à des manoeuvres mesquines. D'abord, cette carcasse que j'ai laissée pour toi. Mais ce n'est pas tout. Avant de disposer le chamois, j'avais rempli ses entrailles d'aconit. Je savais que cette plante ne te tuerait pas mais t'affaiblirait suffisamment pour me laisser une chance. »

Un éclair de compréhension passa dans le regard du Turul. Le rapace parut hocher la tête et se redressa. À l'intérieur de la grotte, il ne pouvait pas s'envoler. Ce fut à ce moment seulement que Farkas remarqua la blessure qui lui barrait le poitrail. C'était une plaie vive, suintante, enflammée. István racontait qu'il avait frappé là avec sa lance dorée. En tant d'années, l'entaille n'avait jamais guéri.

Soudain, l'oiseau gigantesque passa à l'attaque. Battant des ailes, il essaya d'assommer le chasseur. Désarmé, l'homme se jeta sur le côté pour éviter le coup. Il dut

ensuite rouler de l'autre côté pour esquiver le bec énorme qui claqua à son oreille.

La main de Farkas tomba sur un os. Par réflexe, ses doigts se refermèrent dessus. Il brandit la côte devant lui, recourbée à la manière d'un sabre.

Le Turul avait replié ses membres en protection et attendait désormais que le sans-tribu prît l'initiative. Dans cette position, il était impossible d'atteindre un organe vital.

Farkas voulut viser les yeux mais, l'animal étant gigantesque, il manquait d'allonge pour le toucher.

Les deux adversaires tournèrent lentement, l'un en face de l'autre. Ils s'observaient en silence.

Tout à coup, avec une rapidité effarante, le Turul prit appui sur ses ailes et projeta ses serres en avant. Farkas ne dut sa survie qu'à un réflexe qui lui fit mettre son bras gauche en protection. Les griffes se refermèrent sur le membre et le serrèrent comme un étau. La chair éclata au niveau du coude et du sang ruissela sur le sol.

De sa main libre, l'homme chercha à poignarder son ennemi mais l'os ne cessait de glisser sur la cage thoracique. Pourtant, le Turul sentit le danger et recula.

Farkas put constater qu'il n'avait fait que tailler dans le plumage sans occasionner de blessure profonde. Son propre bras était gonflé et violacé. Il ne résisterait pas à un autre assaut.

De nouveau, les assaillants se dévisagèrent. Le chasseur entendait sa propre respiration qui résonnait sourdement dans la grotte.

Le Turul attaqua de nouveau.

Il déploya ses ailes et se prépara à projeter ses serres en avant. Cette fois, Farkas était prêt. Profitant du court moment où la poitrine de l'oiseau était exposée, il se précipita contre son adversaire et se colla à lui.

Les ailes battirent autour de lui, les serres lui griffèrent les jambes, mais il s'était abrité du plus dangereux. Le duvet qui couvrait le ventre de l'animal était étonnamment doux.

Soudain, le bec frappa le chasseur à l'épaule. Il sentit qu'on lui pinçait atrocement l'attache du cou, qu'on lui labourait le muscle.

Farkas s'agrippait à l'oiseau de toutes ses forces. Il prit le temps de viser la plaie déjà creusée par István. Soit la pointe passerait entre deux côtes, soit elle s'enfoncerait dans le sillon tracé par la sainte Lance.

Dès qu'il eut trouvé la cible, le sans-tribu planta l'os et le poussa entièrement à l'intérieur.

Le Turul hurla de douleur et cessa de le martyriser. L'animal et l'homme, tous deux étroitement embrassés, tournèrent sur eux-mêmes. Le grand oiseau tituba et chuta en avant.

Avec horreur, Farkas se sentit basculer dans le vide. Il comprit qu'ils avaient avancé jusqu'au seuil de la grotte et qu'ils tombaient ensemble.

Chapitre 39

Automne 1032

Audiens autem hoc Keisla regina iniit consilium cum Buda uiro nephando et festinantissime misit nuncium nomine Sebus filium ipsius Buda ad carcerem, in quo Vazul detinebatur. Sebus itaque preueniens nuncium regis effodit oculos Vazul et concauitates aurium eius plumbo obturauit.

Chronica Hungarorum

La reine ne trouvait pas le sommeil. Après s'être agitée longtemps dans son lit, elle avait fini par se lever et déambuler sur les remparts de Veszprém.

Le jour se levait à peine sur les bois alentour. Un long trait orangé barrait l'horizon de part en part et les rares nuages déchiquetés qui flottaient dans le ciel s'éclairaient peu à peu. On aurait dit une forêt inversée, tant leurs renflements nébuleux rappelaient les formes des frondaisons.

Rien n'était plus à sa place depuis longtemps.

Gisela posa ses mains sur la pierre encore froide des fortifications. C'était ici que tout avait commencé, trente-cinq années auparavant, quand Koppány avait mis le siège devant la cité. Sarolta était encore régente du royaume. Elle avait laissé une empreinte indélébile que même sa mort n'avait pas réussi à effacer. À tout instant, on croyait voir surgir au détour d'un couloir sa

mince silhouette. La mère d'István marchait toujours d'un pas pressé et son rythme rapide se reconnaissait entre mille.

La reine était douce, elle n'avait rien de cette brutalité nomade. Trop différentes, les deux femmes ne s'étaient jamais réellement liées. Un temps, la mort des enfants les avait rapprochées mais cela n'avait guère duré. Et puis Sarolta était morte. Mais son ombre continuait de hanter les couloirs.

Gisela songea à son époux. Le roi ne se remettait pas de la mort de son fils. Il s'enfermait dans le chagrin. Ses capacités avaient diminué. Jubilante, elle n'était pas certaine qu'il puisse encore tenir les rênes de l'État. Il était triste de voir un souverain brillant tomber dans une telle déchéance, à la fois physique et morale. À de nombreux égards, le pays n'était plus dirigé comme il convenait. On murmurait à la Cour, des rumeurs de complots se répandaient dans les villes.

Face à cela, le roi, au lieu de se rapprocher de sa femme, l'avait éloignée. Il préférait sans doute être seul à regarder le royaume sombrer. À Veszprém, Gisela se sentait reléguée. Après toutes ces années de conseils, de discussions entre époux, elle ne pouvait se contenter d'assister impuissante aux événements.

Un cavalier apparut dans le loin. Il arrivait par la route de Fehérvár.

La reine le regarda approcher, soulevant un nuage de poussière derrière lui. Finalement, il se posta à la verticale du rempart. Il avait reconnu la souveraine.

« Ma dame, je suis le fils de Buda !

— Je sais, répliqua-t-elle. Je descends. »

Il aurait été difficile de ne pas reconnaître le rejeton du palefrenier suprême tant il ressemblait à son père. Les deux hommes possédaient le même corps trapu, le même visage rond, les mêmes yeux chafouins.

Gisela se dépêcha de gagner la porte. Il ne fallait pas que le cavalier ameute toute la forteresse.

Une fois en bas, elle ordonna de faire ouvrir les battants de bois. Le fils de Buda avait déjà mis pied à terre et saluait sa reine.

« Ma dame, fit-il après avoir vérifié que nul ne pouvait les entendre, je vous apporte des nouvelles de votre époux.

— Est-il... ?

— Non. Mais cette nuit, quatre conjurés ont pénétré dans sa chambre avec l'intention de le tuer. Mon père dit qu'un signe du ciel les a empêchés de commettre un meurtre. Le roi s'est réveillé et a fait emprisonner les assassins. Leur procès aura lieu aujourd'hui. Le palefrenier suprême a obtenu le pardon de son souverain. Vers midi, il enverra un cavalier à Nyitra pour arrêter Vazul.

— Son nom a été évoqué ? »

Le cavalier baissa la tête, confus.

« Comment vous appelez-vous ?

— Sebes, ma dame.

— Eh bien, Sebes, ne perdons pas de temps. Il nous faut absolument arriver au château de Nyitra avant le messager du roi. »

Aussitôt, Gisela donna quelques ordres rapides. Elle partait en visite pour Bakony, sans doute passerait-elle la nuit dans l'ermitage de la forêt et ne rentrerait-elle que le lendemain. Le noble Sebes l'accompagnerait tout ce temps ; elle n'avait pas besoin d'escorte.

Avec une célérité étonnante, on prépara une belle monture pour la reine et on l'assista pour se hisser sur la selle. Ses jambes étaient disposées du même côté du cheval et ses pieds reposaient sur une planchette. Une telle assise interdisait toute autre allure que le pas. C'est pourquoi les deux cavaliers partirent lentement vers l'orée du bois.

Dès qu'ils eurent atteint le couvert des arbres, Gisela,

l'air décidé, sauta à terre.

« Ôtez-moi cette selle, Sebes !

— Mais, ma dame, comment pourrez-vous monter ?

— Ne vous en occupez pas. »

Vaincu par le ton péremptoire, l'homme s'exécuta.
L'armature de cuir glissa vers le sol.

« À présent, aidez-moi à me remettre sur le dos du cheval. »

Héberlué, Sebes hésita.

« Vous allez monter à cru, ma dame ?

— Ai-je vraiment le choix ? »

Dès qu'elle fut remontée sur son bai brun, à peine séparée du flanc de l'animal par une couverture, la reine partit au galop et son voile blanc flotta derrière elle comme une traîne.

Ils chevauchèrent longtemps. Sebes avait parfois du mal à tenir l'allure imposée par la souveraine.

Les forêts, à présent débarrassées des lueurs rougeâtres de l'aurore, conservaient pourtant des teintes rousses. L'automne était déjà là. Des feuilles tombaient, sèches, sur l'humus et craquaient sous la pression des sabots. Cela formait une sorte de neige ocre et grossière qui pleuvait sans discontinuer sur leur passage. Bientôt, les arbres seraient entièrement nus et l'hiver envahirait le pays.

Dans l'après-midi, après avoir galopé sans répit depuis la matinée, ils furent en vue de la place-forte de Niytra. Contrairement aux forteresses de Veszprém, Estzergom ou Fehérvár, l'édifice n'était pas bâti en pierre. C'était une construction de bois et de terre juchée sur un monticule artificiel. De hautes palissades l'entouraient, renforcées de fossés continus.

Les hommes en faction leur ouvrirent immédiatement

l'entrée. Sebes descendit de cheval pour soutenir la reine. Vazul, averti de leur arrivée, se présenta pour les accueillir. Son front se plissa d'une ride inquiète quand il reconnut Gisela.

« Que s'est-il passé ?

— Parlons à l'intérieur », ordonna la souveraine.

Ils pénétrèrent rapidement dans une salle basse et mal éclairée. On referma la porte derrière eux.

« Eh bien, ma dame, pouvez-vous m'expliquer ?

— Votre complot a échoué, Vazul. »

Les mâchoires de l'ispán se contractèrent.

« Ainsi, cet imbécile de Buda s'est montré incapable de mener notre projet à bien ? »

Sebes se raidit et ses articulations blanchirent sur le pommeau de son épée. Gisela l'apaisa en le frôlant de la main.

« Ils ont manqué de chance. Certains murmurent qu'une apparition s'est interposée entre eux et le roi.

— Foutaises ! s'écria Vazul. Excuses de lâches ! »

Dans sa colère, il n'avait toujours pas reconnu Sebes pour le fils de Buda.

« Il n'est plus temps de se lamenter sur les erreurs passées. Tournons-nous vers l'avenir. En ce moment même, le tribunal royal juge les conjurés. Ils seront sans doute condamnés à avoir les mains tranchées par leur propre épée. Votre nom a été cité, Vazul...

— Peu importe ! Je ne crains pas István. Le roi est vieux et malade. La Cour ne veut plus de lui. Mes troupes sont aguerries. Elles ont combattu contre l'armée de Konrad. Le pays a besoin d'un homme fort et je serai celui-là !

— Mon ami, calmez-vous, reprit la reine. Songez que l'on va venir vous arrêter sous peu. Un messager est peut-

être déjà en route. Nous sommes venus vous avertir avant l'irréparable. »

L'ispán se redressa, l'oeil flamboyant.

« Est-ce que vous parleriez de fuir ? À moi ? Ma dame, songez à ce que vous dites ! Vous semblez redouter la colère d'un roi agonisant et sénile. Après quarante années de pouvoir, les Kazars assassinaient leur chef. Nous devrions en faire autant. Le temps d'István est terminé. Il a bien travaillé pour le pays mais mon tour est venu. J'ai le droit pour moi. Je suis l'héritier des Árpád !

— J'ai entendu parler d'un homme qui tenait les mêmes propos que vous. Il est mort depuis longtemps...

— Vous me comparez à Koppány ? »

Effaré, Vazul recula. Il regarda le visage inchangé de la petite reine dont les traits ronds et doux n'accusaient pas son âge.

« C'est vous, ma dame, qui m'avez poussé à me dresser contre le roi. Je me rappelle très bien cette soirée sur les remparts de Fehérvár. Vous aviez accepté de m'épouser si je faisais de vous une veuve.

— Jamais je n'ai dit une telle chose.

— Comment ? Je vous ai parlé à coeur ouvert ce soir-là, tandis que les autres se livraient au festin. Et votre fils était encore en vie.

— Vous vous trompez », trancha Gisela imperturbable.

À présent, elle avait l'impassibilité et la dureté du marbre. L'ispán lui-même fut effrayé.

« Qui êtes-vous ? balbutia-t-il. Je ne vous connais pas ! »

La reine fit un signe à Sebes, dont Vazul avait totalement oublié la présence. Le fils du palefrenier suprême l'assomma du plat de l'épée.

« Attachez-le solidement », ordonna la souveraine.

Sebes ne posa pas de question et obéit. Il disposa l'homme inconscient dans un fauteuil, les bras liés aux accoudoirs, le tronc enchaîné au dossier.

« Je ne veux pas qu'il crie. »

Le fils de Buda hocha la tête et plaça un chiffon dans la bouche de son prisonnier.

« À présent, allez préparer ce dont nous sommes convenus. »

Sebes s'inclina une nouvelle fois et sortit. Toute la manoeuvre n'avait duré que quelques secondes. La reine et l'ispán demeurèrent seuls. Gisela attendit qu'il veuille bien se réveiller. Elle tourna un moment dans la pièce, grimaçant devant la pauvreté du décor.

Un geignement attira son attention. Vazul avait ouvert les yeux et la fixait avec épouvante. Elle revint vers lui, le regard glacial.

« Crois-tu que je me suis adressée à toi pour que tu échoues ? Tu parlais de Koppány tout à l'heure mais tu ne mérites même pas d'avoir ton nom à côté du sien. Lui a eu le courage d'affronter István sur un champ de bataille. Il n'a pas attendu, caché dans son château, que d'autres aient assassiné le roi à sa place. Pensais-tu réellement que ton petit complot serait couronné de succès ? »

Elle eut un ricanement très éloigné de son rire habituel.

« C'est fini, Vazul. Ta conjuration a avorté. La main de la justice va se refermer sur toi. Seuls les vainqueurs ont raison. Je ne fais que précéder la décision du tribunal royal. »

Alors que l'ispán tentait de se défaire de ses liens, la reine attrapa son épée et la soupesa.

« Cela devrait faire l'affaire », murmura-t-elle.

Elle leva une première fois la lame et l'abattit sur le poignet droit de l'homme. Le manchot poussa un hurlement étouffé par son bâillon.

« Tu as été inefficace, montre-toi au moins courageux. »

Le tranchant frappa une seconde fois et la main gauche tomba à terre. Avec des gestes maîtrisés, la reine enveloppa les moignons dans des linges imprégnés d'onguents. Elle pansa soigneusement les deux plaies. Une larme coula de son oeil et tomba sur le sol poussiéreux.

« Je suis désolée, Vazul. J'aurais voulu que cela se passe autrement. Ces bandages t'empêcheront de te vider de ton sang, mais je te conseille de faire cautériser tes blessures au plus vite. »

Le tissu blanc se tachait déjà de rouge. L'ispán, très pâle, luttait pour ne pas s'évanouir. Il dévisageait son bourreau à la recherche d'une réponse. La reine s'approcha de lui.

« Il faut encore une condition pour que tu ne puisses plus jamais exercer le pouvoir. »

Alors, la souveraine planta ses deux pouces dans les yeux de Vazul. L'ongle en avant, elle appuya de toutes ses forces, jusqu'à sentir les globes éclater sous la pression. Un peu de sang gicla et éclaboussa le voile immaculé de Gisela.

Elle retira ses doigts, collant d'une substance visqueuse, et alla les essuyer sur un manteau.

« Ne m'en veux pas, je ne fais qu'appliquer la sentence royale. Ne préfères-tu pas que j'en sois l'exécutrice ? Songe à ceux que tu as envoyés en ton nom dans la chambre du roi. Ils subissent le même châtiment en cet instant précis. Mais les mains qui les touchent sont celles d'inconnus. »

Le bâillon empêchait Vazul de respirer par la bouche, mais le sang qui coulait de ses orbites creuses, s'accumulait sous les ailes du nez et il en reniflait des gouttes, au risque de s'étouffer. Gisela passa sur le côté pour lui parler à l'oreille.

« N'est-ce pas étonnant comme la roue tourne, Vazul ? Il y a quelque temps encore, j'étais une mère comblée.

J'ai eu quatre enfants et tous sont morts. Toi, tu te voyais déjà roi. Tu n'es plus qu'une figure horrible qui effraiera les hommes sur son passage. »

L'ispán gémit de nouveau. Le visage de la reine s'éclaira.

« Ah, tu t'inquiètes pour tes propres fils. C'est touchant. Tu te demandes si je vais les faire assassiner eux aussi. Tu sais qu'István a accepté de les laisser partir. Mon époux n'a jamais su s'attaquer à la progéniture de ses ennemis. C'est arrivé avec Koppány, Gyula, Ajtony et maintenant avec toi. Selon moi, c'est une faiblesse. »

Elle se rapprocha encore de sa victime. Sa bouche lui effleurait presque le pavillon de l'oreille.

« Je vais te confier un secret, Vazul. Je vais laisser partir Béla, ainsi qu'András et Levente. Tu te demandes pourquoi ? C'est pourtant simple. J'espère que tes fils reviendront bientôt pour venger leur père. J'espère que ce pays sera à feu et à sang et qu'il disparaîtra à jamais dans les ténèbres dont il n'aurait jamais dû sortir. Si mes enfants n'ont pas vécu, nul ne doit leur survivre. »

La reine se redressa, passant le dos de sa main sur la joue de Vazul.

« Quant à toi, qui t'es cru mon amant, je ne puis t'abandonner ainsi. Tu risques de crier partout que j'ai été ta complice, que j'ai trahi le roi. »

Elle soupira.

« Je pourrais te trancher la langue pour t'empêcher de parler. Mais je préfère t'enfermer en toi-même. Sans mains, sans yeux, tu pourras encore crier. Mais je veux que ce ne soit plus que des cris inarticulés, des gurgissements de bête. Ainsi, nul ne te croira... »

Sur ces mots, Sebes rentra dans la pièce. Il portait une sorte de pot de métal dans lequel flottait un liquide noir, épais et fumant. Le fils de Buda eut un sursaut en apercevant la triste figure de Vazul, mais il ne se permit aucune remarque.

« C'est prêt, ma dame.

— Bien. Donnez-moi le creuset. »

Elle attrapa l'objet après avoir enfilé des gants épais. Pendant ce temps, Sebes maintenait la tête de leur victime penchée sur le côté. Gisela revint auprès de l'ispán et versa le plomb en fusion dans le creux de l'oreille. Il y eut un grésillement et une odeur de chair brûlée.

Les deux tortionnaires attendirent un instant, puis on lui inclina le cou dans l'autre sens et le second tympan fut noyé sous le métal noir. Vazul s'évanouit sous la douleur. Il ressemblait à une grossière ébauche d'être humain.

« Détachez-le. »

Une nouvelle fois, Sebes s'exécuta sans broncher. Il ôta le bâillon, imprégné de salive et de sang. Puis, d'un regard, il interrogea sa reine.

« Partons, dit-elle froidement. Notre tâche est terminée. À présent, il ne nous dénoncera plus. Essayons d'être rentrés à Veszprém pour le soir. »

Ils quittèrent la pièce, abandonnant derrière eux le corps mutilé qui respirait encore.

Chapitre 40

Fleuit autem eum sanctus rex Stephanus et uniuersa
Hungaria inconsolabiliter planctu magno ualde.

Chronica Hungarorum

Des comètes passaient dans son champ de vision. Elles fendaient l'air, traçant des rais rougeâtres sur la fine paroi des paupières.

« Je suis tombé », songea-t-il.

Après ces fulgurances, le monde redevenait noir pour une seconde. Puis une nouvelle étoile filante traversait la nuée, jetant des feux éphémères sur le monde.

Farkas ouvrit enfin les paupières. Il comprit que c'était le soleil qu'il voyait dévorer l'espace. Ce qui lui semblait des éclairs n'était en fait que l'alternance du jour et de la nuit.

Peu à peu, sa situation lui revint. Il était nu, étendu face au ciel d'un bleu limpide. Sa peau, heureusement recouverte de boue, n'avait pas grillé comme celle d'un animal à la broche. Ses lèvres cependant étaient gonflées et crevassées par le manque d'eau.

Son épaule élançait douloureusement mais elle ne saignait plus. Un gros caillot violacé, devenu croûte, s'était formé à l'endroit où le bec avait fait éclater le derme. Il remua le bras. Rien n'était cassé.

Son dos l'inquiétait davantage. Il l'avait déjà brisé une fois, en Transylvanie, dans le clocher de ce monastère

byzantin. Plusieurs années avaient été nécessaires pour qu'il en retrouve l'usage. Aujourd'hui, Duna n'était plus là pour l'aider.

Le cavalier tenta de contracter ses muscles qui répondirent à ses ordres. Il était allongé sur un lit duveteux. Le Turul ! Son corps s'immobilisa. Si l'oiseau était simplement assommé, il ne fallait pas le réveiller.

Avec d'infinies précautions, Farkas commença à rouler lentement sur le côté. Bientôt, il sentit le sable brûlant sous sa paume. L'aile du monstre frémit. Dès qu'il fut entièrement dégagé, le chasseur bondit le plus loin possible.

Il atterrit près d'une pierre, s'en saisit et se releva pour faire face à son adversaire.

Le Turul gisait sur le dos. À l'éclat terne de ses pupilles, on ne pouvait douter qu'il était mort. La chute avait dû le tuer et il avait dans le même temps amorti celle de Farkas.

L'homme s'assura qu'il avait bien un cadavre devant lui. Il le poussa du pied sans obtenir de réaction. Puis son regard monta vers le pic qu'ils avaient dévalé ensemble. On apercevait l'endroit, bien plus haut, où se creusait l'entrée de son aire. Le saut avait été vertigineux. Peut-être que les plumes de l'oiseau avaient ralenti la descente. Il ne voyait pas d'autre explication à ce miracle.

Farkas lâcha le caillou qu'il brandissait toujours. Son regard erra sur le paysage désolé de la puszta. Elle avait déjà pris les couleurs de l'automne, ces teintes brûlées, ocres. Les herbes se faisaient plus rases et plus rares encore.

Que faire ? La réussite d'un chasseur demeurait toujours incertaine tant qu'il ne rapportait pas de preuve. La grande carcasse devait retourner à Fehérvár, être présentée à István. Ainsi, tous sauraient que c'était la fin d'un monde. Le premier objectif du sans-tribu consistait à atteindre l'un des bras du Körös. Privé de cheval, d'armes, de vêtements, il ne pouvait compter

que sur ses propres ressources.

Farkas se pencha et attrapa les deux gigantesques serres. Il commença son voyage en tirant le cadavre derrière lui.

La route fut extrêmement dure.

Le soleil ne lui laissait pas un moment de répit. Malgré la saison, la chaleur demeurait étouffante dans la steppe. C'était à peine si, parfois, une brise fraîche se soulevait. Les grandes ailes étendues du Turul frottaient sur le sol, soulevant des nuages de poussières. Le chasseur n'avança qu'au prix d'un effort exténuant.

Le soir, il tomba sans même prendre le temps d'allumer un feu ou de chercher de la nourriture. Le sommeil le prit aussitôt, insondable.

Au milieu de la nuit, Farkas s'éveilla en sursaut. Il rêvait que son oiseau avait repris vie et cherchait à l'entraîner dans quelque gouffre sombre. L'homme ouvrit les yeux et se trouva face aux yeux phosphorescents d'un loup gris.

C'était un animal solitaire, famélique. Dans sa détresse, il s'était attaqué à la charogne et avait alerté le chasseur en essayant de s'enfuir avec une proie trop grande pour lui.

Le sang de Farkas ne fit qu'un tour. Il s'empara d'une pierre aux arrêtes tranchantes et la jeta à la tête du prédateur. Le silex atteignit l'animal qui recula en poussant un gémissement. Il lança à son rival un regard de reproche. Après être demeuré un moment immobile, le loup disparut.

Le sans-tribu voulut attendre d'être sûr que la bête avait disparu, mais la fatigue fut la plus forte. Ses paupières se fermèrent.

Au matin, il s'éveilla et trouva la dépouille à peu près intacte. Une odeur douceâtre de décomposition commençait à monter dans l'air. Après avoir fait son repas de racines, il repartit, tractant le Turul aux ailes

déployées.

Jamais la puszta n'avait semblé si déserte ; on aurait dit que la faune se cachait à l'arrivée du chasseur. La steppe s'étalait à l'infini, absurde dans son immensité vide. Le paysage prenait des allures métaphysiques. Ce n'était plus la Plaine, c'étaient l'Espace et le Temps ; ce n'était plus Farkas, c'était l'Homme traînant son passé derrière lui.

La deuxième jour s'avéra plus épuisant encore. Le chasseur manquait de sommeil et de nourriture. La soif le tenaillait.

Soudain, alors que la nuit tombait lentement sur l'horizon bariolé, un murmure s'éleva, indistinct. Farkas calma les sifflements de sa respiration et tendit l'oreille. Cela ressemblait à des chuchotements, comme si des esprits se dissimulaient dans les roseaux là-bas et se moquaient de lui.

Il lâcha les serres et courut aveuglément. D'un bras fébrile, il repoussa les tiges qui se dressaient devant lui. Il enjamba des flaques, ses pieds s'enfonçant dans des bloues visqueuses. Enfin, la vue se dégagea et le Loup d'István poussa un rugissement triomphant.

La rivière ! La rivière était là, tranquille. Il avait atteint l'un des bras du Körös. Recueillant l'eau entre ses mains jointes, il l'avalait à longs traits. Puis, son estomac ne supportant pas ce liquide trop froid, il rendit tout.

Plus tard, il recommença à boire par petites gorgées. Les lueurs du couchant rasaient la surface des flots, les irisant de couleurs flamboyantes.

Affamé, le chasseur se fit pêcheur.

Il ne bougea pas de sa position, enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille. Il attrapa une branche qui flottait non loin. Puis, d'un geste rapide, il attrapa l'un des gros insectes qui voletaient autour de lui pour lui sucer le sang. Une fois assuré que sa prise était morte, il la déposa à un endroit où le courant formait un léger tourbillon. Les déchets flottants se prenaient là et y

demeuraient longtemps. L'appât étant en place, Farkas leva son bâton et se figea.

Puis, il attendit.

Pendant ce temps, le moucheron mort dansait sur les rides des remous. Au loin, le soleil disparaissait dans des tremblements de lumière dorée.

Soudain, une carpe monta des profondeurs et tenta de happer sa proie. Dès que ses dents se refermèrent, Farkas frappa de toutes ses forces. Il heurta le dos du poisson, le tuant sur le coup. Le ventre écaillé remonta à la surface.

Le pêcheur empoigna le cadavre et retourna vers la rive. Les eaux froides avaient drainé ses forces. Une fois revenu auprès du Turul, il mordit directement dans la chair élastique. Ce n'était pas la première fois qu'il se contentait de viande crue. Un goût de vase et de sang lui envahit la bouche. Jamais il n'avait rien mangé de si délicieux.

Quand il acheva son festin, la nuit était tombée. Refroidi, Farkas chercha à s'enrouler dans l'une des ailes de l'oiseau mais celles-ci s'étaient raidies et il fut impossible de les tordre. De guerre lasse, le sans-tribu se glissa sous les remiges que le transport n'avait pas encore arrachées et s'endormit.

Il se leva avant l'aube car il savait qu'une longue journée l'attendait. Une bonne partie de la matinée fut consacrée à recueillir les plus grosses branches qui flottaient sur le Körös. Les rondins irréguliers s'alignèrent sur le bord. Quand il y en eut une quantité suffisante, le Loup d'István moissonna les roseaux et se mit à en tresser les fibres pour fabriquer des cordes. Cela lui occupa l'après-midi. Ce ne fut qu'au crépuscule qu'il parvint à lier ensemble les morceaux de bois et former ainsi un radeau de fortune.

Quand l'obscurité fut trop profonde, il cessa le travail et reprit aux premières lueurs de l'aurore.

Le Turul fut placé sur l'esquif. Un bâton, plus fin et plus long que les autres, servirait de gaffe pour diriger le

radeau. Enfin, Farkas poussa son ouvrage dans la rivière. Il n'avait plus qu'à descendre le courant et se laisser glisser jusqu'à la Tisza. C'était le meilleur moyen de transporter l'énorme masse de l'oiseau sans y laisser sa vie.

Les eaux du Körös étaient calmes et peu profondes. Le chasseur décida de ne pas s'arrêter pour la nuit. Il dormit, flottant sur la rivière, les yeux fixés sur les étoiles sans nombre.

Le quatrième jour se passa sans incident. Le lit s'élargissait et les flots, avec la profondeur accrue, s'opacifiaient jusqu'à devenir noirs. Avec le soir, le ciel aussi virait lentement au noir.

Une éclaboussure alerta Farkas au moment où il allait se rapprocher du rivage. Un étrange grouillement s'était formé à l'extrémité d'une aile du Turul, laquelle dépassait du radeau et trempait dans l'eau. L'homme se pencha sur le remous pour apercevoir une geule large et plate, hérissée de barbillons et surmontée d'yeux minuscules. Effrayé, le chasseur frappa au moyen de sa gaffe. En vain. Il compta trois ou quatre silures qui tentaient tour à tour d'arracher des morceaux du Turul, comme s'ils refusaient que son corps quitte la rivière.

Ces carnassiers, qui dépassaient parfois le poids d'un homme, étaient réputés pour leur voracité. On racontait qu'ils étaient capables de dévorer une oie entière. Un jour, un cheval avait été mordu par l'un d'eux à la jambe et s'était noyé. Les femmes qui lavaient le linge au bord des rivières se plaignaient souvent que les poissons-chats leur arrachassent les vêtements des mains.

La surface fut zébrée de coups, la plupart manquant leur cible. Il fallait surveiller tous les côtés à la fois. On voyait parfois un flanc vert-brun qui se profilait avant de passer sous le radeau. Le combat dura jusqu'au coucher du soleil, moment où les silures s'enfoncèrent dans les profondeurs du Körös. Il était temps : le bâton du sans-tribu venait de se rompre.

Farkas, épuisé, examina le rapace géant. Une partie de l'aile avait été emportée mais, pour le reste, le corps demeurait à peu près intact. Le Loup d'István s'effondra. La fatigue l'empêchait de réfléchir. Il se contenta de s'allonger sur le dos et de s'endormir sous la caresse de la voûte étoilée.

Un grondement le réveilla.

Il reconnut le bruit des rapides. Des rochers affleuraient çà et là. Privé de sa gaffe, Farkas était impuissant. Il se cramponna désespérément aux rondins, comme s'il espérait en maintenir la cohérence par la seule force de ses bras.

L'embarcation échappa aux premiers écueils mais, dès que le courant s'emballa, elle frôla les rochers qui taillèrent des ronds dans l'écorce. Il y eut un premier choc, puis un autre. Les cordes de jonc tressé grincèrent.

Une énorme pierre se dressait au milieu de la rivière, séparant les eaux en deux. L'esquif s'y fracassa. Les liens cédèrent et l'un d'eux, fouettant Farkas au visage, lui ouvrit la joue. Tout se disloqua. Éperdu, le Loup d'István agrippa la serre du Turul et tira de toutes ses forces. Il refusait d'abandonner sa dépouille au Körös. Les tourbillons paraissaient aspirer le cadavre vers le fond. Farkas lutta contre la rivière qui cherchait à le noyer avec son trophée. Il se débattit, déploya des ressources surhumaines.

À la faveur d'une vague, il fut rejeté vers la rive et sa main se resserra sur une poignée d'ajoncs, l'autre serrant toujours la patte du rapace. Un instant, l'homme et l'eau luttèrent pour la possession du Turul. Le combat était inégal et pourtant l'homme finit par l'emporter. Farkas parvint à ramener le corps vers le bord et à le hisser au sec.

Là, une fois encore, il tomba, évanoui.

Son sommeil dura sans doute plusieurs jours. Une entêtante odeur de fumée le réveilla.

« Alors, tu l'as eu », murmura une voix.

Farkas reconnu à la fois le timbre de Vadász et ses relents pestilentiels. Ouvrant les yeux, il vit un homme aux traits fatigués qui taquinait les braises du bout d'un bâton.

Le chasseur chercha le Turul des yeux. L'action conjuguée du soleil et de la poussière avait terni le plumage. Quant à l'eau, elle avait dégonflé le duvet. L'oiseau semblait bien plus petit désormais. Il exhalait des fragrances de putréfaction.

« Oui, je l'ai eu... »

— Cela n'a pas dû être facile de le transporter jusqu'ici, remarqua Vadász.

— Toute la puszta s'est liguée contre moi. »

En reportant son attention sur son interlocuteur, Farkas remarqua que le sol était jonché de grands crânes blancs. Les immenses cornes en forme de lyres trahissaient l'identité des aurochs. Ne sachant que dire, il se tut.

« Tu retournes auprès du roi, Loup d'István ? »

— Je lui rapporte cette dépouille. Ainsi, il ne craindra plus pour la vie de son fils. »

Vadász lui jeta un regard interloqué.

« Tu ne sais donc pas ? »

— Qui donc ? »

— Le prince est mort. Il a été tué à la chasse. Par des sangliers. Certains murmurent qu'un táltos avait pris la forme de cette bête sauvage pour l'attaquer. Tout le pays l'a pleuré, l'épouse d'Imreh est morte une semaine après lui, mais le roi... Il est inconsolable. Il reste dans sa forteresse de Fehérvár et n'en sort plus. Pour certains, il est déjà en compagnie des anges... »

Farkas n'écoutait qu'à demi. Il sentait le sol se dérober sous lui.

« Quand est-ce arrivé ?

— Je l'ai appris au printemps mais la mort remonte à l'année dernière. »

Le sans-tribu observa de nouveau le trophée qu'il apportait à son roi. La vieille plaie occasionnée par la sainte Lance grouillait de vers blanchâtres. La carcasse pourrissante ne tenait plus que par la peau ; c'était une outre vide. Ainsi, tout cela avait été vain. Il avait traqué et exécuté les hommes de la Meute, brisé le vieux Vatha, assassiné Duna et le Turul. Il s'était parjuré.

« J'ai tué tout ce que j'aimais... », murmura-t-il pour lui-même.

Le soir tombait déjà sur la steppe magyare. Entre chien et loup, on ne distinguait que des ombres grises qui oscillaient à l'horizon.

« Vadász, pourquoi n'es-tu pas rentré auprès de ta femme et de tes enfants ? »

L'autre eut l'air surpris.

« Je t'ai dit que je ne pouvais repartir avant de m'être refait. Mais ça ne sera plus très long maintenant. Ils arrivent.... Les aurochs sont là... Tu les entends ? »

Farkas prêta l'oreille et ne perçut que le silence de la Plaine. Vadász le regardait avec des yeux fous :

« Oh, il y en a des centaines ! Jamais je n'ai vu un troupeau comme ça... On se croirait revenu au bon vieux temps. Regarde ! »

Il tendit le doigt vers le lointain. Le Loup d'István n'apercevait que des squelettes luisant dans le crépuscule.

« Tu les vois, toi aussi, n'est-ce pas ? fit Vadász, soudain inquiet.

— Oui, répondit finalement le cavalier. Des centaines de têtes.

— Des milliers, tu veux dire ! »

Il eut un sourire édenté. Farkas se leva. Lui aussi poursuivait un fantôme. Sans se l'avouer, il n'espérait qu'une chose : revoir Duna. Mais elle était bel et bien morte. Son corps était tombé des remparts de Fehérvár. Plus jamais elle ne reviendrait. La fin du Turul marquait celle de la táltos et celle du Loup d'István. Plus rien ne le retenait désormais dans le monde des vivants.

« Tu pars ? s'étonna Vadász. Tu ne restes pas avec moi pour chasser les aurochs ? Il y en a assez pour deux, tu sais...

— Je te les laisse tous. Moi, je retourne vers la steppe.

— Et le Turul ? »

Farkas lança un dernier regard vers le cadavre de l'oiseau géant. Mais la nuit semblait l'avoir déjà dévoré. Alors, le sans-tribu tourna le dos aux derniers rayons du soleil et s'en alla vers l'est.

Chapitre 41

Été 1038

Stephanus Vngrorum rex in die assumptionis sanctae
Mariae terminum fecit carnalis uitae.

Annales Altahenses

Les jours passèrent en foule. Ils tombaient avec la nuée du soir, s'écoulaient sur le pays, ruisselaient en cascades pour former des mois, qui eux-mêmes grossissaient jusqu'à devenir des années sous l'oeil implacable du soleil.

La vie du roi n'était plus qu'une longue agonie. Retiré dans son palais d'Esztergom, il fuyait les arêtes tranchantes de ses souvenirs. Mais tous les châteaux se ressemblaient.

Les saisons se succédaient et le souverain ne changeait plus. Abîmé dans la douleur et la contemplation, il avait blanchi de peau et de cheveux. Un fantôme en sursis.

La mort lui échappait. István avait beau la réclamer dans chacun de ses gestes, dans la moindre de ses attitudes, Dieu lui refusait ce dernier réconfort.

Cerné par les complots, le fils de Géza voyait son royaume s'écrouler autour de lui, tel un chêne dont on abat les branches une à une. Le temps émondeur lui ôtait ses soutiens. Le roi était nu.

Il ne parlait plus ; on le crut aphasique.

Personne cependant n'osait plus lever la main sur le saint en partance. On le savait protégé du Seigneur. Des forces mystérieuses oeuvraient pour le maintenir en vie alors que tous les murmures réclamaient sa mort. Les uns voulaient pour lui la suprême délivrance d'un corps trop torturé. D'autres attendaient ce jour pour se lancer à la conquête du pouvoir.

Au milieu de cette conspiration silencieuse, István était seul, triste et malade. La vie s'accrochait néanmoins à l'intimité de ses fibres. Il priait tout le jour et méditait la nuit. Des visages anciens, tant aimés, revenaient le hanter imperturbablement. Parfois une larme coulait sur sa joue sèche. Aussitôt les profondes rides de son visage la capturaient dans leurs ravines et la drainaient.

Un matin, le roi s'éveilla de cette fade somnolence qui, chez les vieillards, remplace le sommeil. Les murs étaient déjà brûlants des feux de l'été et il grelottait dans son lit immense.

Le souverain sut qu'il allait mourir aujourd'hui. Son attente prenait fin. Il s'éteindrait doucement, ne laissant derrière lui que des regrets.

Une figure se tenait sur le côté, muette. Lentement, István tourna la tête et reconnut Gisela.

Elle avait bien changé. Son visage demeurait pâle et doux, épargné par les injures du temps. Son voile en soulignait l'ovale charmant. Pourtant ses yeux avaient des éclairs flamboyants, des feux cruels qu'il ne lui connaissait pas. Il avait déjà aperçu cette lumière terrible dans d'autres prunelles.

« Tu n'es pas ma femme », murmura-t-il.

La souveraine ne répondit rien. La voix d'István avait cette résonnance rouillée des objets qui n'ont pas servi depuis trop longtemps.

« Tu portes les traits de mon épouse bien-aimée, mais ce regard appartient à quelqu'un d'autre... »

Il se tut, cherchant dans ses souvenirs. C'était très ancien, dans l'obscurité d'une tente, un soir d'été. Il était encore jeune.

« On t'a amenée devant moi. J'avais rêvé d'un arbre et d'un cerf. Tu étais plus proche de la bête que de l'homme. On t'appelait tálto. C'était toi, n'est-ce pas ? »

Gisela ne broncha pas. Puis, après un long silence, une longue immobilité, elle hocha lentement la tête.

« Il est si tard, murmura le roi. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Tu croyais que je ne voyais rien, sans doute. Que je m'aveuglais jusqu'à ne pas remarquer que mon épouse n'était plus là. Je ne sais quand tu l'as remplacée mais mon cœur me disait qu'une autre guidait les gestes de ma Gisela. Elle ne m'aurait jamais trahi pour cette brute de Vazul. Quant au traitement que tu lui as fait subir, elle aurait été incapable de l'infliger. Oui, je suis au courant de ton expédition punitive... »

Il soupira. La reine demeurait mutique.

« Je me suis demandé longtemps ce qui avait motivé ton acte. Ma seule explication était que tu avais fomenté cette conjuration avec lui et que, après son échec, tu ne voulais pas le voir parler. J'ai fait fouiller dans tes appartements. Cela t'étonne ? Il me reste encore un peu de jugement. Quelques serviteurs me sont toujours fidèles. J'ai découvert dans tes papiers des lettres, adressées à l'empereur Konrad, l'encourageant à attaquer le pays magyar. »

István se tut un instant, ferma les yeux. Il avait trop parlé et sa bouche était sèche. La femme n'avait pas bougé. Figée comme une statue, elle scrutait le roi.

« Tu dois t'interroger. Pourquoi, malgré tout cela, ai-je continué à n'en rien dire ? Pourquoi ai-je insisté plusieurs fois auprès de Pietro Orseolo pour qu'il te laisse en paix une fois que je ne serai plus ? Pour quelle raison l'ai-je fait jurer de te protéger ? C'est pourtant simple... »

Une grimace de douleur déforma le visage du roi.

« Les rares fois où je t'ai rencontrée au cours de ces dernières années, à mesure que mes soupçons grandissaient à ton égard, j'ai surpris, à certains moments, des mouvements, des mimiques qui t'échappaient et qui étaient ceux de ma reine adorée. Tu as peut-être le pouvoir d'habiter des corps, chamane, mais tu n'as pas celui d'annihiler une âme. Ma femme est toujours là, en toi. Elle se bat pour exister. Je le vois dans tes yeux. Parfois, j'y lis un peu d'amour. Cela ne dure qu'un instant mais je ne m'y trompe pas. C'est elle que je protège même si, depuis trente ans, je vis avec un fantôme. »

Le roi et la reine se dévisagèrent longuement. Finalement, Gisela détourna le regard. István serra les dents.

« Tout ce que tu as fait, le Turul que tu as déchaîné contre moi, la mort de mes enfants, la disparition de mon épouse, tout cela je te le pardonne. Je ne veux pas partir avec la haine au coeur. Quant à toi, tu as tout gagné : je n'ai plus rien. Mes enfants sont morts, ma mère aussi, ma femme a disparu, mon corps me trahit et je n'ai pas la force de retenir un royaume qui se défait de toutes parts. Ta vengeance est accomplie, táltos, ta victoire est totale. Même le successeur que tu m'as encouragé à nommer ruinera le pays. Il sera un tyran, n'est-ce pas ?

— Oui », dit simplement Duna.

Le souverain gémit. Ses doigts se crispèrent sur les draps tachés de sueur.

« Je n'ai plus que la peau sur les os. Mon corps semble déjà un squelette, táltos. Je voudrais te demander une faveur. Montre-moi ma famille. Laisse parler un peu la Gisela que tu retiens prisonnière. Accorde-moi de m'entretenir avec mon fils défunt ! »

Elle ne répondit pas. Dans un accès de désespoir, le roi se redressa péniblement sur sa couche et attrapa la main de son épouse.

« Je t'en prie, chamane ! Tu en as le pouvoir, je le sais. Pour venger un père, tu as brisé un homme, détruit son royaume. Cela ne te suffit-il pas ? Souviens-toi que dans cette jurta, il y a plus de quarante ans, je t'ai accordé la vie sauve. Je t'ai rendu la liberté. Ton honneur ne te commande-t-il pas de me retourner la faveur ? »

Les lèvres serrées, la reine se dégagea sèchement de la poigne qui l'étreignait. Le dégoût se lisait sur son visage.

« Tu oses parler d'honneur ? cracha-t-elle. Toi qui as fait dépecer le corps de mon père pour qu'il ne retrouve jamais le repos après la mort ? Toi qui m'as fait assassiner par l'homme que j'aimais ? Toi qui as traqué mon peuple jusqu'à le réduire à néant ? Toi qui t'es acharné à éradiquer nos divinités et nos croyances ? Toi qui as réussi à humilier le noble Vatha en ne lui laissant même pas la gloire de mourir au combat ? »

Fulminante, elle se leva.

« Tu m'accuses d'avoir détruit un royaume quand tu as effacé tout un peuple. Nous étions les Magyars Noirs et nous n'existons plus. Tes hommes ont colonisé nos terres, insulté nos morts ! Tu nous as vendus au Dieu pâle ! Sois maudit, István, pour ce que tu as accompli ! »

Duna recula, son ombre grandissait sur le mur d'en face, prenant des proportions gigantesques.

« Je suis fière de ce que j'ai fait. Pour chaque coup que tu as porté contre nous, j'ai répliqué. Pour chaque pierre que tu posais, j'en renversais une. N'est-ce pas ce que te dit ton livre ? OEil pour oeil, dent pour dent ! Pour un père tué, je t'ai pris une mère. Pour un avenir détruit, je t'ai arraché tes héritiers ! Je ne regrette rien... Tu te rappelles ce rêve que je t'ai envoyé jadis. Peut-être que tu vis encore dans ce cauchemar. Peut-être que rien de tout cela n'est arrivé. Je veux que tu te demandes, dans les derniers instants qu'il te reste, si tu as vraiment effectué ce que tu crois avoir réalisé. Derrière chaque miracle de ton Dieu pâle, il n'y a peut-

être qu'un tour de magie païenne. Ton royaume ne serait qu'une illusion ! »

Essoufflée, elle se tut pour reprendre sa respiration. Dans son agitation, son voile avait glissé et quelques mèches de cheveux blonds dépassaient. De curieux reflets noirs s'y dessinaient parfois. La reine s'adossa à la pierre blanche. Quand elle reprit la parole, sa voix devint un susurrement.

« Notre Turul est mort... Farkas n'est pas revenu... Et me voilà clouée à ce corps étranger, avec la voix geignarde de ta reine qui me murmure sans cesse à l'oreille. Tu n'es pas le seul à avoir tout perdu. Je n'ai plus rien. Le pays dans lequel je suis née n'existe plus. Tu l'as balayé. »

Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit et sortit.

István demeura seul. Ses paupières se fermèrent. Tout était fini. Il pouvait mourir à présent. Pourtant son âme n'était pas en repos. Le doute le torturait, les paroles de la chamane lui revenaient sans cesse. Sa couronne qui le protégeait des attaques magiques n'était-elle pas sacrée ? N'avait-il pas pas bâti avec ses mains et son sang ce pays ? Et l'agonie se prolongeait, affreuse, lui coupant le souffle, lui tordant les entrailles, lui déchirant les muscles. Il voulut appeler mais sa voix était trop faible. Personne ne viendrait plus l'assister dans ce moment terrible. Tous, ils l'avaient déserté. Les prêtres qui avaient recueilli sa dernière confession s'étaient ensuite éloignés de lui. Dieu lui-même demeurait sourd à ses prières. Son abandon était total. Une vie de labeur, de richesses, de victoires, aboutissait à cette suprême déréliction. Personne n'échappait à la noire solitude, pas même les souverains de ce monde. Si seulement la souffrance pouvait lui laisser un peu de répit !

Soudain, une main fraîche se posa sur son front brûlant.

Le roi attendit un peu, n'osant interrompre la caresse. Il reconnaissait le doux mouvement des doigts effleurant sa tempe.

« Gisela, est-ce toi ?

— Oui. »

Il ouvrit les yeux et reconnut son épouse. Son coeur se serra comme s'il allait s'arrêter.

« Tu es venue...

— Oui, mon roi.

— Quel jour sommes-nous ?

— Le quinzième du mois d'août.

— L'Assomption de la Sainte Marie...

— Oui, mon roi.

— C'est un cadeau que le Seigneur m'accorde ! »

Cette fois, la reine ne répondit pas. Elle continua simplement à frôler doucement la peau ridée de son mari.

« Est-ce que Imreh a pu venir ? s'enquit-il.

— Il est là, derrière moi. »

La souveraine s'effaça et un jeune homme s'avança, souriant. Il était beau et le soleil auréolait ses cheveux.

« Mon père, fit-il en mettant un genou à terre et en embrassant la main parcheminée.

— Mon enfant, je suis heureux que tu nous aies rejoints. »

István désigna une tache rouge qui s'élargissait sur la tunique du prince.

« Est-ce que tu serais blessé ? s'inquiéta-t-il.

— Ce n'est rien, père. Dès que vous vous sentirez mieux, nous partirons chasser ensemble. Les bois sont giboyeux en cette saison.

— Nous irons bientôt, mon fils. Bientôt. »

Imreh se fit plus grave, presque solennel.

« Il y a là quelqu'un qui voudrait vous parler. Acceptez-vous de le recevoir ? »

— Bien sûr. Qu'il entre. »

C'était Farkas. Il tenait dans son poing une masse de plumes que l'on ne distinguait pas bien dans le contre-jour.

« Mon roi, je vous ai apporté la tête du Turul. Désormais un seul Dieu règne sur le pays des Magyars. Vous avez vaincu.

— Tu devrais la montrer à ma mère, suggéra le souverain. Elle en dormira mieux.

— C'est déjà fait, mon roi. Sarolta dit qu'elle se sent soulagée.

— Bien, bien... »

István sentit que le sommeil arrivait. Son regard se brouillait sous l'effet des larmes de joie. La lumière entraînait à grands flots par la fenêtre, elle passait même à travers les pierres. Des chants célestes tombaient des cieux.

Les anges étaient là. Les nombreuses silhouettes rassemblées autour du lit prenaient des allures évanescentes, elles flottaient dans l'air à la manière de parfums capiteux. Au loin, on entendait des trompettes claires qui faisaient vibrer les nuées et les écartaient pour découvrir l'azur immaculé des hautes sphères.

Le roi s'éleva au-dessus de son corps. Les êtres ailés le guideraient jusqu'au repos. Ils s'envolèrent au-dessus du château d'Esztergom. Là-bas, au-delà du fleuve Duna, s'étendait la Grande Plaine.

István aurait bien aimé la survoler une dernière fois. Il apercevait les herbes jaunes et vertes de la steppe, et des cavaliers parcourant les immenses étendues

désertes. C'était un beau royaume.

Dans son dernier souffle, le roi espéra que le paradis
ressemblerait à la puszta.

Épilogue

Isti enim, VII. principales persone erant uiri nobiles genere, et potentes in bello fide stabiles. Tunc pari uoluntate Almo duci sic dixerunt : « Ex hodierna die te nobis ducem ac preceptorem eligimus. Et quo fortuna tua te duxerit, illuc te sequemur. » Tunc supra dicti uiri pro Almo duce more paganismo fuis propriis sanguinibus in unam uas ratum fecerunt iuremantum. Et licet pagani fuissent, fidem tamen iuramenti quam tunc fecerant inter se, usque ab obitum ipsorum seruauerunt.

Anonymus, *Gesta Hungarorum*

Les ombres s'approchaient du souverain épinglé contre l'arbre. Et le roi sanglota :

« Pourquoi ne pas me tuer ? Pourquoi cette torture ? On m'a déjà vaincu à Zámoly, on m'a crevé les yeux ! Par deux fois, j'ai été chassé du pouvoir. D'abord par Sámuel Aba, puis par les fils de Vazul, aidés de Vatha. Les fils de Gyula ont conspiré contre moi. Même Gerardo a oeuvré pour ma perte !

— Gerardo Sagredo est mort, dirent les voix.

— Comment ?

— Des guerriers de Vatha l'ont arrêté vers Kelenföld. Ils l'ont reconnu, percé d'une lance et jeté dans la Duna, au bas de la colline, lesté d'une lourde pierre... »

Le souverain n'ajouta rien. Il semblait qu'une force inconnue

emportât tous ceux qui avaient lutté pour le pays magyar. Sámuel Aba, Vatha, Bonyha, Bolya : tous morts. Bientôt, lui-même ferait partie de ces disparus.

Le blessé releva la tête, comme un dernier défi à ses assassins.

« Toi, leur chef, je t'ai reconnu. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois à la cour de mon oncle. On t'appelait le Loup d'István.

— C'est moi, répondit Farkas.

— Tu avais disparu. Pourquoi es-tu revenu ?

— Il me restait de l'ouvrage à achever, sire. »

Pietro Orseolo sentait ses forces décliner. Ses jambes cédaient sous lui et les pointes de flèches lui déchiraient les paumes. Il poussa un cri de douleur.

« Toi aussi, tu penses que j'ai trahi l'héritage d'István ? Que je suis un tyran ?

— Tu es un tyran qui a trahi l'héritage du roi. Mais ce n'est pas pour cette raison que nous te poursuivons.

— Vraiment ? Vous voulez, comme Vatha, comme Sámuel Aba, retourner à une foi païenne ?

— Encore une fois, tu ne comprends pas ; christianisme et paganisme n'ont plus aucune importance. Laisse-moi te conter une histoire. »

Pietro entendit le cavalier s'approcher, jusqu'à lui parler à l'oreille.

« Quand les Magyars sont arrivés dans la puszta, ils étaient guidés par Álmos, le père d'Árpád. Le fejedelem avait été vaincu par les Petchénègues. Il avait passé les quarante ans de règne. Aussi devait-il mourir. Mais il n'était pas seul. Six autres vezér l'accompagnaient, dirigeant chacun leur tibu. Ces hommes avaient conclu entre eux un pacte de sang. Ils avaient ouverts leurs veines et versé le liquide sacré dans un récipient auquel ils avaient bu tour à tour. Ce serment les engageait au-delà de leur mort à protéger

leur peuple. Ces hommes se nommaient Tas, Huba, Ond et Kond, Töhötöm, Előd. Et Álmos. »

Le roi déchu ouvrit la bouche, stupéfait. Il commençait à comprendre. L'homme poursuivit :

« Quand Álmos fut exécuté, ses six amis moururent avec lui. Ils chevauchèrent un moment sur les terrains de chasse de leurs ancêtres avant d'être rappelés. Le serment les empêchait de goûter au doux repos de la mort. Ils revinrent à l'appel d'une táltos. De nouveau, le peuple était menacé. Cette fois, ils portaient les noms de Piaca, Bátnaj, les frères Révhely, Szármanya, Rostó...

— Et Farkas, termina Pietro Orseolo. Vous étiez la Meute ! Mais c'est toi qui as capturé tes propres compagnons, qui les as pendus !

— La situation s'avérait différente. Le peuple magyar était divisé. Notre groupe lui-même fut partagée. J'ai fini par me rallier au pouvoir du fejedelem, je me suis associé à István parce que j'ai cru en lui. La Meute et moi avons suivi des chemins opposés, chacun pensant respecter son serment et défendre le peuple. Seule ton attitude tyrannique a su restaurer notre unité.

— Je croyais que tu n'étais pas venu pour moi !

— Une fois de plus, nous avons été appelés par la táltos que as trahie en la dépouillant de tous ses biens, en l'assignant à résidence à Veszprém, malgré toutes tes promesses. Elle a dû s'exiler en Bavière l'an dernier et se retirer dans le couvent de Niedernburg.

— La reine Gisela ? », souffla le souverain, béant.

Pietro voyait enfin tout ce qui lui avait échappé. On murmurait dans le pays que le Loup d'István était épris de la chamane, fille de Koppány. Même après sa mort, la táltos avait poursuivi sa vengeance auprès du roi.

« Tu l'aimes encore.

— Bien sûr, dit Farkas. Mais je ne la reverrai pas. Le travail de la Meute est presque terminé. Nous allons retrouver la Plaine des Morts, au pied de l'Arbre-Monde.

— Il vous suffit de me tuer.

— Oui. Ensuite nous serons libérés de notre serment. »

Malgré sa souffrance de ses mains déchirées, Pietro Oresolo chercha à comprendre.

« Le peuple n'aura donc plus besoin de vous ? »

Farkas eut un rire grave et froid.

« Ton aveuglement ne t'a pas rendu visionnaire. Ne vois-tu pas que les Magyars sont clivés à présent ? Deux peuples coexistent : celui d'István et celui de Koppány. L'un est tourné vers le Dieu pâle, l'autre vers les divinités ancestrales. L'un habite dans des châteaux, l'autre parcourt les steppes. Le chagrin nous accable et nos dos sont courbés. Nous sommes irréconciliables, Pietro. Notre pays sera toujours éternel et éphémère, glorieux et obscur, grand et humble. C'est notre malédiction désormais. Quand nous croirons en être enfin débarrassés, elle reviendra peser sur nos épaules. Dans deux cents, cinq cents, neuf cents ans, nous existerons encore mais nous serons vaincus, envahis, malheureux... »

Le roi proscrit perçut le soupir de son interlocuteur. Ses forces l'abandonnaient. Il savait que Farkas avait raison.

« Je vous demande une chose encore, dit Pietro Orseolo. Quand vous m'aurez tué, faites porter mon corps à Ilona, ma mère. Elle réside à Pécs.

— Ce sera fait », répondit le Loup d'István.

À l'instant même où il prononçait ces mots, le frottement d'une corde se fit entendre, suivi du sifflement de l'empennage dans l'air. Percé au flanc, le roi exhala un gémissement. Il ne souffrait pas.

Dans son dernier instant, il crut voir de nouveau. Ses yeux morts lui montrèrent une ombre vague et pâle qui planait sur la Plaine et une autre, plus sombre, qui errait mornement sous l'immense ciel noir.

Budapest

Novembre 2009-Avril 2010

Postface

Since my aim is to give a coherent picture of Stephen and his life, I have often had to turn to hypothesis in order to bridge the gaps created by the silence of sources*.

György Györffy, *King Saint Stephen of Hungary*

Vers la toute fin des années 1990, j'ai entendu un rock-opéra qui racontait l'affrontement entre István et Koppány. Les auteurs et compositeurs, célébrités en Hongrie, s'étaient amusés à donner un style musical à chaque personnage : István chantait des airs pop, tandis que Koppány rugissait du rock&roll. Ce fut l'un de mes premiers contacts culturels avec la Hongrie et ma première rencontre avec le personnage de saint Étienne.

Depuis, j'ai pu constater que ce roi, quasi ignoré en France, est une figure incontournable en Hongrie. La Saint-Étienne, célébrée le 20 août, est d'ailleurs l'une des trois fêtes nationales hongroises. On retrouve le souverain sur les billets de banques de 10 000 Forint. Sa couronne orne le blason du pays.

Bien souvent, sur mille ans d'histoire, István (Étienne en français, Stephen en anglais) a incarné la nation hongroise. Cependant, son époque demeure mal connue et de nombreux points restent encore obscurs.

Ses aventures m'ont immédiatement intéressé. L'affrontement presque fraternel qui ouvre son règne

était riche en possibilités dramatiques. Plus tard, j'ai été fasciné par le destin de ce roi qui, malgré la réussite indéniable de ses entreprises, était confronté au deuil. Le fait que le chagrin du roi après la mort de son fils ait ainsi traversé les siècles est le second aspect qui m'a convaincu d'en faire une histoire.

Avec le temps, la documentation s'accumulant, le combat entre István et Koppány en est venu à refléter à mes yeux les paradoxes de la Hongrie que j'ai découverte depuis. J'ai aujourd'hui le sentiment que le pays reste encore scindé entre les aspirations contradictoires de l'un et de l'autre et qu'il ne s'est jamais complètement remis de cette déchirure.

Toutes ces raisons m'ont poussé à écrire ce livre en réunissant les thèmes qui me tenaient à coeur : la Hongrie et la fantasy. Ceci est donc un roman de fantasy historique. L'ordre a son importance.

Il s'agit d'abord d'un roman. Quand j'ai eu le choix dans la chronologie entre différentes dates, j'ai choisi celles qui m'arrangeaient pour mon récit. Par exemple, on peut situer la soumission d'Ajtony en 1008 ou en 1028-1030. J'ai choisi la datation haute pour ramasser la conquête d'István sur quelques années seulement.

Autre exemple : on ne connaît pas la nature exacte des Hongrois Noirs, soumis et convertis vers 1008-1010. J'ai suivi l'une des hypothèses qui veut que l'on désigne par là les tribus installées à l'est, par opposition aux Hongrois Blancs, installés à l'ouest. J'ai ensuite accentué cette opposition jusqu'à lui donner un sens plus politique qu'ethnique : les Hongrois Noirs sont ceux qui se réclament de la culture nomade et païenne.

Le deuxième point est la fantasy soit, pour le dire brièvement, la présence de la magie. Le chamanisme des premiers Hongrois m'a servi pour donner plus de corps à l'affrontement spirituel que constitue aussi la prise du pouvoir par István. La magie m'a permis d'expliquer les points mystérieux de l'histoire, notamment la mort des enfants d'István, celle de Sarolta ou encore les actes de la reine.

Certaines sources noircissent le portrait de Gisela en l'accusant d'avoir mutilé Vazul. J'ai repris cette tradition, alors que les historiens s'accordent à dire qu'il s'agit très probablement d'une manipulation. En effet, les chroniques qui rapportent ce comportement ont été écrites au moment où ce sont les descendants de Vazul qui règnent en Hongrie. Ils n'avaient donc pas intérêt à insister sur le fait que leur ancêtre avait été châtié par István. D'où un déplacement de la responsabilité de l'horrible punition vers son épouse.

Enfin il s'agit, en troisième lieu, d'un roman historique. Les citations sont là pour montrer que je m'appuie sur des sources. La plupart se trouvaient dans la biographie d'István par Marie-Madeleine de Cevins mais je suis allé en chercher d'autres par moi-même, notamment les plus fantaisistes tirées de la *Gesta Hungarorum* d'Anonymus. Toutes ont été retraduites et adaptées pour le roman.

Les lieux et les personnages qui apparaissent dans ce roman ont réellement existé (à l'exception, bien sûr, de Farkas, Duna et des membres de la Meute qui sont issus de mon imagination). J'ai donné, pour les personnages, les noms de leurs pays d'origine. Ainsi, le Szent Gellért des Hongrois a repris son patronyme italien de Gerardo Sagredo. Les noms de ville sont pour beaucoup anachroniques car j'ai renoncé au latin pour leur préférer des noms hongrois, même s'agissant de villes qui sont désormais en Roumanie, en Slovaquie ou en Croatie.

On peut encore voyager en Hongrie et partir à la découverte des traces de l'histoire que je relate. À l'est, on trouvera les ruines de Sarmizegetusa et de Porolissum. L'endroit où le chevalier Hermann s'arrête est la future Sibiu (*Hermannstadt* en allemand). Certains paysages sont toujours là : que ce soit le Jardin du Dragon dans les Apucènes ou les carrières dans le village de Fertőrákos, où Farkas rencontre respectivement les hommes de la Meute et l'armée de Konrad.

On peut encore visiter la colline d'Esztergom où se situait la citadelle d'István et profiter de sa vue sur le Danube.

La ville de Fehérvár (devenue Székesfehérvár) renferme toujours le tombeau d'István et celui de ses descendants.

C'est à Budapest que l'on trouvera le plus de témoignages de ce passé. La colline Gellért est celle d'où a été lancé le malheureux Gerardo Sagredo. La sainte Dextre, la main momifiée d'István, est toujours conservée comme une relique dans la basilique Saint-Étienne. La couronne royale a été transférée au Parlement, quand bien même il s'agit d'un ouvrage postérieur au règne d'István. La description que je donne de la couronne d'István se fonde sur une représentation présente sur la chasuble tissée par Gisela et qui devint par la suite un manteau de couronnement (on la trouve au Musée national hongrois).

Pour terminer, je souhaiterais remercier ici tous ceux qui m'ont aidé à mener ce projet à bien.

Tout d'abord, mon épouse qui m'a fait découvrir la Hongrie.

Puis, Thibaud Eliroff, mon éditeur, qui m'a offert l'opportunité de transformer ce projet en livre.

Et enfin tous ceux qui y ont apporté leur contribution, à un moment ou à un autre, en particulier Benoît Mazingue, Claire Joubaire, Charlotte Bousquet, Margit Varga, Olivier Monnot, Zsuzsanna Szergejev, Clément Goutagneux et Zoltán Maros.

*Comme mon but était de donner d'Étienne et de sa vie une image cohérente, j'ai souvent dû recourir à des hypothèses pour combler les lacunes occasionnées par le silence des sources.

Traduction des citations latines

Prologue

Seigneur, délivre-nous des flèches des Magyars ! (*Prière de Modène*)

Première partie : Le Prince

Chapitre 1

Le père d'István s'appelait Géza ; c'était un homme extrêmement cruel qui tua de nombreuses personnes dans un accès de colère. Quand il devint chrétien, il affronta avec véhémence l'opposition de ses sujets pour renforcer cette foi, et effaça son péché ancien par son zèle à servir Dieu. (Thietmar de Merseburg, *Chroniques*)

Chapitre 2

Lorsqu'il eut dépassé la prime adolescence, son père convoqua les chefs du pays magyar et, après une réunion de concertation, fit nommer son fils István à la tête du peuple pour qu'il régnât après lui. (*Légende majeure de saint Étienne*)

Chapitre 3

C'était Koppány, fils de Zerénd le Chauve, qui, du vivant du prince Géza, le père du saint roi István, dirigeait un

duché. À la mort du prince Géza, Koppány voulut tuer saint István. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 4

À ceux dont il avait changé les erreurs, Adalbert de Prague imprima une ombre de christianisme. Le christianisme avait commencé sous Géza, mais c'était une religion souillée et mêlée de paganisme. (Bruno de Querfurt, *Vie de saint Adalbert*)

Chapitre 5

Certains nobles, chez qui régnait la débauche et la paresse du coeur, voyant qu'ils devraient abandonner leurs coutumes, méprisèrent les décisions du roi, poussés par un instinct diabolique, et leurs âmes s'en retournèrent à leurs anciennes habitudes de plaisir. (*Légende mineure de saint Étienne*)

Chapitre 6

L'empereur Otto permit à Géza de gouverner son royaume comme il l'entendait en lui conférant le droit de transporter partout la sainte Lance, comme le veut la coutume pour l'empereur en personne, et il lui céda comme reliques des clous de Notre-Seigneur ainsi que la lance de saint Maurice comme sa propre lance. (Ademar de Chabannes, *Histoire de prélats et des comtes d'Angoulême*)

Chapitre 7

À la mort du prince Géza, Koppány voulut s'unir à la mère du roi saint István en un mariage impur. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 8

En ce jour, Hunt et Patzmann vinrent pour ceindre d'une

épée le roi saint István dans le fleuve Garam, selon l'usage allemand. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 9

Sarolta buvait sans mesure, montait à cheval comme un soldat et tua un jour un homme de ses mains dans un accès de colère. Il vaudrait mieux qu'elle file la quenouille de sa main souillée et qu'elle réfrène sa fureur par la patience. (Thietmar de Merseburg, *Chroniques*)

Chapitre 10

Quand la mère d'Álmos était enceinte, une vision divine lui apparut dans un rêve sous la forme d'un turul qui, comme s'il était venu à elle, la féconda. Il lui fit connaître que, de son ventre, jaillirait un torrent et que, de ses reins, croîtraient de glorieux rois qui, cependant, ne se multiplieraient pas sur leur propre terre. Comme un rêve se dit *álmom* en langue magyare et que la naissance de ce héros fut annoncée dans un rêve, on l'appela Álmos. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 11

Saint István, après avoir rassemblé les nobles, implora l'aide de la miséricorde divine par l'intermédiaire de saint Martin. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 12

Ainsi, une fois le combat engagé, on lutta longtemps et courageusement dans un camp comme dans l'autre. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 13

Saint István fit découper Koppány en quatre morceaux :

il envoya le premier morceau à la porte d'Esztergom, le deuxième à celle de Veszprém, le troisième à celle de Győr, le quatrième enfin en Transylvanie. (*Chroniques des Hongrois*)

Deuxième partie : Le Roi

Chapitre 14

Dans la cinquième année qui suivit la mort de son père, István reçut la lettre contenant la bénédiction apostolique, après quoi les prélats et les clercs, les comtes et le peuple chantèrent les louanges en grand cortège, acclamèrent István, élu de Dieu, et le sacrèrent avec l'onction par le chrême, puis le couronnèrent heureusement avec la couronne de la dignité royale. (*Légende majeure de saint Étienne*)

Chapitre 15

Le prince saint István s'acquitta loyalement envers Dieu du vœu qu'il avait alors formulé car il décida, par un décret perpétuel, d'offrir au monastère de Saint-Martin l'entière population qui vivait dans la province du prince Koppány, la dixième part des enfants, des moissons et des troupeaux. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 16

Les descendants de Töhötöm possédaient la région de Transylvanie jusqu'à l'époque du roi saint István. Et ils l'auraient possédée plus longtemps encore, si Gyula le jeune, ainsi que ses deux fils Bolya et Bonyha, avaient bien voulu devenir chrétiens et ne s'étaient pas toujours opposés au saint roi, comme on va le voir dans ce qui suit. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 17

Le roi magyar István marcha contre son oncle maternel, le roi Gyula, avec une armée. (*Annales d'Hildesheim*)

Chapitre 18

Töhötöm, homme d'une grande prudence, envoya un homme rusé, père de Opaforcos Ogmand, afin que, se déplaçant discrètement, il examine la nature et la fertilité de la terre de Transylvanie. Quand le père d'Ogmand, éclaireur de Töhötöm, ayant avancé en cercles à la manière des loups, eut observé, autant qu'il était humainement possible, la qualité et la fertilité de la terre ainsi que ses habitants, il l'aima plus qu'on ne saurait le dire et revint très rapidement auprès de son maître. Quand il fut arrivé, il parla longuement à son maître de la bonne qualité de cette terre : parce qu'elle était irriguée par les meilleurs fleuves, dont il détailla les noms et les usages ; parce qu'on collectait de l'or dans ses sables et que l'or de cette terre était le meilleur ; et parce qu'on y extrayait du sel. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 19

Le roi István y installa un parent nommé Zoltán qui, par la suite, hérita de ces parties de la Transylvanie ; de là vient qu'on l'appelle communément : Zoltán de Transylvanie. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 20

Quand il se fut emparé de Gyula avec son épouse et ses deux fils, István convertit par la force son royaume au christianisme. (*Annales de Hildesheim*)

Chapitre 21

Les enfants qu'il lui avait donnés, Dieu les reprit innocents au seuil de l'enfance. (*Légende majeure de saint Étienne*)

Chapitre 22

Et quoique le pays fût assez spacieux, il ne suffisait pas pour nourrir une telle abondance de population, ni pour l'accueillir. C'est pour cette raison que les sept chefs, qu'on appelle les Hetumoger, ne supportant pas l'étroitesse des lieux, réfléchirent intensément à une solution. Alors les sept chefs se réunirent en conseil, tant et si bien qu'ils quittèrent le sol natal pour des terres qu'ils pourraient occuper et coloniser.

Les noms de ces sept héros étaient : Álmos, père d'Árpád ; Előd, père de Szabolcs, dont descend la lignée de Csák ; Kond, père de Kurszán ; Ond, père d'Ete, dont descend la lignée de Kalán et Kölcsé ; Tas, père de Lehel ; Huba, dont descend la lignée de Szemere. Le septième était Töhötöm, père de Horka, dont les fils furent Guyla et Zombor, dont descend la lignée de Maglód.

En l'an 884 de Notre-Seigneur, les sept chefs, qu'on appelle Hetumoger, partirent de la terre de Scythie en direction de l'Occident. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 23

De là, István lança une armée contre le Kán, chef des Bulgares et des Slaves, dont les populations habitaient des lieux protégées par des fortifications naturelles. Puis, après bien des peines et des travaux guerriers, il soumit tout de même le chef susmentionné et le fit exécuter. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 24

Le fils de Vatha, qui s'appelait János, suivant par la suite et pendant très longtemps la coutume religieuse de son père, réunit autour de lui de nombreux magiciens, voyantes et devins. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 25

Et la terre qui s'étend du fleuve Maros jusqu'au château d'Orsova, un certain duc nommé Glad et venu de Vidin en prit possession avec l'aide des Coumans ; de cette lignée naquit Ajtony. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 26

Cependant le roi István engendra certes plusieurs fils, mais parmi eux il eut un fils nommé Imreh. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 27

Ajtony ne se préoccupait pas du tout du roi. (*Légende majeure de saint Gérard*)

Chapitre 28

Le peuple hongrois penchait davantage en effet pour le culte païen que pour la foi chrétienne. (*Chroniques des Hongrois*)

Chapitre 29

Ajtony reçut son pouvoir des Grecs. (*Légende majeure de saint Gérard*)

Chapitre 30

Ajtony, longtemps après, à l'époque du roi saint István, fut tué par Csanád, fils de Doboka et neveu du roi, dans son château proche du Maros. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 31

On appelait la femme de Géza Beleknegini, c'est-à-dire « belle femme » en slave. (Thietmar de Merseburg, *Chroniques*)

Chapitre 32

Jamais je n'ai entendu parler de quelqu'un qui épargnât de cette manière ceux qu'il avait vaincus ; et à cause de cela, aussi bien face à une puissance plus glorieuse, que face aux autres, Dieu accorda à István une victoire complète. (Thietmar de Merseburg, *Chroniques*)

Chapitre 33

La sentence prononcée, on les emmena et on les pendit deux par deux aux carrefours de toute la région. (*Légende mineure de saint Étienne*)

Chapitre 34

L'empereur Konrad attaqua le roi István de Pannonie avec son armée. (*Annales de Würzburg*)

Chapitre 35

L'empereur, n'ayant pas la force de pénétrer dans un royaume si bien protégé par des fleuves et des forêts, rebroussa chemin, vengeance néanmoins l'injure qui lui était faite par d'assez nombreux pillages et incendies autour des frontières du royaume ; il pensait achever ce qu'il avait commencé à un moment plus opportun. (Wipo, *Geste de l'empereur Konrad II*)

Chapitre 36

Cette province, en effet, appelée Pannonie par le passé, parce qu'elle est fermée de tous côtés par des forêts, des montagnes et surtout l'Apennin, avec une plaine très large à l'intérieur, remarquable par la course de ses fleuves et rivières, plantée de bois remplis de toutes sortes de bêtes sauvages, est reconnue pour être aussi riche par la beauté naturelle de ses paysages

qu'abondante par la fertilité de ses champs, de sorte qu'elle apparaît comme le paradis de Dieu ou bien l'Égypte. (Otto de Freising, *Geste de l'empereur Frédéric*)

Chapitre 37

Imreh, fils du roi István, duc des Ruizes, déchiré par un sanglier au cours d'une chasse, périt d'une triste mort. (*Annales d'Hildesheim*)

Chapitre 38

Et leurs jeunes gens allaient chasser presque chaque jour. De là vient que depuis ce jour et encore aujourd'hui, les Magyars sont, à la chasse, meilleurs que les autres peuples. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Chapitre 39

Apprenant la nouvelle, la reine Gisela tint conseil avec Buda, homme criminel, et envoya un messenger nommé Sebes, le propre fils de Buda, à la prison où Vazul était enfermé. Ainsi, Sebes, devançant le messenger du roi, creva les yeux de Vazul et lui boucha les oreilles avec du plomb. (*Chronique des Hongrois*)

Chapitre 40

Le roi saint István pleura son fils, et le pays magyar tout entier fit de même, inconsolable, dans une lamentation immense. (*Chronique des Hongrois*)

Chapitre 41

István, roi des Magyars, au jour de l'Assomption de la Sainte Marie, vit la fin de sa vie charnelle. (*Annales d'Altaich*)

Épilogue

Ces sept chefs étaient des hommes de noble naissance, loyaux et capables à la guerre. Alors, d'un commun accord, ils dirent au vezér Álmos : « À compter de ce jour, nous t'élisons pour notre chef et guide. Et où ta fortune te conduira, nous te suivrons. » Alors lesdits hommes au vezér Álmos prêtèrent un serment qu'ils ratifièrent à la manière païenne, versant leur propre sang dans un unique récipient. Et, tout païens qu'ils fussent, ils ne s'en tinrent pas moins au serment qu'ils avaient prêté les uns envers les autres, jusqu'à leur mort. (Anonymus, *Geste des Hongrois*)

Table des personnages historiques

N.B. : Pour la prononciation correcte des noms hongrois, il faut tenir compte des points suivants :

- « s » se prononce « ch » ;
- « sz » se prononce « s » ;
- « zs » se prononce « j » ;
- « u » se prononce « ou » ;
- « j » se prononce « y » ;
- « ny » se prononce « gne » ;
- « gy » se prononce « die » ;
- « cs » se prononce « tch ».

Ainsi, István se dit « Ichtvân », Koppány se dit « Kop-pâgne », magyar se dit « madiar », etc.

1. Maison arpadienne

Álmos : prince suprême des Magyars, fondateur de la dynastie arpadienne ; père d'Árpád.

Árpád : prince suprême des Magyars ; fils d'Álmos et grand-père de Taksony.

Géza : prince suprême des Magyars ; père d'István.

Gizella : soeur d'István.

Ilona : soeur d'István.

Imreh : fils d'István.

István : prince suprême des Magyars, puis roi couronné ; fils de Géza et père d'Imreh.

Pietro Orseolo : neveu d'István et fils d'Ottone Orseolo.

Sarolta : princesse magyare ; soeur de Gyula, épouse de Géza et mère d'István.

Szerénd le Chauve : chef tribal magyar régnant sur la région de Somogy, au sud de la Transdanubie ; descendant d'Árpád et père de Koppány.

Taksony : prince suprême des Magyars ; petit-fils d'Árpád et père de Géza.

Vazul : cousin d'István.

2. Alliés d'István

Adalbert de Prague : moine de Bohême.

Astric : abbé puis archevêque.

Doboka : noble magyar.

Gerardo Sagredo : moine de Venise.

Gisela von Bayern : noble bavaroise ; épouse d'István.

Hermann : chevalier bavarois.

Hunt : chevalier bavarois.

Patzmann : chevalier bavarois.

Wezellin : chevalier bavarois.

Zoltán : noble magyar.

3. Ennemis d'István

Ajtony : chef tribal magyar dominant le sud de la Grande Plaine, surnommé le Prince des Magyars Noirs.

Bolya : fils aîné de Gyula.

Bonyha : fils cadet de Gyula.

Csanád : bras droit d'Ajtony.

Gyula : chef tribal magyar dominant la Transylvanie ; frère de Sarolta et oncle d'István.

János : fils de Vatha.

Koppány : duc de Somogy, chef tribal magyar dominant le sud de la Transdanubie ; fils de Szerénd.

Sámuel Aba : chef tribal magyar dominant le nord de la Grande Plaine.

Vatha : chef tribal hongrois dominant le centre de la Grande Plaine.

4. Dirigeants étrangers

Basileios II le Bulgaroctone : empereur byzantin de 960 à 1025.

Bolesław I^{er} le Vaillant : duc de Pologne entre 992 et 1025.

Heinrich II le Saint : duc de Bavière en 995, roi de Germanie en 1002 et empereur germanique entre 1014 et 1024.

Kán : chef des tribus slavo-bulgares installées au sud de la Transylvanie.

Konrad II le Salique : empereur germanique de 1027 à 1039.

Krešimir III de Croatie : roi de Croatie entre 1000 et 1030.

Otto III : empereur germanique de 996 à 1002.

Ottone Orseolo : doge de Venise ; père de Pietro Orseolo.

Tonuzoba : chef petchenègue.

Lexique des mots hongrois

Boszorkány : sorcière.

Fejedelem : prince suprême des tribus magyares.

Haj : cri de guerre des cavaliers magyars.

Ispán : comte dirigeant un comitat et chargé d'y appliquer les décisions royales.

Íz : esprit ancestral.

Jurta : tente équivalente de la yourte.

Kaftán : tunique longue et ample.

Kumisz : lait de jument fermenté.

Magyar : nom que se donnent les Hongrois.

Ongun : amulette magique et protectrice.

Pusztá : littéralement, le mot signifie : « nu, vide ». Il désigne la steppe hongroise

Táltos : chamane magyar.

Turul : oiseau mythique, à la fois faucon et autour.

Vezér : chef tribal, assumant en particulier des fonctions militaires.

Világfa : littéralement l'Arbre-Monde, qui joint la terre et le ciel.

Vizsla : race de braque hongrois.

Chronologie indicative

N.B. : Les passages en gras soulignent les périodes couvertes par les trois parties du roman.

895 Exécution rituelle d'Álmos. Arrivée des Hongrois sous la direction d'Árpád.

955 *Août* : Défaite d'Augsbourg et fin des incursions hongroises en Occident.

982 *Août* : Naissance d'István.

986 *Mai* : Naissance de Gisela de Bavière.

996 *Mars* : Mariage d'István et Gisela de Bavière.

997 *Avril* : Mort d'Adalbert de Prague.

***Mai* : Mort de Géza.**

***Juillet* : Bataille de Veszprém. Mort de Koppány.**

1001 *Août* : Couronnement d'István.

1003 *Septembre* : Soumission de Gyula.

***Décembre* : Mort des princes Otto, István et Agóta.**

1004 *Mars* : Soumission du Kán.

1006 Vazul est nommé comte de Nyitra.

1007 *Août* : Naissance d'Imreh.

1008 *Août* : Soumissions de Sámuel Aba et d'Ajtony.

***Septembre* : Mort de Sarolta.**

***Novembre* : Mariage de Gizella avec Sámuel Aba.**

1009 *Janvier* : Mariage d'Ilona avec Ottone

Orseolo, doge de Venise.

Octobre : Naissance de Pietro Orseolo.

1013 Rédaction des *Recommandations* à l'intention d'Imreh.

1015 Campagne de Basileios II contre les Bulgares.

1016 Attaque de Bolesław le Vaillant.

1017 Incursion des Petchenègues en Transylvanie.

1018 Campagne de Bolesław le Vaillant en direction de Kiev.

Transfert de la résidence royale d'Esztergom à Székesfehérvár.

1024 Avènement de l'empereur germanique Konrad II.

Gerardo Sagredo devient précepteur d'Imreh.

1026 Konrad chasse le doge de Venise Ottone Orseolo.

1030 *Avril* : Soumission de Vatha.

***Juillet* : Attaque de Konrad.**

1031 *Février* : refoulement de Konrad.

***Septembre* : Mort d'Imreh.**

1032 *Août* : Pietro Orseolo devient le successeur désigné d'István.

***Octobre* : Complot de Vazul.**

1038 *Août* : Mort d'István.

Avènement de Pietro Orseolo.

1041 Avènement de Sámuel Aba.

1044 Second avènement de Pietro Orseolo.

1046 Insurrection païenne de Vatha

Mort de Gerardo Sagredo.

Avènement d'András, fils de Vazul.

Mort de Pietro Orseolo.

1060 Mort de Gisela.

Bibliographie commentée

1. Marie-Madeleine de Cevins, *Saint-Étienne de Hongrie*, Fayard, 2004.

Sans cet ouvrage, le roman n'existerait pas. J'espère ne pas avoir trahi l'esprit de cette biographie qui m'a apporté tous les éléments nécessaires pour l'écriture de mon récit. J'ai repris la plupart des thèses proposées par Mme de Cevins. J'en conseille chaleureusement la lecture car le livre est simple, clair, agréable et d'un grand sérieux.

2. György Györffy, *King Saint Stephen of Hungary*, Columbia U.P., 1994.
3. Gyula Kristo, *Histoire de la Hongrie médiévale. Tome 1 : Le temps des Arpads*, Presses Universitaires de Rennes, 2000.

Faute de pouvoir les lire en hongrois, j'ai réussi à me procurer ces ouvrages dus aux deux grands biographes d'István. Bien sûr, il ne s'agit que d'un pis-aller car le premier livre est un résumé de la biographie originale et le second est un manuel plus général. Néanmoins, j'ai suivi quelques-unes de leurs hypothèses les plus séduisantes, certaines étant rapportées également par Mme de Cevins.

4. István György Tóth (dir.), *Mil ans d'histoire hongroise*, Corvina, 2003.
5. Paul Lendvai, *Les Hongrois. Mille ans d'histoire*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2006.
6. Miklós Molnár, *Histoire de la Hongrie*, coll. « Nations d'Europe », Hatier, 1996.

Ces trois livres m'ont permis de me faire une idée plus précise du contexte historique et de mettre en perspective certaines des thèses avancées par d'autres auteurs. L'essai de Paul Lendvai m'a paru particulièrement brillant. On peut le lire pour découvrir l'histoire de la Hongrie avec des points de vue toujours originaux et passionnants.

7. Sándor Csernus, Klára Korompay (dir.), *Les Hongrois et l'Europe. Conquête et intégration*, Publications de l'Institut Hongrois de Paris, 1999.
8. Collectif, *Hungaria Regia (1000-1800). Fastes et défis*, Brepols, 1999.
9. Béla Köpeczi, *Histoire de la culture hongroise*, Corvina, 1994.

Ces ouvrages m'ont été extrêmement utiles pour des points précis. Par exemple, l'article sur « Le monde spirituel des Hongrois païens » de László Szegfű (pp.103-120 de *Les Hongrois et l'Europe*) m'a apporté des renseignements précieux sur les croyances chamaniques. Quant à *Hungaria Regia*, il s'agit du catalogue d'une exposition présentée à Bruxelles en 1999. Certains objets apparaissant dans le roman, comme le bénitier portatif, la plaque de sabretache ou l'étui d'arc bandé, sont décrits d'après les photos et notices publiées dans cet ouvrage.

10. Philippe Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, PUF, 1980.
11. Philippe Ariès, Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée. 1. De l'Empire romain à l'an mil*, Seuil, 1999.
12. Aniko Gergely, Ruprecht Stempell, *Spécialités hongroises*, Könemann, 1999.

Le livre de Philippe Contamine est un classique dont j'ai tiré la technique de combat utilisée par les Magyars, notamment face à l'Empire romain germanique. *L'Histoire de la vie privée* m'a aidé à me représenter plus clairement la mentalité de l'époque. Quant aux *Spécialités hongroises*, j'en ai extrait des anecdotes sur les animaux et la cuisine, en particulier les histoires se rapportant aux silures, ou bien au bouillon de viande. Ce dernier livre, non content de proposer des recettes, présente aussi une découverte de la Hongrie à travers ses produits et sa cuisine. En outre, il est très beau, ce qui ne gâche rien.

13. Róbert Hász, *Le Prince et le Moine*, Viviane Hamy, 2007.

Je n'ai personnellement pas adoré ce roman, dont la lecture est malgré tout agréable. Il explore d'autres pistes que celles que j'ai privilégiées, mais possède surtout le mérite indéniable de raconter une histoire qui se déroule au cours du X^e siècle, avant l'accès au pouvoir d'István. Je lui dois notamment la description des villages magyars. On y rencontre même la toute jeune Sarolta.

14. Levente Szörényi, János Bródy, *István a Király. Rockopera*, Hungaroton, 1993.

Ce rock-opéra est le second élément capital de cette

bibliographie. En effet, il a constitué mon premier contact avec l'histoire d'István. Ce fut un succès sans précédent en Hongrie. L'histoire qu'il décrit correspond à la première partie de mon roman et son influence a été fondamentale, au point de reprendre le discours que Koppány fait à ses hommes avant la bataille de Veszprém. Chaque personnage possède un style musical qui décrit sa personnalité : Koppány est donc habillé en cuir et chante du rock. En outre, la vision que propose l'oeuvre de ce tournant de l'histoire hongroise est très fine et mesurée. Elle a d'ailleurs bénéficié des conseils de György Györffy (en tout cas pour la version filmée) dont nous avons parlé plus haut. L'ouverture que l'on entend au début est celle de l'oeuvre de Beethoven, *König Stephan* op.117, écrite en 1811.

Au sujet des auteurs de ce rock-opéra, j'ai eu l'occasion de croiser, à l'Institut hongrois de Paris, le parolier János Bródy dont la stature en Hongrie est comparable à celle de Brassens en France. Ému, je m'étais fait dédicacer le disque d'*István a Király*, mon futur beau-père jouant le rôle d'interprète. Avec beaucoup d'audace, j'avais dit que j'aimais beaucoup ce qu'il faisait. Bródy a alors jeté un coup d'oeil à ma future épouse, qui était là aussi, et m'a soupçonné d'apprécier son oeuvre uniquement pour les beaux yeux de la jeune femme. J'espère que ce roman montre que ce n'est pas entièrement vrai.

15. Levente Szörényi, János Bródy, *Veled, Uram ! Történelmi opera*, Zikkurat, 2000.

16. Ferenc Erkel, *István Király*, Musica Hungarica, 2000.

Veled, Uram ! constitue la suite du rock-opéra *István a Király* et correspond à peu près à la troisième partie de mon roman. Je ne l'ai trouvé qu'en DVD et dois avouer que je ne l'ai toujours pas regardé. Sa notoriété est en tout cas bien moindre que celle de son prédécesseur.

Quant à l'opéra de Ferenc Erkel, il s'agit de la dernière

oeuvre de ce grand compositeur hongrois (on lui doit la musique de l'hymne national). L'action se situe aussi à la fin du règne d'István. Cependant, comme cela se faisait au XIX^e siècle, les libertés prises avec l'histoire sont tellement importantes qu'on ne reconnaît plus grand chose. J'en profite pour conseiller au lecteur curieux et mélomane un autre opéra d'Erkel qui reprend également un épisode historique (il s'agit, cette fois, de la Hongrie du XIII^e siècle) et qui a, de loin, ma préférence : *Bánk Bán*.

17. Gábor Koltay, *Sacra Korona*, Korona Film, 2001.

Ce film raconte l'histoire de la sainte couronne de Hongrie. Si, selon moi, l'oeuvre est ratée d'un point de vue artistique (l'appellation « nanar » ne semble pas usurpée à son endroit), elle commence là où se termine le présent roman : on y voit la mort de Gerardo Sagredo et puis la lutte pour le pouvoir. On y verra aussi l'ouverture du tombeau d'István en vue de sa canonisation en 1083. Du côté des rares réussites de ce film, la lumière est très belle ainsi que certains décors.



Flammari on

Table

Prologue

Dux

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13

Rex

Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28

Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31

Sanctus

Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41

Épilogue

Postface

Traduction des citations latines
Table des personnages historiques
Lexique des mots hongrois
Chronologie indicative
Bibliographie commentée